



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

L'ESPRIT

FRAPPEUR

Bibliothèque  
ÉCOLE LIBRE  
S. Joseph de Lille

S  
Légendaires

DE LA FRANCE.

Chaque volume, orné d'un sujet gravé, est élégamment broché.

PRIX : 60 CENTIMES.

Extrait de la *Revue des Bibliothèques paroissiales*.

Nous remercions bien sincèrement l'intelligent et zélé éditeur qui a eu la bonne pensée de réunir ces volumes : nous l'en remercions de tout notre cœur pour le tact exquis qui a présidé au choix des matières qui les composent et pour l'excellent esprit avec lequel ils ont été rédigés. Après les avoir lus avec grande attention, et nous ajoutons avec ce plaisir spécial que réveillent toujours en nous les souvenirs de l'histoire locale, nous sommes resté convaincu qu'ils étaient de nature à offrir une lecture aussi attrayante qu'utile à toute sorte de lecteurs, mais plus particulièrement à ceux auxquels ils sont spécialement destinés, c'est-à-dire à la jeunesse de l'un et de l'autre sexe. Incontestablement les uns et les autres y trouveront un agréable passe-temps.

Si nous applaudissons de tout point à l'heureuse diversité des faits historiques qui forment le sujet de ces récits, nous n'applaudirons pas moins aux sages réflexions qui naissent tout naturellement sous la plume de l'écrivain et qui toutes tendent à une saine appréciation des événements passés et par conséquent concourent à former le jugement du lecteur.

L'éditeur a jusqu'ici parfaitement rempli, pour les volumes parus, son programme ainsi formulé : « Les faits d'autrefois et d'aujourd'hui, les curiosités de tout genre seront décrits aux jeunes lecteurs avec tout le charme du style et l'intérêt du drame, mais on ne s'écartera jamais du vrai. »

Nous faisons donc un grand vœu pour que cette collection, qui compte déjà plusieurs volumes publiés

acquière tous les développements dont elle est susceptible et qu'elle ait tout le succès qu'elle mérite. Les bibliothèques de famille et les bibliothèques paroissiales trouveront dans ces volumes de précieuses ressources pour satisfaire aux besoins de leurs nombreux lecteurs.

1. **Voyage en Flandre**; par J.-P. FABER.
2. **Les Amis en vacances, excursions en Flandre**: par LE MÊME.
3. **Veillées picardes**; par LE MÊME.
4. **Les Bords de la Somme**; par LE MÊME.
5. **Veillées artésiennes**: par LE MÊME.
6. **Un Coin de la vieille Picardie**: par DE MARI-COURT.
7. **Un Anglais sur le chemin de fer du Nord**: par LE MÊME.
8. **Veillées d'Eure-et-Loir**; par la Baronne DE CHABANNES.
9. **Excursions dans le département de Seine-et-Oise**; par M<sup>me</sup> DE GAULLE.
10. **La Vallée des Cygnes**; par Henri VAN LOOY.
11. **La Vendée, paysages, ruines et gloires**: par L. POILLON.
12. **Journal d'un écolier de la Manche**; par la baronne DE CHABANNES.
13. **Touristes du Puy-de-Dôme**; par LA MÊME.
14. **Souvenirs de la Meuse**; par LA MÊME.
15. **Curiosités historiques et monumentales du Poitou**; par L. POILLON.
16. **Notre-Dame de Pitié**; par LE MÊME.
17. **Le Sac aux armes de Bourges**; par Aymé LECYLL.
18. **L'Ermite de Beausoleil**; par BALECH-LAGARDE.

Cette intéressante collection s'enrichit constamment de nouveaux volumes.



# LES ROMANS HONNÊTES.

VOLUMES PUBLIÉS OU SOUS PRESSE :

- Un Voyage de Noces** ; par Conrad de Bo'anden.  
**Le Château de Wildenberg** ; par le baron J. de St.-Genois.  
**Margherita** ; par César Cantu.  
**Alaf le Chevrier** ; par G. Nieritz.  
**Scènes villageoises** ; par J. Cremer.  
**Raynaldo et Selima** ; par Mé'anie Van Biervliet  
**Robert**, épisode de 1848 ; par M\*\*\*.  
**La Femme du Sous-Préfet** ; par la baronne de Chabannes.  
**Le Trésor de l'île des sibustiers** ; par Hoffman.  
**L'Esprit frappeur** ; par A. Brownson.  
**Ludwig et Edeltrude** ; par Helzwarth.  
**Wolfrat de Véringen** ; par Lehmann.  
**Ma tante Marguerite** ; traduit de l'ang'ais.  
**Césonia** ; par Lehmann.  
**Le Chapelain de la Bovella** ; par G. Carcano.
- 

UN étranger, usant de recommandations trompeuses, parvient à se faire recevoir dans l'intimité d'une honnête famille, et, cachant sous des dehors séduisants la corruption la plus infâme et l'esprit le plus pervers, il s'est donné pour mission d'exercer parmi ses hôtes l'apostolat du mal.

Aux jeunes gens nouvellement sortis du collège, précieux joyaux qu'une mère trop confiante croit en sûreté sous son toit, une voix perfide insinue les plus hardis paradoxes : — Vous êtes des hommes maintenant, et votre intelligence suffit pour vous conduire. Vous savez mieux que vos parents ce qu'il vous faut. Ne craignez point de fouler aux pieds le respect et l'amour qu'on vous a inculqués pour eux dès l'enfance. Livrez-vous sans crainte à tous les plaisirs. Dieu est un être trop au-dessus de l'homme pour scruter ses actions. Et d'ailleurs, chacun de nous n'est-il pas quelque parcelle échappée de la divinité et perdue dans le grand tout? Dieu est tout et nous sommes en lui. Nos actes lui plaisent toujours. L'autorité est un joug qu'il répugne à un homme libre de porter. Vertu, innocence, liens qu'on appelle sacrés, tout cela n'est qu'entraves imaginées par les prêtres pour dominer les peuples. Laissons là les momeries d'une religion usée, et pratiquons le seul culte qui convienne à un homme vraiment libre, celui de la divinité et de la raison humaine.

Aux jeunes filles pleines de candeur, si belles des charmes de leur innocence, l'indigne corrupteur parle un langage non moins coupable : — Vos parents sont absurdes, aveugles dans l'affection qu'ils vous portent ; l'argent est tout pour eux. Ils aiment en votre place l'époux qu'ils vous destinent : que vous l'aimiez vous-même, peu leur importe ! Vous ne rencontrerez, il est vrai, que l'égoïsme, l'orgueil, l'indifférence, mais de quoi vous plaindriez-vous ? vous serez riche ! Pauvre enfant, pauvre esclave, au lieu de vous unir à celui que votre cœur avait choisi, on vous jetterait peut-être entre les bras d'un bourru ou d'un vieillard. Celui que vous aimez est pourtant riche et d'esprit et de cœur, il est si beau cavalier ! mais il ne possède qu'un maigre patrimoine... Vous laisserez-vous sacrifier ? Non, vous aurez du courage, vous fuirez cette maison où des parents cruels s'opposent à votre bonheur, vous saurez braver d'injustes préjugés ! Et d'ailleurs, après quelques mois de séparation, votre mère, votre père ne vous tendront-ils pas leurs mains suppliantes, vous rappelant, avec l'époux de votre choix et le fruit d'une union bénie, pour rendre la joie et la paix à leur foyer désert.

Cet hôte pernicieux, ce faux ami, ce propagateur d'abominables doctrines, c'est peut-être le plus anodin des mille et un romans qui, s'introduisant journallement au foyer de la famille, y apportent, sous une forme gracieuse et enjouée, des principes corrupteurs de la foi et de la morale, principes dont les jeunes gens des deux sexes s'assimilent la perversité jusque dans le silence des nuits.

On se rappelle ce scandaleux procès où une pauvre enfant, appartenant à une famille honorable, comparaisait sous l'inculpation d'infanticide. Il fut constaté que cette jeune personne s'était formée au vice par la lecture d'une production immonde.

On dira que les mauvaises lectures ne conduisent pas toujours en cour d'assises ; cela est vrai, mais en revanche elles mènent inévitablement à la perte de la foi et des mœurs.

A la vue des livres dangereux qui inondent journallement le monde, on est saisi d'un vif sentiment de douleur : tant d'avenirs sont brisés, tant de familles déshonorées, tant d'infortunes produites par leur déplorable influence !

Ces considérations, loin d'arrêter la spéculation, l'encouragent au contraire. Au moment même où se déroulait le triste procès dont il vient d'être question, on vit paraître, avec grand fracas et spécimen des gravures, une nouvelle édition illustrée du livre infâme qui avait

perversi la pauvre jeune fille. L'ouvrage avait occasionné le déshonneur d'une famille : était-ce donc un si grand mal que de chercher, par l'appât d'un prix de souscription relativement très-bas, à propager le poison ! Non, car les bénéfices de cette entreprise devaient s'élever peut-être à 25,000 francs, rien que sur la vente probable d'une année !

Nous le savons, la littérature malsaine aura toujours le triste privilège de plaire à certain public désœuvré, blasé, corrompu ; aussi n'est-ce pas sur lui que nous comptons pour la diffusion d'une collection de bons romans, que nous intitulons **ROMANS HONNÊTES** et dont le premier volume vient de paraître.

A cette classe de lecteurs, il faut de ces livres où tous les efforts de l'écrivain consistent à voir et à rendre le vilain côté des choses, à peindre la difformité morale, à mettre en relief, par un procédé d'affreux réalisme, ce que le cœur humain peut renfermer d'horrible, ce qu'il faudrait à jamais tenir caché ; de ces livres que s'arrachent certains éditeurs de Paris, et qui, après avoir eu les honneurs d'un tirage in-8° blanchi, à 7 fr. 50 le volume, pour les cabinets de lecture, où maintes attaques contre la foi et les mœurs assurent leur succès, passent, après quelques autres transformations toujours lucratives, dans certaines collections à bon marché, dont les tirages sur clichés varient de 5 à 20 mille exemplaires.

Si nous ne pouvons compter, pour nous aider dans la lutte contre les mauvais romans, sur un public aussi nombreux, nous voulons du moins procurer, par cette nouvelle collection, aux familles qui estiment encore la foi, la vertu, l'affection et la santé de leurs enfants, la faculté de mettre entre leurs mains des livres peu coûteux et écrits au point de vue de la saine morale. Narrateurs amusants, voyageurs pleins d'intérêt, aimables amis, conteurs en verve, les **ROMANS HONNÊTES** viendront tour à tour déposer au sein des familles les germes bienfaisants d'une vertu gracieuse et riante. Leur vue épanouira tous les fronts, et personne ne se cachera pour les lire.

Finissons par un petit trait échappé à la plume naïve d'une jeune dame entre les mains de qui vint à tomber le premier volume des **ROMANS HONNÊTES** : « J'ai lu, ma chère amie, bien des romans, trop de romans et généralement bien mauvais. Celui que tu m'as envoyé ne me fait vraiment pas regretter les autres. »

## Conditions.

Il sera publié chaque mois, en jolie reliure molle, toile anglaise, avec plaque spéciale et titre doré, un roman, format très-grand in-18, de 240 pages environ, texte compacte.

Le volume, rendu franco par toute la France :

# Prix : 1 fr. 25.

Les personnes qui se feront inscrire pour 12 volumes, soit 15 fr., et paieront en souscrivant, pourront faire un choix dans la liste ci-après, jusqu'à concurrence de 2 fr. Ces ouvrages, tout récemment publiés, ne sont point des primes *factives*, mais de beaux et bons livres dont la vogue justifie pleinement le mérite et l'intérêt. L'envoi de la prime se fera également franco.

## Primes.

**Ottmar**, Récits Moraux et Amusants : 1 Violettes, 2 Myosotis, 3 Bluets, 4 Pervenches. 5 Anémones, 6 Jacinthes, à 2 fr. le volume. **Pauline l'Olivier**, Fleurs des dunes, 2 fr. **Baptiste** (le P.), Ailey Moore, 2 fr. 50. **Caddell**, Snowdrop, 80 c. **Anderdon**, Antoine de Bonneval, 2 fr. 50. **De Lagrenée**, Alice Sherwin, 4 fr. 50. **De Montanclos**, Sorcière de Melton-Hill, 2 fr. 50. **Newman**, Callista, 2 fr. 50. **Bresciani**, Juif de Vérone, 2 vol. 5 fr. **Lionello**, 2 fr. République romaine, 2 fr. **Edmond**, 2 fr. 50. **Lorenzo et don Giovanni**, 2 fr. 50. **Ubaldo et Irène**, 2 vol. 5 fr. **Silvio Pellico**, Raphaella, 1 fr. 50. **H. Van Looy**, Château de l'aïeule, 2 fr. Récits anecdotiques, 2 fr. 50. **MUSÉE MORAL ET LITTÉRAIRE**, à 1 fr. 20 le vol. : 1 Chaumière de Haut-Castel, 2 Village des Alchimistes, 3 Baguettes du tambour, 4 Clémence, 5 Paul Percival, 6 Ferme d'El-Rarbi, 7 Etoile de Tunis, 8 Au foyer de la famille, 9 Sire Evrard, 10 Amis de pension, 11 Lances de Lynwood, 12 Edouard Blackford, 13 Croix d'Orval, 14 Fleurs de la vie de pension. **BIBLIOTHÈQUE MORALE ET AMUSANTE** à 60 cent. le vol. : 1 Simples historiettes, 2 Angéline et Françoise, 3 Récompense du travail, 4 Contes du jeudi, 5 Prix de sagesse, 6 Blanche et Noémie, 7 Dinah, 8 Petits vagabonds. **Récits Historiques et Légendaires de la France**, à 60 cent. le vol. : 1 Voyage en Flandre, 2 Amis en vacances, 3 Veillées picardes, 4 Bords de la Somme, 5 Un coin de la vieille Picardie, 6 Un Anglais sur le chemin de fer du Nord, 7 Veillées d'Eure et Loir, 8 Excursion dans le département de Seine et Oise, 9 Veillées artésiennes.

Prière de joindre un mandat postal aux demandes adressées à

M. LETHIELLEUX, libraire, 66, rue Bonaparte,  
PARIS.

R315/73

Des Romans honnêtes.

---

L'ESPRIT FRAPPEUR.



# L'ESPRIT FRAPPEUR

SCÈNES DU MONDE INVISIBLE

PAR

Le Dr A. BROWNSON.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS.



**PARIS**  
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,  
RUE BONAPARTE, 66.

**TOURNAI**  
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,  
RUE AUX RATS, 11.

**H. CASTERMAN**

ÉDITEUR.

1862

**PROPRIÉTÉ.**

## PRÉFACE DE L'AUTEUR.

---

Ce livre n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni la biographie d'un personnage réel, ni une dissertation, un essai ou un traité régulier; mais peut-être renferme-t-il quelque chose de tous ces éléments, disposés de manière à rendre le travail plus facile et le but plus assuré.

L'apparence en est parfois frivole, mais le but est sérieux, les assertions sont vraies. Il n'y a de fiction que dans la forme. Ce qui est donné comme fait est authentique, ou du moins considéré comme tel par l'auteur. J'ai vu moi-même les faits relatés

ou des faits analogues ; toutes mes citations reposent sur des faits évidents pour moi. La théorie qui les explique et le raisonnement qui l'appuie, parlent assez d'eux-mêmes et sont laissés à l'appréciation du lecteur.

**A. BROWNSON.**

# L'ESPRIT FRAPPEUR.

---

## I. — LA PREMIÈRE LEÇON.

Mes jours sont comptés ; je m'approche du terme de mon pèlerinage en ce monde, et je vais bientôt m'en aller pour toujours, — où, j'ai peur d'y penser. Mais je voudrais auparavant laisser un court récit de certains incidents de ma vie plus qu'inutile. Quelques-uns de ceux qui m'ont connu, et qui auront la charité de murmurer une prière sur ma tombe, seront peut-être contents de le posséder ; d'autres, parmi mes compatriotes, qui ne savent que penser des phénomènes produits au milieu d'eux, tous les jours, à toute heure, ou qui s'efforcent vainement de les expliquer au moyen de principes naturels, pourront y trouver de l'intérêt et de l'instruction. J'ai peu de chose à dire de ma vie extérieure, car bien que peu d'hommes aient joué un rôle plus actif et plus important dans les grands événements des dernières années, mon nom s'y est rarement attaché devant le public. Je naquis dans une petite ville, située à l'ouest de New-York. Mes parents étaient d'honnêtes cultivateurs de Connecticut, et descendaient d'ancêtres qui avaient fondé, avec Hooker, la colonie de Hartford. Ils furent les premiers fondateurs de ce que l'on appelait *le territoire hollandais*, et, jusqu'au moment d'émigrer au Nouveau Monde, c'étaient de rigides puritains. Semblables à la plupart des gens nés sur cette terre aux habitudes si calmes, ils étaient intelligents, moraux, industriels et économes, et, par suite, ils prospérèrent rapidement dans les biens de ce monde, et devinrent capables de donner à leur fils unique la meilleure éducation fournie par l'Etat, et de lui laisser un héritage considérable. Je fis mes études préparatoires à Batavia, et j'entrai à dix-sept ans au collège de l'union, à Schenectady. J'y demeurai quatre ans. Elève studieux, sinon brillant, j'obtins mon diplôme avec la plus grande distinction, et je sortis avec l'amour et l'estime de tous mes condisciples.

De bonne heure j'eus de la prédilection pour les sciences mathématiques et physiques. Les sciences intellectuelles et morales n'étaient guère de mon goût. Je m'y intéressais médiocrement. Elles me semblaient vagues, incertaines et inutiles. Je préférais ce que M. Comte appela depuis *Philosophie positive*. J'appris facilement les mathématiques, la mécanique et la physique, autant qu'on l'enseignait au collège, mais je trouvai mon plus grand plaisir à étudier la chimie qui, par ses subtiles analyses, paraissait devoir me rapprocher du principe vital et de l'essence des choses.

En quittant le collège, j'étudiai assez superficiellement la médecine, et je pris mes grades, moins dans le but de pratiquer, ce que je ne fis jamais, que dans celui de m'initier à toutes les sciences. Muni de mon diplôme de Docteur en médecine, je repris, pour les pousser plus loin, mes études de collège, j'approfondis l'histoire naturelle, la géographie physique, la zoologie, la géologie, la minéralogie, et en résumé toutes les *logies*, alors tellement de mode qu'il fallait en avoir une teinte pour faire heureusement son chemin dans le monde. Je m'occupai tant soit peu de la science phrénologique de Gall et de Spurzheim, lorsque ce dernier visita notre pays où il mourut. Je m'y intéressai beaucoup jusqu'à ce que j'eusse le malheur de l'entendre, dans une série de lectures, exposer et défendre par George Combe, le grand phrénologiste écossais. Ces séances me changèrent totalement et je rejetai depuis la phrénologie, hormis ce qu'en enseigne Platon dans son *Timée*, et je me contentai de rire de ses prétentions et de ses adeptes. Je fus arrêté un instant par le transcendentalisme de Boston, mais j'en tirai peu de fruits. Les chefs me disaient que je n'étais pas assez spirituel pour l'apprécier, et que je me trouvais trop soumis au despotisme de l'entendement pour pouvoir m'élever à ces régions de l'empyrée où l'âme, en pleine possession de sa liberté, se berce avec délices dans toutes les splendeurs de l'inintelligible. Je crus qu'ils parlaient métaphysique, ce que ne comprenaient pas leurs auditeurs et ce qu'ils ne comprenaient pas eux-mêmes; et me sentant peu éclairé par leur inintelligible intelligibilité, leurs discours nébuleux et leurs paroles incompréhensibles, j'y renonçai et je retournai à mes travaux.

Vers 1836, je fis la connaissance du docteur P..., ou plutôt, comme il le disait lui-même, le marquis de P..., né dans une des îles françaises de l'Inde occidentale, mais élevé et éduqué à Paris où il avait été Saint-Simonien, et un des principaux *savants* de la nouvelle religion. Lorsqu'en 1833, on décida que le Saint-Simonisme n'était pas une religion, et que par conséquent les chefs

n'étaient point prêtres et n'avaient droit à aucune rétribution de l'Etat, la secte se dispersa, et il vint dans les Etats-Unis, avec une très-faible connaissance de notre langue et très-peu de facilité pour la parler, donner dans plusieurs de nos citées de l'Est, un cours de lecture sur le mesmérisme, ou comme il aimait mieux l'appeler, le magnétisme animal. Son apparition ne fut guère remarquée; ses manières quoique sans prétention n'avaient point cette grâce et cette délicatesse exquise que l'on dit, je ne sais pourquoi, particulière aux Français; mais il était sérieux, diligent, solidement versé dans plusieurs branches de science. Je le connaissais bien, et l'estimais beaucoup.

A cette époque, le mesmérisme m'avait fortement préoccupé. J'avais entendu parler de Mesmer, du pouvoir extraordinaire dont il se disait dépositaire et des merveilleux phénomènes qu'il prétendait produire avec sa verge et sa cuvette; mais j'avais cru que la matière avait été mise à néant pour toute personne sensée, par le célèbre rapport de l'Académie française en 1784, signé, entre autres, par l'astronome Bailly et par notre Franklin. Je croyais que tous les savants acquiesçaient à la conclusion de ce rapport, que les phénomènes remarquables présentés par le magnétisme devaient s'attribuer à l'imagination et qu'ils ne fixaient plus leur attention. Je fus donc surpris, et même scandalisé, de trouver un homme d'une science véritable, et, comme j'aimais à le croire, d'un véritable mérite, ajouter foi à des prodiges que j'avais été amené à considérer comme des supercheries reconnues, et dont l'utilité pratique se réduirait à démontrer la puissance trompeuse de l'imagination et les tristes conséquences qui pouvaient en résulter pour les esprits faibles, victimes de la folle du logis.

Le docteur P... m'assura que je me trompais quant à la substance et au résultat du fameux rapport de l'Académie française. Ce rapport, me dit-il, admet la réalité des phénomènes mesmériques, et déclare seulement que l'assertion de Mesmer, qui les attribue à un fluide subtil analogue à l'électricité ou magnétisme, n'était pas suffisamment prouvée par les expériences dont la commission avait été témoin; ce qui ne gêne actuellement aucun magnétiseur, parce que personne, de nos jours, ne prétend expliquer ces phénomènes par le moyen d'un fluide semblable. Il est vrai, disait-il, que la commission, dans son rapport public, avance que les phénomènes doivent s'expliquer par l'imagination; mais dans un rapport privé, remis au roi, les différents membres disent, que « l'on pourrait bien y reconnaître une *grande puissance* qui agite et maîtrise les patients, et dont le magnétiseur pa-

rait être en possession. » Cela n'est guère compatible, ajouta le docteur, avec la théorie qui les attribue à l'imagination, car cette théorie suppose la cause productrice dans le magnétisé, dans son imagination, et non dans celle du magnétiseur, mais dans ce rapport secret, on la place dans le magnétiseur, puisqu'on dit « et dont le magnétiseur semble être en possession. » Pour ces raisons, et d'autres encore, dit-il, le rapport de l'Académie ne fut point regardé comme une autorité contraire au magnétisme animal, tel qu'on l'entendait et qu'on le pratiquait alors.

Il m'assura, en outre, que le rapport de l'Académie n'avait ni fixé la question, ni ébranlé l'étude ou le progrès du magnétisme animal. On n'avait jamais cessé de l'étudier et de le pratiquer, surtout pour ses effets thérapeutiques reconnus et exploités par un grand nombre de médecins les plus intègres, les plus bienveillants et les plus instruits, en France, en Allemagne et dans la Grande-Bretagne. Le magnétisme avait été en se développant et était maintenant reconnu et généralement respecté sur tout le continent d'Europe. A moins de vouloir rester en arrière de mon siècle et ignorer les phénomènes les plus curieux et les plus intéressants, je devais, insistait-il, approfondir le magnétisme animal. Je le devais comme ami de la science et plus particulièrement encore comme ami de mes semblables, comme ami de l'humanité ; car je pouvais être assuré que le magnétisme animal est le moyen le plus facile et le plus puissant que l'on ait découvert jusqu'ici pour adoucir et souvent pour guérir des milliers de maux auxquels est assujettie notre chair.

Je sentis, je l'avoue, ma curiosité excitée, et je résolus de pénétrer le sujet. Le docteur P... avait recueilli quelque part dans l'île de Rhodes une somnambule, jeune femme honnête, n'ayant que peu d'intelligence, de science et d'éducation. Elle était malade et souffrait d'une affection nerveuse. Il l'avait trouvée très-sensible à l'influence mesmérrique, et s'en était servi pour de nombreuses expériences. Pendant l'hiver de 1836 à 1837, il l'avait amenée à Boston et montrée dans son cours. Comme je passais cet hiver dans la même ville, je consentis à assister une après-midi à ses expériences. Il s'y présenta vingt ou trente personnes, la plupart avocats, médecins, ministres, des sommités littéraires et scientifiques. Aucun d'eux ne croyait au Mesmérisme et tous étaient aux aguets pour découvrir la moindre apparence de tromperie ou de compéragé. Le docteur introduisit la femme qui s'assit dans un fauteuil au centre de la salle, et, sans aucun signe visible de la part du docteur P..., on la vit en quelques minutes

profondément endormie. Sa respiration était régulière, son pouls naturel et son sommeil ferme et paisible. Était-ce le sommeil ? Oui, autant que nous le pûmes constater, c'était un sommeil accompagné d'une complète insensibilité. Nous eûmes recours à tous les expédients imaginables pour la réveiller. L'un lui chatouilla le nez avec une paille, un autre l'agita de toutes ses forces, un autre déchargea un pistolet non loin de son oreille, un autre enfonça dans sa chair des épingles et des aiguilles : elle dormait toujours. On ne vit ni frisson, ni tremblement ; point de contraction musculaire ; elle resta comme un cadavre, insensible aux plus grandes violences. Nous épuisâmes tous en vain nos inventions particulières, et nous demeurâmes stupéfaits, ne voulant point croire à nos sens, et cependant incapables de découvrir la moindre tromperie, la moindre connivence. Personne ne savait que penser ou dire. Nous étions tous confondus.

Désespérant de l'éveiller, on passa au docteur P..., diverses questions écrites qu'il lui transmit, sans une parole ou un signe sensible, et auxquelles elle répondit immédiatement. On lui demanda l'heure, elle la dit avec plus d'exactitude que bien des montres de personnes présentes. Elle répondit à toutes les demandes, et, autant que nous le sûmes ou le pûmes constater, elle le fit toujours avec une parfaite précision. A la fin, le docteur lui dit qu'il croyait son sommeil suffisant, et qu'elle ferait bien de se réveiller. Spontanément, on la vit éveillée, ignorante en apparence de ce qui s'était passé. Après un certain temps, le docteur P... lui dit :

— Je veux que vous vous endormiez de nouveau pour quinze minutes.

Instantanément, elle s'endormit. Quelques-uns attirèrent le docteur dans un autre endroit de la chambre, l'engagèrent dans une vive discussion et lui firent oublier l'ordre qu'il avait donné. Je me tins, montre en main, à côté de la somnambule, et, à ma grande surprise, à l'expiration précise des quinze minutes, elle s'éveilla. On essaya d'autres expériences ; on opposa de sérieuses épreuves ; quelques-unes réussirent, d'autres échouèrent complètement ; et après une séance d'environ trois heures, la compagnie se dispersa. Deux ou trois étaient convertis, et le plus grand nombre, satisfaits qu'il ne pût y avoir ni connivence, ni tromperie, n'ajoutaient néanmoins aucune foi à la puissance magnétique prétendue.

## II. — SUPPOSITIONS.

On n'ajoute pas facilement une foi entière à la réalité des phénomènes mesmériques ou aux faits allégués, et lorsqu'on y est contraint par une réunion de témoignages qu'il est impossible de rejeter, on forme naturellement diverses hypothèses pour les expliquer. De toutes ces hypothèses, il n'en est pas, pour ceux qui ont été témoins des phénomènes mesmériques, de moins satisfaisante que celle qui les attribue à une sorte de jonglerie ou d'escamotage, à un compérage entre le magnétisé et le magnétiseur. Quelle que soit la jonglerie ou la connivence dans des cas particuliers, ou quelle que soit la vraie solution du problème, il faut, en règle générale, admettre la bonne foi des agents. L'homme qui pourrait, par son adresse, son habileté, ou par artifice, produire les étonnants phénomènes du magnétisme, tromper avec un tel succès l'attention des témoins les plus pénétrants et les plus intelligents, et faire ainsi illusion aux sens de toutes les classes d'individus, cet homme n'aurait aucun motif de pratiquer le mesmérisme, car il ferait plus de bruit et gagnerait plus de renom et d'argent comme prestidigitateur.

Il est facile à ceux qui n'ont jamais vu les phénomènes mesmériques, de les rejeter comme une pure tromperie, qu'eux, témoins, auraient aisément découverte; mais il est très-probable que ceux qui les ont vus sont aussi capables de découvrir la supercherie que ces critiques eux-mêmes, et en sont meilleurs juges, à moins d'admettre que, dans certains cas, les aveugles voient mieux que ceux qui ont les yeux sains. Parmi les innombrables témoins de ces phénomènes, il peut y avoir des observateurs aussi attentifs, aussi intelligents que ceux qui émettent solennellement leurs oracles sur des matières qu'ils ignorent complètement.

Des académiciens et des membres de sociétés royales et scientifiques sont incontestablement de fort respectables personnages, mais ce ne sont pas toujours les meilleurs observateurs. Pour distinguer entre un phoque, un maquereau et un serpent marin, je m'en rapporterais plutôt à « Jack » qu'au professeur Owen ou au professeur Agassiz. Les savants académiciens et les membres des sociétés scientifiques de Paris, de Londres, de Berlin ou de Philadelphie sont les personnes les plus faciles à tromper. Un homme adroit leur ferait prendre une lamproie pour un brochet

et une écrevisse pour un homard. Ils ne devraient point s'ériger ainsi en juges du monde entier. Le témoignage humain a toujours quelque valeur. Il y a dans presque tous les pays un nombre considérable de témoins compétents qui croient à la réalité des phénomènes mesmériques, à la bonne foi et à la droiture rassurante des magnétiseurs et des magnétisés. Quel que soit l'agent qui produise ces phénomènes extraordinaires, il faut le chercher ailleurs que dans la jonglerie, l'escamotage, l'artifice ou la fraude.

Je ne donne point les résultats de mes premières expériences comme quelque chose de très-merveilleux. Ils exciteraient aujourd'hui peu d'attention. Le mesmérisme est bien plus avancé qu'il ne l'était dans les mains du Français, mon ami. Il est vrai que, même alors, on parlait de phénomènes beaucoup plus remarquables, d'histoires singulières de clairvoyance ou double vue ; mais mon ami ne s'en préoccupait guère. Il était rationaliste et rejetait tout ce qui ne s'explique point par des principes naturels. Mais ce que je vis me convainquit de la réalité du sommeil magnétique, et de la soumission du magnétisé à la volonté du magnétiseur. Il était évident pour moi qu'une personne peut, dans certaines circonstances, exercer un contrôle absolu sur les organes d'une autre, et la rendre, durant le sommeil magnétique, absolument insensible à tout, hormis le magnétiseur. Il y avait certainement ici une puissance étonnante, mais quelle était-elle ? Était-ce, comme le prétendit en 1784 le rapport de Bailly et de Franklin, était-ce l'imagination ? Bizarre effet de l'imagination qui, à la volonté d'autrui, endormirait une personne, la rendrait entièrement insensible, morte au monde entier, si ce n'est au magnétiseur ; la ferait dormir et se réveiller à un temps donné, répondre à des questions faites mentalement, et avec une rapidité et une exactitude impossibles dans son état normal ! Imagination bien inexplicable que celle-là, plus embarrassante que les phénomènes mesmériques eux-mêmes !

— Non, ce n'est point l'imagination, insistait le docteur P..., pas plus que le prétendu fluide magnétique de Mesmer. C'est la volonté du magnétiseur agissant directement sur la volonté du magnétisé et par là sur ses organes ; ou plutôt, c'est l'être spirituel qui est en moi, agissant directement sur l'être spirituel qui est en elle. Par conséquent ces phénomènes réfutent parfaitement le matérialisme et révèlent une grande et glorieuse loi de la nature humaine, reconnue, quoique mal comprise, dans tous les temps et chez tous les peuples ; une loi puissante, dérobée jusqu'ici à l'homme, et placée sans doute en dehors de notre

sphère ; quelque chose de surhumain, et même de surnaturel. La science moderne a commencé par nier les faits mystérieux rapportés dans l'histoire, mais elle commence à les accepter, et à montrer que l'on peut les expliquer tous par les principes de la nature humaine.

— Ce qui me frappe le plus dans les phénomènes mesmériques, dit M. Winslow, ministre unitaire de l'extrême gauche, homme plein de gravité, que nous avions rencontré sur le seuil de ma demeure, ce qui me frappe le plus ce n'est point l'espèce, mais le degré de puissance que ces phénomènes révèlent. Tout homme observateur, accoutumé à parler en public, a le sentiment d'un pouvoir semblable.

— Pour endormir son auditoire, interrompit Jack Wheatley, jeune avocat, mon compagnon habituel quand j'étais en ville ; mais pas toujours pour le soumettre à sa volonté.

— C'est un pouvoir mystérieux, continua M. Winslow ; celui que l'orateur semble avoir sur son auditoire, il en a conscience et ne saurait s'en rendre compte.

— Mais ses auditeurs s'en rendent compte sans effort, dit Jack.

— Vous êtes impertinent, monsieur ! répliqua le ministre avec une dignité courroucée. Parfois, en abordant la chaire, je me suis senti incapable de dire un mot, quoique le sujet me fût parfaitement familier. Mes idées sautillaient autour et au devant de mon esprit comme une nuée de moucherons, mais à une distance telle et avec une telle rapidité que je m'efforçais en vain de les saisir. Si je parvenais à dire quelque chose, mes paroles ne pénétraient point mes auditeurs ; elles rebondissaient pour ainsi dire, et ne touchaient que moi.

— Vraiment ! répondit l'incorrigible Jack.

— En d'autres temps, poursuivit M. Winslow, sans s'arrêter à l'exclamation de Jack, mes idées paraissent venir d'elles-mêmes, couler sans effort et se revêtir, sans l'aide de mon esprit et de ma volonté, des mots les mieux appropriés. Je me trouve élevé au-dessus de moi-même, en relation intime avec mes auditeurs. On dirait qu'un courant électrique passe d'eux à moi et de moi à eux, ne faisant, pour ainsi parler, de tous qu'un seul homme. Je parle avec leurs forces combinées jointes à la mienne, et chacun d'eux entend et s'assimile mes paroles avec l'intelligence réunie de tous.

— Il peut y avoir là-dessous quelque chose, dit Jack. Et se tournant vers moi : vous savez, docteur, que je n'ai pas plus de religion

qu'un cheval, et que rarement je suis sérieux durant cinq minutes. Eh bien ! l'autre jour étant à la campagne, chez une vieille, vieille tante, dont le chat n'aurait osé faire le rouet ou se laver la figure le dimanche, et trouvant le séjour fort mélancolique, je me mis en tête de chercher un peu d'amusement ou de diversion dans une pieuse réunion de méthodistes tenue dans une maison d'école voisine. Je fréquente rarement ces sortes d'assemblées, mais de loin en loin j'aime une réunion du soir méthodiste. J'y trouve quelquefois tant à me divertir ! La séance, ce soir-là, s'était ouverte avant mon arrivée, car, suivant ma coutume, j'y allai assez tard. En entrant, je trouvai la maison comble, à étouffer. Dix ou douze hommes, femmes, garçons, et filles agenouillés par terre, tiraient des cris perçants du fond de leurs poitrines et les autres frères et sœurs jetaient des cris de douleur ou de joie, et frappaient des mains dans une étrange confusion. Je m'ouvris un chemin vers une place vacante que j'avais aperçue près d'un feu étincelant. J'y tournai le dos, et, écartant les pans de mon habit pour ne point les griller, j'observai quelques minutes ce singulier spectacle. Je fus d'abord frappé du caractère comique de la scène, et j'en fus fort égayé ; mais bientôt, je devins sérieux, triste, puis indigné de voir des êtres sous la forme humaine, et doués, comme je le présumais, de la faculté de raisonner, s'adonner à de pareilles folies. Je résolus pour une fois de parler en public, et de donner une idée de l'esprit de Jack Wheatley, dès que, le vacarme cessant ou diminuant, j'aurais l'espoir de me faire entendre. Je résolus de leur donner une réprimande exemplaire, et de leur dire combien il était insensé de croire qu'ils plaisaient à Dieu en imitant les allures des fous de Bedlam ou les hurlements des derviches. Après quinze ou vingt minutes, il y eut un peu de relâche, et j'ouvris la bouche. Je me rappelai les leçons de mon vieux professeur de rhétorique et je commençai sur un ton modeste et conciliant. Il aurait été mal avisé de les effaroucher au début. Je devais d'abord gagner leur attention et leur bienveillance. Je commençai, le visage grave et la voix solennelle, et je fis quelques réflexions banales sur la religion, et le devoir d'aimer et d'adorer Dieu, disposé, après mes réflexions préliminaires calculées pour me rendre mon auditoire favorable, à lancer mes censures, avec une force irrésistible. Mais les frères ne m'en laissèrent point le temps. Me prenant, bien à tort, pour un pieux conseiller, ils s'écrièrent presque à mes premières paroles : *Ainsi soit-il ! — Gloire, bénédiction soit au Seigneur ! — Continuez, frère ! Le croyez-vous ?* Je conquis à l'instant l'enthousiasme, et possédé du

*genius loci*, j'entrai malgré moi dans l'esprit de l'assemblée et débitai le plus brillant sermon méthodiste. Les frères et les sœurs furent édifiés, ravis, et lorsque l'assemblée fut sur le point de se dissoudre, le président m'engagea à finir la séance par la prière que je récitai avec beaucoup de ferveur et d'onction. L'illusion dura jusqu'à ma sortie de la réunion.

— Tel fut Saül parmi les prophètes, remarqua M. Winslow, pendant que Jack concluait. Je n'en suis point surpris, car il m'arriva quelque chose de semblable au commencement de mes prédications. Il y a, j'imagine, dans ces réunions méthodistes quelque chose de contagieux, et un homme sage s'y surprend souvent dans l'attitude d'un fou.

— Peu de sages, je pense, en approchent, observai-je.

— J'ignore comment cela se fait, répartit M. Winslow, mais il y a peu d'hommes qui soient toujours sages, ou qui ne se surprennent jamais à commettre un acte insensé. Même les plus grands et les plus sages de notre race, parfois ils se relâchent, et témoignent de leurs points de contact avec le commun de l'humanité. Il y a une secrète et invisible influence d'un homme sur un autre qui a longtemps arrêté mon attention. J'ai vu fréquemment l'orateur et l'auditoire électrisés par quelques paroles banales, emportés, aurait-on dit, par une force étrangère, tantôt plongés dans les larmes, tantôt embrasés d'un pur et céleste amour, tantôt fous de rage, tantôt enflammés d'un noble enthousiasme, animés d'émotions héroïques, et aspirant à exécuter d'héroïques actions. Dans ces occasions, l'homme est plus qu'homme ; il est possédé d'un être supérieur à l'homme, et devient thaumaturge ; il opère des miracles, ébranle des montagnes, arrête le cours des rivières, guérit les malades, chasse des démons, se meut, parle et agit comme un dieu. J'appelle cela l'élément diabolique de la nature humaine, et je crois que, si on constate la réalité de ces phénomènes mesmériques, on en trouvera l'explication dans le mystérieux et même redoutable élément, que les anciens théologiens appelaient foi, et que la superstition considère comme surnaturelle.

— Je ne sais pas, dit le docteur P..., qu'il y ait quelque analogie entre le magnétisme animal et les faits dont vous parlez. Mais après tout, quelle est la puissance qui les produit ? Assimiler une classe de faits à une autre classe de faits, également sinon plus mystérieuse, ce n'est point les expliquer.

— Mais, mon cher docteur, demandai-je, que faites-vous de plus ? Il y a ici deux questions distinctes : Y a-t-il réellement une classe de phénomènes extraordinaires tels que l'affirment les

magnétiseurs ? Et dans ce cas, quel est l'agent ou la cause efficiente qui les produit ? Pour la première supposition, je suis prêt à concéder que ces remarquables phénomènes peuvent être réels ; mais je n'ai pas encore assez vu pour asseoir aucune induction quant à la cause ou loi générale. Il me faut continuer plus longtemps l'observation des faits et l'étendre beaucoup plus loin, avant de procéder à aucune induction. Vous dites qu'ils sont produits par la volonté de l'un agissant directement sur la volonté d'un autre, et par là sur les organes de la personne magnétisée, en vertu, comme vous le prétendez, d'une loi de la nature humaine. Toutefois, vous ne nous dites pas ce qu'est cette loi, ou quelle est la nature de ce que mon respectable ami appelle la puissance diabolique de l'homme.

— Il n'appartient nullement à l'homme de répondre à de pareilles questions, répliqua le docteur P.... Nous ne connaissons point les essences des choses. Tout ce que peuvent les hommes, c'est d'observer les phénomènes et d'en inférer ou affirmer qu'il y a, qu'il doit y avoir un agent ou puissance qui les produit. Pouvez-vous me dire ce que c'est que la force de gravité ? Tout ce que vous pouvez me dire, c'est que les corps tombent ou tendent vers le centre de la terre, et quelles sont les lois et les conditions de cette tendance. Qu'est-ce que l'électricité ? Vous ne pouvez le dire. Vous pouvez seulement avancer qu'il y a une certaine classe de phénomènes, que vous attribuez à un certain agent invisible et impondérable ; et à cet agent invisible et inconnu, à cette *puissance occulte*, comme l'ont nommée d'anciens philosophes, vous donnez le nom d'électricité. Tout ce que vous en pouvez savoir, c'est son existence, les lois par lesquelles elle opère, les moyens de l'utiliser, de la maîtriser, de l'éloigner de votre maison ou de votre grange, quand elle paraît dans les éclats de la foudre, de vous en servir pour diriger vos mécaniques, porter vos messages ou soulager vos douleurs. La science l'appelle fluide, mais ce que c'est en soi, la science ne le sait pas, car elle ne l'a vu que dans ses opérations ou ses effets. Ainsi en est-il de la puissance ou loi de la nature humaine, à laquelle je rapporte les phénomènes magnétiques. Tout ce que je veux dire, c'est que la loi est une réalité ; et tout ce que je veux démontrer, c'est que nous pouvons l'exploiter, et nous en servir pour les plus utiles et les plus nobles objets. Cela suffit. Tout ce qu'il nous importe de savoir c'est son existence, ou les objets auxquels elle peut s'appliquer utilement. Que l'homme sache qu'il la possède, et qu'il apprenne ensuite à s'en servir !

— Mais après tout, je suis un peu effrayé de la supposition de cette puissance, remarqua M. Winslow. Il y a quelque chose d'insolite dans cette sujétion complète, corps et ame, d'un homme à la volonté d'un autre. Le magnétisé, durant le sommeil mesmérigue, est l'esclave du magnétiseur autant que le génie l'était du possesseur de la lampe merveilleuse, et il peut faire de lui ou d'elle ce qu'il lui plait. N'y a-t-il point là un danger ? Ne peut-il point user de sa puissance d'une manière coupable, pour contenter ses passions, ses mauvaises convoitises, sa haine ou sa vengeance, et avec une entière impunité, puisque le magnétisé, en retournant à son état normal, ne conserve pas le moindre sentiment ou souvenir de ce qui s'est passé durant le sommeil magnétique ? Que le magnétisme animal soit généralement connu et pratiqué, qui sait quand et où nous serions en sûreté ? Chacun de nous pourrait à tout moment tomber victime, ou devenir l'aveugle instrument des plus basses et des plus méchantes passions d'autrui.

— Ce sont là des craintes vaines, répondit le docteur P... Les hommes vertueux seuls peuvent exercer cette puissance, ou si d'autres le peuvent, c'est seulement pour des fins honnêtes et bienveillantes.

— Si cela est, observai-je, c'est rassurant ; mais quant à moi, je me révolte à la pensée d'être si complètement au pouvoir d'un autre, quelque honnête et quelque bien disposé qu'il puisse être. Je veux être à moi, à moi seul.

### III. — AUTRES EXPÉRIENCES.

Le docteur P... continua ses lectures, ses instructions privées, et ses expériences pendant plusieurs mois ; et bientôt elles produisirent leur effet naturel. Il n'y a point de peuple plus avide de nouveautés et plus ami du merveilleux que les Anglo-Américains. Ils vivent dans un état permanent d'émotion, et recherchent sans cesse de nouveaux stimulants. Transplantés de leur vieille patrie, ils n'ont ni ancêtres, ni traditions, ni vieilles associations, ni habitudes fixes transmises de génération en génération à travers une longue suite de siècles. Ils descendent, en grande partie, des sectes qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, se séparèrent de l'église anglicane, qui s'était séparée elle-même au XVI<sup>e</sup> de

l'Eglise romaine, et avait par là rompu avec l'antiquité. C'est un peuple neuf, sous bien des rapports un peuple enfant, avec la simplicité, la fraîcheur, la facilité d'impression, l'inconstance, la curiosité, les caprices, les bizarreries de l'enfance. Il leur faut des joujoux, et à peine leur en donne-t-on qu'ils s'en fatiguent, les jettent et en cherchent d'autres. Cependant ils sont richement doués, et ils ont reçu, dans un degré élevé, plusieurs des plus nobles vertus de notre nature. C'est un peuple de poésie et d'imagination aussi bien que de raison et de pratique. Ils possèdent une nature robuste et agréable, sont susceptibles de profondes émotions, et capables d'actions héroïques. Ils traitent peu de sujets avec une indifférence absolue, et manquent rarement d'accorder à celui qui a, ou prétend avoir quelque chose à dire, une attention convenable et patiente. Quiconque est en état d'affecter leur fantaisie, d'ébranler leurs sentiments, d'exciter leur curiosité ou leur amour du merveilleux, est sûr d'être suivi... pendant un certain temps.

Bientôt le magnétisme animal fut à la mode, dans les villes et les villages des Etats de l'Est et du Sud. Hommes, femmes, enfants, tous les âges, toutes les classes d'individus magnétisaient ou se faisaient magnétiser, — les uns y croyant, les autres exprimant leurs doutes avec modestie, le plus grand nombre avec une demi-foi, se déclarant hautement de profonds sceptiques. Jack Wheatley, en cherchant à s'amuser, devint bientôt un magnétiseur fameux. Il en riait, et pourtant c'était le plus heureux de tous les magnétiseurs, et ses *sujets* se montraient toujours admirablement, et presque jamais ne lui manquaient ou désappointaient les spectateurs étonnés. M. Winslow, après quelque hésitation, tenta lui-même des expériences et se trouva une puissance magnétique surprenante, surtout sur les jeunes filles de sa congrégation. Il s'assura par une expérience personnelle, souvent répétée et pleinement constatée, qu'il pouvait magnétiser sans être dans la même chambre avec son sujet, sans communiquer antérieurement son dessein, et même des personnes qu'il ne connaissait point, auxquelles il n'avait jamais parlé. Plus d'une fois, il avait jeté dans le sommeil magnétique une jeune dame qui se trouvait dans une chambre voisine. Ce fait était incontestable. Il savait, lui, son intention, et des centaines de témoins étaient prêts à reconnaître le fait du sommeil. D'abord, il fit cette expérience sur des personnes qu'il avait précédemment magnétisées, mais ensuite, il l'essaya sur d'autres avec un succès éclatant.

Mais le prodige ne s'arrêta pas là. M. Winslow découvrit bien-

tôt qu'il pouvait magnétiser des objets matériels qui, à leur tour, magnétisaient des personnes. Il voulut magnétiser une jeune dame sans lui dire sa volonté. Il magnétisa un verre d'eau, qui lui fut passé par une personne ignorant ce qu'il avait fait, et son intention. Elle en but, et, en quelques minutes, tomba dans un profond sommeil magnétique, montrant les phénomènes ordinaires dans le somnambulisme artificiel. Lorsqu'on me parla pour la première fois de cette expérience, j'en ris ; car le fait me paraissait complètement inadmissible. Je concevais comme possible l'action d'un esprit sur un autre, l'influence du magnétiseur sur le magnétisé ; mais il répugnait à toute science reçue de supposer que l'esprit puisse, sans intermédiaire naturel, agir sur des objets matériels. Mais ce que je vis et fis par la suite, et ce que m'affirmèrent d'autres personnes compétentes et dignes de foi, me convainquit que je devais l'admettre, ou rejeter tout témoignage humain.

M. Winslow, une fois magnétiseur, laissa bien loin derrière lui le docteur P.... En avançant dans ses investigations, il trouva qu'il pouvait non-seulement endormir les autres, non pas tous, mais un sur vingt-cinq ou trente, les rendre insensibles, morts pour ainsi dire à tout le monde, excepté à lui-même, mais encore développer en eux ou leur infuser une force physique merveilleuse. Je le vis placer un adolescent, faible et maladif, dans un fauteuil, sur la plate-forme de son cabinet de lecture, et lui fortifier tellement le bras que deux hommes des plus vigoureux ne le pouvaient mouvoir. Il clouait, par une opération mentale, la chaise au plancher de manière qu'aucune force ne la pouvait soulever. Par la même opération, il pouvait jeter le sujet par terre, rendre son corps, son cou, ses jambes, ses bras, les doigts de ses mains et de ses pieds raides et sans flexibilité, comme des barres de fer ; puis soudain lui relâcher les membres et le rendre souple comme un roseau ; le remplir de rage, lui faire jeter des hurlements furieux, le forcer de s'élançer à travers l'auditoire comme un possédé, renversant sur son chemin personnes et choses ; ensuite le rappeler, apaiser sa rage, le faire pleurer comme un homme accablé de la plus profonde et la plus désespérante douleur, sécher subitement ses larmes et manifester la joie la plus folle et la plus sauvage. C'étaient d'étranges phénomènes. D'où venait cette puissance apparemment surhumaine ? Ce n'était évidemment pas l'effet de la connivence, car l'adolescent montrait une force physique supérieure de beaucoup à celle du magnétiseur et du magnétisé dans leur état normal. Ce ne pouvait être l'effet de l'imagination.

— Comment, disait M. Winslow, pouvez-vous expliquer par l'imagination l'effet produit sur les objets matériels? Vous voyez que je magnétise un verre d'eau et un bouquet de fleurs. Prétendez-vous ces objets doués d'imagination, de sentiment, d'intelligence et de volonté? Les objets matériels les plus communs possèdent-ils ces facultés? L'imagination, fortement excitée, peut, il est vrai, développer et concentrer les forces d'un individu, mais comment lui donnerait-elle une force qu'il n'a pas?

— J'ai étudié ces phénomènes, dit M. Increase Mather Cotton, rigide ministre puritain distingué, qui m'avait accompagné pour juger les expériences de M. Winslow, et je crois y voir l'œuvre du diable.

— Pourquoi, monsieur? répondit M. Winslow; je fais ces choses moi-même. Mes sujets se meuvent, agissent, se paralysent, crient, pleurent, enragent, écument, corrent, volent, se battent, à ma volonté. Croyez-vous que je sois le diable?

— Ne vous y fiez pas trop, répliqua M. Cotton. Vous pourriez trouver que, si vous n'êtes pas le diable vous-même, un diable. et un diable bas et méchant, vous meut et se sert de vous comme d'un instrument de sa méchanceté.

— Je ne crois nullement, repartit M. Winslow, à des diables ou démons, en tant qu'êtres distincts et intelligents.

— Je sais très-bien, monsieur, que vous êtes un Sadducéen, ne croyant ni à ange ni à diable, quoique vous voulussiez très-volontiers passer pour un ministre chrétien, répliqua d'un ton sévère le zélé puritain, dont l'aïeul avait pris une part si importante dans les sorcelleries de Salem.

— Vous me faites tort, M. Cotton, repartit M. Winslow. Je suis chrétien, et non pas sadducéen. Je crois à la religion chrétienne aussi fermement que vous. Je ne conteste point l'existence des anges ou des esprits. Par *ange*, j'entends ce que signifie le mot lui-même, un messenger; et par *esprit*, une puissance, force ou énergie. Mais je ne crois pas devoir les considérer comme des êtres distincts et détachés de l'homme. J'admets la puissance ou force spirituelle, mais c'est la puissance ou énergie de l'être humain; je reconnais le caractère diabolique de ces phénomènes; mais la force qui les produit, c'est la force diabolique de la nature humaine elle-même. Il n'y a ni anges, ni diables, avec une personnalité distincte.

— Ni Dieu personnel, direz-vous tout à l'heure, je présume? répondit M. Cotton avec un sourire malin.

— Dieu est personnel en moi, dans la personnalité humaine, repartit fièrement M. Winslow. La personnalité est essentielle-

ment circonscrite, limitée, et Dieu étant infini, nullement susceptible d'être limité, ne peut avoir en lui de personnalité. Il ne peut être personnel que dans les créatures, et, conséquemment, rien que dans les créatures qui ont la personnalité, c'est-à-dire, les hommes.

— Votre notion de la personnalité est bien digne de votre fausse théologie, répliqua M. Cotton. La personnalité est le dernier complément de la nature raisonnable. Si la nature est raisonnable, c'est-à-dire, capable d'activité intelligente et volontaire, elle est complète, c'est une personne ; et si elle est infinie, c'est une personne infinie. Votre argument est un pur sophisme basé sur une fausse définition de la personnalité. Un peu de philosophie ou de sens commun serait très-utile à des ministres chrétiens comme vous.

— Ne nous embarrassons point, dia-je en m'interposant, dans une discussion théologique. Nous avons à étudier le sujet comme savants, et non comme théologiens. Il y a ici un sujet scientifique, et la science abandonne les théologiens à leurs théories, sans se hasarder à intervenir dans leurs disputes interminables, inutiles et fatigantes. Si votre théologie est vraie, elle doit être d'accord avec la science.

— Si votre science est vraie ou réellement une science, répliqua M. Cotton, elle ne saurait être en désaccord avec la théologie. Je ne songe pas à déduire ma science de ma théologie, mais j'établis ma théologie maîtresse de ma science. Je sais d'avance que tout ce qui est contraire à la théologie ne saurait être ni vraie science, ni vraie philosophie.

— Cela peut être ou ne pas être, répliquai-je ; mais je ne suis pas théologien. Je cultive modestement la science, et je me crois libre de pousser mes investigations dans tous les sujets, sans contrainte, sans votre autorisation ou celle de mon ami M. Winslow. Toute histoire a son côté superstitieux et merveilleux. La science a jusqu'ici nié la réalité de ce côté de l'histoire, et regardé les faits merveilleux qui remplissent l'histoire ancienne et l'histoire du moyen âge comme n'ayant jamais eu lieu, ou comme le résultat de la fraude, de la tromperie ou de l'imposture, exagéré par la crédulité, l'ignorance, la surprise et les imaginations désordonnées de la multitude. Les phénomènes mesmériques peuvent jeter un nouveau jour sur cette classe de faits ; ils peuvent même justifier l'histoire des accusations portées contre elle, et réhabiliter les âges que nous avons condamnés, du moins pour ce qui est des faits eux-mêmes, sinon des théories par les-

quelles, dans les anciens temps, on les a généralement expliqués. Moi-même, en ce moment, je me trouve embarrassé. Je ne veux point admettre les faits, mais je ne puis les nier. S'il faut les accepter, je penche vers l'opinion de mon ami M. Winslow, et je suis disposé à reconnaître qu'il y a, dans la nature humaine, une loi encore imparfaitement comprise, une puissance mystérieuse, qu'il appelle la puissance diabolique de la nature humaine, dont la science n'a point encore recherché les limites et l'étendue.

— Il y a dans l'homme quelque chose de mystérieux, remarqua M. Sandborn, ministre universaliste. Il y a quelques années, pendant l'été, je me trouvais très-affaibli. Je souffrais d'un mal d'entrailles qui m'accablait. Mais mon esprit était fort actif, et je crus avoir, à volonté, outre mes facultés ordinaires, une foule de notions sur un grand nombre de sujets divers que je n'avais certainement jamais acquises dans le cours de mes études. J'étais familiarisé avec plusieurs sciences physiques que je n'avais jamais étudiées, avec des faits, des faits réels que je n'avais jamais appris. Tandis que j'étais dans cet état, je reçus à ma résidence, au village d'Ithaca, près de New-York, la visite d'un jeune ami, un confrère ministre, demeurant à dix-huit ou vingt milles de là. Il vit ma position et me pressa de sortir et de passer quelques semaines avec lui à sa pension. Les fraîches brises des collines, disait-il, me seraient salutaires, ranimeraient mon corps languissant, et rétabliraient ma santé. J'acceptai l'invitation de mon jeune ami, et, le lendemain matin, nous prîmes la voiture qui, au bout de quelques heures, nous descendit à sa demeure. A peine étions-nous assis près de sa bibliothèque, qu'un domestique lui apporta une lettre prise à la porte pendant son absence. Je le vis tant soit peu rougir en prenant la lettre, et je compris à l'instant qu'elle était de sa future, bien que je ne susse point qu'il fit la cour à personne ou qu'il eût l'intention de se marier. Avec ma permission, il rompit le cachet, et lut la lettre en ma présence. Lorsqu'il eut fini, je lui dis : « C'est une lettre de votre fiancée, de la jeune dame que vous avez promis d'épouser. — Comment le savez-vous ? me demanda-t-il. — Oh ! c'est évident, répondis-je. Je le vois à votre mine. Laissez-moi voir la lettre, et je vous dirai son caractère. — Je ne puis vous laisser lire cette lettre. — Je ne la lirai point, lui dis-je, il suffit que je voie l'écriture. — Quoi ! vous sauriez juger du caractère d'une personne par son écriture ? — Certainement, rien n'est plus facile ! » répondis-je, quoique je n'eusse ni essayé, ni entendu

parler auparavant d'une chose semblable. Alors, il me passa la lettre. Je jetai un instant les yeux sur l'écriture sans lire un mot de la lettre, et je vis, ou crus voir, vis-à-vis de moi, à six ou huit pieds de distance, une excellente jeune fille, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, avec une agréable expression de physionomie, apparemment âgée de dix-huit ans ; je la vis aussi bien qu'aucun de vous qui êtes ici dans la chambre. Je la dépeignis tranquillement à mon ami. Je lui dis son âge, je décrivis son port, sa taille, sa constitution, la couleur et la forme de ses cheveux, les couleurs et la qualité de ses vêtements, et, en vérité, tout son extérieur, jusqu'à une tache presque imperceptible qu'elle avait sur la joue droite. Mon ami, vous le concevez, m'écouta plein d'étonnement, et m'interrompit plusieurs fois pour me demander : « Êtes-vous le diable ? » Il convint que ma description était plus parfaite que celle qu'il aurait pu donner lui-même.

« Ensuite, à la surprise croissante de mon ami, je décrivis ses qualités morales et intellectuelles, ses inclinations, son éducation, ses goûts, ses habitudes, avec une précision qu'il se plut à reconnaître, en tant qu'il les connaissait. Je n'avais jamais vu la jeune fille, je n'en avais jamais entendu parler ; elle habitait une autre partie du pays, et se trouvait actuellement à plus de cent cinquante milles de moi. Mais ce ne fut pas tout. Au bout de deux ou trois mois, mon ami épousa la jeune personne, et deux années après, étant allé à sa maison, je fus introduit par une dame que je reconnus immédiatement pour être celle dont j'avais autrefois vu l'image devant moi (1). Il y a dans tout cela, et dans des faits analogues rapportés et suffisamment attestés par d'autres, quelque chose que je ne puis expliquer. »

Nous avouâmes tous que le fait était remarquable, et qu'apparemment on ne pouvait l'expliquer par aucun principe de science reçue.

#### IV. — EXPLOSION.

Le docteur P... ayant accompli l'objet de sa visite dans ce pays, fut rappelé chez lui par sa famille ; il prit congé de nous pendant l'été de 1840, et retourna aux Indes Occidentales. Je ne l'ai pas vu

(1) Fait authentique, arrivé à l'auteur.

depuis. Mais il laissa un grand nombre de disciples ; les magnétiseurs pullulaient, et des magnétiseurs en comparaison desquels il n'était qu'un enfant. Quelques-uns firent du mesmérisme un métier et donnèrent des lectures et des expériences publiques pour gagner du renom et se remplir les poches. D'autres firent leurs expériences dans des cercles privés, par curiosité, par amour de la science ou par simple amusement.

M. Winslow consacra un long temps à une série d'expériences tendant à prouver la réalité de ce qu'il appelait l'élément diabolique de la nature humaine. Il désirait pouvoir accepter et expliquer les miracles rapportés dans l'histoire sacrée et l'histoire profane, par des principes naturels, sans y reconnaître rien de surnaturel.

Jack Wheatley poursuivit ses expériences, par plaisanterie plutôt que dans un but sérieux et réussit admirablement. Il n'avait aucune théorie sur la matière, ne disait rien de l'usage auquel le mesmérisme se pouvait appliquer, et jamais ne s'occupait de la cause des phénomènes mesmériques. Il se contentait de les produire, laissant les autres s'en servir ou les expliquer à leur gré.

Je n'avais pas vu Jack depuis une année. Pendant l'hiver de 1840, dans une visite à Boston, je le rencontrai un jour, par hasard, dans la rue, et je fus frappé de l'altération de ses traits. Son regard était sauvage et accablé, son visage pâle et livide, sa jeunesse et sa fraîcheur avaient disparu ; son corps était réduit à l'état de squelette. Il eut l'air de vouloir m'éviter, et répondit à mon salut avec répugnance et une certaine timidité.

— Eh bien ! Jack, qu'y a-t-il donc ?

— Ne *la* voyez-vous pas ? Je *la* vois nuit et jour, répondit-il en frémissant, comme s'il avait contemplé une vision étrange et horrible, dont il aurait voulu, sans le pouvoir, détourner les yeux.

— Voir quoi ? lui dis-je, je ne vois rien.

Il tremblait de tous ses membres et semblait incapable de parler. Voyant qu'il avait perdu ou qu'il perdait la raison, je pris sa main dans la mienne, et, avec une aimable violence, je le menai non loin de là, à ma demeure, le conduisis dans ma chambre et le décidai à se reposer sur le sofa. La porte fermée, je m'assis auprès de lui. Je lui pris la main, lui caressai le front et les tempes comme s'il avait été un petit enfant. Il parut se calmer.

— Racontez-moi, Jack, lui dis-je, d'une voix presque aussi aimable et aussi douce que celle d'une mère, racontez-moi ce qui est arrivé ?

— Je suis perdu, je suis damné.

— Ne dites pas cela. Aussi longtemps que l'on vit, on n'est point perdu, et rien n'est irréparable.

— Il n'y a plus de vie. Je ne vis pas. Je l'ai tuée.

— Non, non. Mais de qui parlez-vous ?

— Vous ne savez point. Je ne vous l'ai jamais dit ? Vous paraissiez être un homme dur, comme mademoiselle Martinau dit de M. Calhoun, prêt à mettre tout sentiment au creuset et à le soumettre à vos récipients et à vos tubes.

— Mais M. Calhoun a du cœur ; j'ai eu mainte occasion de m'en assurer.

— J'ai toujours été léger, folâtre, insouciant, gai, joyeux ; et pourtant j'aimais réellement, profondément mon épouse.

— Dites-moi ce qui est arrivé. Je suis réellement triste de vous voir si désolé.

— Eh bien ! j'aimais beaucoup mon Isabelle, j'avais le bonheur d'être payé de retour. Par malheur les relations que j'eus avec vous m'introduisirent dans la compagnie du docteur P..., et m'intéressèrent au magnétisme animal. En guise de divertissement, de passe-temps, j'essayai mes pouvoirs mesmériques sur quelques-uns de mes jeunes amis. Nous y trouvâmes un immense plaisir. Personne n'y voyait le moindre mal ou présentait la moindre conséquence désagréable. Je ne sais comment cela se faisait, mais je devins un magnétiseur puissant, quoique je n'eusse point, disait-on, rigoureusement la constitution requise chez un magnétiseur. Mes expériences manquaient rarement, et presque toujours elles étaient incomparablement éclatantes.

« Un soir, à la maison d'un ami, où s'étaient réunis dix ou douze compagnons et connaissances, je magnétisai un enfant d'environ douze ans. Je le trouvai complètement sous mon empire, et parfaitement docile à mes intentions. Son attitude était admirable. Je lui fis mentalement une foule de questions auxquelles, dans son état normal, il n'aurait certainement pas pu répondre, et auxquelles il satisfit explicitement, avec une étonnante précision. Il n'avait jamais appris la musique, et dans son état normal ne distinguait point un ton d'un autre. Je lui enjoignis de se mettre au piano, et de nous jouer une valse favorite de Mozart. Il obéit, et l'exécuta avec une exactitude, une intelligence, une délicatesse de toucher, et un éclat d'exécution, dont jamais aucun de nous n'avait entendu personne approcher. Je lui ordonnai ensuite mentalement de nous chanter, en s'accompagnant lui-même, un ou deux airs de Fra Diavolo, qui étaient

alors de mode. Il obéit. Nous étions tous stupéfaits, et nous commençons à causer entre nous de ce prodige, lorsque, prodige plus étonnant encore ! il commença de son propre mouvement un morceau étrange, qu'aucun de nous ne connaissait et n'avait jamais entendu, et qui, par son caractère sauvage et inconnu, l'éclat, la profondeur et la passion, surpassait toutes les idées que nous avions jamais conçues de la musique. Nous étions ravis. Il y avait ici un agent indépendant de l'enfant, de moi, de toute l'assistance. Un mortel n'avait pu former ces accords.

» Ne sachant que penser, je résolus de ne point penser du tout, et je jouis de la musique, sans m'inquiéter d'autre chose. *Carpe diem*, vous le savez, était ma philosophie. Je me vis en possession d'un brillant sujet, et je résolus de l'exploiter le plus possible. J'avais entendu parler des pouvoirs merveilleux, de la clairvoyance et de la double vue manifestée par certains somnambules. Je bandai les yeux de l'enfant, et lui donnai une lettre. Il la lut sans difficulté. J'en mis une autre à l'extrémité de son cou, il la lut également. Je lui en plaçai encore une autre, pliée, sur le derrière de la tête. Il m'en dit l'auteur, son extérieur, sa constitution, son port et son caractère, avec plus de précision que je n'aurais pu le faire moi-même, quoique l'auteur me fût très-connu, et entièrement inconnu de l'enfant. Je le pris mentalement avec moi, dans un voyage. Nous nous arrêtâmes à Providence, nous poursuivîmes notre route jusqu'à Stonington, nous prîmes le bateau à vapeur pour New-York, et après avoir débarqué nous montâmes le Broadway, nous descendîmes le Bowery, et traversâmes plusieurs autres rues. Il nomma les hôtels, les églises, et les autres établissements publics devant lesquels nous passâmes, et lut les enseignes placées au-dessus des boutiques. Nous montâmes l'Hudson, vers Albany, de là nous allâmes à Utica, à Rochester, à la chute de Niagara, et puis nous revînmes sur nos pas, nous arrêtant un peu, dans le comté de Genesee, à votre maison, qui, vous le savez, m'est parfaitement connue. Nous visitâmes la bibliothèque et le cabinet dont il nomma et dépeignit exactement les principaux objets. A notre retour, nous fîmes une excursion dans l'autre monde, dont il me dit des choses étranges auxquelles aucun de nous ne croyait, car nous étions tous des unitaires, des universalistes ou des incroyants, et ses révélations semblaient favoriser ce qu'on appelle l'orthodoxie.

» Ma femme fut présente à toutes ces expériences. Elle en fut vivement émue. Plusieurs fois elle voulut être magnétisée, et cette fois plus que jamais, maintenant qu'elle avait entendu l'en-

fant décrire ce qu'il voyait dans l'autre monde. Je ne sais pourquoi, mais je tremblais d'accéder à son désir. Je ne voyais point de mal à ce que d'autres fussent magnétisés, et j'avais sans scrupule magnétisé des jeunes filles, par douzaines ; mais je ne sais pourquoi je ne pouvais me résoudre à voir magnétiser Isabelle, ou à la magnétiser moi-même. Je sentais instinctivement que ce serait indélicat, peu modeste, une sorte de profanation.

» Je fus enfin obligé de consentir, mais je m'engageai seulement à la magnétiser à la maison de son père, et d'abord en présence de sa mère ou de sa sœur. Elle céda promptement à l'influence mesmérique, et devint une remarquable clairvoyante. Elle avait, durant le sommeil magnétique, non-seulement une vue distincte des objets terrestres éloignés, dont elle n'avait antérieurement aucune connaissance, et qui m'étaient également inconnus, mais encore du ciel et de l'enfer, et me révélait des choses singulières sur les anges et les esprits, l'état des âmes trépassées, bonnes et mauvaises, et de leurs rapports avec les vivants. Nous nous y intéressâmes tous les deux, et saisismes toutes les occasions pour faire nos investigations. Quand je ne pouvais la magnétiser, elle invitait, à mon insu, quelque dame à le faire, car peu à peu elle sembla ne vouloir plus vivre que dans l'état mesmérique et se sentait inquiète et mal à l'aise, quand elle en était sortie. Son corps en souffrit. Elle se plaignait, éveillée, d'une lassitude générale. La fraîcheur s'effaça de ses joues, son œil devint sauvage et ferme, et ses mouvements lourds et languissants. Elle était inattentive, distraite, oublieuse ; les hommes et les choses ne l'intéressaient presque plus. Je la contemplais, vous vous l'imaginez, avec une grande anxiété et de terribles alarmes.

» Un soir, il y a environ deux mois, je la magnétisai. En quelques minutes, je l'avais jetée dans le sommeil mesmérique, car elle ne jouissait plus que dans cet état de la force et de l'éclat de son esprit. Elle fut prise de convulsions et de spasmes tels que je n'en avais jamais vu. Je me hâtai de la réveiller. Il était trop tard ! je l'avais tuée ; et ce visage qui m'avait été si cher, ne portait plus qu'une expression d'épouvante, d'horreur, de rage et d'angoisse. C'était la figure d'un démon. Mon sang se glaçait dans mes veines en la regardant.

» J'avais à supporter mon propre chagrin, les tortures de mes remords et de mon profond désespoir, et à voir le chagrin, silencieux mais profond de son père, et la fureur de sa mère, qui me maudissait, me maudissait comme une mère seule sait maudire dans la violence de sa colère et de sa douleur, je ne sais com-

ment je sortis vivant de cette affreuse nuit. Les parents s'accordèrent à cacher les circonstances de la mort d'Isabelle. Je l'accompagnai au séjour des tombeaux, et retournai à ma demeure accablé, abîmé, presque mort.

» Cet événement était déjà bien déplorable, mais il s'en suivit de plus déplorables encore. Le lendemain des funérailles, étant assis seul dans mon magasin, je vis à quelques pieds de moi, en partie derrière moi, une apparition grisâtre, sans traits définis. Je l'examinai un instant, et elle prit la forme bien connue de celle que, le jour précédent, j'avais suivie au tombeau, et, horreur des horreurs ! avec cette effrayante expression de physionomie qu'elle avait eue en expirant. Elle s'approcha ; je reculai, elle me suivit ; je courus dans la rue, elle me poursuivit ; je tournai le dos, elle se tourna dans le même sens, de manière à se trouver toujours en face de moi. Depuis ce moment jusqu'aujourd'hui, le fantôme me persécute presque sans trêve. Le jour ou la nuit, à la lumière ou dans l'obscurité, les yeux ouverts ou fermés, je le vois toujours devant moi avec son terrible regard. Je ne puis dormir, je ne puis manger, je n'ai point de repos. Mes seuls instants de paix sont ceux que je viens de goûter avec vous dans cette chambre. Je ne le vois point maintenant. Oh ! ce fut pour moi un bien malheureux jour que celui où je choisis le magnétisme animal pour me divertir ! »

Je fus très-affecté des souffrances de Jack. Je ne m'étonnai point des funestes effets du mesmérisme sur la jeune dame ; car on m'avait assuré que la mort résultait souvent d'un usage imprudent du magnétisme. Le fantôme qui le poursuivait ne m'inquiétait guère ; j'y voyais clairement une hallucination, une sorte de monomanie, bien connue des médecins des hôpitaux de fous, et des écrivains qui ont écrit sur la manie ou la folie. Le choc qu'avait éprouvé mon jeune ami avait probablement produit une légère lésion au cerveau, et l'imagination prêtait une forme à la décevante apparition, de même qu'en songe nous voyons souvent reproduits, nous suivant, nous précédant, dansant autour de nous, les formes et les images qui nous ont fortement impressionnés durant la veille. Mais j'aimais le pauvre Jack, et je désirais vivement le consoler, et empêcher ce qui pouvait n'être qu'une hallucination passagère de devenir une irrémédiable folie. Le voyant en meilleur état avec moi, je lui persuadai, avec l'assentiment de sa famille, qui ne comprenait rien à ses souffrances et craignait pour sa raison, de m'accompagner à ma demeure à l'ouest de New-York, et de se confier à ma sollicitude. Pendant

plusieurs mois il resta très-accablé, mais graduellement son appétit revint ; il goûta quelque sommeil, et sa santé commença à s'améliorer. La vision ne l'abandonna pas tout à fait, surtout quand il était seul, ou sans moi, mais elle fut de moins en moins fréquente, de moins en moins redoutable. L'expression de la figure devenue moins horrible, plus humaine, indiquait pourtant encore une grande souffrance et un profond chagrin. Cependant, au bout d'une année, il parut remis, et retourna à Boston. Mais à mesure qu'il recouvrait la santé et le repos de l'esprit, autant qu'il le pouvait espérer, un changement bizarre commençait à s'opérer en moi. Depuis ma sortie du collège, j'avais passé mon temps dans des jouissances littéraires et des recherches scientifiques. Je n'avais eu pour me troubler que peu de fortes ou violentes passions ; rien ne m'avait affecté très-profondément. J'avais eu, il est vrai, mes petites mésaventures, mais n'étant point sentimental, et doué d'une forte constitution et d'une excellente santé, elles avaient à peine effleuré la paisible surface du cours ordinaire de ma vie. J'avais cultivé la science comme un passe-temps. J'y prenais un intérêt facile et agréable, mais je n'en étais point passionné. Sans enthousiasme, j'en éprouvais une douce émotion, comme à la lecture des romans de James, qui, en passant, sont les meilleurs des romans, parce qu'on peut à loisir les laisser et les reprendre. Dieu me garde, disais-je sans cesse, de ces œuvres de fiction tant vantées où sont mises en jeu de fortes et violentes passions qui produisent dans le lecteur un vif et pénible intérêt, et qu'une fois commencées, on ne sait quitter sans en avoir fini la lecture. J'évite la lecture d'un pareil roman, comme j'évite une orgie.

Mais soudain je me transformai. Je devins inquiet, pressé du désir de rechercher les secrets des choses, et de pénétrer le voile dont la nature enveloppe ses opérations. Pressé de connaître les éléments premiers de l'être, et de les maîtriser ; brûlant du désir d'agrandir ma puissance avec mon savoir, je voulais pouvoir lancer la tempête sur l'abîme, fendre les airs au vol, diriger les éclairs, entrer dans mon corps et en sortir, secourir mes amis ou terrasser mes ennemis à distance. Je voulais scruter les étoiles, comprendre leurs influences, et commander leurs révolutions. Je portais envie aux vieux sages de la Chaldée, aux puissants magiciens de l'orient, aux sorciers et aux sorcières du nord. Pourquoi ne serait-il pas littéralement vrai que l'esprit est tout-puissant sur la matière ? L'homme n'est-il pas appelé le seigneur de cette création terrestre ? Pourquoi donc craindrait-il d'exercer

son empire, ou ne le pourrait-il pas ? N'avions-nous pas vu les prodiges de la science ? L'homme n'avait-il pas fait des éclairs ses coursiers, et d'éclats de feu ses messagers ? Quelles sont les forces puissantes de la nature ? L'homme ne peut-il point s'en emparer, s'en servir et en diriger la puissance selon son bon plaisir ? Ces pensées étaient nouvelles pour moi, plus nouvelles encore ces intenses aspirations. L'horizon du pouvoir humain semblait s'élargir autour de moi, et je croyais m'élever dans la majesté et la puissance de ma nature. Je devenais pour ainsi dire un homme nouveau. Le feu céleste intérieur avait jusque-là dormi. Maintenant il s'allumait, et les flammes aspiraient à leur ciel natal. Je ne voulais plus être cette faible petite chose d'autrefois. Désormais je serais un homme ; un homme dans le sens complet et sublime du mot. Mon âme paraissait subitement croître, et devenir trop grande pour mon corps, contre lequel elle frappait comme le prisonnier se frappe la tête contre les murs de sa prison. Je ne savais pas alors la source ou la nature de ces sentiments, et je les caressais comme de précieux avertissements de mon affinité avec l'origine et la source de toutes choses. Par moments j'étais soulevé ; mon œil brillait d'un feu inaccoutumé, et étincelait d'un éclat surhumain ; ma marche était légère, et tout mon être semblait avoir reçu une nouvelle jeunesse, une verdure nouvelle ; il était comme affranchi jusqu'à un certain point des lois ordinaires de la pesanteur. On aurait dit que toutes les grandes forces de la nature circulaient en moi, sujettes à ma volonté. Rien ne m'était impossible.

---

#### V. — PROGRÈS.

Jusqu'ici je n'avais pas été magnétisé et je n'en avais point magnétisé d'autres. J'avais lu les principaux ouvrages français et anglais sur cette matière, vu et soigneusement analysé les expériences faites par mes amis ; mais maintenant, je résolus follement de faire des expériences par moi-même. Je passai une partie de l'été de 1841-1842 à Philadelphie, principalement dans la société de Quakers Hicksite, d'Unitaires, de Swedenbourgiens, d'Universalites et d'incrédulés déclarés, et je fus, par suite, mêlé à tous les cercles où le magnétisme animal, toutes les nouveautés et toutes les absurdités imaginables étaient à l'ordre du jour. Mes

amis et mes associés étaient presque tous des philanthropes et des partisans de la réforme du monde.

Il y avait parmi eux des voyants et des voyantes, des enthousiastes et des fanatiques, des socialistes et des communistes, des abolitionnistes et des ennemis de la pendoison, des radicaux et des défenseurs des droits de la femme ; tous professaient l'amour le plus profond et le plus désintéressé pour l'humanité, et se prétendaient mus par le seul désir de faire du bien à leurs semblables. Tous convenaient que jusque là tout avait été de travers ; tous s'accordaient à accuser les formes de religion et de gouvernement qui avaient jusque-là prévalu parmi les hommes ; à déclamer contre le clergé de toutes les dénominations, à manifester leur indignation contre tous les pouvoirs civils ou politiques, et contre tout ce qui tendait quelque peu à comprimer les passions des individus ou de la multitude, à proclamer le merveilleux progrès de la race humaine durant les cent dernières années, et à prédire pour le monde une ère nouvelle ; mais en dehors de cela, je trouvais à peine un point sur lequel ils ne fussent pas en flagrante contradiction.

Je ne puis dire que les dissentiments de ces braves gens, à propos de leurs projets philanthropiques et leurs différents projets pour la réforme du monde, m'édifiassent beaucoup, mais j'étais charmé de leur désintéressement, de leur zèle, et de leur éloignement pour les entraves des préjugés vulgaires qu'ils stigmatisaient du nom de conventionalisme. J'étais enchanté par-dessus tout cela de la grande et bienfaisante attention qu'on donnait à la femme ; et ce fut pour moi une véritable jouissance d'entendre une jeune fille charmante défendre Eve, notre grand' mère, et soutenir que son action, considérée par un monde ingrat comme la source de tous les vices, de tous les crimes, du péché et de la misère du genre humain, était un acte d'incomparable héroïsme, de noble audace, d'amour pur et désintéressé pour l'homme. Adam, sans elle, se serait soumis bénévolement à l'ordre tyrannique qu'il avait reçu, et jamais sa race n'eût su distinguer entre le bien et le mal. Comment, avec cette douce jeune fille, — je la vois et l'entends encore, — assise dans un fauteuil près de moi, comment pouvais-je ne pas être convaincu que l'homme est froid, calculateur, égoïste et poltron, et que le monde ne se pouvait réformer sans la destruction de l'organisation actuelle de la société, l'élévation de la femme à sa sphère naturelle, et l'infusion dans le gouvernement des affaires publiques et privées d'une partie de l'amour, de l'audace, de l'enthousiasme et du désintéressement contenus dans le cœur de la femme ? Il n'y avait rien à opposer à ces raisons.

Mais, hélas ! pauvres Saint-Simoniens, vous croyiez aussi que les maux de l'humanité venaient, en grande partie, de l'exclusion des femmes du gouvernement de la société. Vous vouliez, dans votre réorganisation du monde, éviter cette malheureuse méprise. Vous ne pouviez vous entendre sur l'organisation définitive de l'humanité sans la voix de la femme. Mais comment obtenir cela de la femme, esclave de l'ancienne organisation masculine ? Vous aviez trouvé un *Père suprême*, mais une femme pour s'asseoir à ses côtés comme *Mère suprême*, et pour exercer avec lui une égale autorité, vous ne la trouvâtes point, et ne pûtes aller plus loin. Vous choisîtes douze apôtres, pour aller à la recherche d'une *Mère suprême*, et ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, ni en Italie, ni par toute l'Europe, même à Constantinople, ils ne purent la trouver et revinrent vous dire leur échec. Alors la crainte et la consternation s'emparèrent de vous ; un désespoir saisit vos âmes ; vous vîtes vos espérances anéanties, et après la dissolution de vos membres, il ne resta rien de vos résolutions. Peut-être que, si vous aviez envoyé vos apôtres aux Etats-Unis, à Philadelphie ou à Boston, eussiez-vous réussi, et le père Enfantin ne se fût-il point esquivé de Paris, la capitale du monde, pour s'user en qualité de mécanicien au service de Méhémet-Ali.

C'était un vrai plaisir de trouver ces hommes à vues avancées, et ces femmes, affranchies des étroits préjugés de leur sexe, substituer tous l'amour de l'humanité à l'amour de Dieu. Tous proclamaient la philanthropie la plus grande et la seule vertu. La charité était une vertu surannée, hors d'usage, et inutile désormais à l'homme, vu le degré avancé du progrès humain. Elle nous apprenait à aimer l'homme en Dieu, mais nous avions appris à aimer Dieu dans l'homme, c'est-à-dire, l'homme lui-même sans aucun rapport à Dieu. C'était ravissant, cela nous délivrait de notre asservissement aux prêtres, et à toute religion antique. Et ce qui était mieux encore, c'était de voir donner à cette noble philanthropie une interprétation très-libérale ; elle ne touchait nullement à ces agréables passions et vices, appelés colère, rancune, envie. Ce n'était que l'amour de l'homme dans un sens abstrait, l'amour de l'humanité en général, qui permettait la haine la plus sublime, et la plus sublime indifférence envers tous les hommes en particulier. Prodigieux XIX<sup>e</sup> siècle, m'écriais-je, quels admirables prophètes et prophétesses, quels agréables moralistes sont ces modernes réformateurs du monde !

Dans ce cercle délicieux, le mesmérisme avait sa place de fa-

veur. Je le rencontrais dans presque toutes les réunions. Il semblait remplacer les cartes et la musique. Un soir, j'étais dans la maison d'un ami où étaient rassemblés vingt-cinq ou trente hommes et femmes, ou peut-être devrais-je dire femmes et hommes, et simplement à mon occasion, car j'étais une espèce de personnage, et notre peuple en fait aisément quand il en a l'occasion, comme Dickens, Kossuth, le P. Gavazzi, et d'autres, peut-être moins dignes qu'eux, le peuvent attester surabondamment. En vérité, notre peuple n'est démocrate que par haine et par ressentiment. Au fond de l'ame, c'est le peuple le plus aristocratique du monde, et il le serait ouvertement, mais il n'y a point d'aristocratie légitime. La démocratie a sa source dans le sentiment, — puisque je suis aussi bon que vous et que je ne puis être aristocrate, vous serez démocrate avec moi.

Dans cette réunion particulière, il y avait deux ou trois somnambules, et trois fois autant de magnétiseurs. Mon ami, M. Winslow, de Boston, était présent, ainsi que M. Cotton, qui était venu en ville dans le but de préparer une assemblée générale devant être tenue à Londres pour évangéliser la France, l'Italie et d'autres contrées arriérées de l'Europe. M. Winslow était en verve. Il croyait prouver qu'il y a dans la nature humaine un élément diabolique, sans penser que, s'il est diabolique, il n'est pas humain.

— Je suis sur le point, dit-il, de réhabiliter l'histoire. Les miracles, les divinations, les sorcelleries, la magie, les sciences occultes qui nous étonnent dans toute l'histoire sacrée et profane, et que l'on nie de prime abord, ou que l'on attribue à des agents surnaturels, je crois pouvoir les accepter, comme faits, comme des phénomènes réels, et les expliquer par des principes naturels. Je crois avoir trouvé dans le mesmérisme de quoi les expliquer tous.

— Ainsi, au moyen du magnétisme, vous croyez pouvoir prendre place auprès des magiciens de l'Égypte, et entrer avec succès en discussion avec Moïse? dit M. Cotton. Vous oubliez que ces magiciens furent défaits, et, à la troisième épreuve, forcés de se rendre et de s'avouer battus. Le doigt de Dieu est là.

— Moïse était un magnétiseur de premier ordre, et il magnétisa dans un louable dessein, et ces hommes dans un but coupable, ce qui fait toute la différence dans le monde, répondit M. Winslow.

— Mais alors, ces magiciens pouvaient exercer jusqu'à un certain point le pouvoir mesmérique, en vue du mal? Je croyais admis par les magnétiseurs, que les hommes vertueux et honnêtes

peuvent seuls magnétiser, et uniquement dans un bon et honnête dessein, dit M. Cotton.

— Je ne me soucie point, dis-je particulièrement, d'expliquer ce que les Allemands appellent le côté nébuleux de la nature, ou les actions merveilleuses rapportées dans l'histoire profane et dans l'histoire sacrée ; je voudrais pouvoir reproduire ces faits, ces étonnants phénomènes, et exercer moi-même un pouvoir sur les éléments premiers, sur les forces premières de la nature, que ce soient des esprits ou n'importe quoi. Je me lasse de me trouver dans cette étroite cage et d'être l'esclave de toute influence extérieure. Je voudrais maîtriser la nature, prendre pour coursiers les tourbillons et diriger la tempête. Il peut y avoir, j'en sais quelque chose, un élément de vérité dans le merveilleux tissu des contes arabes, et quelque chose de plus que les extravagances d'une imagination orientale dans ces récits de scènes de magie, où apparaissent de bons et de mauvais génies. Pourquoi le conte de la lampe d'Aladdin ne serait-il pas vrai ? Qui oserait dire que les dieux des rivières et de l'Océan, les Naïades, les Dryades, les Hamadryades, Pan et sa baguette, Apollon et sa lyre, Mercure et son caducée, les dieux célestes et infernaux de la poésie classique, n'étaient que le produit d'une imagination poétique ? Peut-être même la diablerie des romans allemands modernes, d'Hoffman, du baron de Fouqué et d'autres, a-t-elle plus de réalité que beaucoup de lecteurs ne le soupçonnent ?

— Tous les dieux des gentils étaient des diables, répliqua M. Cotton, et jusqu'à un degré étendu, j'admets la réalité que vous supposez. Il y a de bons et de mauvais anges, et tous communiquent avec le genre humain. L'air fourmille d'esprits mauvais, de démons, d'anges déchus, doués d'une intelligence surhumaine et d'un pouvoir surhumain. Ils obéissent à un chef nommé Lucifer, Beelzebub, Satan, qui cherche à détourner les hommes de leur soumission à Dieu, à s'établir leur maître à la place de Dieu, à se faire adorer. C'est cet ange déchû, le prince de ce monde, comme l'appelle saint Paul, et le prince des puissances de l'air, qui partout et sans cesse assiège le chrétien, contre lequel nous devons nous tenir constamment en garde, que les anciens païens adoraient à la lettre, comme un Dieu ; et ce sont ces esprits mauvais, ces puissances de l'air, qui tourbillonnent autour de nous et infectent toute la nature, que célèbre l'ancienne poésie classique et que nos modernes philosophes voudraient nous faire considérer comme de simples créations poétiques de l'imagination.

— Les puissances ou forces en elles-mêmes, je les admets,

dit M. Winslow, mais je n'en reconnais ni la personnalité ni le caractère surhumain.

— Peut-être, dis-je, M. Winslow se hâte-t-il trop de les prendre pour la puissance ou la force innée de la nature humaine. Cette puissance exercée par le magnétiseur peut être naturelle et pourtant ne pas être humaine. Ce peut être une des forces puissantes de la nature universelle, que le magnétiseur a le secret de faire servir à ses desseins. Peut-être, en magnétisant, trouverions-nous la clef des mystères de la nature et le secret de rendre pratiquement utiles toutes les grandes et importantes puissances mises en œuvre par la nature, de telle sorte qu'un homme puisse acquérir et réunir en lui toute la force de l'univers entier.

— Je crois à la réalité de la puissance dont vous parlez, dit M. Wilson, ex-ministre unitaire, considéré comme un transcendantaliste. Nous l'attribuons parfois à la volonté, et il est vrai que, dans certaines circonstances, la volonté possède une grande énergie et est presque invincible. Toutefois ce n'est point tant, je crains, l'énergie de la volonté elle-même que l'énergie de la foi, qui met la volonté en rapport avec les lois primordiales de l'univers et la fortifie de toutes les forces de la nature. *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé*, disait Jésus, *vous pourriez dire à cette montagne : détachez-vous et vous fixez-là dans la mer, et elle vous obéirait!* Je suis loin de pouvoir déterminer les limites d'une foi pleine, exempte de doute, et inébranlable. La foi peut opérer des miracles sans fin, et si nous nous mettions à l'œuvre avec une calme et complète confiance de succès, je suis porté à croire que le moindre d'entre nous ferait des miracles supérieurs à ceux qu'on rapporte dans l'histoire. *Si vous croyez, vous ferez de plus grands miracles que ceux-là.* Il y a dans cette puissance de la foi plus que n'y a trouvé la philosophie de nos jours. Par elle, les yeux s'ouvrent et semblent pénétrer les plus profonds mystères de l'univers, jusqu'à l'essence même de la divinité. Nous le pouvons constater dans toutes nos entreprises. Quoi que nous entreprenions sans défiance, nous sommes presque sûrs de le réaliser. Moi, par exemple, que je désire, comme orateur public, produire un certain effet, et que je me fie pleinement au succès, je suis certain de réussir. Que j'émette un sentiment où j'ai concentré toute mon âme, sûr de le faire entrer directement dans le cœur de mon auditoire, et il y entre. Chaque fois qu'en parlant, j'ai cette foi calme, exempte de doute, mes auditeurs sont en mon pouvoir. A peine ai-je ouvert mes lèvres que je les tiens sous mon contrôle, et je puis en faire ce que je veux.

Quand je sentais cette foi dans ce que j'allais dire, avant de parler, j'en ressentais l'effet sur l'assemblée, tout mon être éprouvait comme un choc électrique, et on eût dit que mon auditoire et moi étions unis par une chaîne magnétique. En conversant avec un ami, en qui j'ai une entière foi, et à qui je puis parler en toute confiance, j'ai éprouvé la même chose. Nos âmes paraissent confondues, animées d'une seule et même volonté, et l'une et l'autre élevées et fortifiées par la force combinée de toutes les deux. Alors nous nous élançons dans les régions supérieures de la vérité, bien au-dessus du vol isolé de l'un ou de l'autre. Les cieux s'ouvrent à nous, et nous contemplons les choses de Dieu. On éprouve quelque chose de semblable en s'attachant à la nature, et en cédant à ses bénignes et salutaires influences. Nous aspirons des forces ; avec ses parfums odoriférants, nous sentons des pensées et des sentiments plus purs, plus élevés et plus saints, et nous formons de plus fortes et plus nobles résolutions.

— Tout cela, dit M. Cotton, est assez commun ; mais on le peut aisément expliquer par la sympathie et l'imagination.

— Mais, répondit M. Wilson, quelle est, alors, cette puissance de la sympathie ou de l'imagination ? C'est une question que je ne sais point résoudre. Je cède à la puissance, j'en jouis, et ne la mets pas en question. Commencez à la raisonner, et elle n'est plus. Je sais bien que les philosophes appellent la puissance dont je parle amour sous un aspect, sous un autre sympathie, sous un autre imagination, encore sous un autre foi, mais ils ne savent point ce que c'est en soi. N'importe ce que c'est, c'est quelque chose de diabolique, de surnaturel, un élément de la nature humaine, dont les hommes, dans tous les âges, ont vu le rayonnement, et nous point davantage. L'histoire de notre race est pleine partout de prodiges. On les regarda d'abord comme des miracles, dus au doigt de Dieu ; maintenant un siècle incrédule les traite d'impostures, de tromperies, d'inventions qui prouvent uniquement l'amour du peuple pour le merveilleux, son penchant naturel à la superstition, et la facilité avec laquelle il est dupé par les filous. Je les crois vrais, pour la plupart. Je crois qu'il y a des moments où l'homme domine les éléments, et peut rendre les esprits dociles à sa volonté. Qui sait, le temps n'est peut-être pas éloigné, où l'on découvrira la loi par laquelle opère cette puissance qui, irrégulière jusqu'ici et transitoire dans ses manifestations, deviendra régulière, habituelle, et par conséquent portera les marques d'une loi fixe et permanente de la nature ?

Mais, appelez cette puissance comme vous voudrez, ce n'est pas une partie intégrante de la volonté humaine, et, à mon avis, ce n'est pas, à proprement parler, un attribut de notre nature. C'est une puissance qui couvre tout de son ombre, pénètre tout, identique, vraisemblablement, à cette puissance qui crée et se manifeste dans l'univers. Nous pouvons l'utiliser, non parce qu'elle nous appartient, mais en nous mettant en harmonie avec elle, en rapport avec son foyer, de manière que ses rayons puissent se concentrer en nous.

— Telle est en substance ma propre manière de voir, observa M. Winslow, et je considère le mesmérisme comme révélant les moyens réguliers et permanents d'user de cette puissance qui crée et fait des miracles. Je ne prétends pas que l'homme soit thaumaturge en lui-même, indépendamment de l'Être de qui émane sa vie, mais en vertu de son union avec la source de toute force.

— Je crois, dit M. Sowerby, ex-méthodiste, que par le magnétisme, nous pourrions expliquer les opérations du Saint-Esprit et les mystères de la régénération.

— Plus probablement, interrompit M. Cotton, les opérations de Satan et les mystères du mal.

— Oui, mais dans un sens qui n'est pas le vôtre, dit Obediah Mott, quaker Hicksite. Vous savez combien il vous est difficile d'expliquer les miracles papistes, dont un grand nombre sont parfaitement confirmés. Le mesmérisme vous montrera qu'ils se firent par des influences mesmériques.

— Mais je ne veux point expliquer les miracles papistes de façon à ôter aux miracles chrétiens toute leur valeur. Je hais le papisme, mais j'aime plus encore l'Évangile.

La conversation se poursuivit quelque temps, dans le cercle qui nous environnait. Dans un autre endroit de l'appartement, on avait un somnambule, et on faisait diverses expériences. Lorsque la plus grande partie de la société se fut dispersée, je priai M. Winslow d'essayer de me magnétiser. Il ne croyait pas pouvoir réussir. Il croyait que je n'avais point le tempérament convenable pour être magnétisé ; que j'avais une trop forte volonté, une constitution trop robuste, et une santé beaucoup trop vigoureuse. Il fallait, pour me maîtriser, une puissance mesmérique bien supérieure à la sienne. Cependant, il consentit à faire son possible. Je m'assis dans un fauteuil, les pieds du côté du sud, et M. Winslow commença ses passes. Les dix premières minutes, il ne produisit pas le plus léger effet, car je lui résistais de toute la force de ma

volonté. A la fin, je fermai les yeux, et me résignai à son influence. Je sentis maintenant ses passes, bien qu'il les fit sans me toucher. Il semblait que de petites étincelles électriques lui sortaient du bout des doigts, produisant une sensation légère, agréable, et pour ainsi dire rafraîchissante. Je sentais au creux de l'estomac de légères affections spasmodiques qui peu à peu devinrent violentes. Mes bras faisaient des mouvements involontaires, et mes jambes et mes pieds se baissaient et s'élevaient sous l'influence de ses passes. Je n'étais nullement porté à dormir, mais je le sentais exercer actuellement sur mon corps une influence plus grande que je ne souhaitais. J'essayai de m'opposer à son influence, et je trouvai qu'il n'avait de pouvoir sur moi qu'aussi longtemps que je ne lui faisais point une résistance volontaire. Je lui résistai et lui obéis tour à tour, m'assurant qu'il ne pouvait vaincre ma volonté. Il opéra près d'une heure sans autres résultats que ceux que j'ai mentionnés, et y renonça désespérant de m'endormir. La chose la plus remarquable que je me rappelle, bien qu'elle ne me frappât guère au moment même, c'est qu'avec les yeux fermés, je visse ou crusse voir distinctement de légères étincelles lumineuses à l'extrémité de ses doigts, lorsqu'il faisait ses passes. Ces étincelles qui se mouvaient rapidement, semblaient d'une teinte bleuâtre mêlée d'un blanc jaunâtre.

Il n'y avait rien dans l'expérience qui pût établir pour les assistants la réalité de l'influence mesmérique, mais il y avait assez pour me convaincre que ce n'était ni de la duperie, ni de l'imagination. Je constatai facilement par expérience, que sur des personnes autrement constituées que moi, moins accoutumées à un sérieux empire sur elles-mêmes et à l'analyse tranquille de leurs sentiments, il doit se produire des effets beaucoup plus grands et plus frappants.

Je ne me soumis jamais plus à une expérience du même genre. Je crus que pour moi c'était parfaitement inutile et que je pouvais faire autant que le somnambule sans être magnétisé, en dehors du sommeil magnétique. Je commençai dès ce moment à pratiquer le mesmérisme moi-même. J'entamai une série d'expériences qui me conduisirent beaucoup plus loin que les maîtres qui m'étaient connus. Quoique pour magnétiser aucune opération préalable ne fût absolument nécessaire, je trouvai cependant que les passes avec la main étaient utiles, et que la cuve et la baguette de Mesmer, qu'on avait rejetées, étaient d'un grand secours.

Des balles métalliques, bien préparées, magnétisées, et pla-

cées dans la main de la personne à magnétiser, comme le faisaient les électro-biologistes, facilitaient grandement l'opération. Je fus ainsi ramené à Mesmer, et conduit à rejeter la doctrine des ultra-spiritualistes, qui prétendaient que les effets étaient produits par la simple volonté agissant sur la volonté de la personne à magnétiser. Il y avait certainement là un fluide, électrique, magnétique, ou odique, comme disait le baron Riechenbach, cause efficiente ou simple instrument, comme le maintient un récent auteur français, qui paraît avoir étudié tout le sujet avec une rare patience, et un bon sens plus rare encore.

---

## VI. — TABLES TOURNANTES.

Je m'attachai tout d'abord à m'assurer du pouvoir qu'au moyen du mesmérisme, je pouvais acquérir sur les forces constitutives de la nature. Je trouvai qu'avec ou sans contact actuel, je pouvais à volonté paralyser tous les membres d'un autre, les soumettre presque totalement à ma volonté, et les forcer à exécuter mes ordres. Je pouvais les rendre surhumainement faibles ou surhumainement vigoureux. Je trouvai également que je pouvais produire tous ces effets à distance, avec des objets inanimés magnétisés. Par exemple, une personne passant et respirant un bouquet de fleurs, que j'avais magnétisé à son insu, manifestait tous les phénomènes ordinaires aux personnes magnétisées. Il était donc évident que le pouvoir mesmérique, quel qu'il fût, pouvait agir directement sur la matière, et se réfugier dans un objet matériel. Il était évident que les phénomènes mesmériques avaient réellement une cause objective, et ne pouvaient conséquemment être les effets de l'imagination ou de l'hallucination. Il y avait ici un fait des plus frappants et des plus importants, qui réfutait entièrement l'ultra-spiritualisme de la majorité des magnétiseurs.

Mes expériences dans la clairvoyance et la double vue furent aussi très-remarquables dans leurs résultats. La théorie de ceux qui reconnaissent les faits était, que d'une façon inexplicable le somnambule se sert de la cervelle de celui avec qui il est en rapport, et que son pouvoir clairvoyant se borne aux images précédemment réfléchies dans cette cervelle. Je suppose que je magnétise une jeune femme ; dans son état mesmérique, elle devient clairvoyante. Elle peut voir, avec mes organes visuels, tout ce que je

puis voir où ai vu, et rien de plus. Elle sait répondre correctement à toutes les questions dont la réponse est connue de celui qui interroge, mais point à celles dont la réponse lui est inconnue. Mais des expériences répétées et bien attestées prouvent le contraire. Rien n'est plus ordinaire que de l'entendre répondre correctement à des questions également inconnues d'elle et de ceux avec qui elle est en communication, et dans des cas où il est certain que la réponse ne pouvait être connue par des moyens humains ni d'elle ni des interlocuteurs. Le pouvoir magnétique était donc clairement un médium de connaissance, distinct du cerveau ou de l'esprit du magnétiseur, ou de l'individu avec lequel le magnétisé est en rapport.

Ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est le fait surprenant que les personnes, magnétisées par un verre d'eau magnétisée, ou un bouquet de fleurs, manifestent également une connaissance surhumaine. En passant un jour auprès d'un pensionnat, je jetai, sans être vu, par-dessus la muraille, un bouquet de fleurs que j'avais magnétisé. L'une des jeunes filles le vit, le ramassa, et, après l'avoir respiré, le plaça dans son sein. Presque au même instant, elle montra d'étranges allures, parut ensorcelée, et agit comme une possédée. Mais ce qu'il est important de noter, c'est qu'elle voyait et dépeignait, comme il fut clairement constaté avec une parfaite précision, des choses que personne dans l'école, ni elle, ni moi, ne pouvions humainement savoir. Elle n'avait appris que l'anglais et comprenait toute autre langue, y répondait aisément, et prédisait des événements, avec les particularités du temps et du lieu de leur accomplissement. Toutefois, la pauvre enfant se plaignit de se sentir sous un pouvoir étranger qui lui faisait dire et faire des choses, pour lesquelles, même à ce moment, elle éprouvait la plus vive répugnance. Il était donc clair, que ce pouvoir mesmérisme n'était point seulement une force aveugle, mais procédait de l'intelligence et de la volonté, et d'une intelligence et une volonté étrangère à la sienne, car comment pouvais-je loger mon intelligence et ma volonté dans un bouquet de fleurs, et les rendre là plus puissantes qu'en moi-même? Evidemment la force n'était pas exclusivement matérielle, à moins que la matière ne fût susceptible d'intelligence et de volonté. J'étais quelque peu embarrassé, je l'avoue, mais j'étais décidé à continuer mes expériences, et, s'il était possible, arracher à la nature son dernier secret. Je vis bientôt qu'il était inutile d'opérer avec d'autres; que j'avais moi-même la puissance clairvoyante. Avec un léger effort, je pouvais me jeter moi-même

dans l'état mesmérique. Dans cet état, je n'étais apparemment plus maître de moi-même. Je souffrais en y entrant, et, en en sortant, il me venait des convulsions plus ou moins violentes. Pendant que je m'y trouvais, je me sentais oppressé au creux de l'estomac, et les organes de la parole semblaient au service d'un autre. Quand je parlais, j'entendais clairement une voix au creux de mon estomac prononçant les paroles, et je luttais sciemment pour ne pas dire des choses qui ne s'exprimaient pas moins par mes organes. Lorsque dans cet état je m'asseyais pour écrire, mon bras et ma plume semblaient saisis par une puissance étrangère, et mus et conduits sans mon intervention. Je ne savais point ce que j'écrivais, et je ne l'avais jamais eu dans l'esprit, jusqu'à ce que ce fût descendu de ma plume, et je le lisais quand c'était écrit. Evidemment, la puissance était indépendante de moi, et opérait par une volonté différente de la mienne.

Mais j'étais médiocrement satisfait de me voir assujetti, même transitoirement, à une puissance étrangère. Je n'aimais point à laisser un autre se servir de mes organes, et soumettre ma volonté à la sienne. La question était de savoir s'il n'était pas possible de faire opérer le même pouvoir sans l'usage de mes organes. Si je pouvais magnétiser un objet matériel, et avec cet objet magnétiser des personnes, pourquoi ne pourrais-je pas magnétiser avec cet objet d'autres objets matériels, et les faire servir comme d'organes à ce pouvoir ? Je tentai l'expérience. Je magnétisai un bouquet de fleurs et je le posai sur une table dans ma chambre, avec la volonté que les fleurs communicassent à la table leur vertu mesmérique. Soudain la table commença à se mouvoir, et à danser autour de la chambre, à se soulever de terre, à balancer sur deux pieds, puis sur un, à s'approcher et à s'éloigner de moi à mon gré. Je voulus m'assurer si ce pouvoir était ou non intelligent. Je demandai à la table, si elle me comprenait, de frapper deux coups avec un seul pied. Aussitôt elle le fit. Je lui demandai ensuite de me dire par le même signe, si elle me comprenait en vertu de la force mesmérique. Elle donna le signe. Je lui demandai encore, de la même manière, si cette force mesmérique est une des forces de la nature, comme l'électricité ou le magnétisme, ou si c'était un esprit ? Point de réponse. Que si ce n'est pas un esprit, dis-je, que la table frappe d'un seul pied. Point de mouvement. Je m'approchai de la table, et la trouvai comme clouée au parquet. Je ne pouvais l'ébranler. Je suis vigoureux, d'une force physique beaucoup plus qu'ordinaire, et je l'avais alors dans toute sa plénitude. C'était une petite table à jeu, mais avec toutes

mes forces employées à plusieurs reprises, je ne pouvais même en soulever un côté. C'était extraordinaire. Je m'assis à une certaine distance sur le sofa. A l'instant, j'entendis de légers coups, apparemment sous la table. Bientôt ils devinrent plus éclatants, et paraissaient tantôt sur la table et tantôt au-dessous ; tantôt ils semblaient venir d'un coin de la chambre, tantôt de dessous le plancher. Je ne savais qu'y faire, mais je n'éprouvai point d'alarme, et demeurai calme et paisible, dans la pleine possession de mes facultés. Au bout de six ou huit minutes, les coups cessèrent, et je vis alors le bouquet de fleurs resté sur la table, soulevé sans visible intervention, emporté et placé dans un vase de porcelaine. J'étais sûr d'être entouré d'agents invisibles et mystérieux, et je commençai à craindre de me trouver dans la condition de l'apprenti magicien chanté par Goethe, qui avait vaguement entendu la parole par laquelle le maître évoquait les esprits, mais avait oublié ou n'avait point appris celle par laquelle on les congédiait. Je retins néanmoins mon sang-froid, et crus avoir gagné du moins quelque chose.

Le lendemain, je repris mes expériences. Cette fois, je me contentai de magnétiser la table. Elle commença bientôt à se mouvoir, s'élevant d'environ six pouces au-dessus du sol, et tournant sur elle-même, comme un derviche dansant. Elle semblait animée d'un esprit capricieux et moqueur, et je fus quelque temps avant de pouvoir modérer un peu ses mouvements. Mais j'avais passé une grande partie de la nuit à consulter un vieux livre de magie, que j'avais trouvé, quelques années auparavant, sur un des quais de Paris. Il était écrit presque exclusivement en caractères et en hiéroglyphes, que je ne sus d'abord pas déchiffrer ; mais à la fin, je crus avoir saisi la clef de leur signification, signification qui ne signifiait presque rien. Cependant, je trouvai une ou deux idées significatives, et je m'avançai armé d'une nouvelle puissance. Je tins avec la table un long dialogue, que je ne rapporterai pas. Je constatai l'origine des coups, la manière de les produire et de les interpréter. Mais ce n'était là qu'une bagatelle. Je voulais le pouvoir visible à mes regards, soumis à mes ordres, et me parlant un langage clair et intelligible, un langage proprement dit. Il me fut promis que cela se ferait en temps convenable, mais que pour le présent je devais souffrir que la force restât invisible, et me contenter d'un langage de signes purement arbitraires.

Il me fut dit que j'étais à la veille de jouir de mes plus intimes et plus ardents souhaits, et que j'aurais, dans une pleine mesure, la connaissance et la force après laquelle j'aspirais. Mais je n'y

étais pas suffisamment préparé, en ce que je recherchais ces biens pour une fin mauvaise. Je n'étais mû par aucun noble motif. J'étais mû par la curiosité et l'amour du pouvoir, par mon intérêt propre, et non par l'amour et la sympathie pour l'humanité. Je n'étais point en harmonie avec les grands principes de la nature, et ne cherchais point la véritable fin de l'univers. J'avais besoin de me purifier, d'élever mes affections, et de grandir mes efforts. Je m'étais voué aux sciences physiques, c'était fort bien ; mais j'avais négligé la science morale, ce en quoi j'étais répréhensible. Je ne m'étais pénétré qu'à demi de l'esprit du siècle, et je ne prenais point de part aux grands mouvements du jour ; je n'éprouvais point d'intérêt pour les grandes questions d'amélioration sociale et de progrès. Je n'avais point de sympathie pour la classe la plus pauvre et la plus nombreuse, et ne faisais point d'efforts pour émanciper l'esclave, ou élever la femme à sa sphère naturelle dans la vie sociale et politique. Je n'aimais point réellement ma race, et n'appréciais point convenablement l'humanité. J'avais de grands talents, de grandes aptitudes, et de la puissance, ce qu'il fallait, en un mot, pour être moi-même le messie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais qu'avais-je fait ? Quelle bonne cause pouvait se glorifier de m'avoir eu pour ami et pour avocat ? Avais-je soutenu l'association de la Réforme morale ? Avais-je élevé ma voix en faveur des abolitionnistes ? Owen ou Fourier avaient-ils trouvé en moi un auxiliaire au moment du besoin ? Avais-je hasardé ma popularité en défendant des sectes nouvelles et impopulaires, ces prophètes de l'avenir ? Ou, avais-je accordé ma sympathie à ces nobles esprits qui partout agitent la société, et risquent leur vie pour renverser la tyrannie de l'Eglise et de l'Etat, conquérir la liberté et relever de la poussière des millions d'hommes ? Non, non ; je n'avais rien fait de tout cela. J'aurais pu être bon pour tel ou tel individu, lui être utile, sympathiser avec des souffrances présentes, autant que par mes efforts personnels je pouvais les éloigner ou les adoucir ; mais je n'avais pas sympathisé avec l'humanité, et travaillé à soulager les pauvres et les nécessiteux, éclairer les âmes ignorantes ou superstitieuses des régions lointaines et négligées. Le siècle est philanthropique, et l'amour est le grand thaumaturge de notre temps. Par l'amour, vous vous mettez en harmonie avec la source de toutes choses, vous devenez un avec Dieu, et possesseur de sa toute-puissance. Apprenez à aimer, associez-vous, cœur et âme, au mouvement de l'époque, et vous vous rendrez bientôt à même de recevoir une réponse à vos questions et à vos désirs.

On ne doit point s'imaginer que tout cela me fût dit en une fois,

ou en termes clairs et directs, mais un peu à la fois, et d'une manière très-indirecte et très-incommode. Il fallut plusieurs semaines de communication quotidienne avec ma table magnétisée, épelant les coups dont j'étais favorisé ; mais quoique gourmandé, j'étais satisfait. Le pouvoir était bon, ainsi que j'en avais été convaincu antérieurement. Je considérais la puissance mise en jeu par le magnétisme, comme une des lois primordiales ou forces constitutives de la nature ; et comme la nature était bonne, tendant sans cesse à une bonne fin, je ne pouvais espérer de m'en servir, qu'autant que je deviendrais bon moi-même et dévoué au but de la nature elle-même. Dieu ne travaille avec nous et pour nous, qu'autant que nous travaillons avec lui et pour lui ; c'est-à-dire à la fin pour laquelle il travaille lui-même. Pour ce qui était de l'intelligence apparente de cette force, cela était d'accord avec ma philosophie. Dieu n'est-il point l'intelligence infinie, universelle ? Et n'est-il point l'original et l'image de l'univers ? Qu'est-ce donc que l'univers lui-même, si ce n'est une émanation de l'intelligence infinie et universelle ? Toutes les créatures participent de leur Créateur, car elles n'ont rien sans lui ; par conséquent, tout ce qui existe doit participer à son intelligence, ou être une intelligence participante, et, naturellement, cette intelligence être en proportion, pour la grandeur et l'étendue, avec son ordre d'existence. Toute la nature témoigne que ses lois sont des lois de raison, et que ses forces premières sont des forces intelligentes. Comment donc cette force ne serait-elle pas intelligente, et si elle l'est, beaucoup plus intelligente que moi ?

Je résolus de me mettre en relation immédiate avec le pouvoir infini et l'infinie intelligence. Je crus entrevoir un sens plus profond dans ces paroles : *Vous serez comme des dieux*, plus profond qu'on ne l'avait généralement soupçonné ; et je commençai à penser très-sérieusement que la douce dame, mon amie de Philadelphie, qui avait défendu, avec tant d'éloquence et d'amabilité, Eve mangeant le fruit défendu, avait raison, et que sa désobéissance était vraiment un acte de courage et d'héroïsme. L'homme pouvait réellement devenir comme un dieu, mais les prêtres l'en empêchaient. Le Dieu des prêtres ne pouvait donc pas être le vrai Dieu, et Satan, au lieu d'être regardé comme l'ennemi de l'homme devait, comme l'auteur de Festus le semble enseigner, être aimé et honoré comme un ami. Une nouvelle lumière parut soudain s'ouvrir à mon esprit. Le monde jusque là avait adoré un faux dieu ; il avait appelé le mal, bien, et bien, le mal ; il avait enfermé avec soin dans ses temples l'ennemi de l'homme, et enchaîné au

roc caucasien ce dieu Prométhée, qui était le noble, le véritable ami, le bienfaiteur du genre humain.

---

## VII. — LEÇON DE PHILANTHROPIE.

Plein de mon nouveau projet, je résolus de le mettre sur-le-champ à exécution. Le moyen le plus sûr et le plus expéditif me semblait être de me mettre en rapport avec un philanthrope distingué et bien instruit. C'est pourquoi je partis pour Philadelphie afin de consulter la dame qui, dans ma précédente visite, avait défendu si énergiquement la désobéissance de la première femme, commise à l'insligation du premier des philanthropes, comme une action courageuse, héroïque et désintéressée. De tous mes amis et connaissances, elle était incontestablement la plus propre à compléter mon initiation aux mystères de la philanthropie, à m'inspirer et à me diriger dans mes tentatives pour la réforme du monde.

Cette dame, que, par respect pour le grand Montan, qui se proclamait le Paraclet ou Consolateur, et disait posséder le pouvoir de faire des miracles fort semblables à ceux qu'opèrent nos magnétiseurs ou spiritualistes modernes, je me permettrai d'appeler Priscilla, avait, quelques années auparavant, touché mon imagination, et produit, s'il faut l'avouer, une impression plus qu'ordinaire sur mon esprit.

Elle était aussi instruite, aussi brillante et aussi enthousiaste que la célèbre Hypatie d'Alexandrie, qui suscita le zèle des bons moines de Nitrie, donna tant d'embarras à saint Cyrille, et entoura de ses chaînes le paganisme expirant. Elle avait été envoyée, à Londres, par la société de l'abolition, comme déléguée de la société universelle contre l'esclavage ; et n'ayant pas été reçue dans cet illustre corps, parce qu'elle était femme, elle s'était occupée de la question des droits de la femme. Après un voyage de quelques mois sur le continent, elle était retournée chez elle bien versée dans la justice politique de Godwin, et fervente adepte de Marie Wolstonecroft. Elle était libérale dans ses vues, et bien loin d'être une femme « d'une seule idée. » Son esprit était vaste et pénétrant ; son cœur était assez large et assez aimant pour embrasser et réchauffer toutes les classes de réformateurs, blancs, rouges, noirs, religieux, politiques, sociaux et domestiques.

Le lendemain matin de mon arrivée dans la cité phalanstérienne, je me rendis chez Priscilla dans Arch-Street, où je la croyais avec sa mère. Je la trouvai entourée de dix ou douze réformateurs, habillés différemment : les uns en jupes ; les autres en pantalons ; les uns avec, les autres sans barbe ; la plupart appartenant en apparence à ce que les grammairiens appellent genre épïcène. Elle me salua avec bonté, et me pria de m'asseoir quelques instants jusqu'à ce qu'elle fût libre. Je pris un siège, et m'amusai le mieux possible à étudier le groupe intéressant placé devant moi, et à examiner en quoi consiste un réformateur du monde, et les charmants associés que j'aurais vraisemblablement dans ma nouvelle carrière. Après avoir entendu leurs divers rapports, écouté leurs suggestions, et donné ses ordres, Priscilla les congédia bientôt avec un doux sourire et un salut de la main, avec la grâce et la dignité d'une impératrice. Elle s'assit alors auprès de moi, et me souhaita avec une cordiale affection, la bienvenue à Philadelphie. Ma visite était d'autant plus agréable qu'elle était inattendue.

— Mais, s'écria-t-elle, en me regardant de plus près, et frappée de l'expression nouvelle et soucieuse de ma physionomie, que vous est-il donc arrivé, mon ami ?

J'allais répondre, lorsque je vis que nous n'étions point seuls. Un homme excessivement doux et bonace, si tant est qu'on pût l'appeler un homme, venait d'entrer dans la chambre, et semblait indécis à avancer ou à se retirer. Je regardai Priscilla d'un air inquisiteur.

— Oh ! ce n'est que mon époux, répliqua-t-elle. Puis tournant de son côté sa douce figure, elle lui dit avec un indicible charme dans sa voix douce et harmonieuse : Vous pouvez nous laisser, mon cher James. Ce monsieur et moi nous voudrions être seuls.

Il reprit paisiblement le chemin par où il était venu, ferma convenablement la porte, et s'en alla sans prononcer une parole, ou trahir le moindre mécontentement.

— Mais, ma chère dame, lui dis-je, ceci me surprend. J'ignorais que vous eussiez un époux.

— C'est possible ; pourtant, il y a cinq ans que je suis mariée.

— Quoi ! vous étiez mariée lorsque, l'année dernière, je vins dans la cité où j'eus, en même temps que le plaisir de vous voir, la plus agréable et la plus instructive conversation ?

— Très-certainement.

— Cela entrave mes projets. J'avais résolu...

— Non point de vous marier avec moi, je suppose ?

— Pardon, ma chère dame, je confesse d'avoir rêvé quelque chose de semblable.

— Vous pouviez faire plus mal. J'aurais pu être pour vous une bonne épouse ; mais vous n'auriez jamais été pour moi un bon mari.

— Pourquoi non ? Je ne suis pas précisément un homme à dédaigner sans examen.

— C'est possible, et si vous vous étiez présenté en temps convenable, j'aurais pu ne pas vous rejeter. Je suis bien aise toutefois que vous ne l'ayez point fait, car j'aurais peut-être concentré sur vous toutes mes affections, et ne serais jamais devenue philanthrope ; je n'aurais point consacré toutes mes sympathies et toutes mes forces à l'émancipation de mon sexe, au développement et au progrès de ma race. Vous auriez accaparé toutes mes pensées, toutes mes affections, et vous eussiez été mon tyran.

— Mais si je vous avais payé de retour, et mis mon cœur à vos pieds ?

— Ça aurait été encore pis. En recherchant mon affection, vous auriez cherché uniquement votre propre plaisir. Les hommes habituellement n'aiment que pour sacrifier leur épouse à leur égoïsme ; tandis que la femme est toujours prête à se sacrifier elle-même. L'affection de l'homme est égoïste ; celle de la femme désintéressée.

— Les femmes, dis-je en souriant, sont des créatures désintéressées...

— Elles sont plus désintéressées que vous ne le pensez. Il n'y a rien qu'une vraie femme ne fit pour son mari. Elle se livrerait tout entière à la douleur, et passerait par le feu, l'eau, et tous les tourments, en un mot, pour lui être agréable.

— C'est parce que son affection est un instinct, une passion aveugle, une sorte de rage ou de frénésie, et non une amitié sobre et raisonnable.

— Peut-être ; mais, en tout cas, je suis heureuse en ménage. Malheureusement, une femme sent, elle ne raisonne pas ; ou si elle raisonne, ce n'est que dans l'intérêt de ses sentiments. La raison est froide et calcule ; l'amitié est chaude et se sacrifie, sans se soucier des conséquences.

— Et par conséquent, il est d'autant meilleur d'avoir la raison ou la prudence pour compagnon.

— Vous croyez ?

— Peut-être non ; mais dans tous les cas, je pense que j'aurais pu faire un très-bon mari.

— Ce n'est point invraisemblable, autant du moins que le comporte votre nature calculatrice ; car on vous a reconnu des qualités, et il ne vous serait pas difficile de trouver d'excellents partis. Mais moi, je vous trouve trop impérieux. Il y a des natures faites pour commander. Vous ne m'auriez jamais aimée comme m'aime mon cher James ; vous n'auriez jamais été l'homme doux, soumis, paisible et bon que je trouve en lui. Son affection n'est point tyrannique et ne m'impose aucun fardeau. Il ne contrôle aucun de mes desseins, ne comprime aucun de mes mouvements, et se contente de savoir qu'il est mon époux et qu'il m'appartient, sans se hasarder jamais à regarder sa femme comme sa propriété.

— Cela est charmant, et doit, assurément, satisfaire entièrement votre cœur.

— C'est une chose toute personnelle. Je vous dirai que cela me satisfait et ne me satisfait pas.

— Voilà une énigme ! je vous en prie, débrouillez-la.

— Cela ne satisfait pas mon besoin profond d'amitié, car une femme ne saurait aimer, de tout son cœur, un époux qu'elle peut rendre son esclave ou qui ne maintient pas sur elle son empire. Mais ne voulant être l'esclave de personne, ne laisser aucun homme absorber toutes mes pensées, et me forcer à passer ma vie dans mon intérieur, cela me satisfait amplement. Je reste libre d'être philanthrope, et d'accorder à l'humanité ce qui lui fut destiné, au lieu de le prodiguer à un seul homme. Si mon époux absorbait toutes mes affections, je serais heureuse et contente à la maison, et ne chercherais jamais du soulagement au dehors.

— Et cela ne devrait-il pas être ainsi ?

— Consultez les ministres et les moralistes aux allures anti-ques, et ils vous diront que cela devrait être. Mais je suis philanthrope. Mon James m'aime sincèrement, vivement, d'une façon désintéressée ; il consulte mes désirs, fait tout ce que je lui demande, a pleine confiance en moi, est fier de moi, et ne doute jamais qu'aucun de mes actes ne soit parfait. Cela suffit.

— Mais lui rendez-vous une affection désintéressée et généreuse comme la sienne ?

— Pourquoi le ferais-je ? C'est assez de lui permettre de m'aimer et de s'appeler mon époux. Pour moi, je reste libre d'être philanthrope. Je ne saurais donner mon cœur à aucun individu.

Je réserve pour l'humanité ses plus profondes et plus saintes affections.

— Mais l'humanité, sans individu, est une abstraction, une nullité ; aimer la race, sans aimer les individus, c'est pis qu'aimer une statue ou une ombre.

— Ah ! mon cher ami, je vois que vous n'avez pas étudié la profonde philosophie de Platon, et que vous êtes encore un Nominaliste, c'est-à-dire un égoïste. Vous êtes encore un psychologue enfoncé dans le borbier de l'individualisme.

— C'est possible, ma chère Priscilla, mais j'ai hâte d'être délivré, et d'entrer dans le vrai chemin. J'ai résolu, quoi qu'il arrive, d'être philanthrope et réformateur du monde ; et c'est afin de solliciter vos instructions et votre secours pour atteindre à ce but, que je suis venu dans la cité, et que j'ai recherché ce matin l'occasion d'avoir une entrevue avec vous.

Elle branla la tête et me regarda d'un air de doute.

— N'en doutez point, lui dis-je, je parle sérieusement ; de ma vie je ne fus plus sérieux. Je touche à d'importantes découvertes, et peut-être de bien près à une puissance surhumaine. Mais j'ai besoin d'abord de devenir philanthrope, de me joindre au mouvement du siècle, et de prendre une part active et résolue aux grandes réformes philanthropiques, maintenant si agitées et si répandues, et de vivre désormais pour l'humanité, et non plus pour moi seul.

— Est-ce vrai ?

— Bien certainement ; aussi vrai que je suis ici présent.

Peu à peu, elle parut se convaincre de ma sincérité en me voyant sérieux, ardent, agité. Au moment où je me levai de mon siège, une joie éclatante étincelait de son œil bleu, large, profond et fluide, et rayonnait sur tout son visage. Elle s'avança vers moi, et me saisissant par les deux mains :

— C'est trop, dit-elle, c'est trop de bonheur. Je l'avais souhaité, je l'avais imploré longtemps, sans oser l'espérer.

Ses yeux se remplirent de douces larmes, et, accablée vraisemblablement par ses émotions, elle tomba comme en pamoison sur un canapé. Mais immédiatement elle revint à elle, et nous reprîmes nos sièges. Après quelques instants de silence, Priscilla, le regard animé et satisfait, s'écria :

— Maintenant, mon cher, mon bien cher ami, j'espère que l'excellente œuvre va progresser admirablement. J'ai trouvé pour me seconder des femmes pures, nobles, d'une forte intelligence, mais un homme, un homme mûr, avec une tête saine et un esprit

bien pondéré, je n'en avais point rencontré jusqu'ici. Les hommes disposés à me suivre sont des nains, des pigmées, des nigauds, de misérables aventuriers, des fourbes, des coquins, ou des enthousiastes à cervelle fêlée, avec une seule idée, et encore une idée incomplète. Je tente en vain de les discipliner, je ne saurais rien en faire.

— Mais, lui dis-je un peu ironiquement, votre cher James n'est-il pas un philanthrope et un réformateur ?

— Mon cher James est mon époux, dit-elle avec une énergique dignité. Mais vous êtes lent à comprendre ces choses. La grande et glorieuse œuvre de la régénération de l'homme et de la société ne peut s'effectuer ni par l'homme sans la femme, ni par la femme sans l'homme. Tous deux doivent s'unir et coopérer ensemble, ou il ne saurait y avoir de résultats spirituels, pas plus que de descendance naturelle. Mais dans la régénération, dans la palingénésie, il n'est point nécessaire du tout qu'il y ait homme et femme selon la chair. Ils doivent être mariés et former une seule ame, mais non point unis et former un seul corps. L'homme et la femme sont une moitié l'un de l'autre, et ils doivent se marier pour composer ensemble un tout complet, actif et fécond. Mais le rapport de l'époux et de l'épouse est purement domestique, et n'a qu'un but domestique. Si chacun d'eux trouve dans l'autre la moitié qui le complète, tous les deux sont satisfaits, contents, et ni l'un ni l'autre n'a de désir ou de raison de rien chercher en dehors des affections purement domestiques.

— C'est-à-dire, que ceux qui trouvent le bonheur chez eux n'éprouvent ni le besoin ni la tentation de le chercher ailleurs.

— Exactement.

— Alors c'est le malheur, le mécontentement, le malaise, le manque de jouissances intérieures, qui portent les hommes et les femmes à se faire philanthropes et réformateurs du monde ?

— Oui ; et vous voyez en cela la profonde philosophie de la vie, et le sens de cette religion de douleur dont parle Carlyle d'une manière si touchante, et que le monde a professée deux mille ans, sans la comprendre. Ecoutez mon poète favori ; voici ce qu'il dit en substance : « L'amour du mieux, cet ennemi qui tourmente l'homme sans cesse, est notre désir inné et immortel du bonheur, la fin et le but de notre être. Le bonheur, c'est toujours ce mirage, qui nous attire, nous entraîne, et fuit à mesure qu'on l'approche ; l'homme n'est jamais heureux, mais toujours prêt à l'être ! Sans ce besoin profond et sans cesse renaissant qu'a l'ame du bonheur, source de toutes nos peines et de toutes nos dou-

leurs, se trouvent le principe et le motif de notre activité, et dans l'activité résident toute notre vie et notre joie. Aussi, sous la peine se cache le plaisir, et sous le plaisir la peine ! Toute notre vie et notre joie ont leur racine dans la peine et la douleur, dans cette éternelle aspiration de l'homme à être ce que nous ne sommes pas, et à posséder ce que nous ne possédons pas. La peine et la douleur nous stimulent et nous portent à acquérir et à posséder. Mais aucune possession ne nous satisfait. A peine a-t-on obtenu ce que l'on convoitait le plus ardemment, qu'on s'en dégoûte et qu'on le rejette. Toute possession laisse dans le cœur un vide, un vide douloureux et intérieur, que rien ne remplit et ne peut remplir. Ce vide douloureux ne nous laisse point le repos qui n'est, sous un autre nom, que l'inaction, la mort ; mais il nous oblige à des efforts, à lutter de toutes nos forces, de toute notre énergie pour acquérir des biens nouveaux. Dans cette lutte, dans ces efforts, l'humanité se développe et le progrès de la race continue. »

— Achevez, ma chère Priscilla, vers quoi ? Votre poète ne le dit-il pas ?

— Là est le grand secret, mon cher ami. La fin de l'homme n'est pas la possession, mais la poursuite du bonheur, ou plutôt l'éternel progrès. Par le fait que la peine, le besoin, le vide douloureux demeurent éternellement, il y a, et il doit y avoir une éternelle activité ; conséquemment, un éternel développement, et un progrès éternel de l'humanité.

— Mais puisque ce développement et ce progrès nous laissent aussi loin que jamais du bonheur ou d'un bien fixe et durable, je ne vois pas en quoi consiste sa valeur.

— La valeur en est évidente. Le bien est relatif à la fin d'un être, et consiste à marcher vers la fin pour laquelle il existe. Le progrès étant notre fin, notre bien assurément doit consister à réaliser le progrès. Ce progrès, c'est le progrès de la race ; il s'effectue par l'activité des individus ; toute l'activité des individus y contribue également, et par ce que l'on appelle vice, et par ce que l'on appelle vertu.

— Si toute notre activité, nos vices et nos crimes, aussi bien que nos vertus, contribuent à ce progrès ou à la réalisation de notre destinée, je ne vois pas grand bénéfice pour nous à devenir réformateurs du monde. Cependant notre destinée paraît ne point être un jeu. Votre philosophie de poète est fort sombre. Si nous sommes appelés à poursuivre à toujours un bonheur qui nous fuit, un bien qui se retire à mesure que nous avançons, tout effort me

semble aussi vain, aussi inutile que celui de l'enfant qui tâche de saisir l'arc-en-ciel.

— Cela peut vous sembler ainsi, car vous n'êtes pas encore philanthrope. Vous êtes, hélas ! dominé par votre égoïsme, et incapable d'apprécier aucune activité qui ne rapporte pas quelque chose de solide et de durable à l'individu. Voici le roc contre lequel se brise toute la vieille morale. Les individus ne sont rien en eux-mêmes ; ils n'ont de réalité et de substance que dans l'humanité. La race est tout. Les individus meurent, la race survit. L'homme et la femme n'ont pas de substantialité qui leur soit propre. Ce sont de simples bulles qui se lèvent à la surface du grand océan de l'humanité, crèvent, disparaissent, et deviennent comme si elles n'avaient jamais été. Bulles insensées, vous oubliez votre néant, et vous voudriez vous arroger tous les droits et les prérogatives, la gloire et le bonheur de l'humanité. La race n'est point pour les individus ; les individus sont pour la race. Ce sont les sensations, les sentiments et les connaissances de la race, qui manifestent sa propre et inhérente virtualité ; c'est par eux qu'elle se développe, s'élançe, s'avance dans son éternelle carrière à travers les âges, grandit et réalise son éternelle et glorieuse destinée. Le progrès que vous devez chercher n'est pas le progrès des individus, car les individus n'ont à proprement parler point de progrès ; mais le progrès de la race, qui s'effectue et ne se peut effectuer que par l'activité des individus de l'un et de l'autre sexe.

— Je ne comprends pas encore ce que peuvent faire ici les réformateurs du monde.

— Mais vous êtes stupide, docteur. Toute activité, qu'on la nomme vicieuse ou criminelle, est bonne, car elle aide au progrès. Mais rien n'est vicieux, criminel, ou péché, que ce qui réprime la libre activité des individus, et empêche ainsi le développement et l'accroissement de la race. Ce ne fut donc pas un ami, mais un ennemi, qui défendit à nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Ce fut un ami, et non un ennemi, qui inspira à Eve la pensée et le courage de mépriser la défense, d'étendre la main et de cueillir le fruit, et, après en avoir mangé, d'en donner à son époux. Cette fable fut inventée par des prêtres et des précepteurs, comme moyen d'imposer leur système de contrainte, d'établir leur autorité répressive, à laquelle ils s'attachent comme de vieux et inintelligents politiques s'attachent à la protection. Ils ont toujours eu en horreur le libre échange, comme incompatible avec leur monopole, et se sont étudiés à comprimer notre activité naturelle ; à nous retenir en-

fermés, confinés, pressés dans l'étroite enceinte de leurs systèmes surannés, de leur conventionalisme immoral, étroit, incommode, et insensé. Ils refusent à la nature, à l'humanité, la liberté de ses mouvements. Ils stigmatisent toute activité libre, comme venant de l'ennemi des âmes. Le cœur doit se mouvoir d'après leurs ordonnances, aimer ou haïr à leur gré ; l'esprit ne se peut aventurer que dans les voies qu'ils ont tracées eux-mêmes ; il doit accepter aveuglément leurs solennelles impostures, et ne point jeter de regards perçants dans le monde artificiel qu'ils ont bâti autour d'eux. Nous devons réprimer nos plus purs, nos plus nobles instincts, et crucifier nos plus douces et nos plus saintes affections. Partout contrainte, répression, tyrannie. L'Eglise tyrannise l'Etat ; l'Etat tyrannise l'homme, et l'homme la société ; l'homme et la société tyrannisent la femme et en font une poupée, un jouet, ou une esclave. Voyez ici, mon cher ami, l'œuvre que vous avez à accomplir, vous et vos compagnons, vous les réformateurs du monde. Allez et brisez ce vaste système de tyrannie. Emancipez l'Etat de l'Eglise, l'homme et la société de l'Etat, et la femme de l'homme et de la société.

— Mais il faut un gouvernement quelconque, une entrave à nos appétits, à nos passions, à nos convoitises désordonnées, pour maintenir la paix et l'ordre dans l'humanité !

— Hélas ! mon ami, comme il vous en coûte pour cesser d'être égoïste et apprendre à être philanthrope. Sachez que la philanthropie ne cherche point un bien individuel, exclusif, et ne consiste pas à aimer et à chercher le bien-être de nos semblables. C'est l'amour de l'homme et non des hommes, la recherche du bien-être de la race et non des individus. Le bien-être de la race consiste dans le progrès, qui s'effectue uniquement par la libre activité. Toute activité libre est bonne, vertueuse, juste. La vertu est dans l'action, et non dans l'inaction qui est la mort, salaire du péché. Le seul bien, c'est la libre activité, et tout bien imaginable est renfermé dans ce seul mot : liberté !

— Mais la liberté, indépendante de toute autorité qui la soutienne et la dirige, peut dégénérer en licence ?

— Quoi ! mon pauvre ami, vous êtes encore esclave de la loi, et vous ignorez la glorieuse liberté des enfants de Dieu ? Arrière avec votre argot légal ! Jamais chair ne fut ni ne sera justifiée par les œuvres de la loi. Le monde avait longtemps gémi dans cette ignoble servitude, mais ignorez-vous que ce fut pour l'affranchir que vint le libérateur ? O liberté ! douce et sacrée liberté ! comme je t'aime ! Mon cœur et mon âme aspirent après toi,

comme la biche altérée brâme après l'eau des ruisseaux ! Tout mon être te désire ardemment. Tu es mon Dieu, et je te consacre ma vie, mon amour, et, sur ton autel, je m'immole en holocauste vivant.

— N'y a-t-il réellement pas de différence entre la liberté et la licence ?

— Ne soyez pas la dupe des mots. Vous voulez être philanthrope... La philanthropie, je vous le répète constamment, est l'amour de l'homme, du genre humain, de l'humanité. Et quel est celui qui, aimant l'humanité, voudrait réprimer quelque chose d'humain ? Si l'homme est l'objet suprême de votre amitié, comment pouvez-vous vous défier d'aucune tendance humaine, ou craindre aucune humaine activité ?

— Supposé, ma chère Priscilla, que me parlez comme une inspirée, supposé, que je m'oublie jusqu'à ne plus me souvenir de toutes vos raisons, et que je commence à vouloir me moquer de vos théories ?

— Je dirais que vous avez très-peu de mémoire, et peu de sagacité. Et sans doute, je saurais opposer mon activité à la vôtre.

— Et trahir ainsi votre doctrine ; car dans ce cas votre activité vaincrait la mienne, ou la mienne vaincrait la vôtre et la comprimerait nécessairement.

— Non, pas nécessairement. Il y aurait une lutte de forces opposées, une libre activité de part et d'autre, et quel qu'en fût le résultat, un développement et un progrès de l'humanité. Mais ceci est de la folie. Nos pensées, je l'espère, les vôtres comme les miennes, s'élèvent plus haut et se meuvent dans une atmosphère plus sereine. Nos rapports sont, et doivent être toujours exempts d'égoïsme.

— Je n'ai posé la question, ma chère Priscilla, que pour voir si vous étiez prête à étendre votre doctrine à ses conséquences naturelles.

— C'était sot. Une vraie femme ne s'arrête jamais à mi-chemin dans ses principes, et ne tremble point de les étendre, par un froid et lâche calcul des conséquences. Elle laisse cela à la vertu masculine. Quand les femmes adoptent un principe, elles sont préparées à le suivre dans ses derniers résultats, sans compter les sacrifices. Vous, hommes, vous ne le pouvez... Vous êtes toujours hésitant, délibérant, aspirant après le but, mais effrayés de le saisir, transigeant ainsi avec votre raison et votre conscience. Rappelez-vous Macbeth et sa femme, tels que les peint Shakspeare, qui connaissait parfaitement le cœur de l'homme et celui de la

femme. Voilà pourquoi vous vous arrêtez toujours à mi-chemin dans vos réformes, et n'ajustez jamais qu'une pièce de drap neuf à un vêtement usé. De là le besoin que vous avez de la droite et inflexible logique de la femme, de son désintéressement, de la sincérité de son cœur, de sa constance de résolution, et de son invincible courage.

— Mais peut-être, ma chère dame, la femme est-elle souvent téméraire, et peut-être ce que vous exaltez en elle, est-ce un effet de son étroitesse de vue, et non d'une conception claire et étendue, c'est-à-dire la vue d'un objet dans tous les sens, chose si désirable dans un réformateur véritable et sûr. Peut-être manque-t-elle de prudence, et ne choisit-elle pas ses principes avec assez de précaution, de sorte qu'elle en adopte de faux, et trouve la ruine là où elle s'imagine trouver le salut.

— Il est plus sûr de se fier à ses instincts qu'à la raison de l'homme. Pourtant, je ne nie pas le danger que vous signalez, et c'est pourquoi il est mieux de ne la jamais laisser agir seule. De là, dans tous nos mouvements de réforme, la nécessité d'une stricte union de l'homme et de la femme. La femme a besoin de l'homme comme d'un harpon pour modérer sa trop grande rapidité de mouvements, pour tempérer son zèle par sa prudence ; et l'homme a besoin de la femme pour l'animer de courage, d'énergie et de résolution. Séparés, ils sont des êtres incomplets, ils doivent se joindre, s'unir, comme je l'ai déjà dit, pour faire un tout complet et fécond en grandes choses.

— Je crois comprendre maintenant ce qu'on entend par philanthropie. J'ai l'idée ; mais comme pure idée, cela se réduit à rien. Nous devons la réaliser ou la réduire en pratique. Notre grand ouvrage est de reconstituer le monde d'après cette idée, mais comment faire ?

— C'est indubitablement la question la plus difficile, bien que nos difficultés ne doivent pas s'arrêter là. Après avoir constaté ce que nous devons faire, et la manière dont cela doit être fait, nous avons encore la tâche difficile de l'accomplir. Mais courage, mon ami. Une fois lancées, les réformes sont emportées par leur propre importance, et, comme la rumeur publique, croissent en avançant. Pour ce qui me regarde, je ne suis pas exclusive, je n'ai point de plan personnel. J'écoute toutes sortes de plans, et j'encourage toutes sortes de réformes. Aucune ne convient sous tous rapports à mon intelligence pas plus qu'à mes goûts ; mais toutes me semblent inspirées par le même esprit, et faites pour travailler de façons différentes à la même fin. Il y a une diversité de dons.

Tous les hommes ne voient pas la vérité sous le même aspect ; personne, peut-être, ne la voit en même temps sous tous ses aspects , et chacun la voit sous un aspect particulier. Nous devons les tolérer tous ; car s'efforcer de les accorder, les forcer de penser tous de la même manière et de travailler d'une seule et même façon, ou d'après une seule et même méthode, serait absurde ; et si on réunissait, on ne ferait qu'établir, sous une forme peut-être encore plus intolérable, le système de tyrannie et de répression que nous cherchons à démolir. Vous savez déjà quelque chose de nos réformateurs, et les plus remarquables sont dans la cité et y tiennent des réunions. Nous avons des représentants de toutes les contrées du Nord et du Midi, plusieurs philanthropes d'Angleterre et du continent. Quelques-uns, je ne sais combien, se réuniront ce soir chez moi, et vous devez vous joindre à eux. Vous jugerez combien leur conversation est intéressante et instructive, et peut-être en trouverez-vous qui vous donneront de précieuses inspirations, quoique, à dire vrai, je n'aie point une haute idée d'aucun d'eux pris individuellement. Ne manquez pas à l'appel ; venez tôt, à sept heures.

Et ce disant, elle se leva, me donna la main, me dit au revoir, et je m'en allai à mon logis, charmé par la douceur, et ébloui par l'éloquence de Priscilla, plutôt qu'éclairé par sa philosophie ou convaincu par ses raisons.

---

#### VIII. — LEÇON DE RÉFORME UNIVERSELLE.

Lorsque je retournai dans la soirée, je trouvai Priscilla plus vive, plus enthousiaste, que jamais. Ses compagnons s'assemblaient lentement dans ses appartements, meublés avec luxe et avec élégance. Parmi les premiers venus étaient mon ami, M. Winslow, et, chose fort étrange! le puritain de ma connaissance, M. Cotton, qui demeurait depuis peu à Philadelphie, où il était ministre d'une église presbytérienne. Il en fut annoncé d'autres, qui, pour la plupart, m'étaient inconnus. Le plus grand nombre appartenaient aux classes moyennes et aux classes supérieures, bien que toutes les classes eussent un représentant des deux sexes. Le principe qui les unissait, c'était la philanthropie universelle, et quiconque était philanthrope, avec une idée ou la moindre fraction d'une idée, était admis, à moins d'avoir dans les vei-

nes du sang africain. Tous bien entendu étaient abolitionnistes, ou amis des noirs, et excluait avec soin par cela même les nègres de leurs assemblées sociales. En général, tous professaient la démocratie universelle, et partant ils étaient fort exclusifs dans leurs sentiments, et aristocratiques dans leurs tons et dans leurs allures, c'est-à-dire, en tant que l'aristocratie consiste dans le sentiment non de sa propre valeur, mais du néant de son frère. La société était trop nombreuse pour n'avoir qu'un centre, et graduellement on se sépara en groupes d'après ses goûts et ses tendances spéciales. Au milieu de chaque groupe se trouvait un réformateur, homme ou femme, distingué du reste par des connaissances supérieures, la volubilité ou l'impudence, et considéré comme l'oracle de sa division ; car quelque haut que l'on proclame l'égalité démocratique, on laisse bientôt paraître la nature, et les partisans de l'utopie reçoivent leur chef, qu'ils honorent sous le nom de mon Seigneur, ou de ma Dame.

M. Winslow, démis de sa paroisse, à défaut d'autres moyens d'existence, s'était adonné, comme M. Sowerby, à des lectures et à des expériences sur le mesmérisme. Il s'évertuait à démontrer à Priscilla l'importante nécessité de former des cercles mesmériques dans toutes les cités, dans les villes et les villages de l'Union. La première chose à faire, était d'organiser une société philanthropique féminine de secours, pour entretenir un agent mesmérique voyageur, ou missionnaire, chargé de former ces cercles ou associations, d'instruire un membre de chaque association dans l'art de magnétiser et d'être le centre et le lien commun de l'Union. S'il ne s'en rencontrerait pas de plus digne, il accepterait lui-même, moyennant un modique salaire, cette agence ou cette mission. Ces cercles formés et affiliés visiblement et invisiblement les uns aux autres, deviendraient un corps puissant, et exerceraient une influence morale que l'Eglise et l'Etat, les politiques et les prêtres seraient obligés de respecter. Il était persuadé que, de cette manière, on pouvait faire concourir les forces premières de la nature à l'œuvre grande et glorieuse de la réforme du monde.

M. Edgerton, transcendentaliste de la nouvelle Angleterre, petit homme fluet, avec un grand nez, et quelque peu de finesse américaine dans la physionomie, n'aimait point ce plan.

— Je hais, dit-il, les associations. Elles absorbent l'individu et établissent le despotisme social. Tous les plans définis de réforme universelle sont mauvais. Chacun veut avoir une théorie, un plan, une pilule de Morrison. Personne ne se fie à la nature. Personne ne se contente des fleurs sauvages ou des forêts naturelles. Tous

cherchent un jardin artificiel. Ils ne supportent le chant du rouge-gorge que lorsqu'il est emprisonné dans une cage. Le riche négligé de la nature les offense, et elle se doit couvrir des modes les plus recherchées de Paris ou de Londres, imiter les grimaces d'un maître de danse français ou grasseyer comme une beauté andalouse, avant qu'ils ouvrent le cœur à sa magique influence. Dites à tout cela : arrière, Satan. Osez vous poser ; établissez-vous sur vos impérissables instincts ; chantez votre propre chant de joie, votre chant de douleur ; exprimez vos propres pensées ; dites ce qu'enfante votre âme, et laissez-en l'effet s'opérer de lui-même. Fuyez la foule, fuyez-vous-même, ne faites point de plan, ne vous proposez aucune fin, ne cherchez point de morale, mais laissez parler votre cœur ; bâtissez comme l'abeille bâtit sa cellule, chantez comme chante l'oiseau, la cigale ou le grillon.

— Ainsi, dit M. Merton, jeune homme aux traits nobles et intelligents qui semblait amené là par pure curiosité, ainsi vous pensez que plus les hommes se rapprochent des oiseaux et des insectes, plus ils travaillent efficacement à régénérer le monde.

— Je ne discute jamais, répliqua M. Edgerton. J'énonce ma proposition, et l'abandonne comme l'autruche ses œufs. Les hommes devraient être des oracles, et non des philosophes ; des prophètes, et non des raisonneurs. Jamais je ne donne la preuve de ce que je dis. Je ne le pourrais pas, alors qu'on me le demanderait. Si le mot est vrai, naturel, propre, dit avec à-propos, il se prouvera lui-même. S'il est pour vous obscur, c'est qu'il n'est point pour vous. Vous n'êtes point préparé pour le recevoir. Il n'est point vrai pour vous. Soit. Il est vrai pour moi et pour ceux qui me ressemblent. N'y songez plus, et laissez-nous en jouir en paix.

— Mais voulez-vous dire, répondit M. Merton, que la vérité varie comme l'esprit des individus ?

— Monsieur, excusez-moi. Je ne suis pas un logicien, et je rejette la dialectique. La vérité est une, c'est l'entier, le tout, l'être le plus universel. C'est une réalité dans tout, au-dessus et au-dessous de tout, se manifestant sous une variété infinie d'aspects. Chacun la considère sous un de ses aspects, personne ne l'envisage sous tous ses aspects réunis. Chaque esprit en ce qu'il a de réalité en est en lui-même une manifestation, mais aucun ne l'est dans son intégrité, et son universalité, pas plus qu'une bulle à la surface de l'océan n'est l'océan lui-même. Sous chaque bulle particulière, toutefois, gît l'océan tout entier, et si laissant de côté sa diversité, sa *bullosité*, en quoi elle n'est qu'une apparition, une

apparence, un dehors, une non-réalité, on ne parle de ce qu'il y a en elle de réel, de substantiel, on peut avec raison l'appeler tout l'océan. De même, sous chaque esprit individuel, se trouve toute vérité, toute réalité, tout être ; et ainsi, en tant qu'ils sont réels, tous les esprits sont un. Les hommes sont faibles et impuissants, différant les uns des autres parce qu'ils cherchent à vivre dans leur diversité, et à trouver leur vérité, leur réalité, dans leur individualité. Qu'ils rejettent leur individualité, qui est à leur réalité ce qu'est la bullosité de la bulle à l'océan, et retombent sur leur identité, sur la vérité universelle qui les soutient. S'ils veulent être hommes, vraiment hommes, et non des croyants passifs, des hommes forts, des hommes pensant, qu'ils soient eux-mêmes, qu'ils s'appuient sur leur réalité, sur l'homme unique, et laissent l'âme universelle les pénétrer et se faire entendre par eux sans entraves.

— Nous devons, dit un autre transcendentaliste, appeler quelquefois l'Orphée américain, nous devons retourner à la simplicité de l'enfance. *Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux!* L'homme qui pense, a bien dit Rousseau, est un animal dépravé. Toute étude est un oubli ; il faut attendre la science et la sagesse des petits enfants à la mamelle ou au maillot. Nous ne sommes point encore préparés pour parler de réforme universelle. Il nous faut être, avant de pouvoir agir ; être hommes, avant de faire l'œuvre des hommes. Toute *existence* est dans l'*action* ; ou plutôt, toute *action* est dans l'*existence*. Les idées sont les essences, les réalités des choses. Cherchez les idées. Elles prendront des mains, se bâtiront un temple, et établiront leur culte. Ne cherchez point d'idées dans les livres ; ce sont des mensonges. Ne les demandez point aux savants ou aux vieillards ; ils les ont perdues. Soyez dociles et enfants ; asseyez-vous auprès du berceau, aux pieds de l'auguste enfance, et regardez dans les yeux des poupons.

— Ce qui nous manque pour remédier aux maux de la société, interrompt M. Kerrisson, chaudronnier, je crois, petit homme couvert d'un frac brunâtre, les yeux gris et perçants, les joues creuses, un nez court, un menton pointu, et une voix perçante, ce qui nous manque c'est une société de protection pour les enfants ; une société qui défende les enfants contre l'indélicatesse, la cruauté et l'inhumanité de leurs parents brutaux. Il n'y a rien qui blesse plus notre meilleure sensibilité, et outrage plus la véritable philanthropie, que de voir une femme, d'un âge mûr,

grande et forte, le visage de pourpre, les yeux flamboyants et une voix barbare, ou un homme fait, encore plus grand et plus fort encore, le regard sévère et terrible, dans la voix une impitoyable colère, saisir un pauvre petit garçon impuissant ou une petite fille, oui, une petite fille de trois ou quatre ans, et prenant l'enfant en croix sur les genoux, lui appliquer, à l'endroit que l'on sait, coups sur coups, jusqu'à ce que le pauvre petit ou la pauvre petite, en proie à la plus vive douleur, jette des cris déchirants. C'est indélicat, cruel, barbare ! Quel père, quelle mère voudrait souffrir le même traitement ? Cela émousse la délicate sensibilité de l'enfant, aigrit son caractère, endurecit son cœur, développe et fortifie tous ses sentiments de dureté et de colère, et le dispose, quand il sera plus grand, à être aussi mauvais que son père et sa mère.

— Notre ami, ajouta M. Silliman, jeune et aimable ministre unitaire je crois, ou, à ce qu'il disait, prédicateur de la religion de l'humanité, notre ami a, je pense, pénétré au fond de la matière. Les maux des individus et de la société ont leur origine dans la manière farouche, cruelle, impitoyable et indélicate dont les parents élèvent leurs enfants. On ne devrait jamais ni reprendre, ni fâcher les enfants ; mais les caresser toujours de la main douce et délicate de l'amour, les entourer de visages doux et souriants, d'images aimables et attrayantes, les laisser vivre en communion avec la nature fraîche et parfumée, et faire de toute leur vie un jour enchanteur.

— La jeune Amérique, interrompit M. Merton, vous saura gré à tous les deux de vos sentiments. L'abolition des châtimens corporels sera reçue avec joie par notre petite enfance, et peut-être même par nos patriotes. Il serait bon d'examiner si la correction des enfants n'est pas un attentat à l'égalité des droits. Je ne vois pas ce que le père, dans la ville que j'habite, démocrate dans toute la force du terme, eut à répondre à la question que lui fit l'autre jour la jeune Amérique. Un petit mauvais sujet avait commis une faute, pour laquelle le père crut devoir le fouetter. La jeune Amérique le supporta avec une héroïque énergie, comme si, dans sa personne, on avait attenté à l'honneur du pays et de la race, et lorsque la pénible opération fut terminée, avec l'air calme et digne d'un homme, et d'un homme libre, il croisa les brasses la poitrine, leva les yeux vers son père, et lui demanda : « Père, ce pays n'est-il pas libre ? — Oui ? — Alors de quel droit me fouettez-vous ? »

— Les parents, dit une vieille fille fort laide, sont totale-

ment incapables d'élever leurs enfants. Ils n'ont point de jugement, point de fermeté ; ils les fouettent à un moment sans raison, sans à propos, et un moment après les apaisent avec du sucre, et les amollissent par des caresses. Ils leur inculquent leur caractère, leurs passions, leurs faiblesses et leurs préjugés. On devrait établir, aux dépens du public, des écoles d'enfants où on les placerait à douze ans pour y être élevés par des personnes convenables, formées et préparées à cet effet dans des établissements particuliers.

— Vous aurez à reculer bien davantage, ma bonne femme, dit M. Long, Anglais arrivé récemment dans le pays et annoncé comme le prophète « de la nouveauté. » Les enfants naissent avec une inclination au mal, et sont à peine au monde, qu'ils manifestent de mauvais instincts et le désir de faire précisément ce qu'ils devraient éviter. Si on les laissait faire, ils ne vivraient pas longtemps. Tels qu'ils naissent maintenant, on doit les corriger et même les fouetter pour leur bien. Ici les fautes des parents retombent sur les enfants. Il nous faut commencer par les parents. Nous vivons dans un état dépravé, et les enfants héritent de leurs pères et de leurs mères des constitutions morales et physiques viciées. Il nous faut considérer ce fait, et défendre rigoureusement le mariage aux personnes de constitutions morales ou physiques ouvertement mauvaises. Ensuite, il faut améliorer la race, comme les fermiers anglais ont fait pour leurs chevaux, leurs taureaux, leurs vaches, leurs brebis, leurs porcs, leurs chiens et leurs poules.

— Ce ne serait peut-être pas facile dans un pays libre, dit le docteur Muzzleton, professeur de chirurgie dans une école de médecine de l'Ouest, et on pourrait à peine le tenter, à moins d'en faire l'essai sur les nègres de nos colonies du Sud. Les espérances des philanthropes doivent se reposer sur quelque chose de plus pratique et de moins difficile à accomplir. Tout dépend de la réforme des aliments. La constitution viciée, physique et morale, qu'ils communiquent à leurs enfants, vient incontestablement de l'usage de la nourriture animale. Il est donc nécessaire de l'abolir, et de ne laisser à personne que la nourriture végétale. La nature nous montre cette nécessité dans la structure même des dents humaines, qui sont bien différentes de celles du lion, du tigre et d'autres animaux carnassiers. Les animaux carnassiers n'ont point de molaires, et leurs dents ne sont propres qu'à déchirer. L'homme a des dents incisives et des dents molaires, ce qui le prouve appelé à couper et à mâcher ses aliments.

— Et elles lui servent à merveille, puisque ordinairement il ne mange pas de viande crue, mais qu'il la cuit, remarqua M. Merton. Mais les hommes, avant le déluge, ne mangeaient point de viande. Ils vivaient de végétaux, et cependant, ils devinrent si corrompus, que le Tout-Puissant envoya un déluge, et les détruisit tous, à l'exception de huit personnes.

— Où apprenez-vous cela ? demanda M. Muzzleton.

— Dans la Bible et la tradition, répliqua M. Merton.

Tous le regardèrent avec surprise, et un grand nombre même éclatèrent de rire, envisageant comme une plaisanterie de citer la Bible et la tradition comme autorité dans une réunion de philanthropes et de réformateurs. Le docteur Muzzleton promena les regards autour de soi avec une grande aménité, et dit à M. Merton :

— Vous voyez, mon jeune ami, la majorité est contre vous. Je respecte la Bible dans les matières qui touchent à l'autre monde, mais je parle en ce moment comme homme de science, et non comme théologien. Je laisse la théologie au clergé, dit-il en s'inclinant à sa droite devant M. Cotton, et à sa gauche devant M. Winslow.

— Je ne respecte pas plus la Bible dans la théologie que dans la science, dit mademoiselle Rose Winter, femme d'un esprit solide, et réformatrice résolue, d'origine juive. La première chose à faire pour tout réformateur, c'est de détruire l'autorité de la Bible et d'émanciper le monde chrétien de sa morale. C'est la grande base de tous les abus, et la Bible et l'Eglise sont presque nos seuls obstacles à surmonter. Elle sanctionne l'usage du vin et de la nourriture animale, l'esclavage et la restitution de l'esclave fugitive, la guerre et la peine capitale. Elle établit le droit divin des gouvernements, et défend la résistance au pouvoir. C'est la source de la superstition, et le boulevard de toutes les pieuses impostures. Elle appelle la femme le plus faible vase, lui interdit de parler en public, et lui commande d'être soumise à son mari. Nous sommes fous et stupides de parler de nos réformes, tant que la Bible est pour nous plus qu'un almanach suranné.

— Je crois que vous avez raison, ma chère dame, dit sèchement M. Cotton.

— Je crois la Bible un bon livre, dit M. Winslow. Elle contient plus de vraie et sublime poésie que tout autre livre que je connaisse, sans excepter Homère. Mais je n'en accepte point la complète inspiration, et je me sens seulement obligé d'en croire les vérités que j'y découvre.

— Et sans doute, remarqua M. Merton, ces vérités sont celles qui s'accordent avec vos opinions du moment ?

— La Bible, interrompit Priscilla, est un livre vrai, qui rapporte fidèlement l'histoire réelle des prophètes et des oracles des anciens temps, et n'a de valeur pour nous qu'autant qu'elle est interprétée par les faits de notre vie intime. Une grande partie en est locale, transitoire, porte le cachet de l'âge et de la nation qui la produisit, et n'a plus pour nous de signification ; mais ce qui s'y trouve d'universel, c'est-à-dire l'expression de la nature universelle, et de vrai pour tous les hommes, tous les temps et tous les lieux, nous devons l'admettre, comme nous admettons toute parole vraie, quel que soit celui qui l'exprime.

M. Merton haussa les épaules sans rien dire ; le visage de M. Cotton se rembrunit ; il était scandalisé et murmura :

— Suprême infidélité !

— Et quoi de plus, dit un jeune homme d'un extérieur distingué, qui durant une heure s'était occupé de riens avec une volée de jeunes dames dans un coin de la salle et apparemment indifférent aux grands sujets en litige, qu'attendait de plus votre révérence dans une compagnie de réformateurs ? Toutefois, nous ne sommes point réellement des infidèles. Nous avons seulement jeté le masque, et cessé d'être des hypocrites. Quelle que soit la croyance d'un homme, depuis qu'il a été dit : « il n'est pas bon pour l'homme d'être seul, » la femme a été la véritable idole qu'il a adorée. Telle est la religion de nos ancêtres, et fidèle à la religion de mes pères, je fais de la femme une divinité, et je dépose mon offrande aux pieds de Leila.

— Ne le croyez pas, dit une insolente petite fille, l'œil étincelant et les lèvres boudeuses. Il n'adore que lui-même. Il y a une demi-heure que je m'efforce de le convaincre qu'il y a dans la femme quelque chose de mystique, et que la science et la religion, avec leur organisation actuelle, sont fausses et nuisibles, parce qu'elles sont le produit du seul génie de l'homme isolé. Je lui ai dit les choses les plus flatteuses du monde pour lui faire embrasser la cause des droits de la femme, et il s'est contenté de me rire au nez.

— Vous n'êtes point juste à mon égard, belle et adorable Leila ; la femme règne aujourd'hui en souveraine, et nous sommes ses esclaves ; que peut-elle demander de plus ?

— On devrait l'élever à l'égal de l'homme, dit Leila.

— L'abaisser, voulez-vous dire, Leila, répliqua le jeune homme.

— Et lui conférer les mêmes franchises politiques, le droit de voter à toutes les élections, et de se présenter à tous les emplois, civils, ou militaires, poursuit Leila sans se soucier de l'inter-  
ruption.

— Mais, dit M. Merton, nous ne pourrions pas convenablement nous résoudre à ces innovations, et la liberté républicaine en souffrirait un sérieux détrimen-  
t. Mademoiselle Leila voudrait sans doute se mettre sur les rangs pour l'Assemblée. Tous les jeunes gens voteraient pour elle, afin de conserver ses bonnes grâces, et tous les vieux aussi, afin de prouver qu'ils ne sont pas vieux et ne sont point encore insensibles à l'amabilité et au mérite des femmes. On l'éli-  
rait à l'unanimité. Dans l'Assemblée, elle se lèverait pour proposer une mesure, et, écartant son voile, elle ferait rayonner sur nous ses yeux bleus, et tous l'appuieraient pour les mêmes raisons. Elle règnerait en despote, et, en qualité de républicain, je dois m'y opposer.

— Elle pourrait bien avoir des rivales ; tous les hommes ne voient point de la même manière, remarqua sagement une vénérable fille, à la figure sèche et pâle, plissant les lèvres et s'efforçant de donner à son regard un air redoutable.

— Bien pensé, dit M. Merton.

— En outre, ajouta M. Winslow, les votes des femmes seraient aussi nombreux que ceux des hommes, et ils pourraient se donner à des candidats de l'autre sexe.

— Et vous pouvez vous fier aux femmes elles-mêmes, pour constater qu'aucune d'elles n'exerce une puissance universelle ! ajouta malignement M. Cotton.

— Vous êtes dur pour nous autres femmes, répondit Priscilla. Les femmes ont leurs faiblesses aussi bien que les hommes ont les leurs, mais elles aiment et admirent la beauté dans leur sexe, autant que la laideur chez les hommes. Je ne crois point que les mettre, en tous points, sur le pied d'égalité avec les hommes, ce soit accroître leur puissance comme femmes ; mais ce serait augmenter leur puissance comme êtres humains et raisonnables. Je pense que la femme perdrait beaucoup de son influence particulière comme femme sur l'homme, et je ne le regretterais nullement. Je voudrais anéantir la différence tyrannique des sexes, comme celle des castes. Je voudrais qu'hommes et femmes fussent organisés de telle sorte qu'ils se réunissent, parlassent et agissent de concert comme de simples êtres humains, sans même songer à la différence de sexe.

— Ce serait cruel, dit le jeune admirateur de la femme ; ce serait

comme jeter un drap mortuaire sur le soleil, ou éteindre le flambeau de la vie.

— Aussi longtemps que je me rappellerai ma mère ou ma sœur, dit M. Merton, je ne verrai jamais de femme, quelque élevée ou quelque humble qu'elle soit, sans me dire que c'est une femme.

— Les choses sont mieux comme Dieu les a faites, ajouta M. Cotton. Les hommes et les femmes ont leur caractère et leur sphère particuliers. Les femmes ne gagneraient rien à échanger leurs jupes pour des pantalons, et les hommes le pantalon pour la jupe.

— Mais je souhaiterais, dit Leila mécontente, d'être traitée comme un être raisonnable et doué de sens commun, par les jeunes gens qui me font l'honneur de me parler. Je n'ai point besoin de compliments au sujet de mes mains, de mes pieds mignons, de ma figure, de mes lèvres roses, de mon nez aquilin, de mes yeux bleus et mes sourcils noirs.

— Et pourtant, dis-je, mademoiselle, tout cela chez vous est bien digne d'attention.

Elle sourit, et ne parut point offensée.

— Je soupçonne, remarqua M. Cotton avec sa malice puritaine, que la jeune dame supporte mieux l'abondance que la disette de semblables compliments.

— Je ne m'occupe guère de compliments, dit M. Merton, mais je n'aime pas beaucoup ces personnes toujours sages, n'ouvrant jamais la bouche que pour émettre une grave maxime, une règle de conduite. Il y a un temps pour la sagesse et un temps pour la folie. La vie se compose de petites choses, et celui qui n'a point d'indulgences pour les bagatelles est un triste moraliste. Je ne me fais point scrupule de considérer un beau visage, et ne vois pas d'inconvénients à ces agréables riens qui sont la monnaie courante d'une bonne conversation entre les personnes d'une joyeuse société. Bien plus, un compliment heureusement tourné, et qui ne fait point rougir la modestie, est parfaitement supportable.

— Je vous crois ministre, M. Merton, dit Priscilla, et je m'étonne de vous trouver si tolérant pour des choses que votre habit condamne.

— Mon habit a pu induire l'aimable Priscilla en erreur. Je suis un homme, et un homme convenable, j'espère. J'aime la société, et je trouve un charme exquis dans le commerce social d'hommes et de femmes distingués. Ce charme s'évanouirait du moment où ils se réuniraient et converseraient, non comme des hommes et des femmes, des messieurs et des dames, mais comme de simples

êtres humains. Si vous réalisiez votre doctrine, votre sexe, je le crains, en souffrirait le premier.

— C'est possible, dit Priscilla ; mais le sort de la femme est de souffrir, et elle naquit pour racheter la race humaine par ses afflictions privées. Elle ne redoute pas le sacrifice. Elle manque dans vos élections, dans vos assemblées législatives, au pouvoir exécutif, au banc du juge, autant qu'au salon, pour donner à vos affections de la pureté et de la grandeur, à votre conduite du désintéressement et du courage.

— Qu'elle préside plutôt à notre enfance et inculque à nos âmes de nobles qualités, qu'elle travaille à les nourrir et à les fortifier dans l'âge mûr ! ajouta M. Merton. Sa mission consiste à disposer nos âmes, par une douce, calme et aimable influence, à des actions grandes et héroïques, mais qu'elle nous les laisse accomplir.

— Je n'aime pas du tout cette discussion, interrompit Thomas Jefferson Andrew Jackson Hobbs, radical accompli, à la figure malpropre, aux cheveux longs, plats, négligés, au frac gris rapiécé, à la culotte de cuir, au gilet rouge, et qui portait une loque rouge liée autour du cou en guise de cravate. Le monde ne saurait se réformer par des machines gouvernementales, qu'elles soient aux mains d'hommes ou de femmes. Le mal suprême du monde, c'est d'avoir été trop gouverné. Le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins, et un meilleur encore est celui qui ne gouverne pas du tout. Nous n'avons besoin d'aucun gouvernement, surtout d'un gouvernement composé de politiques et d'intrigants en jupons. Il ne se commit jamais un grand crime ou une grande iniquité sans que la femme y eût une bonne part. Le diable, dans son désir de perdre l'humanité, commence toujours par séduire la femme, en la rendant son complice. Il faut nous débarrasser de toute espèce de gouvernement, renverser l'Eglise et l'Etat, balayer la religion et la politique, et exterminer tous les prêtres et tous les hommes d'Etat, qu'ils soient en pantalons ou en jupes, habillés de drap fin ou de drap grossier, et ramener l'ordre de choses existant en Judée, « alors qu'il n'y avait point de roi en Israël, et que chaque individu faisait ce qui semblait bon à ses propres yeux. »

— C'est audacieux, remarqua le signor Giovanni Urbini, un des chefs de la jeune Italie, mais ce n'est point tout à fait sage. On n'est pas encore prêt, surtout dans mon pays, à ces changements. On a été si longtemps esclave du pouvoir et le jouet de la superstition, que l'annonce seule de ces innovations choquerait

les esprits. Ils veulent encore leurs Madones, leur saint Charles, leur saint Philippe, et leurs frères capucins. Mais une révolution complètement démocratique est indispensable, et de cette révolution naîtra nécessairement une complète et radicale révolution dans la religion ; mais il vaut mieux laisser cette dernière venir d'elle-même, car vous ne pouvez agir avec des idées purement négatives. Il faut quelque chose de positif, et ce doit être l'idée positive du siècle. Les rois, les princes, les nobles, les prêtres, les religions de nos jours sont au rabais, et il y a une tendance secrète, silencieuse, mais irrésistible, à élever le peuple. Proclamez donc partout hardiment le peuple-roi, le peuple-pontife, le peuple-dieu. Exposez aux jeux de la brise la bannière immaculée du peuple. Combattez au nom du peuple, sous l'inspiration du peuple, et partout et toujours acclamez le peuple, *le peuple!* Brisez les fers qui maintenant enchaînent le peuple, émancipez-le de ses maîtres actuels, proclamez sa suprématie, et établissez son pouvoir, qui, bien entendu, en dernière analyse, sera notre pouvoir sur lui. Il réorganisera alors la société, la religion, le gouvernement, et le reste, d'après le meilleur modèle, et de la manière la plus conforme à nos vœux.

— Je suis entièrement contraire à la doctrine de mon ami Urbani, dit franchement M. Beaubien, du sud de la France. Je ne veux point de roi-peuple, et si je dois être tyrannisé, je préfère l'être par un seul homme que par la multitude discordante et capricieuse. Le mal de la société, c'est l'individualisme qui se traduit à présent dans une concurrence universelle, si hautement vantée par nos stupides économistes domestiques. Ce mal ne se peut écarter par aucune révolution politique ou religieuse. On ne peut l'éloigner que par l'organisation pacifique du travail, et la disposition des ouvriers par groupes et séries, suivant leurs goûts et leurs capacités spéciales, d'après le principe nouvellement découvert, que les « attractions sont proportionnées à la destinée. »

— Un plan meilleur, dit M. Icarie, aussi de la belle France, c'est d'abolir toute propriété privée, toutes demeures privées, toute industrie et toute économie privées, et d'avoir une communauté entretenue, logée, nourrie, habillée, parfaitement soignée en santé et en maladie aux dépens du public.

— Admirable! interrompit M. Cotton; mais qui entretiendra le public, et d'où le public tirera-t-il ses ressources ?

— Singulières questions ! répliqua M. Icarie. Le public aura soin de lui-même, et puisera les fonds nécessaires au trésor public, cela va sans dire.

— Et la trésorerie, où les prendra-t-elle ? demanda avec ironie M. Le Prohne, né dans l'ancien Dauphiné, et surpassant tous les autres de la tête et des épaules. Tous vos projets sont vains et absurdes ; la propriété, c'est le vol ; abolissez-la, abolissez toute distinction entre *le mien* et *le tien*, fondez une grande banque du peuple, et donnez sur les livres un égal crédit à chacun.

— Et qui, remarqua d'une manière sarcastique M. Icarie, qui prendra soin de la banque, sera responsable des opérations, et avisera à ce que les intérêts des individus soient parfaitement sauvegardés ?

— Pourquoi ne pas partager également, demandai-je dans mon enthousiasme, la propriété entre tous les membres de la communauté ?

— Ce serait bon pour un moment, dit M. Cotton, mais je crains que, le samedi soir venu, la plupart ne demandassent, comme le matelot, un partage nouveau de la propriété, la proportion ayant déjà été rompue.

Cette réflexion produisit un sourire, et, comme il était tard, la société se divisa et l'on partit. Ceux qui avaient eu occasion d'exposer leurs vues se retirèrent satisfaits ; d'autres qui avaient été réduits à écouter ou à taire leurs propres desseins, emportèrent de la réunion une impression extrêmement triste, et ne purent s'empêcher de croire que la soirée ne se fût écoulée sans profit.

Il y avait là, en vérité, bien des personnes munies de plans de réforme tout aussi sages, tout aussi profonds, tout aussi praticables que ceux que j'ai mentionnés, et je demande bien pardon aux inventeurs de les passer sous silence. Cette omission n'est pas le résultat de la malveillance, ni d'une négligence intentionnée, et je la réparerais volontiers ; mais pressé par le temps, et n'écrivant point une histoire de réformateurs et de projets de réforme, ce qui occuperait un bon millier de volumes in-folio, je dois renoncer à les satisfaire. Qu'il me suffise de dire que j'ai encore en ma possession mille et un de ces projets que les auteurs eux-mêmes m'ont fait l'honneur de m'envoyer, avec leurs respects, et que j'ai examinés tous avec le soin et le zèle qu'ils méritaient à tant de titres.

Je retournai chez moi, moins éclairé par ce que j'avais entendu que je l'aurais pu désirer, mais sans être toutefois ni désappointé, ni découragé. Il ne s'était pas proposé de plan satisfaisant ; aucun parmi tous ces projets qui ne fût ou nuisible ou absurde. En tous, pourtant, je découvrais un seul et même esprit, l'esprit du siècle,

et tous étaient des indices frappants d'un grand et puissant mouvement vers quelque chose de contraire à l'ordre présentement établi. Aucun ne se pouvait réaliser, mais il était bon d'encourager ce mouvement, de s'associer à cet esprit libre et puissant. Quelque chose, comme disait habituellement M. Micawber, « quelque chose pouvait surgir ; » de l'apparente obscurité, pouvait sortir enfin une éclatante lumière, et d'un cahos apparent naître finalement l'ordre. Je voulais prêter à l'esprit agissant le secours de mes forces, et lui confier toutes mes espérances. Là-dessus, je me déshabillai, me mis au lit et rêvai. J'étais le victorieux champion de la réforme. Priscilla me ceignait le front d'une couronne de laurier, au moment même où je m'éveillais. Hélas ! ce n'était qu'un rêve.

#### IX. — LA CONSPIRATION.

Je dormis longtemps, et ne me réveillai que vers onze heures. Je me levai, fis ma toilette, bus une tasse de thé, et partis pour arranger avec Priscilla mes plans futurs. Je la trouvai triste et craintive. C'était une vraie femme ; elle n'avait point de doute sur l'excellence de la cause qu'elle avait embrassée, mais elle craignait que les conversations de la veille ne m'eussent découragé ou n'eussent changé ma résolution. Je la tranquillisisai sur ce point, et l'assurai que, bien que je pusse souvent changer mes moyens d'exécuter une résolution arrêtée, rien pourtant ne serait capable de lasser ma persévérance, à moins que je n'y visse un mal absolu ou une absolue impossibilité. Je m'étais uni à l'esprit du siècle, incertain de réaliser le bien ou d'accroître le mal, et, s'il était besoin, je voulais me dévouer corps et ame à la cause de la réforme universelle.

En m'entendant parler de la sorte, sa figure s'animait et brillait d'un éclat que je n'avais point vu auparavant. Elle paraissait parfaitement heureuse, et se tourna vers moi avec un regard de parfaite satisfaction. On annonça M. Merton. Ce jeune homme, qui semblait avoir des pensées supérieures à son âge, m'avait profondément intéressé la veille. Je ne savais qui il était, d'où il venait, et pourquoi il se joignait à des personnes avec lesquelles il paraissait avoir peu de sympathie. C'était évidemment un homme comme il faut et bien élevé. Sa mise était riche, mais simple ; ses

manières sans prétention. Il était grand et bien proportionné ; sa tête d'un beau type, son front large et élevé, ses yeux grands et noirs, sa chevelure épaisse et de couleur foncée lui donnait un air de gentilhomme. Sa physionomie était ouverte et virile ; sa voix basse, riche et harmonieuse. Son nom était anglais, mais il semblait être d'origine étrangère ; cependant, j'appris plus tard qu'il était Américain et même de la Nouvelle-Angleterre, mais élevé à l'étranger. Il s'excusa de sa visite ; il n'avait pu s'empêcher de présenter ses respects à son aimable hôtesse de la veille. Il espérait que ses hôtes l'avaient satisfaite, et qu'elle n'avait point souffert de la chaleur occasionnée dans ses salons par une si grande foule. Il se montra également très-heureux de me rencontrer. Il avait entendu parler de moi, connaissait et estimait hautement quelques-uns de mes amis, et regrettait de n'avoir pu faire plus tôt ma connaissance. On le pria de s'asseoir, l'assurant que sa visite était fort agréable, et que nous espérions tous les deux le voir souvent et rendre nos relations plus intimes. La conversation roula d'abord naturellement sur différentes questions générales, jusqu'à ce que Priscilla, l'ame absorbée dans ses projets philanthropiques, demanda à M. Merton comment il se faisait qu'elle eût le plaisir de le trouver si souvent parmi les réformateurs.

— Vous n'êtes évidemment pas des nôtres, dit-elle. Les observations calmes, parfois sérieuses, parfois sarcastiques, que vous faites, prouvent que vous ne partagez pas nos sentiments.

— Je ne m'étonne point de votre question, ma chère dame, répliqua M. Merton ; néanmoins, je suis aussi un réformateur à ma façon, peut-être pas précisément à la vôtre, ni sur une aussi vaste échelle. Je n'ai ni le talent, ni le désir d'entreprendre rien de si grandiose. Je pense que la réforme, comme la charité, doit commencer par soi-même.

— Mais ne point s'y borner, dis-je.

— Certainement non, répliqua-t-il, chez ceux qui ont le loisir et les moyens de l'étendre plus loin. Mais je me trouve incapable, réduit à mes seuls efforts, de faire plus que de me réformer moi-même, et si je parviens à sauver ma propre ame, je serai complètement satisfait. Je crains même que cela ne surpasse mon pouvoir.

— Je vois, monsieur, dit Priscilla, que vous n'êtes pas philanthrope.

— Peut-être non ; jè suis relativement jeune, mais beaucoup de mes idées ont une tournure antique.

— Un de ceux, sans doute, qui n'ont d'yeux qu'au derrière de la tête, et vivent parmi les tombeaux ? observai-je d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux.

— Je ne me suis pas encore suffisamment assimilé la sagesse de l'antiquité pour pouvoir l'attaquer, répondit-il. Je ne doute pas toutefois, que vous, ma chère dame, et vous, mon savant ami, ne soyez autorisés à rejeter la vieille sagesse pour embrasser la nouvelle.

— Au contraire, je suis porté à croire que ma tendance présente est de rejeter la nouvelle pour l'ancienne, la sagesse moderne pour la sagesse ancienne. Ou, plutôt, il me semble que le progrès de la science moderne nous ramène rapidement et sûrement à l'antique sagesse.

— Il y avait, dans le monde ancien comme dans le monde moderne, deux espèces de sagesse, la sagesse d'en haut et la sagesse d'en bas. Puis-je vous demander à laquelle des deux conduit, selon vous, la science moderne ?

— On s'est grandement mépris, dit Priscilla, sur ces anciens axiomes. Le monde, dans son bas-âge, fut déçu et porté à nommer le mal *bien*, et le bien *mal*. La sagesse que je préconise et que je cherche à répandre, est celle que les prêtres flétrissent du nom de satanique. Satan est mon héros. Ce fut un rebelle audacieux et entreprenant, le premier qui donna l'exemple de la résistance au despotisme, et proclama une liberté sans limites. C'est pourquoi tous les prêtres, tous les despotes, tous ceux qui voudraient retenir leurs frères en esclavage, l'ont maudit. Je prends son parti, et j'espère voir de mon vivant venger sa mémoire et réparer le tort qu'on lui a fait.

— Voilà un aveu naïf, ma belle dame, et il se fait rarement, surtout par deux lèvres roses. Avant de vous adonner au spiritualisme moderne, qui me semble un retour au culte des démons, puis-je vous prier, chère dame, d'examiner de nouveau attentivement la conclusion à laquelle vous êtes arrivée ? Les anciens païens désertèrent le vrai Dieu, le créateur du ciel et de la terre et de toutes les choses visibles et invisibles, pour s'attacher à des dieux bizarres ; ils élevèrent des temples et consacrèrent leurs autels aux démons, à des esprits déchus ; il serait superflu de vous dire comment leur esprit s'obscurcit, comment leur cœur se corrompit. Ne cherchez point, je vous en prie, à faire revivre les superstitions grossières, cruelles, obscènes des anciens Gentils, et combattues constamment, dès le principe, par le christianisme.

— J'étais persuadée, M. Merton, que vous étiez un ministre. Le nierez-vous maintenant? dit Priscilla.

— Je ne sache pas avoir rien dit que ne pût avancer sans inconvénient un honnête chrétien ou un homme sensé, voulant réellement le bien à ses semblables, et ayant lu l'histoire. Il n'est point nécessaire, je crois, d'être ministre pour avoir du bon sens et de bons sentiments.

— Je ne vois, dis-je à M. Merton, dans le spiritualisme moderne, aucune tendance à la superstition. La superstition consiste à attribuer à une intervention surnaturelle ce qui s'explique par des principes naturels.

— C'est là une forme de superstition, répliqua M. Merton; mais il y en a une autre qui consiste à attribuer des effets à des causes inadéquates, comme lorsqu'on augure du bonheur en voyant la nouvelle lune planer sur son épaule droite, ou du malheur si, le jour où l'on se met en voyage, un écureuil roux traverse le chemin. Mais je vous interromps...

— Je crois que les esprits évoqués de nos jours sont réels, mais que ce sont les forces premières de la nature, et que c'est par des principes purement naturels qu'on les appelle à son aide; il n'y a point là de superstition.

— Les anciens païens ont pu très-bien avoir la même pensée. Je ne suis nullement disposé à attribuer tous les phénomènes du mesmérisme, des tables tournantes, et des esprits frappeurs à un agent surhumain ou surnaturel. Satan ne peut nous affecter que par le naturel, mais il peut par là nous élever au-dessus ou nous abaisser au-dessous de la nature. Je pense que le mesmérisme, strictement parlant, est naturel; mais je crois aussi que la pratique en est toujours dangereuse, et qu'il place ses sujets sous le pouvoir de Satan. Dans les phénomènes dits mesmériques, il en est de naturels, d'autres sont diaboliques, et, dans l'état présent de la science, il n'est guère facile, dans tous les cas, de les distinguer.

Ici la conversation, qui commençait à m'intéresser (car je soupçonnais secrètement que M. Merton n'avait pas tort) fut interrompue par l'entrée du signor Urbini, à qui la présence de M. Merton parut assez peu agréable. M. Merton, ne désirant point sans doute en venir aux prises avec la Jeune Italie, prit congé de nous, après quelques phrases de politesse. Le représentant de la Jeune Italie était plein de feu et d'enthousiasme, instruit, subtil, et clairvoyant. Compromis dans une conspiration faite pour renverser le gouvernement autrichien à Milan, il s'était

enfui en Angleterre, où il avait organisé, avec les amis de l'Italie, tout un plan pour révolutionner la péninsule. Il était venu aux États Unis pour rallier le plus de monde possible à son parti, et recueillir des fonds pour exécuter ses projets révolutionnaires. Il n'avait point de religion et ne craignait ni Dieu ni démon. Au fond du cœur, comme tout Italien libéral, il méprisait le protestantisme comme religion ; mais son plus grand espoir reposait sur les nations protestantes, et il sut faire un habile appel à la haine des protestants contre le papisme. L'Italie était le boulevard du Papisme ; en arrachant l'Italie au pape, tout l'attirail de la superstition et des pieuses impostures croulait immédiatement. Mais cela ne pouvait se faire par des attaques directes contre la religion nationale, ni par un franc appel aux doctrines de la réforme. Hors de l'Italie, on pouvait s'adresser au sentiment protestant ; mais là, par la voix des chefs du parti Italien, on ne pouvait qu'invoquer l'amour de la patrie contre l'Autriche, l'amour de la liberté, la démocratie, contre le pape et les princes. Sans aucun doute, il fallait faire la guerre au pape, mais seulement comme prince temporel. Une fois privé de ses États transformés en république, l'Eglise, soutien de la tyrannie sur le continent, serait anéantie, la démocratie universelle triompherait, et une religion nouvelle rallierait à elle le monde entier ; la civilisation arrêtée par les Goths et les Vandales qui renversèrent le vieil empire romain, reprendrait sa marche triomphante à travers les âges. On forgeait des plans pour faire coïncider, autant que possible, la révolution démocratique en France, en Autriche, en Prusse, et dans le centre de l'Allemagne ; ou tout au moins à donner à ces différents pays assez d'embarras intérieurs, pour les empêcher d'aller secourir le pape.

En même temps, Urbini proposait une assemblée universelle, composée de délégués de tout le monde protestant, qui se tiendrait à Londres dans le plus bref délai. On pouvait la convoquer ostensiblement dans le but prétendu de réaliser une meilleure entente et une plus intime union entre les diverses sectes protestantes, et l'on n'initierait aux desseins ultérieurs que les hommes sûrs, dignes d'une entière confiance. Seulement les véritables agents devaient en connaître le but réel, ou le *modus operandi*. On pouvait former une alliance protestante, et conseiller la formation d'associations dans tous les états protestants pour la défense de la réforme contre le papisme, pour la conversion du pape et de ses sujets Italiens. Ces associations n'auraient qu'à fournir des fonds, se réunir une fois l'année, entendre des rapports, des brù-

lants discours en faveur de la Bible et de la liberté religieuse, des protestations contre la tyrannie, l'idolâtrie, et la superstition du papisme. Ainsi, à leur insu, elles prépareraient la voie et procureraient les moyens de chasser l'étranger de l'Italie, de détrôner le pape, d'établir la république romaine, et de répandre la liberté par tout l'Univers. De cette façon, on n'alarmerait pas les susceptibilités religieuses des Italiens, parce que ceux qui se montreraient aux Italiens n'auraient apparemment aucun rapport avec le mouvement protestant (1). Le plan de la Jeune Italie, exposé avec plus de détails, et réalisé en substance de 1845 à 1849, lorsque, contrairement à toute prévision humaine, la France républicaine supprima la république romaine et rétablit le pape, frappa Priscilla et moi; il nous parut admirable et nous résolûmes d'y donner notre concours. J'espérais, au moyen de la nouvelle puissance que j'avais découverte ou qu'on était sur le point de découvrir, apporter à l'œuvre commune une force inespérée. Urbini accepta nos promesses, le serment fut prêté et nous reçûmes les signes et les mots d'ordre déterminés par le gouvernement de la Jeune Italie. Lorsque le signor Urbini eut pris congé de nous, Priscilla et moi réglâmes le rôle que nous remplirions respectivement. Il nous parut à tous les deux inutile de rien entreprendre l'un sans l'autre. L'alliance fut ratifiée. Pauvre Priscilla, elle ne prévoyait guère ce que lui réservait l'avenir. Mais, n'anticipons pas. Je retournai à ma demeure, avec l'intention de regagner le lendemain ma maison située à l'Ouest de New-York. A peine étais-je à l'hôtel, que je reçus la visite du bon vieux Puritain, M. Cotton. Je suis fort éloigné de mes premiers ancêtres Puritains, et il y a peu de traces dans ma constitution morale de ma descendance puritaine; mais, je le dirai à qui veut l'entendre, je suis fier de ces vieillards austères, les Bradford, les Brewster, les Hooker, les Davenport, et le puissant Miles Standish, qui vinrent, dans un monde nouveau, lutter contre la nature inculte, les sauvages et le démon. Ils étaient rigides, énergiques de cœur, forts d'action, tout en ayant l'ame empreinte de sentiments humains. Honneur à leur mémoire! Ils ont travaillé avec vigueur et obtenu de solides résultats. J'aimais aussi M. Cotton, à cause de son aïeul, car tu fus grand, jadis, ô Cotton Mather; tu réalisas un bien pénible mais précieux en combattant les furies, les sorcières et les puissances invisibles; et tu nous as laissé un noble

(1) Ce plan est historique; il fut communiqué à l'auteur, grâce à l'intermédiaire d'un ami commun, par un délégué de Connecticut.

poème épique dans ta *Magnalia*. L'université que tu aimais tant et du plus profond de ton cœur, *Pro Christo et Ecclesia*, a pu cesser de chérir ta mémoire, et la seconde Eglise, dont tu fus le pasteur conjointement avec ton père, apprit à rougir de ta mémoire, et à se croire de la sagesse en te nommant un « savant insensé. » Moi, qui ne pense guère comme toi, non plus que comme eux, je t'honore comme un des hommes les plus dignes de mon pays, égal ou supérieur en dignité aux plus dignes de ton temps et de ta génération. On te regarde comme arriéré, et on se croit plus sage que tu n'étais. Plût à Dieu qu'ils eussent un peu de ton bon sens et de ta vérité, que tu ne craignis pas de professer et de défendre! Mais je m'éloigne de mon sujet, et c'est au point de vue de l'art un défaut dans mon récit. Mais il est peu d'écrivains qui exprimant d'un cœur embrasé des sentiments vrais, profonds, naturels, ne violent pas quelque règle de l'art. J'aime l'art, mais j'aime encore plus la nature. J'aime une plaine douce et unie; je ne blâme point vos jardins artificiels, propres et embellis, où chaque plante, chaque arbrisseau croît et fleurit suivant les règles; mais la forêt sauvage, avec ses irrégularités, ses chênes centenaires, ses taillis verdoyants me plaît bien davantage. Par les mêmes raisons j'aime Boston, dont les rues ont été tracées par les vaches allant, à travers les broussailles, se désaltérer; où il n'y a pas deux rues perpendiculaires, pas une rue longue d'une centaine de verges sans une courbe; je trouve cette ville bien préférable à la cité de Penn tracée par le cordeau et ne présentant que la triste monotonie des cases d'un jeu d'échecs. La cité de Penn a toutefois ses mérites. J'ai ai passé plus d'une heure agréable; de doux souvenirs se rattachent, pour moi, à celui de ses rectangles, et de son aspect plat, uniforme et austère. Mais revenons à M. Cotton. J'étais bien aise de le voir. Il me connaissait pour le fils d'un vieil ami et il venait, en qualité d'ami et de ministre, me faire de la morale. Il était sûr que je compromettais mon ame, et sa conscience le forçait à m'avertir sérieusement et affectueusement du danger.

J'ai été malheureusement lâche dans ma foi et dans ma conduite, cependant je ne me suis jamais permis de railler ou de mépriser un ministre d'une religion quelconque qui me parlait avec un zèle sincère et affectueux. Je savais M. Cotton bien intentionné, mais ses remontrances furent inutiles. Je l'écoutai avec respect, mais sans émotion. J'avais alors le cœur dur. J'étais travaillé par une complète illusion, et j'étais corps et ame sous l'empire de Satan.

— Vous pouvez ne pas le croire, docteur, dit M. Cotton, mais je vous assure que vous faites un pacte avec le démon. Je sais que vous vous êtes fait plus sage que vos pères, et que vous niez l'existence d'un démon, ou d'esprits mauvais ; mais vous n'êtes sage qu'à vos propres yeux, et en ce moment vous vous associez réellement avec le démon, vous complotez pour opérer son œuvre, sous prétexte de science et de réforme universelle. Je vous ai observé ces quelques derniers mois, et je sais où vous marchez. Vous vous laissez également séduire par une Moabite, et tromper, à yeux ouverts, en dépit de vos cinq sens, par l'éclat de son œil et le vermeil de ses lèvres. Pourquoi l'avez-vous laissée vous ensorceler ? Abandonnez-la, ne la voyez plus, ne lui parlez plus, ou vous êtes un homme perdu.

Je suis naturellement très-doux : je ne fus jamais et ne suis pas encore sensible aux blessures faites avec la langue, et M. Cotton eût pu me maltraiter ou me dire, à loisir, les choses les plus pénibles, sans que je me fusse ému ; mais lorsque, parlant de mes relations avec Priscilla, il l'appela Moabite et attaqua son honneur, la rougeur me monta au front. Me contenant toutefois, je l'assurai qu'il manquait de charité et jugeait témérairement une dame estimable ; que, du reste, mes relations avec Priscilla ne tombaient pas précisément sous son contrôle, puisque nous n'appartenions ni l'un ni l'autre à sa paroisse. Je le respectai comme un ancien ami de mon père, et un descendant des plus grands hommes de l'antique colonie de Massachussets ; je ne doutais point de ses bonnes intentions et de l'affectueux intérêt qu'il me portait à moi et à ma famille, mais j'étais en âge de savoir me conduire. Ce que je faisais, je le faisais sciemment, avec calme et réflexion, et pour des motifs que je croyais légitimes. J'étais prêt à en prendre la responsabilité, et des admonitions, des raisonnements ne serviraient de rien. J'étais décidé à pousser mes investigations scientifiques à leurs dernières limites possibles. J'arracherais, s'il m'était possible, à la nature son dernier secret, et me servirais de toutes ses forces mystérieuses. Je ne prétendais point décider s'il y avait des diables et des esprits mauvais ou non, quoique je crusse que Dieu avait fait toutes choses bonnes, très-bonnes ; mais s'il y en avait, je n'avais rien de commun avec eux ; car j'invoquais de mystérieux agents, uniquement pour une bonne fin, pour la cause de la philanthropie et du progrès humain. Si je communiquais avec des esprits, ce devaient être des esprits blancs plutôt que des noirs ; et si j'étudiais et même pratiquais la magie, c'était très-certainement la magie blanche.

— Tout cela est très-bien dit, répliqua M. Cotton, et cependant vous vous savez emporté par une indiscrete curiosité, par une profane ambition, peut-être par une coupable convoitise, et vous n'osez point, seul dans vos appartements, appeler la bénédiction de Dieu sur votre entreprise. Souffrez que je vous éclaire; je suis un vieillard, laissez parler mes cheveux blancs, sinon la sainteté de mon ministère. Je sais que, de nos jours, les jeunes gens n'ont plus de respect pour la religion, et font la grimace quand nous leur parlons des devoirs et des graves responsabilités de la vie. Je sais qu'ils détestent la contrainte, et aiment passionnément ce qu'ils appellent la liberté. Je sais qu'ils considèrent comme de la sagesse, l'éloignement des anciennes voies, le renoncement au Dieu de leurs pères, et ils se creusent des citernes, hélas! des citernes crevassées, qui ne tiendront point d'eau. Mais permettez-moi de vous le dire, mon ami, ils jettent les semences de futures douleurs, et la moisson n'en sera que trop abondante. Il n'y a point d'homme qui, dans sa vieillesse, ait regretté jamais d'avoir craint Dieu et pratiqué la vertu dans sa jeunesse.

— Tout cela peut être très-vrai, M. Cotton, mais n'a point une grande force dans la bouche d'un puritain qui suit son propre jugement en matières religieuses. Il n'y a pas longtemps que vos pères ont abandonné le Dieu de leurs pères, et se sont creusé des citernes, crevassées ou non, il ne m'appartient point de le dire; assurément, ils se sont écartés des voies anciennes, pour suivre la nouvelle sagesse de leur temps, et vous les honorez. Peut-être de la même manière la postérité m'honorera-t-elle, moi et mes compagnons, pour oser suivre la sagesse de notre temps, et encourir le blâme par mon adhésion à l'œuvre de l'émancipation humaine. Je cherche à élargir les bornes des connaissances de l'homme, à découvrir aux regards le monde invisible, à prouver que la doctrine de la communion des saints renferme une grande et glorieuse vérité, chère et consolante dans cette vie de travail et de douleur. Je cherche à délivrer le monde du monstre de la superstition, et le peuple de ses lugubres craintes et de ses terribles appréhensions. On ne s'épouvantera plus, on ne tremblera plus à l'idée d'esprits et de spectres; on ne sera plus obligé de se signer avec les papistes; ou, avec la jeunesse de la Nouvelle-Angleterre, de siffler Yankee Doodle pour ne point défailir, en passant le soir auprès d'un cimetière. Que de tortures ne m'ont pas causées, dans mon enfance, mes superstitieuses frayeurs! Je n'ai jamais su ce que c'était que de craindre rien de vivant. J'ai été éprouvé, et j'ai toujours senti une pleine possession de moi-

même et un courage égal aux circonstances, et je pouvais seul aborder sans trembler une troupe en armes ; mais jusqu'aujourd'hui, je ne pouvais ouvrir sans effroi la porte d'une chambre obscure, à moins que la raison ne vînt à mon aide. Je ne suis jamais seul à lire dans ma chambre jusqu'à minuit sans me sentir possédé d'une mystérieuse épouvante. Je suis oppressé par la présence de l'invisible, et ma lampe elle-même semble pâlir. C'est le triste résultat des frayeurs de mon enfance, des histoires d'esprits et de sorcières, que de vieilles gens recueillent, pour les conter durant les soirées d'un long hiver. Jadis, je les écoutais les oreilles dressées, et mes cheveux se hérissaient. Mon sang paraissait se glacer dans mes veines, et je n'osais regarder autour de moi, de peur de voir l'invisible. J'étais prêt à pousser des cris déchirants lorsqu'on m'envoyait au lit sans lumière, et à moins d'être en compagnie, je me jetais au lit sans me déshabiller et couvrais de mes draps ma tête et mon visage. Que les ténèbres étaient terribles ! L'impression ne s'en effacera point avec le temps, elle demeurera jusqu'à la mort. Maintenant, je voudrais délivrer l'esprit de ces vaines frayeurs, et épargner au peuple, surtout aux enfants, ces cruelles souffrances. C'est une bonne œuvre, et des blancs esprits seuls m'assisteront.

— Hélas ! vous semblez ne vous être pas souvenu que le démon, lorsqu'il veut séduire, peut se transformer en esprit de lumière. La nature humaine est terriblement corrompue, et cependant la grande masse du genre humain ne choisit pas le mal, parce que c'est le mal. Le mal doit s'offrir sous l'aspect du bien, ou on ne le choisit pas. Le démon le sait ; il connaît aussi le côté faible de chacun, et dispose ses tentations en conséquence. Le côté faible de notre siècle, c'est un sentimentalisme morbide, une malade philanthropie, et le démon nous tente en faisant appel à notre faiblesse dominante. Il vient à nous comme un philanthrope, et, la bouche pleine de beaux sentiments, il nous propose ce que nous sommes déjà disposés à agréer. Si le diable se présentait *in propria persona*, et nous disait exactement ce qu'il est, il y en a fort peu qui ne lui dissent : *Loin de moi, Satan !* Rien ne le sert mieux que de nier son existence, comme aussi d'attribuer son influence à l'imagination, à l'hallucination, à des causes ou à des influences naturelles, ou enfin, à de bons esprits, car alors personne ne se tenant sur ses gardes, il peut agir sans être facilement découvert. Jamais siècle ne fut autant que le nôtre sous son influence, et néanmoins ceux qui passent pour en être les flambeaux et les guides sont parvenus à cette dernière

infirmité, à cette dernière incrédulité, la négation de l'existence du démon. Les possédés, à les entendre, sont des fous, des épileptiques, ou des lunatiques, et les phénomènes surprenants qu'ils manifestent sont produits par un fluide électrique, magnétique, ou odique, et doivent s'expliquer par des principes naturels ; ceux qui ne peuvent s'expliquer de cette manière, on les nie audacieusement, quoiqu'ils soient bien attestés, ou on les attribue à l'imposture, à la connivence. On attribue à la fourberie les prodigieuses réponses des anciens oracles, comme si les Romains avaient perdu le sens et n'avaient pu découvrir une imposture, si grossière, que nous, deux ou trois mille ans plus tard et ignorant toutes les circonstances des faits, nous pouvons déjouer et expliquer, sans la moindre difficulté. Le diable rit de cette disposition. Il la désire ; plus tard, vos explications naturelles feront soupçonner que vous étiez, à peu de chose près, des fous naturels. Mais continuez. Je vois par votre sourire incrédule que le démon vous tient dans ses griffes. J'ai fait mon devoir. Je suis pur de votre sang ; et par la suite, si vous éprouvez les rongements de ce ver qui ne meurt jamais et l'ardeur de ce feu qui ne s'éteint point, ne dites pas que personne ne vous avait prévenu.

Ce disant, il prit son chapeau et sa canne, et, s'inclinant légèrement, il quitta mon appartement sans écouter un mot de réponse, et sans me donner un dernier salut. Quand il fut parti, je ris en moi-même de sa solennelle sermonce. Me gourmander ! qu'avais-je fait ? où était le mal ? Qu'avais-je fait, sinon rechercher les principes de la nature, et mettre ses forces en œuvre, sans les appliquer à aucune fin mauvaise ? Pouvait-ce être un bon esprit celui qui nous empêcherait d'acquérir la science, ou mauvais celui qui nous conviait à sonder, à constater notre force, et à nous en servir ? Ne serait-il pas quelque peu utile de jeter du jour sur les plus mystérieuses parties de la science ? N'a-t-il pas été constaté que plus d'un million d'individus furent tourmentés comme sorciers ou sorcières, ou associés du diable, rien qu'au seizième et au dix-septième siècle ? Que de tort n'a pas fait à la vraie science l'absurde législation contre la magie, le sortilège, et tous les artifices soi-disant diaboliques, en général. Un homme ne pouvait s'élever au-dessus du vulgaire, et produire une ingénieuse invention en mécanique, sans que la populace l'accusât de magie, heureux s'il échappait à une poursuite criminelle et aux prétendues preuves de son crime devant les cours de justice. Ne brûla-t-on pas comme sorcière, cette noble héroïne, Jeanne d'Arc, qui empêcha la France de devenir une province anglaise ? Et

Friar Bacon, le père de la science moderne, et le précurseur de son homonyme de Verulam, ne fut-il pas accusé de magie, emprisonné, et de la sorte ses découvertes scientifiques et ses inventions utiles étouffées pendant des siècles entiers? Des centaines de vieilles femmes, qui n'avaient pour sorcellerie que leur pauvreté, leur faiblesse, et leur imbécillité, n'ont-elles pas été traînées devant les tribunaux, et pendues ou brûlées comme sorcières? Quelle page plus lamentable dans notre histoire d'Amérique que celle de la sorcellerie de Salem? N'est-ce rien que de désabuser le monde, de sauver tant d'innocentes victimes, d'enlever une si grande entrave à la science et aux actions héroïques, en ramenant les faits superstitieux dans les limites de la nature et d'une science légitime? Et puis, encore une fois, que ne pouvait-on pas finalement conquérir pour la race humaine? Les ressources de la nature sont-elles épuisées? On a cherché autrefois la pierre philosophale, l'élixir de la vie, la fontaine de la jeunesse; qui sait si un jour, et dans un temps peu éloigné, cela ne se trouvera point, et sous une forme peut-être plus simple et plus commode. Je résistai donc aux remontrances du bon vieillard, et me raffermis dans ma résolution. Je méditai longtemps sur mes futures opérations, et sur la manière d'employer ma nouvelle science, que j'espérais bientôt compléter, à stimuler le grand mouvement révolutionnaire concerté par les intelligences actives du jour et sur le point d'éclater. Je ne distinguais que faiblement mon chemin, mais j'espérais que le brouillard disparaîtrait sans retard, et que ma marche bientôt ne serait plus obscure ou incertaine. Il faut renverser la Monarchie parce qu'elle soutient la religion, et la religion parce qu'elle soutient la monarchie, et impose de vexatoires entraves. Ce point était clair et net. Le temps et les événements devaient révéler le reste.

Assez tard dans la soirée, je rendis visite à Priscilla; je la vis un instant, murmurai une parole à son oreille, et partis après lui avoir donné une ou deux instructions, et lui avoir pressé la main comme à ma complice, désormais mon esclave. Le lendemain matin, je quittai Philadelphie, et retournai chez moi tout bouleversé. Mon corps était léger et plein de jeunesse, et j'étais tout esprit. Je ne fis que saluer ma mère, et je sentais brisé le lien solide qui m'avait uni à elle; ma sœur que j'avais aimée tendrement, m'était indifférente, et je daignai à peine la remarquer. J'allai à mon cabinet de travail, et voyant que tout y était en ordre, je passai à ma bibliothèque pour reprendre mes expériences.

## X. — M. COTTON EST EMBARRASSÉ.

Je me mis à magnétiser ma table. Elle s'y prêta comme à l'ordinaire. Je lui posai mes précédentes questions, mais je ne pus obtenir d'autre réponse que celle-ci : le temps de la révélation que je sollicitais n'était point encore venu. Je demandai, s'il n'y avait pas un mode de communication plus direct, et il me fut répondu que oui. Par la parole ? pas encore. Par l'écriture ? oui. Je pris une ardoise et un crayon, et plaçai ma main dans l'attitude de celui qui veut écrire. Aussitôt ma main, mue par une force invisible, donna une communication signée du nom de mon père, mort depuis huit ou neuf ans. Je n'y voyais rien d'extraordinaire. Je pouvais, à mon insu, mouvoir moi-même le crayon. Il me fallait une preuve plus convaincante. Je mis l'ardoise sur la table, le crayon sur l'ardoise, et j'invitai le pouvoir, quel et quoi qu'il pût être, à écrire sans mon assistance. Bientôt le crayon se leva tout entier, puis retomba, puis se leva de nouveau, et, après avoir vacillé un moment, il s'affermir dans sa position et se mut régulièrement en avant et en arrière, comme s'il avait été dirigé par une main exercée. A la fin, il vola au plafond, tournoya là quelques secondes, et retourna tranquillement sur l'ardoise. J'examinai l'ardoise, et y trouvai une communication de la main de Benjamin Franklin et signée de son nom. C'étaient un ou deux proverbes du pauvre Richard, et une remarque banale sur l'électricité. Tout cela était très-merveilleux, mais n'aidait guère à mes desseins. Ce n'était point la peine de me tant ingénieur pour obtenir des choses inutiles.

Je m'assis dans mon grand fauteuil, et tombai dans une profonde méditation. J'ignore quelle en fut la durée ; tout à coup j'en fus arraché par un incroyable tantamarre. Ma table faisait des cabrioles, s'élevait au plafond, gambadait autour de la chambre, se balançait sur un pied, et finissait par une pirouette, qui eût brisé le cœur du meilleur valseur, le tout aux accords d'une musique qu'une invisible main jouait sur ma guitare, — je dis musique, mais c'était plutôt un caprice et un mélange d'une douzaine de mélodies différentes, réunies dans le plus sauvage désordre. Cette scène fit place à des coups terribles partant de tous les côtés de ma chambre, et faisant tout résonner. Je priai les

frappeurs d'être tranquilles, de ne point parler tous ensemble, comme une foule de vieilles femmes. Ils m'obéirent un à un. L'un des frappeurs toutefois continua, mais d'une manière plus agréable et plus polie. Je voulus m'entretenir un peu avec lui. Je lui demandai qui il était. Il ne voulut point me répondre. Que voulait-il ? communiquer. Très-bien, j'écouterai ; il me dit que je n'étais pas un bon médium, parce que je redoutais les esprits. Ah ! vous êtes des esprits ? leur dis-je. — Oui. — Très-bien ; je serai bien aise de faire votre connaissance. — Mais il faut nous trouver d'autres médiums ; nous ne saurions causer librement avec vous.

A proximité de ma demeure vivait la famille Fox. Il y avait trois sœurs ; une était mariée, et les deux autres étaient de simples et honnêtes jeunes filles, l'une de quinze et l'autre de treize ans. En passant près de leur maison, je les vis dans la cour. Je les saluai et leur offris quelques fleurs que je tenais à la main. La plus jeune les prit, me remercia avec un sourire, et je poursuivis ma promenade. C'étaient les demoiselles Fox, célèbres depuis lors dans le monde entier. Peu de temps après, à leur grande frayeur, se firent entendre des coups mystérieux, dont elles ne pouvaient se rendre compte, et qui les ennuyaient beaucoup. Il n'entre point dans mes intentions de suivre ces filles dans leur vie ultérieure ; j'ai eu avec elles peu de relations directes ; mais je dois à elles et au public de confesser, que c'étaient de simples et honnêtes filles, entièrement incapables d'inventer quelque chose, comme ces bruits, ou de jouer aucun tour au public. Ces bruits étaient aussi mystérieux pour elles que pour les autres, et elles pensent innocemment que, par leur intermédiaire, s'entretient une communication avec les esprits des trépassés. Elles sont de bonne foi, on en voit une preuve dans le désir qu'elles ont manifesté depuis de se faire catholiques, ce qui ne se fût jamais présenté à leur esprit, dans le pays du moins, si elles s'étaient crues des imposteurs, et s'étaient proposé des fins mondaines et égoïstes. Elles se trompent sans nul doute, non pas quant aux faits, quant aux phénomènes des esprits, mais quant à l'explication qu'elles donnent ou essaient d'en donner. On ne les a pas toujours traitées, je le crains, avec assez de tendresse, et l'on ne s'est pas assez donné de peine pour les éclairer sur la véritable nature de ces phénomènes.

Mais qui devrait s'en étonner ? La science reçue rejette ces sortes de choses, car elle ne reconnaît point de monde invisible, ne croit ni aux anges ni aux esprits, et explique tout d'après des principes naturels. Même les théologiens ont oublié en grande par-

tie la terrible influence des agents sataniques, dans les temps passés, et s'ils ne rejettent pas absolument les exemples cités dans la Bible, ils sont disposés à traiter tout autre cas de tromperie ou de friponnerie, à les assimiler à l'épilepsie, à la folie, à l'hallucination, et à d'autres maladies auxquelles nous sommes sujets ; et lorsqu'ils ne peuvent les nier, à les ranger avec les médecins parmi les manies, monomanies, nymphomanies, demonopathies, etc. J'ai sous les yeux le dictionnaire infernal de M. Collin de Plancy, approuvé par l'Archevêque de Paris, qui, en juin 1848, tomba si glorieusement sur les barricades. où il était allé comme ministre de charité et de paix, et d'un bout à l'autre l'auteur s'étudie péniblement à représenter tous ces ténébreux et mystérieux phénomènes, comme explicables en dehors de toute action surhumaine ou diabolique. L'excellent auteur semble écrire sous l'impression que, dans les siècles ultérieurs, le monde entier, les médecins, le clergé, les magistrats, les cours civiles et ecclésiastiques, n'étaient que de vieilles grand'mères, et n'avaient point de saine doctrine ni de talent pour rechercher la vérité des faits présents à leurs sens. Avec sa façon de raisonner, et beaucoup moins de violence, je puis expliquer et anéantir tous les récits miraculeux ou mystérieux contenus dans l'histoire biblique. Mais si forte est l'opinion contre l'action du diable dans la production de ces phénomènes, et telle l'incrédulité dominante et myope de notre temps, que même ceux qui en soupçonnent la véritable explication, n'osent, pour la plupart, l'avouer, par crainte du ridicule dont serait couverte leur déclaration.

Il n'est pas surprenant qu'il ne se soit point rencontré un ami discret et bienveillant pour prendre ces pauvres filles par la main, et tenter de les arracher à leur dangereux état. La généralité de ceux qui auraient pu le faire, ou bien ne prêtait aucune attention aux faits mystérieux, ou les considérait comme une supercherie. Il était plus facile d'émettre une plaisanterie à l'adresse des esprits frappeurs que d'examiner les faits, ou d'en donner la vraie explication. J'avais deviné qu'il en serait ainsi, ou du moins, j'avais prévu que les hommes chargés de veiller sur la religion et la morale, n'avaient point ce qu'il aurait fallu pour retirer de ces phénomènes tous les fruits possibles ; qu'ils commenceraient par les nier et par en rire, puis à mépriser et à dénoncer, mais ne parviendraient à les comprendre et à les expliquer que trop tard, lorsqu'il se serait déjà fait un mal immense.

La première vogue est à peine passée, et le mouvement que j'ai commencé avec un présent de quelques fleurs offertes à ces sim-

ples filles, s'est étendu dans toute l'Union, a envahi la Grande-Bretagne et la France dans toutes les directions, enchaîné toute la Scandinavie, une grande partie de l'Allemagne, et se fraie sa route dans la Péninsule Italienne. Il y a quelque chose comme trois cents cercles ou clubs dans la cité de Philadelphie seule, et les spiritualistes, comme ils se nomment eux-mêmes, comptent dans notre pays près d'un million de croyants. Les tables tournantes, la nécromancie, la divination, devient une religion pour les uns, et pour d'autres un amusement. La maladie gagne toutes les classes, les ministres de la religion, les avocats, les médecins, les juges, les comédiens, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants. Le mouvement a ses feuilles trimestrielles, mensuelles, hebdomadaires, quelques-unes rédigées avec grand talent ; les esprits, par la plume des médiums, ont déjà fourni de nombreux écrits, et à peine cependant a-t-on fait, dans cette contrée, un sérieux effort pour comprendre ou arrêter le mouvement. Il sape terriblement la religion, détruisant des églises, prenant ses victimes dans toutes les dénominations, avec une sombre impartialité, et la masse de ceux qui ne sont pas sous son influence se contentent de nier, de rire, ou de s'écrier : « Tromperie, tromperie ! » C'en est une, je le sais maintenant, mais dans un autre sens que le leur. Le public ne m'a jamais soupçonné d'avoir concouru à engendrer la Rappo-Manie ; et les filles Fox, même jusque maintenant, ne soupçonnent point de rapport entre les fleurs que je leur ai données et les bruits mystérieux qu'elles entendirent, et personne n'a supposé qu'Andrew Jackson Davis, le plus remarquable des médiums américains, ait eu avec moi aucune relation. Il ne le soupçonne pas lui-même, cependant je l'ai magnétisé plus d'une fois, et c'est en obéissant à ma volonté qu'il a fait ses révélations. Le public n'a jamais attaché mon nom au mouvement, et même Priscilla n'a jamais su toute la part que j'y ai prise. J'ai eu mes instruments, d'aveugles instruments, dans tout le monde civilisé, avec qui j'ai opéré, et néanmoins il en est peu qui m'aient vu ou connu.

Mes lecteurs auront peut-être peine à croire à l'influence produite par des fleurs ; mais je les satisferai sur ce sujet avant de terminer mes confessions. Pendant que les filles Fox étaient ennuyées par ces bruits mystérieux, et commençaient à attirer l'attention des plus curieux et des plus crédules ; pendant qu'Andrew Jackson Davis, encore simple somnambule, dictait ses prodigieuses révélations, et que de savants docteurs disputaient pour savoir s'il les recevait d'un esprit blanc ou noir, s'il voyait réellement

ce qu'il prétendait voir dans son état de clairvoyance, ou transmettait seulement au scribe la leçon que de malins compères lui avaient donnée auparavant, et lui avaient fait apprendre par cœur, mon vieil ami M. Cotton allait expier cruellement la légèreté avec laquelle il avait parlé de Priscilla. Contrairement à ses habitudes, celle-ci alla un dimanche soir au service de la congrégation. En quittant l'assemblée, elle se mêla à la foule, et imperceptiblement heurta la petite-fille de M. Cotton, intéressante enfant de douze à treize ans. Ensuite elle s'écarta quelque peu, sauta dans sa voiture, et regagna sa maison. Le lendemain, la jeune fille, Clara Starkweather, éprouva des choses étranges. Tout paraissait s'attacher à ses doigts. Toutes les toilettes, manteaux, châles, semblaient voler vers elle avec une tendance irrésistible, et s'arranger sur son dos. Elle alla à la cuisine; le tisonnier, la pelle, les pincettes, les pots, les chaudrons, les seaux, les bassins, tout se mit à danser au devant et autour d'elle, et la poêle à frire s'attacha sur sa tête en guise de bonnet. Sa mère de la gronder, et elle, la pauvre enfant, de pleurer et de déclarer que ce n'était pas elle qui faisait tout cela, mais une femme étrange, fort belle, mais fort méchante qu'elle ne connaissait pas. La famille entière fut consternée. On sollicita l'intervention de M. Cotton, et il fut conclu que c'était un ensorcellement, ou une obsession du diable. Il convoqua tous les membres de sa famille dans son cabinet. C'était un homme courageux, bravant le diable, auquel, avec sa doctrine, il se croyait redoutable. « Nous devons, dit-il, résister au démon; le combattre par la prière. » Là-dessus, il s'assit devant sa table, où se trouvait une magnifique édition de la Bible. Il ouvrit le livre, pour y lire un chapitre avant de faire sa prière. Mais à peine l'avait-il ouvert qu'il se ferma violemment, et se levant, en apparence, de soi-même, appliqua sur la figure du ministre un rude coup, qui le renversa de son siège, l'étourdit presque, et puis se posa de soi, sur la tête de Clara. M. Cotton, bientôt remis du coup, se leva à la manière de sa secte, pour prier. Il ouvrait à peine les lèvres, lorsqu'on entendit un tel vacarme derrière les murailles, contre les portes, et sous le plancher, que chacune de ses paroles était complètement couverte. Il était impossible de continuer au milieu de ce tapage, qui menaçait de renverser la maison. Incontinent, sortit des rayons de la bibliothèque toute une édition de la Bible des familles, de Scott. Les différents tomes, se soutenant par eux-mêmes à quelque distance du plancher, se mirent, avec une grande adresse et même une grande science, à se terrasser, tandis que des bruits comme des moqueries et des rires

se faisaient entendre de plusieurs côtés. Le courageux vieillard fut contraint de reprendre son siège, mais soudain il se trouva assis sur le gril ardent du foyer. Vite il se lève, comme on le suppose bien, mais ne reçoit heureusement aucune blessure sérieuse. Bientôt à l'attraction succéda la répulsion. Tous les objets proches de Clara, au lieu d'être portés vers elle, furent repoussés et enlevés. Bientôt s'envolèrent une à une les diverses parties de sa toilette, et ce fut avec la plus grande difficulté qu'elle conserva de quoi couvrir sa nudité. La scène dura une heure, une heure avant que le calme se rétablît, avant que chaque chose reprît sa place, et M. Cotton commença à croire que c'était une illusion d'optique, et qu'il avait pu croire trop vite à la présence du diable. Toutefois les importunités ne furent que suspendues. La nuit suivante, tous les gens de la maison furent réveillés par de formidables coups retentissant sur les murailles, et sous le plancher de l'appartement où dormait Clara. Tout le monde se leva, et vola, en toilette de nuit, à sa chambre ; on la trouva sur son lit, sanglotant, et en apparence dans la plus grande désolation. Ses draps de lit, ses couvertures, et ses vêtements étaient dispersés dans la chambre, coupés en petites bandes, et entièrement abîmés. On entendit alors des bruits dans la bibliothèque. M. Cotton prit de la lumière, alla dans la chambre, et fut grandement étonné de la voir envahie par une demi-douzaine de figures d'hommes et de femmes bizarrement habillés, tous assis, et écoutant avec des visages graves le discours inintelligible d'un autre fantôme en costume de pasteur genevois debout devant la table où était ouverte la grande Bible de M. Cotton. Celui-ci, d'abord un peu effrayé, recueillit tout son courage et s'avança. Il alla droit au sinistre personnage, qui paraissait avoir usurpé ses fonctions, et plaça intrépidement la main sur son épaule. A l'instant sa lumière s'éteignit, et il reçut un coup qui l'étendit par terre. Bientôt il se remit, passa dans une autre chambre chercher une autre lumière, et retourna.

Les fantômes étaient encore là, mais il vit maintenant ce que c'était. Le ministre supposé était un énorme in-folio de théologie, qui avait pris une forme humaine, au moyen de pièces de tapis, d'un de ses habits, d'une paire de ses pantalons et de sa propre robe. Les autres figures étaient aussi des volumes de sa bibliothèque allongés, couverts de la même manière, et habillés avec les vêtements de divers membres de la famille. Les livres se dépouillèrent, se remirent dans les rayons, et les vêtements retournèrent à leur garde-robe respective. Il n'y eut pas d'autre tumulte cette nuit.

Le lendemain, tandis que toute la famille était à dîner, la table, avec tout ce qui s'y trouvait, monta soudain au plafond, et puis tomba subitement sur le plancher avec un bruit qui ébranla toute la maison, mais sans accident, ni sans rien déplacer. Le soir, pendant qu'assis autour de la table, on écoutait M. Cotton lire un chapitre de la Bible, on entendit de nouveau des coups terribles par toute la chambre, et Clara fut emportée par une main invisible au plafond, et descendue à terre, la tête en bas. Un moment après, elle s'éleva de nouveau, et demeura suspendue au plafond par les pieds. Au bout d'une heure le désordre cessa, et la famille fut en paix. Durant trois semaines, il se renouvela, variant chaque jour de caractère.

Priscilla m'en fit parvenir le récit, et je crus mon vieil ami suffisamment châtié. Je ne voulais pas, toutefois, donner alors trop d'éclat aux tours extraordinaires que je me permettais de jouer. M. Cotton était sûr que c'était l'œuvre du démon, de la sorcellerie, et il n'hésita pas à en accuser Priscilla. Il avait essayé de la faire prendre par les autorités comme une sorcière, mais il avait échoué ; car quoique les lois de la Pensylvanie reconnussent alors, sinon à présent, la sorcellerie comme une offense condamnable, il aurait été impossible de trouver dans la cité un magistrat qui ne crût la sorcellerie imaginaire, et que le ministre qui la pensait réelle avait besoin d'un bon régime et d'un traitement médical. Je n'aimais pas néanmoins que le nom de Priscilla fût associé par les commères aux phénomènes de cette nature, et je lui enjoignis de cesser la punition et de rétablir toutes choses dans leur état primitif. La nuit qu'elle reçut mon ordre, le vacarme cessa, Clara fut tranquille, et la famille aussi. Le matin, en se levant, on parcourut la maison, et on ne découvrit point la moindre trace du désordre antérieur ; tout était à sa place ; les vêtements et les literies coupés en rubans, étaient restaurés ; plus la moindre apparence du dommage causé précédemment. Clara parfaitement remise n'avait pas le moindre souvenir de ce qui était arrivé à elle et à sa famille, durant le temps où elle avait été si désolée. Même la famille, et M. Cotton avec les autres, se mit à douter si elle n'avait pas été le jouet de quelque bizarre hallucination, et si les désordres avaient réellement existé.

Ces événements paraîtront peut-être incroyables à plusieurs, mais il y a mille exemples de faits semblables, aussi bien constatés qu'aucun autre fait quelconque. Qu'on me permette de rapporter un exemple encore plus merveilleux, arrivé en 1849, au presbytère de Cideville, en France, dans le département de la

Seine Inférieure, et devenu indirectement le sujet d'enquêtes judiciaires. « Le curé de Cideville rencontra à la maison d'un de ses paroissiens malades, un individu, nommé G..., auquel tout le pays accordait depuis longtemps une réputation de guérisseur émérite et de docteur ès sorcelleries. Un premier malade paraissant s'être assez mal trouvé du traitement mystérieux, M. le curé aurait cru devoir cette fois formuler un blâme énergique en renvoyant le guérisseur. Tout en serait resté là, mais comme, de son côté, dame justice se mêle de beaucoup de choses en ce pays, G... se voit un jour appréhendé au corps et condamné, pour méfaits du même ordre, à une ou deux années de prison. Il rapproche aussitôt le blâme du curé de la correction de la justice, prononce, dit-on encore, quelques menaces contre l'ennemi qu'il soupçonne, et plus tard, lorsque l'heure de la vengeance est arrivée, le berger Thorel, son disciple et son ami, fait entendre à son tour que M. le curé pourra bien s'en repentir, et que lui, Thorel, ne sera dans tout cela que le mandataire de son maître et l'exécuteur de ses hautes œuvres.

» Deux enfants sont élevés au presbytère de Cideville. L'un a douze ans, l'autre quatorze ; tous deux se destinent au sacerdoce ; tous deux sont fils d'instituteurs, honnêtes, religieux, considérés dans le pays, et paraissant avoir hérité toutes les bonnes qualités de leurs parents ; tous deux enfin sont une consolation et peut-être une cause d'aisance pour le curé qui prend soin de les élever, les chérit et se promet bien de les garder le plus longtemps qu'il le pourra.

» Que vont devenir en tout ceci ces deux pauvres enfants ? Vont-ils servir d'instrument à la vengeance annoncée ? On ne pourrait rien préciser à ce sujet, sans les aveux subséquents du coupable ; seulement on voit à une vente publique, et grâce à la foule qu'elle entraîne, le berger s'approcher du plus jeune des enfants, qui du reste ne le connaît pas le moins du monde, et, peu d'heures après... les événements commencent.

» Voici maintenant ce qui résulte des dépositions de vingt témoins assignés, interprètes fidèles de beaucoup d'autres non convoqués et qui n'eussent pas été moins explicites.

» Tout aussitôt après la rentrée de cet enfant, une espèce de *trombe* ou bourrasque violente vient s'abattre sur le malheureux presbytère, puis, à la suite de cette bourrasque, des coups semblables à des coups de marteau ne cessent de se faire entendre dans toutes les parties de la maison, sous les planchers, sur les plafonds, sous les lambris.

» Tantôt ces coups sont faibles, brefs et saccadés, tantôt ils sont d'une force à ébranler la maison, qui parait vouloir tomber *en démeuce* (ruine), comme on entendit le berger le prophétiser dans un moment de franchise. Ces coups prennent même une telle extension, qu'on peut les entendre à deux kilomètres de distance, et qu'une grande partie des habitants de Cideville, *cent cinquante personnes*, a-t-on dit, se rendent au presbytère, l'entourent pendant de longues heures et l'explorent en tous sens, sans pouvoir en découvrir la cause.

» A ce phénomène déjà si remarquable viennent encore s'ajouter mille autres, qui le sont bien davantage. Ainsi, pendant que ces bruits mystérieux poursuivent leur incessant concert, pendant qu'ils se font entendre à chaque point indiqué, ou reproduisent en cadence le rythme exact de tous les airs qu'on leur demande, les carreaux se brisent et tombent en tous sens, les objets s'agitent, les tables se culbutent ou se promènent, *les chaises se groupent et restent suspendues dans les airs*, les chiens sont jetés à croix ou pile au plafond, les couteaux, les brosses, les bréviaires s'envolent par une fenêtre et rentrent par la fenêtre opposée, *les pelles et les pincettes quittent le foyer et s'avancent toutes seules* dans le salon, les fers à repasser, qui sont devant la cheminée reculent, et *le feu les poursuit* jusqu'au milieu du plancher, des marteaux volent en l'air avec force et se déposent sur le parquet avec la lenteur et la légèreté qu'une main d'enfant pourrait imprimer à une plume, tous les ustensiles d'une toilette quittent brusquement le chambranle sur lequel on vient de les déposer, et s'y replacent instantanément d'eux-mêmes ; d'énormes pupitres s'entre-choquent et se brisent ; bien plus, un d'entre eux, chargé de livres, arrive violemment et horizontalement jusqu'au front d'un témoin honorable, M. R. de Saint-V..., et là, sans le toucher, et abandonnant brusquement toutes les lois connues de la gravitation, tombe perpendiculairement à ses pieds.

» Une dame, M<sup>me</sup> de Saint-V..., dont il est impossible de suspecter le témoignage, et qui, en raison de la proximité du château qu'elle habite, avait été témoin de vingt expériences analogues, se voit un jour *tirée* par la pointe de sa mante, sans qu'elle puisse apercevoir la main invisible qui la tire ; le maire du village reçoit à son tour un coup violent sur la cuisse, et au cri que cette violence lui arrache, on répond par une caresse bien-faisante qui lui enlève à l'instant toute douleur.

» Un autre témoin, propriétaire à quatorze lieues de distance, se

transporte à Cideville à l'improviste, et sans en avoir prévenu qui que ce soit ; après une nuit passée dans la chambre des enfants, il interroge le bruit mystérieux, le fait battre à tous les coins de l'appartement, et pose avec lui toutes les conditions d'un dialogue ; un coup, par exemple, voudra dire oui, deux coups voudront dire non, puis le nombre des coups signifiera le nombre de lettres, etc., etc. Cela bien convenu, le témoin se fait frapper toutes celles qui composent ses nom, prénoms et ceux de ses enfants, son âge et le leur, par an, mois, jours, le nom de sa commune, etc., etc. Tout cela se frappe avec tant de justesse et de rapidité, que le témoin se voit lui-même obligé de conjurer l'agent mystérieux d'y apporter plus de lenteur, afin qu'il puisse vérifier tous ses dires, qui se trouvent enfin de la plus complète exactitude. Ce témoin, c'était l'auteur de ce récit.

» Evidemment, pour expliquer toute cette science, les sceptiques se rejettent sur l'astucieuse et facile prévoyance du jongleur, qui aurait ainsi deviné notre visite et notre interrogatoire, même les interrogatoires musicaux, avant que nous en eussions eu la pensée. Mais voici venir un autre témoignage, contre lequel l'explication, des sceptiques sera radicalement impuissante. Un prêtre, un vicaire de Saint-Roch, M. l'abbé L..., se trouvant par hasard et de passage à Yvetot, se transporte à Cideville, toujours à l'improviste, et voici qu'aux mêmes questions posées par son frère, entièrement inconnu comme lui dans le pays, les réponses arrivent avec la même rapidité, la même exactitude, toutefois, avec cette particularité curieuse, que cette fois-ci c'est l'interrogateur qui ignore, et ne peut vérifier les détails fournis par la réponse.

» On lui dit bien et l'âge et les prénoms de sa mère et de son frère, mais il ne les sait plus ou même ne les a jamais sus. N'importe, il en prend note exacte, et, de retour à Paris, il court à la mairie, consulte les registres de l'état civil, et trouve entre eux et les révélations de Cideville une conformité littérale. Que deviennent alors les objections faites au témoin précédent ? que devient encore l'explication *par la communication des pensées* ?

» Même et bien plus grande difficulté pour expliquer la minutieuse exactitude des réponses faites à deux propriétaires, MM. de V..., venus de la ville d'Eu tout exprès, et se faisant dire, avec tous leurs noms et prénoms, le nombre de leurs chiens, de leurs chevaux, leurs habitudes, leur costume, etc. Les mêmes phénomènes se trouvent constatés en outre dans la lettre du docteur M..., de Bacqueville. En lisant cette lettre si franche et si loyale

d'un homme de science, venu peut-être avec des intentions et des pensées bien différentes, nous n'avons pu nous empêcher de la comparer avec les assertions de quelques hommes de foi, et toutes nos comparaisons se sont trouvées à l'avantage du savant. Ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas la dernière. Nous le verrons plus tard.

» Mais tous ces phénomènes, quelque étonnants qu'ils soient, s'effacent, comme intérêt, auprès de ceux offerts par le malheureux enfant que l'on croit *touché* par le berger. Ce sont les plus importants à nos yeux, parce que nous les retrouvons constamment dans cette bizarre pathologie analysée dans nos précédents chapitres, et dont la docte faculté commence à enregistrer une partie, n'osant pas, toute déconcertée qu'elle en est, l'enregistrer tout entière. Ici, par exemple, nous retrouvons ce que nous avons déjà tant de fois constaté, c'est-à-dire cet envahissement de tout le système nerveux, ce poids insolite sur les épaules de l'enfant, cette compression de la poitrine, dont se plaignaient nos trembleurs des Cévennes, et que MM. les docteurs cherchent toujours à nous expliquer par l'éphialte. De plus, cet enfant voit toujours derrière lui l'ombre d'un homme en blouse, qu'il dit ne pas connaître, jusqu'au jour où confronté avec Thorel, il s'écrie : « Voilà l'homme. » Mais écoutez bien ceci ! au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir aperçu distinctement derrière lui *une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur fluidique*.

» Les autres avaient vu plusieurs fois cette même vapeur, au moment où ils la poursuivaient, *serpenter en tous sens*, avec une sorte de sifflement très-léger, *puis se condenser visiblement et s'échapper comme un courant d'air* par les fentes de l'appartement ; M. de V... l'entendait, lui, sans rien voir, et l'entendait, dit-il, comme on entend *le frôlement d'une robe*.

» Quant à l'enfant, son état nerveux s'aggrave encore quelquefois. Ainsi, on le voit un jour (tous les ecclésiastiques présents l'attestent) tomber en convulsions, puis dans une sorte de syncope extatique dont rien ne parvient à le tirer pendant plusieurs heures, et qui fait croire à sa mort. Cet état inspire les plus grandes alarmes à tous ceux qui l'entourent, ils se mettent en prière et l'enfant revient à lui.

» Un autre jour (mais oserons-nous le raconter) ? — Oui, car nous avons juré de dire la vérité tout entière, — l'enfant accuse une hallucination bien autrement singulière ; il dit voir une *main noire* descendre par la cheminée, et s'écrie qu'elle lui donne

un soufflet. Cette main, nous nous hâtons de déclarer que personne ne la voit, mais on entend le bruit du soufflet, on voit la joue devenir et rester longtemps rouge, et, dans sa naïveté, l'enfant s'élançait au dehors, espérant revoir cette main sortir par le haut de la cheminée.

» Continuels. Fatigués, et de plus extrêmement affligés de l'état de ce pauvre enfant et du fâcheux effet qui doit en résulter, pour la religion d'abord, et pour M. le curé de Cideville ensuite, MM. les ecclésiastiques, réunis à ce dernier, se demandent un soir comment, les prières ne paraissant pas suffisantes, ils pourraient parvenir à se débarrasser de leur ennemi? L'un propose une chose, l'autre en propose une autre, un troisième déclare avoir lu, dans les traités spéciaux sur la matière, précisément ce qu'un savant académicien affirme avoir donné souvent à penser aux esprits les plus sensés, à savoir, que ces ombres mystérieuses redoutaient la pointe du fer; dès lors on n'hésite plus, et, au risque de glisser un peu dans la superstition, on se met à l'œuvre à l'instant. On se munit de très-longues pointes, et partout où le bruit se fait entendre, on les enfonce le plus lestement possible. Mais comme il est difficile de frapper juste, en raison de la subtilité de l'agent, plusieurs pointes sont donc enfoncées sans résultat apparent, et l'on va probablement y renoncer, lorsque tout à coup, une d'elles ayant été chassée plus habilement que toutes les autres, une *flamme vient à jaillir*, et, à la suite de cette flamme, une fumée tellement épaisse qu'il faut ouvrir toutes les fenêtres, sous peine d'une prompte et complète asphyxie. La fumée dissipée et le calme succédant à une si terrible émotion, on revient à un mode d'adjuration qui paraît si sensible. On reprend les pointes, et on enfonce; un gémissement se fait entendre; on continue, le gémissement redouble; enfin on distingue positivement le mot *pardon*... — « Pardon ! » disent ces messieurs; oui certes, nous te pardonnons, et nous » ferons mieux, nous allons passer toute la nuit en prières, pour » que Dieu te pardonne à son tour... ; mais à une condition, c'est » que, qui que tu sois, tu viendras demain toi-même, en per- » sonne, demander pardon à cet enfant... — Nous pardonnons-tu » à tous? — Vous êtes donc plusieurs? — Nous sommes cinq, » y compris le berger. — Nous pardonnons à tous. » Alors tout rentre dans l'ordre au presbytère, et cette terrible nuit s'achève dans le calme et la prière.

» Le lendemain, dans l'après-midi, on frappe à la porte du presbytère; elle s'ouvre, et Thorel se présente; son attitude est

humble, son langage embarrassé, et il cherche à cacher, avec son chapeau, des écorchures toutes saignantes qui couvrent son visage. L'enfant l'aperçoit et s'écrie : « Voilà l'homme ! voilà l'homme qui me poursuit depuis quinze jours ! — Que voulez-vous, Thorel ? lui dit M. le curé. — Je viens... je viens de la part de mon maître chercher le petit orgue que vous avez ici. — Non, Thorel, non, on n'a pas pu vous donner cet ordre-là ; encore une fois, ce n'est pas pour cela que vous venez ici ; que voulez-vous ? Mais auparavant, d'où vous viennent ces blessures ? qui donc vous les a faites ? — Cela ne vous regarde pas, je ne veux pas le dire. — Dites donc ce que vous voulez faire ; soyez franc, dites que vous venez demander pardon à cet enfant ; faites-le donc, et mettez-vous à genoux. — Eh bien ! pardon, dit Thorel, en tombant à genoux. » Et, tout en demandant ce pardon, il se traîne et cherche à saisir l'enfant par sa blouse. Il y parvient, et les témoins constatent qu'à partir de ce moment les souffrances de l'enfant et les bruits mystérieux redoublent au presbytère de Cideville. Toutefois, M. le curé engage Thorel à se rendre à la mairie ; il s'y trouve, et là, devant témoins, sans que personne lui dise de le faire, *il tombe à genoux trois fois et demande encore pardon.* « De quoi me demandez-vous pardon ? lui dit le curé ; expliquez-vous. » Et Thorel de continuer ; mais, tout en demandant pardon, il fait comme au presbytère, il se traîne sur ses genoux et cherche à toucher le curé comme il avait fait à l'enfant. « Ne me touchez pas, s'écrie celui-ci, au nom du ciel ne me touchez pas, car je vous frappe ! » Vaine menace, Thorel avance, avance toujours, jusqu'à ce que M. le curé, acculé dans un angle de la pièce, se voie forcé, pour sa légitime défense, de lui asséner trois coups de canne sur le bras. Comme on le pense bien, ces coups de canne vont jouer un grand rôle dans le procès ; on les exploitera tout à l'heure ; néanmoins Thorel revient à la charge, et cette fois c'est chez le maire qu'il retourne. Il le prie, le conjure, l'embrasse en pleurant et lui dit : « Priez donc M. le curé que les affaires en restent-là. » Une autre fois, il lui avoue que tout cela remonte à G... « Il est sorti de prison, lui dit-il, il est venu me voir ; il en veut à M. le curé, parce qu'il l'a empêché de gagner son pain en le renvoyant de chez un malade de la commune qu'il voulait guérir. M. le curé a eu tort, ajoute-t-il, car G... est un homme très-instruit, très-savant, *il peut lutter contre un prêtre.* M. le curé voudrait bien, lui, qu'on l'instruisît, et *s'il voulait payer un café,* je le débarrasserais de tout ce qui se passe au presbytère. »

» Ainsi donc, il est impossible à un coupable de s'avouer plus

coupable, et cet homme, qui réclame douze cents francs de dommages et intérêts, ferait tout cesser *pour un café!* A ceux qui lui reprochent sa conduite, il répond : « Je le veux ainsi, moi, cela me plaît comme cela. » A ceux qui lui demandent pourquoi il choisit pour victime un pauvre enfant innocent, au lieu de s'en prendre au curé, il répond : « Vous ne voyez donc pas que M. le curé peut vivre avec ces deux enfants-là ; il faut qu'ils partent, ils partiront, et alors tout sera fini. » Encore une fois, il se vante avant, il se vante pendant, il se vante après ; que veut-on de mieux pour constituer le *confitentem reum* ?

» Puis viennent tous les antécédents de Thorel, desquels il résulte qu'il n'en est pas à son premier coup d'essai. « Ainsi, il prédit aux gens des faits en dehors de toute prévision, qui leur arriveront, dit-il, avant vingt minutes, et ces faits arrivent avant les vingt minutes. » Un autre témoin déclare « que, se trouvant aux champs avec Thorel, celui-ci lui disait : Chaque fois que je frapperai du poing sur ma cabane, tu tomberas, et, à chaque coup de poing, cette personne tombait et sentait alors *quelque chose* lui serrer la gorge, l'étrangler et la forcer à tomber. Et cependant Thorel avoue toujours « qu'il y a du mal à faire cela. » Enfin, un dernier témoin déclare, conformément aux autres, que « se promenant avec les deux enfants et la sœur de M. le curé, au milieu des plaines, sur la route de Cideville à Auzouville, ils voyaient des cailloux, lancés par une force invisible, arriver droit à eux et tomber à leur pied sans pouvoir les frapper, etc. »

» Ne sont pas compris ici une multitude de détails qui, sans avoir été révélés à l'audience, n'en sont pas moins attestés, tels que les chaises groupées en l'air et sans soutien, les chiens lancés à croix ou pile, tous les meubles volant, les effroyables blasphèmes qui se faisaient entendre quand les enfants se mettaient en prière, et les menaces *hautement articulées* de leur *tordre le cou* ; menaces réalisées un soir, où l'un de ces malheureux enfants sentit deux mains lui prendre la tête et la retourner avec une telle violence, que les témoins de cette singulière contorsion durent porter secours à la victime, sans quoi elle périssait.

» On a trouvé les phénomènes de Cideville trop *badins* ; que dit-on de celui-ci ?

» Sans aucun doute, il eût été beaucoup plus dramatique que M. le curé de Cideville et les deux pauvres enfants fussent restés sur la place, mais que voulez-vous ? Celui qui disait à l'oppressé de Job : « Je t'abandonne tout ce qu'il a, mais tu ne toucheras pas à sa vie, » aura signifié ici la même défense. Après

tout, cependant, *une maison frémissant sur elle-même, un cauchemar de deux mois, des convulsions fréquentes et qui font croire à votre mort, un spectre en permanence, la vue de fluides mystérieux*, puis, à la suite de tout cela, un long scandale et la suspicion toujours pesant sur un malheureux prêtre et sur deux enfants destinés au sacerdoce... quelles plaisanteries !

» La science, elle, les a trouvées infiniment trop sérieuses, car elles ramenaient à l'état de doute toutes les questions qu'elle croyait résolues, et elle a cru que, si l'on adoptait ces faits, il ne s'agirait rien moins que d'une révolution fondamentale et complète.

» Nous terminerons donc, en disant que tous ces faits se sont reproduits journellement, pendant deux mois et demi, du 26 novembre 1850 au 15 février 1851, époque à laquelle monseigneur l'archevêque crut devoir, dans sa prudence, éloigner les deux enfants de ce presbytère de Cideville, où ils avaient trouvé jusque-là de bons exemples, de bonnes leçons et tous les moyens possibles d'atteindre le double but, si grave et si religieux, auquel ils ne cesseront probablement pas d'aspirer. La décision de Monseigneur est telle qu'on pouvait l'attendre de la profonde sagesse de ce prélat, elle a coupé court à tout scandale, ou plutôt à tout prétexte de scandale, car, à partir de ce jour, tous les bruits ont cessé (1). »

## XI. — DIGNE D'ATTENTION.

Je fus longtemps encore sans acquérir aucune lumière nouvelle sur la nature essentielle de l'agent avec lequel j'opérais, et mon esprit restait incertain si c'était une personne spirituelle, surhumaine et invisible, ou une simple force constitutive de la nature, aux ordres de tout homme qui sait se servir de ses propres facultés. Les réponses que j'obtins à mes questions étaient vagues, contradictoires, peu satisfaisantes. J'étais sûr de faire ce qui aux yeux de l'ignorance et de la superstition s'appelle communiquer avec le diable, et pratiquer ce qui avait été dénoncé, et, dans des temps antérieurs, puni par la loi civile comme sortilège et sorcellerie. Jusque là, c'était clair et incontestable. Mais le monde

(1) *Pneumatologie*. — *Des Esprits*, par le marquis Eudes de Mirville.

entier n'avait-il pas mal compris la vraie nature de ce qu'il condamnait comme sorcellerie, sortilège, maléfica et magie? N'avait-il pas sans nécessité supposé un agent surnaturel, et un agent mauvais, là où il n'y avait qu'un agent naturel, bon et bienveillant?

L'importance de cette question pour la religion chrétienne était évidente, et je comprenais parfaitement le sens de ce que Voltaire disait, un jour, à un théologien : « Satan ! c'est le christianisme tout entier ; pas de Satan, pas de Sauveur ! » Et je sentais qu'il y avait du vrai dans ce qu'avait dit Bayle, le plus capable et le plus pénétrant des auteurs modernes opposés au christianisme : « Prouvez aux incrédules l'existence des esprits mauvais, et vous les forcerez par cela seul à admettre tous vos dogmes. » A tous les points de vue, le christianisme devait affirmer l'existence de Satan, et son intervention dans les affaires humaines, car, d'après sa doctrine, le Christ fut annoncé du ciel et vint dans le monde pour détruire le démon et ses œuvres. S'il n'y avait point de démon, la mission du Christ n'avait point de motif, point d'objet, et le christianisme était une fable.

C'est pourquoi tous les chrétiens, les catholiques affirmant l'infailibilité et l'autorité de l'Eglise, et les protestants soutenant seulement l'infailibilité et l'autorité de la Bible, devaient confesser l'existence des esprits mauvais, et la réalité de l'obsession, de la possession diaboliques, de la sorcellerie, du sortilège, et de la magie, dans le sens vulgaire et infamant de ces mots. Pour ce qui est des catholiques, il n'y a point le moindre doute. L'Eglise reconnaît ouvertement, sans équivoque, l'existence de Satan, comme le prouvent les prières et les cérémonies du baptême, aussi bien que la signification du sacrement lui-même ; et non-seulement son existence, mais son pouvoir sur l'homme naturel et même sur les objets matériels. Ainsi lorsque le prêtre, en administrant le sacrement de baptême, souffle doucement trois fois dans la figure de l'enfant, il s'écrie : « Sors de lui, esprit impur, et fais place au Saint-Esprit, le Paraclet ; » puis, après la prière *Deus patrum nostrorum*, il dit : « Je t'exorcise, esprit immonde, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, afin que tu sortes et t'éloignes de ce serviteur de Dieu. Car celui-là te le commande, esprit maudit, qui marcha à pieds secs sur la mer et tendit sa main droite à Pierre qui sombrait. Donc, démon maudit, reconnais la sentence portée contre toi, et rends honneur au Dieu vivant et véritable, rends honneur à Jésus-Christ, son fils, et au Saint-Esprit ; et retire-toi de ce serviteur de Dieu, parce que son Dieu

et Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné l'appeler à sa sainte grâce et bénédiction, et à l'eau régénératrice du baptême. » On demande au postulant avant de lui donner le baptême : « Renonces-tu à Satan ? » et il répond : « J'y renonce. — Et à toutes ses œuvres ? — J'y renonce. — Et à toutes ses pompes ? — J'y renonce. » De même, en exorcisant le sel qu'on emploie dans l'administration du sacrement, le prêtre dit : « Je t'exorcise, créature du sel, au nom de Dieu le Père tout-puissant, et par la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par la vertu du Saint-Esprit ; je t'exorcise par le Dieu vivant, par le Dieu vrai, par le Dieu saint. » Le tout se fait dans la supposition que Satan doit être chassé, délogé, et céder, pour ainsi dire, la place au Saint-Esprit, afin de répandre dans le baptisé la grâce de Jésus-Christ ; de sorte que le Saint-Esprit habite désormais le cœur du baptisé, à la place de Satan, qui jusque-là exerçait sur lui un empire absolu. L'Eglise a aussi ses exorcistes, et ses formules pour exorciser les esprits mauvais.

La Bible n'est ni moins claire ni moins explicite sur ce sujet que l'Eglise. Elle enseigne que Satan, sous la forme d'un serpent, séduisit Eve, lui fit manger du fruit défendu ; elle rapporte les opérations des magiciens d'Egypte ; elle défend la nécromancie et l'évocation des morts, et ordonne aux Juifs de ne point laisser vivre de sorcières ; elle déclare que tous les dieux des gentils sont des démons, nous dit que le démon est le prince de ce monde, qu'il rôde comme un lion cherchant qui dévorer, nous engage à résister au démon de manière à le faire fuir. Saint Paul nous parle du prince et des puissances de l'air qui nous assiègent, et contre qui nous devons résister vaillamment, revêtus de toute l'armure de Dieu. Elle parle, en outre, de démoniaques, de personnes possédées de démons ; parmi les œuvres merveilleuses attribuées à Jésus-Christ, est celle de chasser des démons. Tous les chrétiens donc doivent admettre l'existence du diable, et des esprits mauvais, qui peuvent se mêler, et qui en effet se mêlent aux hommes, les harcèlent, et quelquefois en prennent réellement possession. Un récent auteur français, chrétien sincère, l'a bien compris : « La question, dit-il, au point de vue chrétien, n'est nullement indifférente, mais c'est, pour ainsi dire, la question-mère, la question des questions. Il ne s'agit de rien moins que de décider si la Bible et l'Eglise se sont ou ne se sont pas trompées sur un de leurs principes fondamentaux. Car pour un homme rempli de sentiments chrétiens, et qui respecte en même temps l'évidence, la question est fort grave. Elle touche à toute la foi,

ni plus ni moins, et comme il serait malséant de supposer, dans les saintes Ecritures, que l'on dit inspirées, des manières de parler, ou des complaisances pour le siècle, ou des restes d'ignorance, nous sommes autorisés à dire que s'il était démontré qu'au temps de Pharaon, la Bible prit de simples et misérables jongleurs pour de vrais *magiciens*, de pauvres charlatans pour des *enchan-teurs*, quelques prêtres imbéciles et menteurs pour les faux dieux des Gentils, de simples momeries pour de réelles *évo-cations*; s'il était prouvé que Jésus-Christ, en donnant à ses disciples le pouvoir et la manière de chasser les démons, se trompât sur un fait de pure physiologie; s'il était prouvé que l'Eglise en instituant l'exorcisme, avec de savantes et rigoureuses formules, et le prati-quant depuis dix-huit siècles, s'est trompée durant toute cette période, — nous sentirions que c'en est fait du christianisme; nous le regarderions comme condamné, et nous hâterions de re-jeter une autorité si peu judicieuse, et si peu digne de confiance. » Les chrétiens peuvent, sans doute, discuter tel ou tel cas particu-lier, et dire que l'évidence de l'intervention diabolique, dans telle ou telle circonstance particulière, n'est pas concluante; mais ils ne peuvent, sans renoncer à leur foi, et devenir des Sadducéens nier la possibilité de cette intervention, ou la dire impossible. Ils doivent la reconnaître possible, probable, et susceptible d'être prouvée; et par conséquent, lorsque, dans un cas particulier, l'évidence est suffisante pour établir la réalité de toutes autres classes de faits, ils sont tenus, en qualité d'êtres raisonnables, de l'admettre. Il n'y a, et il ne saurait y avoir pour eux de difficulté à *priori*, car ils croient déjà à la réalité des agents sataniques, capables de produire les phénomènes mystérieux qu'ils sont ap-pelés à examiner. Aussi, dans les âges et les pays où personne ne doutait du Christianisme, tous les hommes de science, les mé-decins, les magistrats, comme le clergé et le peuple, admettaient, sans résistance, le caractère satanique des phénomènes sembla-bles à ceux qui se produisent de nos jours.

Mais si la foi à la réalité de l'intervention diabolique tient à l'essence du Christianisme, le moyen le plus infallible de se débarrasser du christianisme et de ses rigueurs, était de nier cette réalité, et d'expliquer les phénomènes où communément cette intervention était crue évidente, selon les principes physio-logiques ou d'autres principes naturels. C'est à ce but qu'a visé la science, surtout la science médicale, durant les deux cents der-nières années. Il a été poursuivi par les prétendus savants et phi-losophes du dernier siècle, et de nos jours par les jurisconsultes,

et même par un grand nombre de ministres chrétiens. Des hommes de lettres comme sir Walter Scott, des fondateurs de nouvelles sectes, comme Hosea Ballou de Boston. Les théologiens néologistes ; et ce « quatrième levier, » — le journalisme, se sont étudiés à raisonner, à expliquer ou à ridiculiser tout ce qui touchait à la démonologie, et à faire croire au monde qu'il n'y a point de diable, que les mauvais esprits ne sont que les créatures à cervelle désordonnée, que les apparitions ou les esprits ne sont que des hallucinations, la possession une espèce particulière de démence ou de folie, et la magie du charlatanisme ou de la prestidigitation. Tout cela était admirable pour des esprits antichrétiens, d'autant plus qu'une certaine partie du clergé semblait y donner son appui.

Néanmoins, le procédé n'était pas universellement efficace. Il pouvait émanciper les classes intelligentes, mais non point le peuple. La dernière moitié du dix-huitième siècle, — siècle antichrétien dans ses lumières, dans sa philosophie, sa science physique, et son matérialisme, — se fit remarquer par les phénomènes mystérieux habituellement appelés diaboliques, beaucoup plus qu'aucune autre période depuis la diffusion du christianisme dans l'empire romain, à l'exception toutefois du seizième siècle. Weisshaupt, Mesmer, Saint-Martin, et Cagliostro, contribuèrent aux révolutions et aux convulsions de la société européenne à la fin de ce siècle, plus que Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Mirabeau, et leurs adeptes. Ces derniers eurent sans doute une fâcheuse influence, mais faible et limitée. Ce ne furent pas eux qui soulevèrent toutes les classes, produisirent cette démence révolutionnaire, cette fureur sauvage et indomptable du peuple que nous vîmes partout, et principalement à Paris, la cité la plus polie et la plus civilisée du monde. Les masses étaient possédées, entraînées çà et là comme un tourbillon, à l'œuvre terrible de destruction, par une puissance mystérieuse qu'ils ne comprenaient pas, et par une force à laquelle ils ne pouvaient plus résister après y avoir cédé une fois.

Vous le sentez à la lecture de ces terribles événements. Il vous semble que Satan et tout l'enfer étaient déchaînés. Les historiens de cette ancienne révolution française, tels que Mignet, Thiers, Lamartine, Carlyle, sentent tous qu'il y eut là quelque chose de fatal, et ils ont été amenés tous, hormis le dernier, à invoquer, pour la défendre, la fatalité. Les historiens royalistes et catholiques, qui la condamnent, ne semblent jamais en saisir l'esprit. Ils déclament, dénoncent, trouvent à accuser d'un côté, à accuser

de l'autre, tantôt telle action, tantôt telle autre, mais ils n'expliquent rien, ne résolvent aucun problème qui se présente, et ils abandonnent le tout à l'état de mystère ou d'énigme. Les mêmes phénomènes, sous une échelle plus restreinte, se remarquèrent dans les révolutions de 1848. Partout apparaissait un pouvoir invisible visiblement à l'œuvre. Le bon, l'excellent père Bresciani expliquerait tout cela par les sociétés secrètes. C'est en vain (1). Elles firent beaucoup, ces sociétés secrètes; mais comment expliquer l'existence de ces sociétés elles-mêmes, leurs horribles principes, et la fidélité de leurs membres à des choses qu'ils savent être mille fois plus oppressives que les institutions qu'ils attaquent? Ne me dites point que tous ces révolutionnaires étaient des démons

(1) A l'époque où parut *L'esprit frappeur* (1854), le P. Bresciani n'avait point encore publié *Lionello*. On y lit, page 173 de l'édition Casterman : « Qu'ils rient, s'ils le veulent, ceux qui ne croient pas aux rapports intimes du démon avec les affiliés aux plus coupables mystères des sociétés secrètes, surtout quand ceux-ci se débattent dans la lutte de l'agonie. Ils ne riront pas ceux qui ont souvent assisté au lit des mourants. On pourrait donner en preuve un fait qui s'est passé en France, au milieu des fureurs de la Montagne, après l'expulsion de Louis-Philippe, en 1848. Ces hommes sauvages assiégeaient, avec force hurlements et blasphèmes, la maison du curé d'un faubourg de Paris : le curé, vieillard vénérable et pieux, les voyant s'agiter furieusement sur la place, mit son étole, prit de l'eau bénite, lut sur eux les exorcismes, et, par l'ouverture des fenêtres, les aspergea de l'eau sainte. Il a raconté lui-même à un personnage digne de foi, de qui nous tenons ce récit, qu'à chaque aspersion, leur fureur diminuait, et que, sans autres causes apparentes, ils s'en allèrent, l'un après l'autre, de divers côtés. » Et dans *Le juif de Vérone*, édition annotée et publiée aussi après l'ouvrage du docteur Brownson, le P. Bresciani ajoute, tome II, page 298 : « Nous avons dans Ursule, une preuve de plus des sacrilèges commis dans ces jours funestes. Si je ne craignais pas d'exciter la compassion des sages, je dirais en confiance qu'une de ces malheureuses, revenue à elle-même, et encore détenue en prison, a confirmé l'apparition visible du démon, au moment où un de ces impies se consacrait à lui comme à son Dieu. A Rome, on en parlait au moment du fait, mais je n'en tenais pas compte : maintenant que cette convertie nous dit « qu'elle était présente, qu'elle a vu un monstre sortir de dessous l'autel où était l'infâme idole, courir rapidement dans la salle, laisser après lui une fumée épaisse et une puanteur insupportable; que l'adorateur s'enfuit comme devant la foudre, que les autres femmes et les hommes restèrent glacés de stupeur, et, en un clin d'œil, se sauvèrent de ce réduit infernal; » à tous ces détails, je ne dis pas : « Croyez; » mais ne riez pas trop vite, et ne criez pas au moins : « A l'imposture. »

Il est aisé de voir par ces passages que le P. Bresciani est tout à fait d'accord sur ce point avec le docteur Brownson, et qu'il attribue, comme lui, à l'esprit du mal, la plus grande partie de l'influence qu'exercèrent et qu'exercent encore les sociétés secrètes. Voir, pour plus de détail, *Le juif de Vérone*, *Lionello* et *La république romaine*. (Note du traducteur.)

incarnés, que froidement, avec réflexion, par des motifs et des influences humaines ordinaires, ils conçurent leurs plans, et mirent à exécution leur entreprise révolutionnaire. Il y eut dans leurs rangs des hommes de la plus haute intelligence, de la plus pure vertu, avec les sentiments les plus humains, des hommes que tous leurs antécédents, les tendances, les études, la profession, les intérêts, et je puis dire les convictions, plaçaient dans les rangs des conservateurs, et qui furent emportés par une force invisible, crièrent : *Liberté, Egalité, Fraternité*, et lancèrent les torches incendiaires contre les temples, les palais et les châteaux, qui les abritaient, comme si eux-mêmes n'en avaient pas été les auteurs, mais plutôt un esprit qui les possédait. On gagnait le mal sans savoir ni où, ni quand, ni comment. L'esprit révolutionnaire sembla flotter en l'air, et il y flottait en effet.

Sans Weishaupt, Mesmer, Saint-Martin, Cagliostro, vous ne sauriez expliquer la révolution de 1789, et sans moi et mes complices vous ne sauriez pas davantage expliquer celle de 1848. Il y eut à l'œuvre dans la première un pouvoir dont les fortes têtes se moquèrent, que nia la science, que la philosophie désapprouva, et que le clergé osa à peine affirmer. Il y eut là le puissant pouvoir, quel qu'il soit, qui un jour osa disputer l'empire du ciel au Tout-Puissant, et que tous les âges ont nommé Satan, qu'il faille l'appeler mauvais avec le chrétien ou bon avec le philanthrope, une personne avec le croyant, ou avec le mesmérisme une force première et constitutive de la nature. La France et l'Europe entière furent magnétisées. Ainsi en fut-il en 1848, quoique les convulsions extérieures fussent moins terribles.

Il est impossible d'amener la grande masse du peuple, n'importe de quel temps, à devenir, avec nos philosophes voltairiens, de véritables Sadducéens. D'abord, les écrits des philosophes et des académiciens n'arrivent pas à la multitude ; et puis, il se présente constamment des phénomènes qui, bien compris, donnent au sadducéisme un formel démenti. Au temps où les philosophes de la Rome païenne perdaient toute foi dans leur religion nationale, doutant presque de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et riant des augures et des devins, le peuple était plus superstitieux que jamais. Ce fut alors que les magiciens vinrent en foule d'Asie et d'Afrique dans la cité sainte, et qu'Isiac, Bacchic et d'autres superstitions orientales, avec toutes leurs impuretés et leur sauvage fanatisme, en comparaison desquelles la religion nationale était pure, raisonnable et morale, s'introduisirent et se répandirent comme une épidémie. Les lois des derniers empereurs

montrent combien, malgré tous ses efforts, l'autorité fut impuissante à les supprimer.

Maintenant, les ennemis du christianisme peuvent accepter les mystérieux phénomènes, généralement regardés comme diaboliques, et les expliquer, ainsi que les miracles de la Bible et ceux de l'Eglise, par des principes naturels ; et s'ils ne savent les expliquer par aucun principe naturel connu, en faire la base d'un nouveau ; en d'autres termes, inventer un principe, comme fit le baron Reichenbach, supposant un élément, une force qu'il appelle *od*. Et combien ne reconnaissent-ils pas l'origine réelle, spirituelle et surhumaine de ces phénomènes, mais les attribuent à de bons et non à de mauvais esprits, ou, ce qui est la même chose, prétendent que ce que le monde a adoré jusqu'ici comme bien, est le mal, et que ce qu'il a défendu comme mal, est bien. C'est-à-dire, que Satan est Dieu, et Dieu Satan.

Swedenborg, en fondant sa nouvelle Jérusalem ou nouvelle église, et Joe Smith, en fondant l'église des saints modernes, comme Mahomet au septième siècle, adoptèrent virtuellement ce dernier parti. Swedenborg, à la fin de sa vie, devint un somnambule, et se pouvait jeter dans ce que les mesméristes nomment demi-sommeil, dans lequel il était clairvoyant, et jouissait du pouvoir de la double vue. Il se crut prophète, et capable d'instruire les anges aussi bien que les hommes. Mais il croyait la puissance qu'il exerçait par lui-même, bonne et surnaturelle.

Ainsi en fut-il de Joe Smith, un pauvre diable, un paresseux déguenillé, entièrement incapable de concevoir, bien loin qu'il pût exécuter le dessein de fonder une nouvelle église. Il était ignorant, illettré, pusillanime, et de mauvaise réputation. Je connaissais sa famille, et lui aussi, dans mon adolescence, avant qu'il fût prophète. C'était une de ces personnes entre les mains de qui opère la baguette devinatoire, et lui et d'autres membres de sa famille passaient beaucoup de temps à chercher avec leur baguette des cours d'eau, des mines et des trésors cachés. Tout magnétiseur l'eût reconnu aussitôt pour un facile sujet. Il pouvait également, par des moyens artificiels, avec une sorte particulière de pierre, qu'il appelait *Urim et Thummim*, se jeter dans l'état du demi-sommeil, dans lequel seul il voulût ou pût prophétiser. Il paraissait alors un autre homme. Ordinairement son regard était morne, pesant, presque stupide ; son œil était sans expression, et il était grossier et même impie. Mais lorsqu'il consultait *Urim et Thummim*, et que l'esprit reposait sur lui, son visage s'illuminait, son œil brillait et étincelait comme un feu ardent, et il semblait

animé d'une vie et d'une énergie étrangères. Il était alors, comme me l'assura un de ses apôtres, « terrible à contempler. » La presse a répandu bien des absurdités sur l'origine de sa Bible, ou le livre de Mormon. La version la plus ridicule et la plus suivie, c'est que le livre fut écrit primitivement comme roman, par un certain Spalding, ministre presbytérien dans la Pensylvanie, et que Joe parvint à s'en procurer le manuscrit et le publia comme une nouvelle bible. Cette version se réfute par un simple aperçu du livre, qui renferme trop et trop peu pour avoir eu une pareille origine.

Dans son état normal Joe Smith n'eût jamais pu écrire les passages les plus saillants du livre de Mormon ; et un homme capable de le faire, n'eût jamais pu écrire quelque chose de si faible, de si sot, de si complètement insignifiant que le reste. Jamais personne n'eût pu songer à faire de cela un roman, et, avec un peu de talent, chacun en eût évité les défauts, sans pouvoir en atteindre les qualités.

L'origine du livre me fut expliquée par un des partisans de Joe, lequel tenait ce secret de la personne qui l'écrivit sous sa dictée. Il ne fut point emprunté à des plaques métalliques, comme on l'a dit généralement ; mais, en apparence, à une pierre particulière, que plus tard il nomma son *Urim et Thummim*, et qu'il employait dans sa divination. Il mettait la pierre dans son chapeau, placé sur une table, et, prenant un siège, il se cachait la figure dans son chapeau. Alors, plongé dans un demi-sommeil, il commençait à dicter, sous l'influence du pouvoir mystérieux qui se servait de lui ou qui l'assistait. Je demeurai près du lieu où se fit le livre. J'eus donc de nombreux moyens de rechercher toute la vérité, et j'en ai usé largement. Longtemps les prophètes et les chefs mormons vinrent me visiter dans ma demeure. Ils espéraient faire de moi un prosélyte, et me parlaient avec la plus grande franchise, avec une entière ouverture.

On attribua de nombreux miracles, ou ce qui paraissait être des miracles, — miracles tels que peuvent en opérer les mauvais esprits, et certaines cures merveilleuses aux prières et à l'imposition des mains des chefs mormons. Quelques-unes se firent sur des personnes de ma connaissance ; et j'en ai appris d'autres de témoins d'une intelligence et d'une véracité sur lesquelles je puis compter comme sur mes propres observations. Qu'une puissance surhumaine ait présidé à la fondation de l'église des mormons, aucun esprit scientifique et philosophique qui a étudié le sujet, n'en saurait douter ; un homme raisonnable ne saurait non plus hésiter

à reconnaître que cette puissance ne soit point divine, et que le mormonisme ne soit littéralement la synagogue de Satan.

Il importe peu aux ennemis du christianisme que le public nie absolument les merveilleux phénomènes regardés jusqu'ici comme diaboliques, qu'il les accepte et les explique au moyen d'une force première, d'une loi primordiale de la nature, ou qu'il les attribue simplement à l'intervention satanique, pourvu qu'il admette que Satan est un philanthrope, l'ami et le bienfaiteur de la race humaine et non son ennemi ; car, dans tous les cas, le christianisme est nié, ou sapé par sa base. Mais la théorie purement sceptique n'est bonne que pour le petit nombre, qui, remarquons-le bien, ne voit jamais aucun de ces merveilleux phénomènes, et qui, s'il les voyait, serait peut-être porté à embrasser le christianisme ; mais elle ne suffira jamais à la multitude, et ne servira jamais les vues des réformateurs qui voudraient agir sur les masses.

Il n'y a point du reste de différence pratique à adopter l'une ou l'autre de ces hypothèses. Pour moi, dans un certain sens, je les adoptai toutes deux, quoique, ainsi que je l'ai dit, j'inclinasse vers la théorie naturelle. Mais même alors j'avais commencé à envisager un but ultérieur, qui m'aurait fait adopter plus commodément la seconde hypothèse, car il pouvait devenir nécessaire de renverser le christianisme en introduisant, en apparence par des moyens surnaturels, une autre religion, une religion en harmonie avec les besoins de la chair. Il est impossible de renverser une religion positive par une autre purement négative, ou de se débarrasser du christianisme sans y substituer quelque chose de positif ; car il est à observer que les siècles les plus sceptiques, sont les plus crédules, et qu'à mesure que le christianisme recule, la superstition avance. Ainsi nous voyons dans la Scandinavie des preuves certaines du retour au culte d'Odin ; et, il y a peu de temps, le gouvernement dut adopter des mesures pour le réprimer dans le nord de la Norwége. Dans un grand nombre de parties de l'Allemagne, nous voyons une tendance positive à ressusciter et à ranimer la superstition supplantée par le christianisme ; les hommes sans religion, se réfugient dans la superstition, et en cessant d'adorer Dieu, ils commencent à adorer le diable. Les peuples les plus intéressants pour l'Anglais Layard, dans l'Orient, furent en effet les adorateurs du démon.

Mais j'anticipe. La réforme universelle, telle que je me l'étais tracée, avait pour objet une liberté sans bornes, et devait se réaliser d'une part par le renversement de tout gouvernement établi

et le complet démembrement de toute société politique et civile ; et de l'autre, par la ruine complète de l'église chrétienne et l'extirpation de cette religion. Il ne fallait pas, bien entendu, avouer tous ces desseins ; c'eût été en rendre l'accomplissement impossible. La foi gisait encore au fond de bien des cœurs ; et généralement on était persuadé du besoin d'un certain gouvernement, d'une certaine discipline politique, civile et morale ; même ceux qui devaient être mes complices et les instruments de mes projets. Il était indispensable de garder secrètes mes résolutions, ou de les divulguer au plus petit nombre possible. Il fallait avouer seulement au monde le dessein de séparer l'église du gouvernement, et de *démocratiser* l'Eglise et la société. Cela se pouvait avouer sans choquer le public en masse, car le public y était à moitié préparé. On pouvait persuader à un prêtre pieux de défendre la démocratie ecclésiastique, comme nous l'avons vu dans l'ouvrage de Rosmini, intitulé : *Les cinq plaies de l'Eglise*.

Une tendance démocratique parmi les catholiques avait été beaucoup encouragée par un puissant ecclésiastique, l'abbé de La Mennais, et ses enthousiastes disciples. Il avait, il est vrai, encouru la censure, et l'excommunication de la part de Rome ; mais ses partisans, tout en le désavouant, retenaient quelque chose de son esprit, et suivaient sa tendance. Il y avait en France un parti croissant, même parmi le clergé, qui désirait séparer l'Eglise de l'Etat, et l'amener à abandonner les cours, à cimenter une intime alliance avec le peuple, et à prêter sa puissante influence au mouvement démocratique de l'époque. Les gouvernements des rois et des nobles en Europe avaient toujours travaillé à convertir les dignitaires de l'Eglise en courtisans, et à faire de l'Eglise leur instrument pour enchaîner et tondre le peuple. Le plus grand mal fait à la religion, était venu d'évêques courtisans, et de la tyrannie de l'Etat sur l'Eglise, tyrannie également fatale à l'Eglise et au peuple. Les véritables intérêts de l'Eglise paraissaient donc l'engager à faire cause commune avec le peuple contre les rois et les aristocrates, en faveur d'institutions démocratiques. Cette conviction devenait très-générale parmi les laïques les plus sérieux et les plus influents. Une conviction du même genre devenait générale aussi parmi les populations protestantes. Il était donc possible de démocratiser la société sans alarmer les convictions religieuses ; bien plus, il était possible de faire concourir en foule, à la même œuvre, les hommes religieux. Personne, on le sait, ne nous a aidés plus efficacement en Europe que bien des prêtres et des laïques catholiques distingués.

Mais après tout, de grands mouvements ne se poursuivent jamais avec de seuls moyens humains, et ne dépassent jamais de brillantes théories, sans être inspirés et soutenus par une puissance surhumaine, venant du ciel ou de l'enfer. Le christianisme nous avait appris la faiblesse de la nature humaine, et je trouvais cette faiblesse confirmée par l'expérience. Il y a de la distance entre concevoir et exécuter. Les hommes pourraient former le plus brillant idéal, produire les théories de réforme les plus saines, les plus attrayantes et les plus parfaites, mais cela ne servirait de rien sans une puissance étrangère, pour les mettre en pratique. Là était le défaut du plan d'Urbini et de la Jeune Italie. C'était habilement inventé, plein de sagesse humaine, mais c'était chimérique, et dépourvu de la puissance ou de l'énergie nécessaire pour se réaliser. Personne ne se lève avec ses propres lisières. Sans le point d'appui, Archimède, avec toutes ses ingénieuses inventions mécaniques, ne put mouvoir le monde. Il faut un appui en dehors de l'homme, une source de puissance qui n'est pas humaine, et comme dit un savant, une source divine ou satanique pour accomplir quoi que ce soit.

Mais n'avais-je pas cette puissance dans l'agent qui avait aidé à mes expériences ? Qu'était donc cet agent mesmérique, une force première, constitutive de la nature, ou un esprit surhumain doué d'intelligence et de volonté ? M. Winslow, en somme, avait raison. On doit former des clubs ou cercles mesmériques sur tous les points où il est nécessaire d'opérer, ériger des batteries partout, de sorte que partout, et n'importe à quel moment, un courant mesmérique puisse instantanément être lancé parmi les masses, les pénétrant d'une résolution et d'une énergie surhumaines, et les faisant se lever et marcher comme un seul homme. C'était donc là la première chose à faire. J'allais dresser mes batteries mesmériques dans toutes les contrées de l'Europe, toutes unies par une chaîne magnétique invisible, mais continue.

Autant que je le crus prudent, je communiquai ce plan à Priscilla, parce que je ne pouvais l'effectuer sans sa coopération. Elle l'approuva, et se montra prête à me seconder de quelque manière que je le voulusse. La pauvre dame, je dois le faire observer, n'avait plus de volonté propre. Elle avait aspiré après la liberté, et m'avait convié à l'aider à l'établir, et maintenant elle n'était que mon esclave, enchaînée à moi, avec des fers que d'elle-même elle ne pouvait ni briser ni relâcher.

## XII. — TOURNÉE DE MISSIONNAIRE.

La révolution civile et politique que je voulais opérer, avait été faite en apparence et sur de larges bases dans mon pays ; le monde ancien devait être le théâtre principal de mes opérations. Il est certain, qu'au fond, le système américain ne diffère point de celui de l'Europe. C'est le même système de répression, et, tout en écartant les rois et les nobles, il proclame avec une égale emphase la nécessité d'un gouvernement de la loi et de la morale. Les Américains, en faisant leur révolution, n'avaient point de rêves socialistes, aucune pensée de réduire la société à ses éléments primitifs, niant toute autorité, rejetant tout gouvernement, abolissant toute religion et toute morale, et laissant chaque Indien faire librement ce qui lui semble bon, quelque mauvais que le croie autrui. Les auteurs de la révolution américaine, et les fondateurs des états américains et de l'union américaine, n'étaient rien moins que des démocrates dans le sens que ce mot a généralement pris de nos jours.

Mais le progrès des idées et des événements a tellement modifié le système américain, et marché vers le rétablissement d'une parfaite démocratie, où les démagogues aient le champ libre, qu'il serait superflu de provoquer aucune manifestation révolutionnaire si ce n'est pour agir au dehors. Il est inutile ici de hâter la marche des choses, suffisamment rapide vers le point où la démocratie se transforme en un complet individualisme ou en un despotisme social absolu. Je vis et sentis la situation, et trouvai mon pays prêt à m'aider dans mes efforts philanthropiques pour révolutionner des pays étrangers, sans qu'il fût besoin de faire dans ma patrie elle-même de semblables tentatives.

Priscilla m'était indispensable, et je décidai son mari à nous accompagner pour éviter les commentaires, et aussi pour avoir un homme d'affaires, chargé de tous les arrangements de voyage, de la résidence dans tel ou tel endroit, des déplacements d'un lieu dans un autre, toutes choses pour lesquelles il avait d'admirables dispositions. Je le trouvai beaucoup plus intelligent, beaucoup plus homme que ne me l'avait fait croire sa soumission désordonnée à l'empire de sa femme. Priscilla s'était complètement méprise sur son compte, et pouvait quelque jour trouver en lui plus qu'un maître.

En deux mois, nous eûmes pris nos dispositions pour notre voyage en Europe, et une résidence à l'étranger plus ou moins longue suivant que le demanderaient les circonstances. Nous nous embarquâmes à Boston sur un des navires Cunard pour Liverpool, en mai 1843. Arrivés à Liverpool après une agréable traversée de treize heures, nous retirâmes nos bagages de la douane, et partîmes pour Londres, où nous nous propositions de rester quelques semaines. Je ne vais pas imposer au lecteur un journal de mes voyages en Angleterre et sur le continent. Je ne m'absentais pas de ma patrie comme un curieux, avide de voir du pays, et d'étudier les lieux, les manières, les coutumes, les institutions, les lois, la politique, ou la religion d'autres nations. J'avais un but spécial et exclusif. Il ne me serait pas facile du reste de dire, quand bien même je le voudrais, beaucoup plus que ce que j'aurais pu apprendre dans ma patrie. Ma mission ne consistait pas à observer et à apprendre, mais à agir, préparer et hâter le grand mouvement que j'avais en vue.

Il restait en Angleterre peu de chose à faire. Je ne vis presque point la noblesse, et ne fus même pas invité une seule fois à dîner avec la reine. Je trouvai les classes moyennes fort semblables à celles de mon pays, quant à la civilisation, les idées, les habitudes et les résolutions. Je trouvai, comme chez moi, un grand nombre de philanthropes, moins complets que les nôtres, plus étroits, et moins intelligents dans leurs appréciations. L'Anglais d'ordinaire est un peu insulaire dans ses idées, et regarde avec dédain ou avec pitié tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être né dans son île, qui est pour lui le monde. L'Américain est large et étendu dans ses idées, comme ses vastes prairies et ses immenses forêts. Il n'y a point d'Utique qui le confine ; le globe est trop étroit pour lui, et il songe sérieusement à une Association qui établisse une voie ferrée jusqu'à la lune. Il y voit une excellente spéculation. Les deux peuples sont également orgueilleux ; mais chez l'Anglais, l'orgueil prend la forme de sa hauteur, ou du mépris des autres ; tandis que chez l'Américain, c'est un sentiment de sa supériorité sur toutes les autres nations. Je ne vis pas, en ce moment, en Angleterre, une chance sérieuse de réforme ou de révolution démocratique. Elle possédait alors, il est vrai, beaucoup de *chartistes*, et une nombreuse *canaille*, mais je comptai cela pour rien. Jamais révolution ne se fit par les prolétaires. Wat Tyler, Jack Cade, et la Jacquerie de France l'ont suffisamment prouvé. Aucun peuple ne saurait renverser un gouvernement qui ne se trahit point lui-même. En 1789 et en 1848,

en toute occasion, le gouvernement avec quelques bombes, quelques éclats de poudre, eût dispersé la populace et empêché la révolution. *Quem Deus vult perdere, prius dementat*. Sans m'appuyer néanmoins sur la démocratie d'Angleterre, j'étais loin d'en désespérer. Elle avait son Bill de réforme de 1832, qui en temps opportun serait suivi d'un autre, et puis encore d'un autre, jusqu'à ce que la chambre des communes fût considérée comme la représentation nationale, et non comme un ordre de la nation.

Sir Robert Peel faisait mon ouvrage aussi vite qu'il pouvait se faire en sécurité. Je n'avais pas besoin de le magnétiser. D'autres, avant moi, avaient visité Lord John Russell, Lord Palmerston et leurs amis. Monsieur Gladstone avait besoin de quelques légères passes ; mais je vis en lui un sujet facile, et je prévoyais que lorsqu'il serait chancelier de l'Échiquier, j'aurais tout lieu d'être content de lui. Je trouvai Lord Shaftesbury, et Lord Ashley, largement mesmésés par leur nature personnelle et par leurs traditions de famille. Quant au secours à attendre de l'Angleterre, pour effectuer des révolutions démocratiques sur le continent, surtout en Italie, sinon en France, j'y pouvais compter avec une entière confiance, au moins pour commencer les mouvements, pour entamer le bouleversement. Mais aussi, je craignais un peu un secours pareil à celui du démon, qui aide à s'engager dans un embarras, sans donner les moyens d'en sortir. Elle n'avait aucun intérêt à favoriser l'établissement de la démocratie, mais elle était passablement disposée à jeter les états du continent dans la confusion et l'anarchie. Dans ces derniers temps, on ne la voit jamais s'avancer qu'à mi-chemin. Pourtant j'y rencontrai quelques esprits d'élite, et je dressai une batterie mesmérique, qui depuis a rendu service à la cause que j'avais à cœur. Priscilla réussit encore mieux auprès des dames philanthropes qu'elle put entretenir. Sans trop de difficulté, nous nous assurâmes, d'Exeter Hall. C'était une batterie déjà chargée, et elle nous servit avec beaucoup d'adresse et d'habileté.

Nous préparâmes un agent pour visiter Liverpool, Manchester, Birmingham, et d'autres villes considérables d'Angleterre, et nous fûmes en somme très-satisfait de notre mère-patrie. Nous la quittâmes pleins de courage pour aller à Dublin. Nous y fûmes reçus avec une hospitalité vraiment irlandaise. Le Libérateur était alors dans sa gloire, et occupait une large place aux yeux de l'Europe. Il avait obtenu le *Catholic relief Bill*, et ouvert à ses coreligionnaires de la Grande Bretagne et de l'Irlande une arène politique ; il travaillait maintenant à l'indépendance législative de

sa patrie. Quelques mois après, il fut arrêté et condamné à une amende et à un an de prison, ce qui mit virtuellement fin à son mouvement. Il en eut le cœur brisé et comme patriote et comme juriconsulte. Il nous reçut d'abord très-froidement, parce que nous étions Américains, et que les Américains conservaient des esclaves nègres ; mais quand il sut que nous étions des abolitionnistes et des philanthropes, il nous ouvrit son large cœur, et nous souhaita vivement la bienvenue. Nous ne pûmes néanmoins tirer grand parti d'O'Connell. C'était un admirable type du caractère irlandais en général, que l'on comprend difficilement. Il nous frappa par un assemblage de qualités contraires, rarement réunies dans le même individu. Il nous intéressa comme l'inventeur de « l'agitation pacifique, qui ne pouvait être inventée que par un avocat irlandais, et c'était comme agitateur pacifique, » que nous espérions l'exploiter. Nous pensions pouvoir utiliser son « agitation pacifique, » dans les états constitutionnels du continent, et nous eûmes soin de l'introduire en France, lors de notre visite dans ce pays, et avec des résultats que n'ignorent point ceux qui se rappellent les « banquets réformistes, » précurseurs de la révolution de Février 1848.

En quittant le Libérateur, ou, comme nous aimions à le nommer, l'Agitateur, nous allâmes voir les chefs de la jeune Irlande, agissant encore en apparence de concert avec lui. Ils nous laissèrent peu d'espérances. Ils parlaient trop, et faisaient trop de bruit et de fracas. Avec d'excellentes dispositions, ils manquaient du fond nécessaire pour concourir à nos projets. Ils étaient tout flamme, mais de chaleur point. Le diable n'ayant pas de puissance créatrice, ne put lui-même rien en faire, et, en désespoir de cause, les abandonna. De là, leur misérable échec quatre ans plus tard à Slievnamon. En vérité, l'Irlande n'offrait point d'appui à nos idées philanthropiques et réformistes, et nous ne la fîmes pas entrer en ligne de compte, en préparant nos mouvements révolutionnaires. Cependant nous dressâmes une petite batterie à l'Ouest, propre à servir à des opérations ultérieures et nous l'abandonnâmes aux soins d'Exeter Hall. Elle a produit un effet transitoire, mais aussi elle a servi à rappeler les évêques catholiques et leur clergé à remplir plus activement leurs devoirs, par rapport à l'instruction religieuse et morale du peuple, jusque là un peu négligée dans ce district ; et de cette manière, elle pourrait aisément produire des résultats contraires à ceux qu'on avait recherchés. Rome, aussi, a envoyé un homme selon son cœur, pour veiller sur l'Eglise d'Irlande, l'archevêque actuel de Dublin, primat

de l'Irlande, de sorte que les philanthropes n'ont pas beaucoup à attendre de cette contrée. Pat vit et parle quelquefois comme un incrédule, mais il a un singulier penchant à mourir en chrétien.

Après l'Irlande nous visitâmes Edimbourg, Glasgow, les Highlands et les Hébrides, — les Highlands et les Hébrides, pour expérimenter la « double vue » des naturels. L'Ecosse nous plut beaucoup ; le caractère écossais a plusieurs traits admirables, et il n'y a pas en Europe de plus belle race, lorsqu'elle n'est point pervertie. Il était inutile de les magnétiser. Leur propre *ingenium fervidum*, sorte de magnétisation permanente, suffisait amplement à nos desseins. En outre, il y avait apparemment une quantité naturelle et abondante du fluide Odique dans leurs montagnes et leurs vallons, encore habités par des fantômes et des fées.

### XIII. — LA TOURNÉE SE CONTINUE.

Après avoir constaté l'excellent état de l'Ecosse, nous visitâmes la Norwége, la Suède, le Danemarck, l'ancienne Scandinavie, le pays d'Odin, et la patrie des plus remarquables adorateurs du diable qu'on puisse trouver dans l'histoire. Avec toute mon étude et mes expériences, j'étais bien inférieur à une foule de magnétiseurs actuels de ces contrées. Je trouvai en pleine activité l'esprit des anciens Vikings, les Berserkirs, et les Sagas, qui avaient fait des Normands la noblesse de l'Europe, et les pirates de toute contrée maritime, lancé Gustave-Adolphe contre l'empire pour périr à Lützen, et Charles XII contre Pierre de Russie, pour périr à Pultawa. Cet esprit survit, à peine entravé par la doctrine chrétienne, et capable de se ranimer de nouveau, et d'opérer avec toute sa vigueur primitive. Je me sentis sûr de ces contrées septentrionales ; je pouvais sans défiance les laisser à elles-mêmes. Nous nous avançâmes jusqu'à Saint-Pétersbourg, et nous eûmes une entrevue avec le Czar de toutes les Russies. Nous vîmes en lui un des plus beaux types d'homme qu'il soit possible de rencontrer en Europe, simple, affable, intelligent, et bien informé. Il nous traita avec distinction à cause de notre pays, avec lequel, disait-il, lui et ses prédécesseurs avaient entretenu d'amicales relations, et dont il voit avec plaisir la prospérité tout exceptionnelle. Il appréciait nos doctrines, et les respectait, parce qu'elles reposaient sur un principe, — un principe mauvais selon

lui, — mais néanmoins un principe, poursuivi logiquement. Il croyait le système russe, où un seul homme gouverne, infiniment préférable au nôtre, où tous gouvernent. Nous pouvions néanmoins être en désaccord avec lui sans perdre de notre considération. Il était en apparence le plus amer comme aussi le plus puissant ennemi de nos plans révolutionnaires ; mais nous ne désespérions pas de lui. Il semblait obstinément attaché au *statu quo* ; mais nous sentions qu'après l'avoir détruit, nous le ferions lui et ses légions accomplir notre œuvre, étant une sorte de pape dans ses domaines, assez disposé à supplanter le pape de Rome. S'il était l'ami de la papauté, il était l'ennemi du vrai pape, et cela nous suffisait.

Le Czar, prévoyant les mouvements révolutionnaires qu'on tenterait dans l'Europe occidentale, avait cessé un moment de favoriser le mouvement Panslavique dont il avait pris l'initiative ; mais nous nous aperçûmes que l'impulsion avait été donnée, et que finalement il devrait y revenir, le poursuivre, ou s'en laisser emporter. Ce mouvement Panslavique tendant à unir toute la race Slave, avec ses soixante-dix millions d'individus, et un territoire capable de nourrir le double, et le triple d'habitants, sous un seul gouvernement slave impérial ou républicain, devait, pensions-nous, agir tout à fait en notre faveur, car il ruinerait l'Autriche, principal soutien de la papauté, et donner une prédominance décisive aux pouvoirs anticatholiques par toute l'Europe. Nous le favorisions donc, et nous eûmes soin de former, pour l'appuyer, plusieurs cercles, en traversant l'empire de Saint-Petersbourg à Moscou, Ninjī Novogorod, la petite Russie, la mer Noire ; et aussi, parmi les Serbes de la Bulgarie, de la Serbie, de la Bosnie, dans la Turquie d'Europe ; la Transylvanie, le Banat, la Croatie, la Slavonie, et la Bohême, dans l'empire Autrichien.

Nous visitâmes, en quittant la Russie et la Turquie Slave, le royaume de Hongrie. Nous y vîmes Kossuth, qui répondit à nos vues. Priscilla forma un cercle parmi les dames Magyares, mais c'était inutile. J'initiai Kossuth à mon plan, je mis ma main sur sa tête, je soufflai dans sa bouche, et je confiai à ses soins la race Magyare. Nous passâmes pleins de joie de Presbourg à Vienne, où nous fîmes un séjour de quelques semaines. La famille impériale et la haute aristocratie s'opposaient à nos tentatives, mais les bourgeois, les employés du gouvernement, et surtout les étudiants de l'Université, se montrèrent faciles, et nous les préparâmes pour une révolution. De Vienne nous allâmes par Cracovie à Varsovie, et de Varsovie à Berlin. Tout, dans ces contrées, était

favorable. Nous passâmes par les capitales de plusieurs des plus petits états et principautés de l'Allemagne, et après nous être arrêtés quelques jours dans le grand Duché de Bade, nous nous hâtâmes de gagner Genève, en Suisse. Nous ne visitâmes point Munich, mais Lola Montès y fut envoyée, par mon ordre, lorsque Priscilla l'eut disposée à cette mission. Elle s'en acquitta assez bien, moins bien pourtant que je l'avais espéré.

Elle employait trop ses facultés extraordinaires à sa propre élévation. Elle n'aurait jamais dû se laisser faire comtesse par le roi Louis. Elle avait trop de vanité et d'ostentation. Arrivés à Genève, à la fin de l'automne 1844, nous y établtmes notre principale résidence jusqu'au printemps de 1846. Nous n'avions pas fait long séjour en Pologne, car les Polonais étaient déjà mesmés-risés. Froid et endurci comme j'étais devenu, j'eus pourtant une larme pour la pauvre Pologne, et, quoi qu'en disent mes frères les conservateurs, je pleure encore sa destinée. Je ne suis nullement affecté par la Russo-phobie qui prédomine, et dans la lutte qui s'engage entre la Russie et les puissances occidentales, je crois qu'elle a pour elle certaines chances, bien que maintenant que la guerre a commencé, les intérêts de l'Europe demandent peut-être leur succès ; car si les puissances succombaient, la Russie deviendrait trop puissante. Il y a des côtés du caractère russe que j'aime, mais je ne saurais lui pardonner l'assassinat de la Pologne. Catherine, Frédéric et Marie-Thérèse, par ce crime, ont ouvert la voie aux révolutions modernes, et dépouillé grandement les têtes couronnées de la sympathie des amis de la justice et de l'ordre. Les Polonais avaient leurs fautes, des fautes énormes, mais le partage de leur royaume par les trois puissances de Russie, de Prusse, et d'Autriche fut un crime qu'aucune faute ne pouvait justifier, et ce fut pis qu'un crime comme diraient certains gens, ce fut une faute politique. Depuis lors la noblesse Polonaise a été, et sera longtemps encore, leur mauvais génie.

Nous ne fûmes pas longtemps en Allemagne, la plupart des états étant déjà préparés, déjà en intime communication, suivant la mode Allemande, avec les puissances de l'air. Le génie Allemand est mystique, et plonge dans les plus profondes profondeurs du mysticisme chrétien, qui unit l'ame avec Dieu, ou dans le mysticisme diabolique, qui l'unit étroitement avec Satan. L'Allemand, quels que soient ses efforts, ne peut jamais se faire pur rationaliste. Son instinct religieux est trop vif pour cela. Il doit adorer, et quand il n'adore pas Dieu, il adore le diable : ou bien, par la puissance du Saint-Esprit qui élève, il monte au ciel ; ou

bien, par la puissance de Satan qui abaisse, il descend en enfer. Vous ne le trouvez jamais au niveau de la nature humaine, et il est toujours ou surhumainement bon ou surhumainement mauvais. Pour un Anglais, un Américain, un Irlandais, il y a un milieu, une possibilité de compromis, une sorte de disposition à couper le bâton en deux, — et où l'on dit tantôt « bon Dieu, » et tantôt « bon diable, » un génie *via media*, qui offense les deux extrêmes, et ne satisfait personne. J'aime mieux le génie Allemand. Si le Seigneur est Dieu, alors servez-le ; si Baal est Dieu, alors au nom de Satan servez Baal. Soyez froid ou chaud, point tiède. *Ernst ist das leben* est la devise allemande, et quoi qu'il se propose de faire, le bien ou le mal, l'Allemand se met à l'œuvre avec un sérieux parfait. Il y a plus à espérer et plus à craindre de la race Germanique ou Teutonique que d'aucune autre race en Europe, car elle a peu de la *frivolezza* italienne et française, ou anglaise et américaine, ce fléau de la société moderne.

A Genève, nous rencontrâmes Mazzini, homme remarquable dans son genre, le vrai génie de l'intrigue, et totalement vendu au démon. Nous y rencontrâmes également l'abbé Gioberti, Piémontais, qui avait été exilé pour son libéralisme par le gouvernement de Charles-Albert. C'était un des hommes les plus capables que nous eussions rencontré en Europe, et un type magnifique du génie Italien de premier ordre. Encore jeune, comparativement, il n'avait guère plus de quarante ans, il était profondément et solidement instruit, et comme écrivain politique et philosophique, il n'avait point, à part ses vues particulières, de supérieur, et à peine un égal dans toute l'Italie, peut-être même dans toute l'Europe.

Gioberti affectait d'être Ultramontain, rigide catholique, papiste parfait ; cependant ses sympathies étaient pour le parti libéral ou révolutionnaire. Il était avant tout Italien, et croyait que la primauté morale, civile, et politique du monde appartenait à l'Italie. Dieu, dès les siècles les plus reculés, lui avait donné cette primauté, en établissant la chaire du pape à Rome. La primauté appartenait aux successeurs de saint Pierre en leur qualité de pontifes Romains, et comme tels, ils héritaient de la *primato* italienne. L'autorité du pape était fondée sur le droit divin, mais médiatement, en vertu du droit divin des Italiens héritiers de l'ancien sacerdoce romain et de la civilisation gréco-italienne. Selon lui, la papauté ne continuait pas tant la Synagogue, que l'ancien sacerdoce romain, ou plutôt, le sacerdoce juif et le sacerdoce païen se fondent et deviennent un dans la papauté, représentation suprême du sacerdoce chrétien.

Son plan, conséquemment, était, d'abord, l'unité italienne, non pas l'unité républicaine ou démocratique de Mazzini et de la jeune Italie, ni cependant l'unité monarchique sous un prince purement séculier ; mais une union fédérative sous la présidence du pape, rendue une dans la papauté. Les Romains, pensait-il, au moins depuis Numa, avaient été un sacerdoce armé, et devaient reprendre maintenant, sous le pape, leur ancien caractère et leur ancienne mission. L'Italie ainsi unie, organisée, sous la présidence du pape, pouvait reconquérir sa primauté, et poursuivre le travail de la civilisation. Avec ses vingt-cinq millions d'habitants, la supériorité naturelle de son génie, le poids moral de la papauté, sa position géographique particulière, et la fertilité de son sol, elle serait inébranlable contre une attaque, et largement capable de tenir tête, seule à seule, contre les plus grandes puissances de l'Europe. En d'autres termes, il cherchait pour le pape et les Italiens ce que Nicolas est supposé chercher pour le Czar et les Russes.

Sa pierre d'achoppement, et je le lui dis à ce temps-là, c'était de soutenir la compatibilité intrinsèque du Gentilisme et du Christianisme. Il désirait combiner l'antique esprit païen et l'esprit chrétien moderne, et faire des jeunes gens tout à la fois de pieux catholiques et des païens orgueilleux, entreprenants et énergiques. Il ne s'entendait pas du tout avec l'abbé Gaume et le parti qui travaillait à exclure les classiques grecs et latins de nos collèges et de nos universités ; il n'avait point une haute idée des Pères de l'Eglise, hormis saint Augustin, et ne pouvait souffrir les chevaliers et les docteurs du moyen âge.

La question n'est point telle que la conçoit Gioberti. Il ne s'agit pas de savoir comment élever notre jeunesse, la disposer à être grande, noble, énergique, suivant le type Italo-Grec, mais si nous devons être ou n'être pas chrétiens. Si le christianisme est vrai, point de doute que notre jeunesse doit être élevée pour le ciel et non pour la terre, et instruite à être douce, humble, pleine d'abnégation éloignée de la recherche d'elle-même, et ennemie de la mondanité, — à mourir au monde, et à vivre uniquement pour Dieu, à se préparer à mourir et à vivre éternellement après cette vie, dans le ciel. Elevés de la sorte, les jeunes gens n'offriront point ces traits de caractère que vous aimez tant dans les grands hommes de l'antiquité païenne ; ils méditeront quand vous voudriez les voir agir ; ils prieront quand vous voudriez les voir combattre, et ils courront à l'Eglise quand vous voudriez les voir courir sur l'ennemi. Mais, en même temps, si le christianisme est

vrai, il est incontentable que le maniement des affaires terrestres avec des principes chrétiens et pour une fin chrétienne, tournerait inévitablement au bien de la société autant qu'au salut de l'ame.

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

Il y a un antagonisme intime et irréconciliable entre le paganisme italo-grec et le christianisme. Suivant le christianisme, le monde par sa sagesse ne connaît point Dieu ; et tout l'Évangile s'applique incontestablement à éloigner de la sagesse de ce monde, et à attacher uniquement à la sagesse d'en Haut ; à ne nous point fier à nous-mêmes, mais à Dieu seul. L'Évangile prend le contre-pied de toutes les maximes de la sagesse païenne, exalte ce qu'elle maudit, et maudit ce qu'elle exalte. Le paganisme avait dit : heureux ceux qui sont orgueilleux ; qui brillent, qui sont honorés, et qui surabondent des biens de ce monde ; l'Évangile dit : heureux ceux qui sont pauvres en esprit, humbles, méprisés, ceux qui méprisent les richesses et les honneurs ; le paganisme avait dit : heureux ceux qui sont prompts à se rappeler et à venger des torts réels ou imaginaires ; l'Évangile dit : heureux ceux qui sont doux parce qu'ils posséderont la terre ; le paganisme avait dit : heureux ceux qui se réjouissent ; l'Évangile dit : heureux ceux qui pleurent ; le paganisme avait dit : heureux ceux qui ont soif de renommée, d'honneur, de pouvoir, et qui vivent dans la luxure, mangent, boivent, et sont joyeux ; l'Évangile dit : heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, heureux ceux qui sont miséricordieux, et heureux ceux qui sont purs de cœur ; le paganisme avait dit : heureux l'homme qui se plaît aux armes, que personne n'ose attaquer, que personne ne calomnie, n'abaisse, ne persécute, et qui, par sa force, sa ruse, ou sa sagesse, a triomphé de tous ses ennemis, et les a soumis à sa volonté ; l'Évangile dit : heureux ceux qui amènent la paix, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, heureux serez-vous quand on vous abaissera, qu'on vous persécutera, et qu'on dira de vous faussement et pour mon nom, toute sorte de mal : réjouissez-vous, que votre allégresse soit extrême, car grande sera votre récompense dans le ciel. Le principe du Christianisme, c'est l'humilité, la douceur, le pardon des injures, l'abnégation, le détachement du monde, et un plaisir à vivre, souffrir, et mourir pour la gloire de la croix. Sous tous rapports, le principe du paganisme est directement contradictoire. Parcourez l'Évangile, et vous voyez partout qu'il est la négation directe du paganisme. L'auteur de

l'Évangile ne vint pas dans le monde pour trôner dans l'orgueil, la pompe et la puissance d'une majesté terrestre. Il vint sous la forme d'un serviteur, d'un esclave, le fils bien connu d'un pauvre charpentier, avec qui il travaillait de ses propres mains. Les renards de la terre ont des tanières, et les oiseaux de l'air ont des nids, mais plus pauvre qu'eux, il n'a pas de quoi reposer la tête. Il n'y avait pas avec lui de riches, d'orgueilleux, de grands, d'hommes honorés. Ses disciples étaient de pauvres pêcheurs et des publicains. Il ne recherche et n'accepte point d'honneurs terrestres ; et lorsque le peuple, dans un moment passager d'enthousiasme, veut le forcer à être son roi, il s'enfuit, se retire dans les montagnes, se cache, et prie son Père. Lorsqu'il est trahi par un des siens, et livré aux mains de ses ennemis, il ne fait et ne permet aucune résistance. Il endure patiemment les insultes, les moqueries, les outrages, et n'ouvre point la bouche pour se défendre, quand il se trouve confronté avec ses accusateurs devant le tribunal de Pilate ; mais il se soumet avec douceur à l'injuste sentence prononcée contre lui, se laisse amener sans opposition, portant sa croix au lieu de l'exécution, où il allait être crucifié entre deux voleurs. Voilà tout l'esprit, toute l'économie du Christianisme. Si le Christianisme vient de Dieu, tout cela signifie quelque chose, et prouve que si les chrétiens sont sincères et sérieux, ils ne peuvent ni adopter ni même estimer la sagesse du monde ; et il doit être vrai toujours que les enfants de ce monde sont plus sages dans leur génération que les enfants de lumière. Concédez la vérité de l'Évangile, et vous devez avouer que l'ascétisme chrétien est la plus haute sagesse, et la sagesse païenne, ou la sagesse de ce monde, la dernière folie. C'est ce qu'entendait parfaitement saint Paul quand il disait : « Nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, et folie pour les Gentils ; mais à tous, Juifs et Gentils, nous prêchons le Christ, la puissance de Dieu, et la sagesse de Dieu. Dieu a choisi ce qui est insensé pour confondre les sages, et ce qui est faible pour confondre les forts, ce qui est vil et méprisable, ce qui n'est pas, pour anéantir ce qui est. »

Il n'y a rien là qui se puisse nier, de là l'erreur de Gioberti. Il voulait être en même temps prêtre chrétien et philosophe païen, disciple de l'Évangile et du Portique, et il travailla avec beaucoup d'habileté et de subtilité à démontrer au moyen d'une philosophie qui, à part l'usage qu'il en fit, méritait une profonde estime, que cela n'était pas seulement possible, mais réclamé par les principes les plus profonds et les plus vrais de la science ontologique. Il

succomba, car il était trop païen pour un chrétien, et trop chrétien pour un païen.

Le remède, s'il est besoin de remède, c'est le retour de la société moderne à une foi réelle, ardente et vive, à l'Évangile. Le siècle est frivole, parce que la génération qui y est élevée pour être chrétienne, est incrédule au fond du cœur. Ce n'est ni l'hérésie, ni le schisme qu'il faut attaquer maintenant, mais l'incrédulité, un scepticisme intellectuel et moral que les livres et les écoles ne nous apprennent pas à attaquer avec succès. Des maîtres, hommes de routine, avec leurs *probo, respondeo, et objectiones solvuntur*, nous servent médiocrement. Une politesse exquise, des périodes gracieusement tournées, des plaisanteries charmantes, de jolies pensées, et une douce sentimentalité pour les jeunes gens et les jeunes filles de vingt ans, ne nous serviront pas davantage. Il faut abandonner la routine, la facile habitude de parler *memoriter*, et apprendre à penser, à saisir, et non pas à répéter seulement ce que d'autres ont dit, à nous assimiler les principes qui y sont contenus, et à parler, sur le ton d'un raisonnement calme et solide, dans un langage libre, hardi, énergique, pour la défense de l'Évangile.

#### XIV. — ROME ET LA RÉVOLUTION.

En Juin 1846, la mort de Grégoire XVI, l'élection du cardinal Mastai et son élévation à la papauté sous le nom de Pie IX, nous appelèrent à Rome, la cité éternelle. Je sentis un chagrin passager, en voyant les ruines croulantes de la Rome païenne, l'ancienne capitale du paganisme, et de l'indignation en voyant la Rome amoindrie qui l'avait supplantée ; mais j'étais sûr que les anciens dieux respiraient encore dans les ruines du mont Capitolin et du mont Palatin, et que le temps était proche où nous pourrions évoquer Jupiter tonnante, le fougueux Mars et la déesse de la Victoire, de leur sommeil séculaire ; ranimer le vieil esprit romain, et rétablir la vieille république si longtemps subjuguée par la barbarie de la croix. Je n'avais pas encore éprouvé jusque là combien je m'étais séparé du monde chrétien et combien j'avais identifié mes sentiments avec l'ancien paganisme. Je me trouvais dans la capitale du monde chrétien, centre de l'art chrétien et des plus glorieuses associations chrétiennes depuis deux mille ans, et

mon cœur n'était touché que de l'aspect des monuments de l'antiquité païenne, qu'avaient épargnés le temps et la main de l'homme encore plus destructive.

Mais nous n'avions point le loisir de contempler, encore moins de déplorer les ruines de cette étonnante superstition dont Rome était la capitale, et qui graduellement avait supplanté le christianisme patriarcal, légèrement corrompu, des anciens Romains. Les politiques superficiels, catholiques et non catholiques, regardent la papauté comme n'ayant comparativement de nos jours qu'une importance politique ou sociale fort restreinte ; mais qui-conque pénètre un peu le fond des choses, sait très-bien que le pape, quoique faible quant à ses états temporels, n'est pas seulement le plus ancien mais le plus influent des souverains de l'Europe. La mort d'un pape et l'avènement d'un successeur sont des événements qui retentissent par tout le monde civilisé ; et la politique du souverain pontife, le faible vieillard du Vatican, à peine défendu par un régiment de gardes, prédomine souvent encore, invisible et inconnue, dans les conseils des princes. Chose d'autant plus inexplicable qu'il ne reste sur le globe que peu de gouvernements réellement catholiques, peu de nations ayant au cœur la vieille foi catholique. Il n'y a, aujourd'hui, qu'une nation en Europe qui, pour le bien seul de la religion, s'élancerait au secours du pape ; cependant, la papauté est partout, et il n'est pas de cour en Europe qui ne tremble à la pensée du pape, quels que soient sa faiblesse et son délaissement. Tous les libéraux, par le monde entier, jubilèrent en apprenant la mort du vieux pape, qui, sans que l'on sût comment, les avait tenus en échec. Le monde entier parut soulagé tout à coup d'un invisible fardeau, et transporté d'une joie sauvage et frénétique. Le temps favorable longtemps attendu était enfin arrivé. Cette joie devint encore plus sauvage et plus frénétique, lorsqu'on apprit que le nouveau pape était le cardinal Mastai. On le savait affable, humain, bienveillant, pieux ; il était même soupçonné de pencher vers les vues libérales, d'être Giobertiste, et personne ne doutait qu'il n'adoptât une politique toute différente de celle de Grégoire. Et nous, initiés au secret, nous savions qu'il n'était point l'élu de l'Autriche, qu'il inclinait vers la France, et suivrait, en grande partie, les conseils du comte Rossi et de l'ambassadeur de France.

A ce temps-là se trouvait, à la tête du gouvernement français sous Louis-Philippe, M. Guizot, protestant et homme d'état quasi-conservateur, mais ayant plus d'un lien de sympathie avec les libéraux de l'Europe. Il croyait, ou prétendait croire, que la

société européenne exigeait dans les institutions des états européens monarchiques, des changements qui donnassent au peuple une part modérée dans le gouvernement, et que si l'autorité les offrait librement, et non comme une concession faite au peuple armé pour les obtenir, ce serait une mesure publique sage et salutaire, et éminemment politique, en ce sens qu'elle tendrait à enlever le prétexte aux déclamations des libéraux, et empêcherait, ou du moins retarderait indéfiniment, la révolution qui menaçait toute l'Europe occidentale et centrale. Il avait poussé à cette politique la Prusse, peut-être l'Autriche, et sans aucun doute les plus petits états de l'Allemagne qui n'avaient pas encore adopté le régime constitutionnel, ainsi que le pape et les autres princes italiens.

Nous connaissions parfaitement la politique de Guizot, et la manière de la faire tourner à notre profit. Nos hommes d'état, doctrinaires, juste milieu, ou *via media*, qui suivent les convenances du moment, et gouvernent sans principe, sont généralement regardés comme sages, prudents et éminemment pratiques, mais ils ont aussi la vue éminemment courte, et guident les peuples d'une façon aussi misérable et aussi dangereuse que le banquier genevois Necker, qui ne sut jamais comprendre que le gouvernement fût rien de plus qu'une question de finance, et son administration plus que l'administration d'une banque par actions. Lorsqu'il n'existe point de mécontentement sérieux de la part des sujets, ni aucun danger de révolution ou d'insurrection, l'autorité peut modifier sans danger, du moins immédiat, la constitution, en faveur du pouvoir populaire, comme fit le gouvernement anglais en 1832 ; mais lorsqu'il règne un grave mécontentement, avec ou sans de justes causes, et qu'il se forme une secrète conspiration en faveur d'institutions libérales ou populaires, rien n'est moins sage, moins politique pour l'autorité que de faire des concessions populaires, dans le but de la prévenir et de la désarmer. Les ennemis du gouvernement attribuent uniquement ces concessions à sa faiblesse et à ses alarmes, multiplient leurs exigences, et conspirent avec plus d'énergie et de courage.

Les gouvernements, à des époques de mécontentement général comme en Europe de 1839 à 1848, devraient ou accorder tout et abdiquer, ou n'accorder rien, parce que, pour se défendre, ils ont besoin de toutes leurs prérogatives, et de la concentration de toute leur puissance. Le conseil de M. Guizot n'était propre qu'à affaiblir les pouvoirs qui le pratiquait, et à les rendre à l'heure de l'épreuve, timides et indécis ; et une révolution populaire réussit

seulement là où existe une autorité timide, hésitante et indécise. La seule conduite alors sage, et même miséricordieuse, c'est ce faire, dès l'apparition de la révolte, un libre usage de grains de plomb et de baïonnettes. Il n'y aura point de seconde tentative, quelque puissante et quelque bien concertée que fût la conspiration. Napoléon le comprenait. Personne ne le comprenait mieux que Nicolas, autocrate de toutes les Russies, quoique la plupart du temps sa seule présence suffit pour apaiser une insurrection dans sa capitale. Il est hors de doute que Pie IX, dans les premiers jours de son pontificat, suivit, dans les affaires temporelles, l'avis du gouvernement français. La France conseilla la fatale amnistie, et une sorte d'institutions quasi-populaires. L'amnistie fut accordée, les institutions furent promises, et le monde put croire qu'une fois enfin il avait un pape libéral. On n'entendait que *Evviva Pio nono!* dans Rome, l'Italie, la France, l'Angleterre et les Etats-Unis. Les radicaux, les infidèles, les protestants, et même le grand turc, s'unissaient dans un grand chœur de jubilation retentissante et prolongée. Il semblait, à ceux qui voyaient seulement la manifestation extérieure, que toute hostilité envers la papauté avait cessé, et que le monde entier était à la veille de devenir catholique. Rome devint une fête perpétuelle. Les chants, les hymnes, les processions, les bénédictions, les discours, les adresses, les félicitations étaient régulièrement à l'ordre du jour ; des multitudes de catholiques, âmes honnêtes et simples, sentaient réellement que le temps de l'hérésie et du schisme, du conflit et de l'épreuve, était passé pour l'Eglise. Quelques vieux cardinaux prenaient leur prise de tabac, haussaient les épaules et retournaient à leurs palais. Nous, qui savions quels agents étaient à l'œuvre, nous riions dans notre barbe, et avec les chefs du parti libéral, nous appelions toutes les puissances que nous avions préparées, visibles et invisibles, à notre aide pour accroître l'enivrement général, persuadés que la papauté était à son dernier soupir. Car nous sentions que si, par flatterie, par enthousiasme, par des acclamations retentissantes, longues et répétées de *Evviva Pio nono!* nous pouvions faire entrer doucement le pape dans la voie de la réforme, ou, ce que nous croyions la même chose, faire croire au monde catholique qu'il y était entré, c'en était fait de la papauté, conséquemment du christianisme, des lois et de l'ordre social. Certainement une partie de l'enthousiasme manifesté était vraie, mais une grande partie était feinte, dans le dessein calculé de tromper le public. Nous ne nous fîmes pas un instant illusion. Nous savions très-bien que Mastai était un

vrai pape, ne se méprenant guère sur ces démonstrations qui devaient lui être pénibles, et, de fait, ne lui laissaient aucun repos, et sous prétexte d'un dévouement sans bornes à sa personne, devenaient insupportables, sapaient secrètement son trône, et se résumaient dans une véritable conspiration contre sa liberté d'action. Nous savions qu'il devait arriver un moment où de nouvelles concessions lui seraient impossibles, et notre plan consistait à attacher les populations catholiques de l'Europe à la cause que nous disions la sienne, de telle sorte que, ce moment arrivé, nous pussions tourner l'enthousiasme populaire contre lui, alors qu'il serait désarmé et incapable d'y résister. On sait que nous réussîmes pleinement dans ce dessein.

Nous ne serions pas allés si loin, et nous n'aurions point réussi si rapidement, sans le secours de politiques anglais. Lord John Russell et Lord Palmerston ne trompèrent point mon attente. Au temps de notre visite à Rome, le gouvernement de Louis Philippe était au zénith de sa gloire. Le rusé monarque paraissait avoir parfaitement affermi son trône, et son premier ministre ne faisait que communiquer à un grand nombre de princes des réformes constitutionnelles ; il sembla, un moment, vraisemblable que le parti révolutionnaire épuiserait vainement sa fureur contre la résistance réunie des souverains. Mais il blessa profondément l'Angleterre par l'alliance espagnole, le mariage du duc de Montpensier avec l'infante d'Espagne. Par ce mariage, il semblait avoir complété le cercle de ses alliances, et s'être rendu trop puissant au gré des politiques anglais ; et il se rendait plus influent encore en faisant accepter des réformes constitutionnelles par les princes allemands et italiens. Il fallait arrêter sa marche et mettre un terme à son règne. On députa Lord Minto et d'autres agents chargés de s'entendre avec les chefs du parti révolutionnaire en Italie et en France, et de les encourager à provoquer des réformes pour le bas peuple, et à ne se pas contenter de réformes venues des princes eux-mêmes. On assura ces chefs de la sympathie, peut-être même de l'assistance du gouvernement anglais, qui se fait un devoir de soutenir tout mouvement révolutionnaire dans les états étrangers.

En même temps, manœuvraient toutes les batteries que nous avions dressées. Exeter Hall, et l'alliance protestante, agissaient vigoureusement, et je croyais à l'existence d'une force qui briserait le roc de Pierre en dix mille atomes. Notre présence était désormais inutile à Rome ; et après l'été de 1847, nous allâmes à Paris pour allumer un incendie dans cette inflammable cité. Nous

n'y étions point nécessaires ; par nos entrevues avec les chefs du parti révolutionnaire à Genève, nous l'avions suffisamment préparée. Ils avaient profité largement de nos instructions, les avaient même perfectionnées, et se trouvaient en union plus intime que nous avec la *force inconnue*. Tout ce que nous pûmes faire pour aider à la révolution qui éclata en février, l'année suivante, fut de persuader à quelques chefs libéraux, d'user de « l'agitation paisible, » ramenée à un système si parfait par O'Connell, ce qui se fit dans les banquets réformistes.

Toute la France alors était, en quelque sorte, révolutionnaire. Guizot, à la tête du gouvernement, était, comme je l'ai montré, un réformateur, mais seulement à la condition que le gouvernement prendrait l'initiative. Mais, admettre la nécessité ou la convenance de réformes ou de changements était une concession tacite entièrement préjudiciable à l'ordre existant. Après Guizot et son parti, venaient les réformateurs dynastiques, tels que Thiers et Odilon Barrot, qui voulaient laisser le trône à la famille d'Orléans, mais le priver de tout pouvoir effectif, et établir un despotisme parlementaire. Leur mot d'ordre à ce moment était l'extension des franchises électorales. Il n'y avait à ce temps-là, dans une population de trente-six millions, que deux cent mille électeurs. Après les réformateurs dynastiques, venait le parti catholique, conduit par Montalembert, noble, savant, éloquent, esprit singulièrement pur, homme de principes, de foi et de conscience, pour qui la religion était un principe vivant et pénétrant tout. Ce parti visait, avant tout, à la liberté et à l'indépendance de l'Eglise, et était comparativement indifférent à la question de dynastie. Son drapeau n'était ni celui de Henri V, ni celui de la maison d'Orléans, mais celui de la religion et de l'ordre social. Le mot d'ordre, à cette époque, était la liberté d'enseignement, refusée par le monopole de l'université qui donnait une éducation panthéiste, voltairienne, ou irrégieuse. Comme le gouvernement soutenait l'université, et refusait la liberté d'enseignement garantie par la constitution, ils résistèrent au gouvernement.

Derrière eux venaient les légitimistes, partisans de la branche aînée des Bourbons, remplis de vieilles réminiscences gallicanes, et dont le mot d'ordre était Henri V. Ils étaient contraires au gouvernement existant et prêts à prendre des mesures actives pour le renverser, disposés aussi à soutenir l'Eglise, pourvu qu'elle ne demandât rien pour elle-même, et voulût prêter toutes ses ressources à l'affermissement et à l'embellissement du trône. C'était une poignée de gentilshommes surannés, aux manières

polies, à la mise courtoise, ornés de quelques préjugés fort respectables, mais ignorant complètement leur temps et incapables d'apprendre. Ils furent un embarras pour le parti catholique.

Après les légitimistes, royalistes et hostiles au gouvernement existant, venaient les républicains, modérés et immodérés ; les modérés ayant pour organe *Le National*, les immodérés *La Réforme*. Ceux-là, toutefois, étaient tous ennemis de la monarchie, soit dans la branche aînée soit dans la branche cadette, et désiraient la république, quelques-uns, comme Lamartine, Arago, et les Girondins, ces grands phrasiers de l'ancienne révolution, la république des notables, de la bourgeoisie, des avocats, des professeurs, et des hommes de lettres ; d'autres, comme Ledru-Rollin et les montagnards, une république démocratique, une et indivisible, avec Robespierre, Couthon, Saint-Just, Danton et Marat ; tandis que d'autres encore, trop nombreux pour les mentionner, voulaient, avec Barbès, la république démocratique et sociale ; d'autres encore, et en nombre assez considérable, ne voulaient ni gouvernement, ni ordre politique ou social d'aucune sorte. C'étaient les réformateurs extrêmes, d'après notre propre cœur, et sur qui nous agissions tout particulièrement, afin que, par leur entremise, la force odieuse hâtât le mouvement révolutionnaire.

À côté de tous ces partis, s'élevait, puissant et fort, celui des Bonapartistes, toujours le plus nombreux en France.

N'oublions pas les intrigues de l'Angleterre qui ne pouvait pardonner le mariage espagnol, les illusions que nous nous efforcions d'entretenir partout par rapport aux vues et aux intentions de Pie IX, et il ne fallait pas de messager d'un autre monde pour prédire que la France était à la veille d'une formidable convulsion ; que les jours du roi des barricades étaient comptés ; et que peu importe le contre-coup, la dynastie régnante devait tomber, avec un fracas répercuté par toute l'Europe. L'unique soin de notre parti était de pousser en avant, à la tête du mouvement, les réformateurs les plus modérés, plus spécialement les réformateurs dynastiques, pendant que nous organisions une force secrète pour les lancer, au moment de leur succès, au-delà du but qu'ils convoitaient, et les forcer à admettre la république, qui, proclamée à Paris, serait, pensions-nous fermement, agréée, pendant la panique, par toute la nation.

L'histoire des événements qui suivirent est bien connue et ne se doit point répéter. Le vieux roi au moment du danger prouva qu'il était un vrai Bourbon, incapable d'une sage résolution ou d'un acte énergique. Tout à coup il eut horreur de l'effusion du

sang, sacrifia son ministère, appela à son conseil Thiers, Odilon Barrot, et d'autres dynastiques, qui, s'imaginant vainement que leurs seuls noms tempèreraient la tempête, renvoyèrent les troupes dans leurs casernes, et livrèrent le roi et sa dynastie à la populace armée et furieuse. Le roi abdiqua ; on rejeta la régence de la duchesse d'Orléans ; la famille royale, pour sauver sa vie, s'enfuit en Angleterre, ce *refugium peccatorum* ; la monarchie fut abolie ; la république proclamée ; un gouvernement provisoire organisé impromptu, et une assemblée de représentants demandée au suffrage universel et appelée à donner à la France une organisation politique régulière. Mais il s'écoula quelques jours avant que le mouvement produit à Paris fût suivi d'insurrections à Berlin, à Vienne, et dans un grand nombre d'états germaniques. La péninsule italienne était tout en flammes ; la démocratie l'emportait par toute l'Europe, excepté en Russie, en Espagne, en Belgique et en Hollande. La Hongrie demandait son indépendance de l'Autriche ; les populations slaves de l'empire autrichien, à Prague et à Agram, se disposaient à s'unir à un mouvement panslavique ; Pie IX était privé de toute liberté d'action, et virtuellement emprisonné ; Naples et la Sicile étaient en pleine révolte, le roi prêt à tout concéder, et, à la façon des Bourbons, contrariant tous les efforts de ses loyaux sujets pour le protéger ; Charles Albert se déclara le défenseur du Saint-Siège ; le royaume Lombard vénitien rejeta la suprématie autrichienne, et le choisit pour son roi. Il marcha à la tête de ses troupes grossies des contingents de toute l'Italie, pour chasser les barbares au-delà des montagnes, et purifier la péninsule de tout vestige d'une domination étrangère.

Nous étions ravis ; nous sentions le succès assuré, et notre grande réforme philanthropique universelle sur le point de se réaliser complètement. Mais, hélas ! *Homo proponit, Deus disponit*. Les esprits nous avaient déçus. Pie IX montra un courage passif que nous n'avions point soupçonné, et rien ne put le porter à sanctionner la guerre contre l'Autriche ; en dépit de tous nos efforts, il transpira que les révolutionnaires avaient dénaturé complètement ses principes, sa conduite, et ses aspirations. Le vieux Radetzky, après s'être retiré devant Charles Albert pour attendre des renforts, se retourna sur lui, le défit et le chassa avec honte et de grandes pertes de la Lombardie. Le prince Windishgratz battit les rebelles à Prague ; les Lazzaroni châtièrent les héros républicains à Naples, et le peuple sauva le trône en dépit de la faiblesse et de la pusillanimité du roi. Finalement,

Cavaignac, après quatre jours d'un combat acharné, terrassa les insurgés de Paris, et devint dictateur de la république. Nous n'étions plus à l'an de grâce 91, 92, ou 93. Le siècle était moins avancé dans l'incrédulité que nous ne l'avions supposé, et les amis de la religion et de la société étaient plus nombreux et plus énergiques que nous ne l'avions cru.

Nos espérances, sans être éteintes, étaient affaiblies. Nous nous étions jusque-là servis du pape, mais nous ne le pouvions plus, et nous devions nous en débarrasser, et séculariser entièrement le gouvernement romain. Nous nous étions servis des princes italiens ; nous devions maintenant les rejeter, et laisser Gioberti pour Mazzini. Nous réussîmes à isoler tout à fait le pape du gouvernement, mais lui-même nous échappa, et s'enfuit à Gaète, ce qui fit un mal sérieux à notre cause. Le pape en exil est plus puissant qu'au Vatican. Nous voulions le confiner dans son palais, et le tenir dans nos mains comme une marionnette, et nous continuâmes quelque temps encore à nous servir de son nom : mais en cela sa fuite nous vainquit. Nous fûmes obligés de proclamer prématurément la république romaine, et la déposition temporaire du pape. Mais nous espérions encore, car nous nous gardions de toucher à sa personne ou à ses prérogatives spirituelles, afin de ne pas perdre la sympathie des catholiques.

Mais ce fut en vain. Notre magie nous fit défaut ; il intervint un magicien plus puissant que nous, et partout la réaction contre nous gagna du terrain. L'Autriche, dont nous croyions avoir disposé, se leva soudain ; les Giobertistes qui prédominaient dans le royaume Subalpin, nous renièrent : Florence nous désertait ; Venise tint bon, il est vrai, mais la Lombardie était enchaînée par le vieux Radetzky. La Grande-Bretagne nous souhaita du bien, nous donna de bons conseils, mais ne vint pas à notre aide ; et l'Espagne et le Portugal, que nous pensions morts, s'animent, soudain, contre nous. La Russie, sans aimer la papauté, nous détestait, et allait amener la Prusse à sa manière de voir, et secourir l'Autriche. Et en dernière analyse, la république française, dont nous avons été les principaux créateurs, craignant la prépondérance de l'Autriche, et anxieuse d'avoir des avant-postes dans la cité éternelle, envoya ses troupes à Rome.

Il était inutile de batailler. Je vis clairement que le combat était contre nous, et que nous ne réussirions jamais, par des révolutions politiques et sociales, à effectuer nos desseins ; je me décidai tout à coup à y renoncer. Je résolus de retourner en Amérique, et de reprendre ce que j'ai annoncé comme un projet

ultérieur. C'était pendant l'automne de 1849. On avait échoué à réorganiser l'empire germanique, et sans regret de notre part, car nous voyions que si la réorganisation s'opérait, elle ne serait point basée sur des principes démocratiques ; l'autorité de saint Pierre était rétablie à Rome ; les Magyares étaient à jamais abattus en Hongrie, notre ami Kossuth s'était réfugié auprès de ses amis les Musulmans, et la France devenait un gouvernement régulier, sous la présidence de Louis Napoléon et la majorité conservatrice de l'assemblée législative. Nous ne pouvions plus rien.

Il est vrai, que beaucoup de nos amis pensaient autrement que moi, et désiraient continuer la lutte ; mais je leur dis que, s'ils le faisaient, ce serait sans ma coopération ; que je les abandonnerais à leurs simples forces humaines, et qu'ils trouveraient tous leurs plans mal exécutés. Le temps n'est pas opportun. Le christianisme conserve sur les populations européennes une influence que vous ni moi n'avions calculée, et l'on ne saurait plus longtemps duper le parti chrétien et le faire combattre pour nous. Ils frémissent d'horreur maintenant de nous entendre dire : « Le christianisme est la démocratie, et Jésus-Christ fut le premier démocrate. » Ils commencent à voir aussi clairement que nous, que tout cela est au moins absurde, et que notre mouvement est essentiellement antichrétien. Ils voient, ils admettent, ils déplorent certains abus politiques et sociaux ; mais ils les croient plus tolérables que les réformes que nous voudrions introduire.

Faisant des réflexions analogues, je pris congé de mes amis les révolutionnaires d'Europe. Je communiquai mon projet de retourner dans mon pays à Priscilla qui m'avait servi fidèlement dans tout le cours de notre pérégrination, et puissamment contribué aux résultats tels quels que nous avions obtenus. Nous étions à Paris. Elle serait peut-être plus volontiers retournée à Rome. Elle commençait, de fait, à languir et à se fatiguer du rôle que je l'avais forcée à jouer. Pendant notre séjour à Rome, elle était devenue mère, et de nouveaux sentiments et de nouvelles affections s'étaient éveillés dans son cœur. Son mari l'avait traitée avec bonté, avec respect, mais il avait beaucoup changé, et ne favorisait plus la philanthropie ou la réforme ; la rumeur publique le disait dévot.

## XV. — LE PROJET ULTÉRIEUR.

Je désirais que Priscilla retournât avec moi, parce que je le jugeais nécessaire à mes projets. D'ailleurs, elle m'avait lancé ou avait eu plus d'influence que personne pour me lancer dans une entreprise dont j'étais dégoûté, et que je ne me sentais pourtant pas la force d'abandonner, et je voulais qu'elle souffrit avec moi. Je voyageais comme un simple gentilhomme américain, et non comme un magnétiseur, un magicien, ou un individu quelconque, commandant à des puissances invisibles. Personne à l'étranger et même dans mon pays, si ce n'est le bon vieux M. Cotton, ne me soupçonna de rien de ce genre. Lorsque devait agir la force mystérieuse, j'employais Priscilla comme agent. Je lui donnais mes ordres, et, sans exciter de soupçons contre elle ou contre moi, elle manqua rarement de les exécuter à la lettre.

Même lorsque ses vues et ses sentiments commencèrent à changer, et qu'elle sentit l'esclavage et la dégradation de son état, elle n'osa pas me désobéir. Elle redoutait mon pouvoir, et savait bien l'impitoyable punition qui l'attendait. Souvent elle me pria avec larmes et dans la plus profonde douleur, de rompre le charme, et de la laisser en liberté. Je ne le voulus pas. N'avait-elle pas déclaré son esprit éternellement uni au mien ? La vérité, c'est que je craignais un peu de rompre le charme, et de l'émaniciper. Elle savait trop de mes secrets, pouvait me compromettre, et briser tous mes plans ; et une fois délivrée de mon empire et rendue à l'empire de la raison, elle se sentirait tenue en conscience d'en agir ainsi.

Priscilla n'osant pas résister, obtint de son mari de retourner dans notre patrie. Nous traversâmes le détroit pour regagner l'Angleterre, et nous nous hâtâmes de nous embarquer à Liverpool à bord d'un navire faisant voile pour New-York. Nous eûmes une très-orageuse traversée, et faillîmes être jetés sur un écueil ; mais à la fin, arrivés au port, nous nous trouvâmes bientôt à Philadelphie, après une absence de six ans et six mois, traversés des scènes et des événements les plus émouvants. Nous étions tous changés de physionomie, mais bien plus encore de sentiments. Le feu de l'enthousiasme était éteint, la fraîcheur et les vives espé-

rances de notre jeunesse avaient disparu à jamais ; nos labeurs avaient été vains, et il n'y avait devant nous aucune brillante et encourageante perspective. Je pris congé de Priscilla à l'auberge où nous venions de nous arrêter. Quand je vis ses joues fanées, son œil cave et tout son extérieur flétri ; quand je l'entendis, d'une voix cassée, renouveler sa prière si souvent répétée, je fus ému et lui promis que, bientôt peut-être, je lui rendrais sa parole.

Le lendemain, je partis pour la maison qu'habitait ma famille, à l'ouest de New-York. Je n'avais plus de famille, hélas ! La maison était déserte. Pendant ma longue absence, ma mère et ma sœur unique étaient mortes, et toute ma famille était partie. Ma bibliothèque et mon laboratoire étaient tels que je les avais laissés. Ils n'avaient plus de charmes pour moi. Je contemplai au dehors les scènes familières de mon enfance ; tout paraissait changé, muet et sans vie. Je rencontrai quelques compagnons de mes jeunes années ; il n'y avait plus rien de commun entre eux et moi. Leurs voix avaient un accent étrange et choquaient mes oreilles. J'eus, pour la première fois de ma vie, la triste conviction d'être seul, et je sentais profondément ma solitude. J'avais perdu la foi de mon enfance qui, presque nulle sans doute, et comme une simple ombre, était néanmoins quelque chose. Je n'avais point de père au ciel, ni de frère ou de sœur sur la terre. Je ne croyais ni à ange ni à diable. Toute existence, tout être s'était réduit pour moi à une force invisible et impersonnelle, que je savais diriger sans doute, mais à quelle fin ?

Dans ma solitude, je sentais que la croyance vulgaire au démon, à des esprits et à des spectres infernaux, serait une consolation. Ce serait quelque chose, et quelque chose vaut mieux que rien. Mieux vaut un chien vivant qu'un lion mort. Hélas ! je m'étais vendu, et ma rédemption était fort éloignée. Chose étrange, une voix murmurait dans mon cœur d'émanciper Priscilla. J'étais saisi d'un sentiment passager de générosité. Je la fis paraître devant moi, par les moyens que je savais. Elle se montra instantanément.

— Priscilla, lui dis-je, je suis triste et ennuyé. La vie a perdu pour moi ses charmes, et je ne me soucie pas d'une mort prématurée. Je n'ai rien, qui m'engage à vivre. Vous êtes femme et mère. Je vous délîe de votre pacte ; soyez libre ; retournez, et dévouez-vous à votre mari, qui est digne de vous, et à votre enfant. Je n'ai et ne veux plus avoir aucun pouvoir sur vous.

Il se répandit sur sa figure un rayon de bonheur ; un sourire de reconnaissance effleura ses lèvres, et, au même instant, elle

disparut. Mais un vacarme, comme un million de voix ricanantes, remplit ma chambre, et je vis tout autour de moi des figures moqueuses qui me faisaient des grimaces. Je ne m'en souciais guère. Je réduisis celles-là au silence, et congédiai celles-ci d'un seul mot. J'avais encore ma force magique.

Dans la maison d'Arch Street, à Philadelphie, il y eut en même temps de l'affliction et de la joie. Priscilla, de retour chez elle, s'était sentie malade ; son mari, alarmé, appela un médecin qui n'entendit rien à la situation. Le mal empira ; et durant le temps que je l'avais appelée à moi, elle était tombée dans une sorte d'engourdissement et de complète prostration, paraissant morte aux yeux de tout le monde, excepté de son époux qui précédemment l'avait déjà vue dans cet état, et la savait sujette à ces sortes de transes. Au moment où je l'avais libérée, elle revint à elle avec le sourire sur les lèvres, et le teint d'une parfaite santé. Elle se mit sur son séant, embrassa son mari, et, pour la première fois depuis la naissance de son enfant, le considéra avec le bonheur et la joie d'une mère.

— Mon cher époux, dit-elle, oubliez et pardonnez le passé !

Les courses de James à l'étranger, ses observations, et ses entretiens avec une foule de messieurs et de dames, quelquefois d'un autre bord que nous, lui avaient ouvert les yeux sur bien des choses, et en avaient fait un inébranlable conservateur. Il avait donc rejeté toutes les vaines notions qu'il avait entretenues antérieurement, renonça à son Quiétisme de Quaker, et se convertit sincèrement à une foi chrétienne, réelle et objective. Sa première pensée, son premier soin fut, s'il était possible, de délivrer sa femme du pouvoir mystérieux qui semblait la subjuguier. Il la trouva plus anxieuse que lui-même de sa délivrance.

Bref, Priscilla avait recouvré aussitôt la santé et la gaité, et elle résolut, s'il était possible, de m'arracher à l'esclavage auquel elle me savait soumise. On verra, par la suite de ce récit, les résultats de ses efforts, et ses nouvelles épreuves, si toutefois elle en eut encore à subir. Le sentiment de mon isolement et ma désolation ne s'adoucirent point après ma rupture avec le sujet que j'avais si longtemps enchaîné par un charme ; au contraire, ils s'aggravèrent. J'appelai Priscilla. Le charme était brisé, et elle ne vint pas ; seulement, je vis une forme vague, indéfinie, voltiger devant mes yeux, et j'entendis un rire sauvage et moqueur.

J'emballai ma bibliothèque et je résolus d'aller désormais habiter Philadelphie.

Je m'étais à peine établi dans ma nouvelle demeure, que je me rendis dans Arch Street pour voir Priscilla. Au lieu d'elle, je trouvai James. Il me reçut avec civilité, même avec affabilité, me parla de ce que nous avions vu en voyage, mais Priscilla ne parut point. Peu importe ; j'allais renouveler ma visite. Je le fis, et ne pus voir Priscilla qu'en présence de son mari. Elle avait bonne mine, se montra polie dans son ton et ses manières, mais ne m'offrit point la main, et parut redouter même que je ne touchasse ses vêtements. « Eh bien ! me dis-je, soit. Sa faiblesse va cesser. Je veux reprendre mon influence première. Je retournai chez moi, et j'entrepris immédiatement mon évocation, distribuant mes ordres à tous les cercles que j'avais établis en Europe. »

J'ai déjà suggéré la nature de ce nouveau projet. Il était évident pour moi, d'après l'histoire que j'avais lue, et les observations personnelles que j'avais faites au milieu des scènes émouvantes des plus récentes révolutions européennes, que le grand support de l'ordre social, et ce que j'ai appelé quelque part le système d'entrave et de répression, c'est le christianisme, et que les réformateurs politiques et sociaux ne sauraient jamais effectuer leurs réformes, à moins qu'ils aient déraciné dans la société moderne toute croyance à l'Évangile, et tout respect particulier pour son Auteur. Mazzini et Kossuth ne le dissimulent point, bien que le dernier soit vice-président d'une société biblique d'Amérique ; Proudhon le confesse audacieusement, et les Turnvereins et les hommes libres d'Allemagne cherchent à le réaliser. « Si vous concédez l'idée chrétienne de Dieu, dit Proudhon, vous devez en même temps abandonner à jamais votre idée de la liberté. » Il me semblait également clair, que tenter, par des organisations politiques, et des révolutions dirigées contre la papauté, ou une organisation religieuse quelconque, catholique ou protestante, de déraciner le christianisme des cœurs du peuple, devait mener à un échec. Après tout, il y a dans l'homme une disposition naturelle à la religion, et bien que souvent il l'entrave et la maltraite, et agisse pour des fins purement terrestres, bien qu'il vive pratiquement comme s'il n'y avait ni Dieu, ni vie future, il retourne presque toujours aux idées religieuses, et adopte ou établit une sorte de culte religieux auquel il subordonne ses idées politiques et ses vues terrestres. Un Epicure peut nier la Providence, un Lucrèce peut chanter, avec beaucoup de poésie, qu'il est impossible *revocare defunctos*, et même Cicéron peut rire des augures et des aruspices et douter de l'immortalité de l'âme, cependant le sentiment d'une force invisible, d'une puissance mystérieuse qui

nous environne est universel, et le philosophe sceptique sent un indéfinissable frisson d'inquiétude, peut-être de crainte, chaque fois qu'il se trouve seul dans l'obscurité. Partout errent ou voltigent autour et au-devant de lui les ombres de l'Achéron. Même au milieu de nos plaisirs, la pensée de l'invisible et du surnaturel se fait jour d'elle-même pour gâter nos fêtes, et imprégner notre joie d'une tristesse, d'une honte, d'un remords indéfinissable. Voltaire lui-même tremble et blasphème en mourant, à la pensée de ne pas recevoir la sépulture chrétienne, et Volney qui réduit Dieu à l'aveugle nature, et le christianisme à l'astrologie ou l'astronomie, prie avec ferveur, dans une tempête sur le lac Erié. Nous avons beau faire, nous ne saurions nous soustraire à la croyance ou à la crainte de puissances invisibles, qui tiennent dans leurs mains nos destinées ; et un peuple absolument dépourvu de religion, ou au moins de superstition, ne se rencontrera jamais. Jamais les incrédules n'eurent plus de chance de déraciner des âmes le christianisme par des révolutions politiques et sociales qu'au dix-huitième siècle. On riait partout de la religion et du clergé, une philosophie ouvertement matérialiste et infidèle avait pénétré la littérature, possédait les écoles, gouvernait dans les cours et dominait les pensées et les intelligences. Il y avait de la tiédeur chez les religieux, du scandale parmi le clergé, des abus dans l'Etat, et conséquemment un besoin impérieux de réforme. Les réformateurs dirigèrent tous leurs mouvements contre la religion, au moyen de la révolution démocratique et sociale. Ils étaient forts, ils étaient tout puissants. Le trône et l'autel s'éroulèrent sous leurs secousses, et, en dix ans, la religion qu'ils avaient abolie se rétablissait, les églises qu'ils avaient fermées s'étaient ouvertes à la voix du soldat qu'ils s'étaient donné pour chef. Le même résultat avait suivi notre propre mouvement. En janvier 1850, la religion était bien plus vigoureuse en Europe, qu'en janvier 1840, et la démocratie bien moins influente. Il était donc vain d'espérer la destruction de l'autorité politique et sociale au nom de l'incrédulité, de l'irréligion absolue, ou la destruction du christianisme par des mouvements politiques et sociaux. Le christianisme ne se pouvait déraciner que par une religion rivale, et une religion qui pût prétendre à une origine surnaturelle, et s'appuyer sur des prodiges, ou sur ce que le vulgaire appellerait miracles. C'est ce que j'avais pressenti dès le commencement, et je résolu maintenant, au lieu de travailler avec les passions purement terrestres des hommes, de faire un appel à leurs instincts religieux. Mahomet, au septième siècle, l'avait fait admirablement

pour son temps et pour l'Orient, mais il avait eu l'imprudence de fixer sa superstition dans le Koran, la rendant ainsi inaltérable et incapable de s'adapter à la face nouvelle que prendraient les choses par les vicissitudes des événements, le développement de la société, et le progrès de la race.

Swedenborg avait fait mieux, et Joe Smith aussi, mais ni l'un ni l'autre n'avait suffisamment pourvu au progrès de la race, ou consacré d'une manière assez explicite le principe d'innovation et de changement, et tous les deux avaient maintenu trop d'idées prises à la vieille religion. Swedenborg, néanmoins, devait nous servir de point de départ ; seulement, il nous fallait éviter ses bévues, surtout son organisation religieuse trop stricte et trop rigide.

A mon retour d'Europe, je retrouvai les instructions que j'avais données, avant mon départ, assez fidèlement réalisées ; et les révélations mesmériques, faites par Andrew Jackson Davis, et les communications spirituelles faites par les Fox, commençaient à attirer l'attention publique. Les esprits devenaient très-anxieux de communiquer, et faisaient, supposait-on, de nombreuses et importantes révélations. En quelques mois, les bruyantes manifestations des esprits devinrent tout à fait communes, et il se rencontra des médiums dans toutes les parties du pays. D'abord, les relations avec les esprits ne s'obtinrent que dans l'état de somnambulisme, ou par le moyen lent et pénible des battements, mais en même temps, on fut averti et assuré que bientôt il serait accordé un mode de communication plus facile et plus direct, pour lequel le public et les particuliers n'étaient pas encore préparés. Les esprits étaient pleins de bon vouloir, mais les médiums n'étaient pas assez avancés, ni assez spiritualisés ; et le public était trop épais, trop matérialiste et trop sceptique. Aussitôt que les intelligences seraient dégrossies, plus spirituelles et plus croyantes, elles jouiraient de la claire vision, de communications faciles et régulières, et quiconque le voudrait, aurait des entrevues aussi libres et aussi familières avec le monde des esprits qu'avec le monde de la chair.

Il s'agissait avant tout d'établir la réalité des communications spirituelles, ce qui devait se faire par la communication de secrets, connus seulement de celui qui interrogeait, ou inaccessibles à la connaissance du médium par un moyen humain ou naturel ordinaire. Parfois les esprits jouaient le rôle de diseurs de bonne aventure ; parfois ils s'érigeaient en prophètes, et se hasardaient à prédire des événements futurs, mais toujours des événe-

ments qui dépendaient d'eux, ou placés dans l'ordre naturel, et que la science des causes et des effets pouvait facilement leur faire prévoir.

Comme les correspondances spirituelles se propageaient, et que les adeptes se multipliaient, les médiums, somnambules et frappeurs cessèrent d'être les seuls médiums. Les médiums du somnambulisme artificiel, ou médiums mesmérés, disparurent presque complètement, et aux médiums frappant s'adjoignirent des médiums écrivant et des médiums parlant, et en certains cas les esprits se rendaient actuellement visibles aux prophètes, et transmettaient leurs messages par de visibles symboles, et quelquefois même en paroles. Cette télégraphie spirituelle, sous une ou sous toutes ces formes, devint, en quelques mois, fort commune dans toutes les parties du pays ; et, au bout de deux ans, il y avait trois cents cercles ou clubs spirituels dans la seule cité de Philadelphie, et plus d'un demi-million de croyants dans les Etats Unis. L'épidémie avait éclaté dans le nord de l'Angleterre et du pays de Galles, s'était répandue dans toute la Norvège, le Danemarck, la Suède, le nord et le centre de l'Allemagne, avait envahi la France de toutes parts, et pénétré même à Rome. En France et en Italie où la population est, ou profondément chrétienne ou profondément infidèle, la manifestation des esprits devait prendre des formes plus discrètes et moins émouvantes que dans notre pays et dans certains autres, et laisser douter d'abord si ce n'était pas une pure tromperie, ou si on ne le pouvait expliquer par des principes scientifiques reconnus ; et elle se borna généralement aux phénomènes des tables tournantes, qui excitaient la curiosité sans alarmer la conscience. En France, dans la société la plus polie, la plus fashionable, et, je puis presque le dire, dans la société la plus catholique, les tables tournantes devinrent un amusement.

Un autre point à considérer, c'étaient les doctrines, la philosophie ou la religion, qu'enseigneraient les esprits. Il n'eut pas été expédient d'attaquer trop ouvertement l'Evangile, et il fallait le miner, plutôt que le bombarder. Sous certains rapports, il était même prudent de paraître confirmer, pour ainsi dire, par une résurrection, quelques portions de la croyance chrétienne comme l'immortalité de l'ame, et la réalité d'un monde invisible d'esprits. Les libres penseurs n'admettaient point volontiers cette dernière pensée ; mais il était essentiel à mon projet, de convertir, sous ce rapport, les libres penseurs, car leur conversion et l'aveu de leur croyance en Dieu et en un monde d'esprits devaient recommander efficacement notre spiritualisme à une vaste multitude de chré-

tiens simples et ignorants qui, à la vue de ses bons effets apparents, concluraient qu'il ne renfermait rien de mauvais : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Généralement en Amérique, on suppose la foi à l'immortalité de l'ame identique à la foi, à la résurrection des morts enseignée par le christianisme ; et nos unitaires, avec leur érudition rationaliste, pensent très-généralement que la doctrine particulière et distinctive de notre Seigneur fut l'immortalité de l'ame. Mais on croit, dans tout le monde ancien, à l'immortalité de l'ame et chez les gentils et chez les juifs ; et bien qu'elle ait été mise en doute par quelques sophistes anciens et modernes, on ne vit jamais un peuple, en masse, l'ignorer ou la nier. Toutes les superstitions anciennes aussi bien que les superstitions modernes l'ont reconnue. Toutes croient l'ame impérissable, quoique plusieurs s'imaginent qu'elle sera absorbée dans la fontaine de vie, comme une goutte d'eau dans l'océan, fausse interprétation de la doctrine catholique de l'union avec Dieu, dans les splendeurs de la gloire, comme fin dernière ou béatitude finale des justes. Il n'y avait de doute que pour le corps, ou l'*umbra*, l'enveloppe matérielle, compagnon et médium extérieur de l'ame en cette vie. Le corps grossier, extérieur, retournait, croyaient-ils, en poussière, et se mêlait à ses éléments primitifs ; mais cette *umbra*, cette ombre, les mânes des trépassés, que toute l'antiquité distingua soigneusement de l'ame, était aussi, suivant la foi du plus grand nombre, impérissable ; mais je ne trouve point que le monde païen ait clairement énoncé sa réunion avec l'ame. En d'autres termes, l'ancien monde païen, en conservant la croyance primitive à l'immortalité de l'ame, avait perdu la foi à la résurrection du corps, à la réunion du corps et de l'ame, ou du moins n'en conservait que certaines traces dans sa doctrine de la métempsychose, ou transmigration des ames. La doctrine spéciale au christianisme, énergiquement appuyée par les apôtres, n'était point l'immortalité de l'ame, qui fut toujours supposée d'avance, mais la résurrection des morts, le retour à la vie, non point de ce qui n'avait point cessé de vivre, mais de ce qui était mort, c'est-à-dire le corps. Aussi l'article du symbole des apôtres ne se rapporte pas, je crois, à l'immortalité de l'ame, mais à la résurrection du corps, *resurrectionem carnis*, la résurrection de la chair ; et l'on doit remarquer que les manifestations des esprits, loin de confirmer cette croyance, la contredisent virtuellement.

Le trait distinctif de la morale chrétienne, c'est la charité distincte de la philanthropie ou bienveillance, comme une vertu surnaturellement infuse est distincte d'un sentiment purement hu-

main, mais réellement confondu avec elle dans l'esprit d'un trop grand nombre de gens qui s'appellent chrétiens. Les esprits allaient donc, sous le nom de charité, enseigner une morale philanthropique, sentimentale, et purement humaine, car en agissant de la sorte, ils sembleraient à la foule des chrétiens superficiels confirmer le trait distinctif de la morale chrétienne, et en même temps combattre les tendances morbides du siècle.

L'Universalisme ouvert, nu, n'est pas populaire ; mais il y a chez les principaux personnages du temps, une incrédulité très-générale quant aux vieilles doctrines orthodoxes du ciel et de l'enfer, du jugement dernier, de la punition éternelle des méchants ; on nie que notre état éternel soit fixé par celui où nous mourons. Swedenborg avait considérablement modifié ces doctrines, et enseigné que la punition des méchants est purement négative ; que les hommes ne sont en enfer qu'en tant qu'ils ne sont pas en harmonie avec Dieu ; et ne pas être en harmonie avec Dieu, c'est-à-dire, le bien, c'est être exclu de la protection divine, et exposé à toutes les souffrances qui naissent de notre abandon à l'ordre naturel des choses. Il avait aussi reconnu différents cieus, s'élevant les uns au-dessus des autres, et différents enfers, placés les uns au-dessous des autres, et avait suggéré ou affirmé la possibilité pour tous ses habitants de se perfectionner, et d'avancer en sagesse et en vertu, par leurs rapports avec les hôtes de ce monde. Il avait lui-même instruit des anges, et secouru des âmes faibles privées de développement. Là se trouvaient les germes de tout ce qui m'était nécessaire. Les esprits devaient enseigner qu'il y a dans l'autre monde différentes catégories où sont admises les âmes suivant leurs goûts respectifs et leur degré de développement, avec la chance de s'élever à un temps donné si elles sont fidèles, du dernier au premier échelon. Aux cercles inférieurs, on se perfectionne par des relations avec nous, et nous progressons nous-mêmes en correspondant avec les plus élevés.

La doctrine dominante du siècle, c'est celle du progrès ; on croit que le monde eut de certains commencements grossiers et imparfaits, et que par une série continue de développements et de transformations, il marche éternellement vers la perfection, sans cependant l'atteindre ; et que l'homme commençant, sinon dans les fibres d'un têtard, du moins dans une enfance faible et impuissante, se développe et avance vers la virilité. Cette doctrine qu'à première vue semblent favoriser certains faits d'histoire naturelle, est au fond totalement opposée à la doctrine chrétienne d'un sym-

bole déterminé, d'un repos final, d'une finale béatitude en Dieu, de causes finales et de finale consommation de toutes choses. Ainsi les esprits doivent l'accepter, l'ériger en système, et proposer comme la plus haute récompense de la vertu, d'être mis sur la voie de l'éternelle progression.

Le siècle est indifférent, syncrétique et disposé à admettre toutes les religions, et toutes les superstitions comme vraies sous certains aspects, et fausses sous d'autres, et à les déclarer toutes à peu près aussi bonnes et aussi mauvaises les unes que les autres. Les esprits donc n'en attaquent directement aucune. Ici ils enseignent que l'Eglise catholique est la plus vraie et la meilleure des églises dominantes, mais que le Protestantisme néanmoins est un sûr moyen de salut, et que les esprits, dans l'autre monde, ne se préoccupent pas autant des différences entre les églises et les symboles, qu'ils le faisaient en ce monde-ci. Ailleurs ils enseignent que l'Eglise catholique est fautive, qu'elle est perverse, ennemie de tout progrès moral et social, et qu'il faudrait prendre des moyens efficaces pour en empêcher l'extension dans les Etats-Unis. Ils ne nient pas la Bible mais n'en affirment pas non plus l'inspiration, et l'expliquent d'une manière nouvelle, l'avouant vraie en bien des choses, mais inacceptable en beaucoup d'autres. C'était excellent quand les hommes n'avaient rien de mieux, et le plus sûr moyen de s'instruire du monde des esprits.

Telle est la courte esquisse de la nouvelle religion qui devait supplanter le christianisme et ouvrir la voie à ce « bon temps à venir, » qu'attendent tous nos philanthropes et nos réformateurs, comme on peut s'en assurer en lisant le *Shekinah*, le *Spiritual Telegraph*, ou l'ouvrage du juge Edmands, issu de la presse féconde de Partridge et Brittan, à New-York. Cette nouvelle religion, qui, à la vérité, ne renferme rien de nouveau, et n'avait pas besoin d'un esprit de l'autre monde pour l'enseigner ou la suggérer, aurait fait peu d'impression, appuyée seulement sur une simple autorité humaine, dépourvue de prodiges, de faits mystérieux ou merveilleux ; mais mystérieusement appuyée sur des prétendues déclamations venues d'un autre monde avec les noms importants de William Penn, George Washington, Benjamin Franklin, Thomas Jefferson et Thomas Paine, elle prendrait dans les esprits du vulgaire une haute importance, et ne pourrait presque manquer de triompher, aux yeux du public, de Moïse et des prophètes, de notre Seigneur et des apôtres. Elle s'attaquait aux fondements mêmes du christianisme, et, une fois acceptée, elle paraissait posséder une évidence directe et complète, effaçant entièrement, aux

yeux des spiritualistes, l'évidence de l'Évangile. Voilà ce que je voulais et ce que j'espérais.

Après avoir mis les esprits en mouvement, et inventé, avec leur concours, un système qui, suivant mon imagination, supplanterait le christianisme, soit dans ses formes catholiques, soit dans ses formes protestantes les plus vigoureuses, mon œuvre semblait terminée, et je pouvais cesser mes travaux. Ma surintendance était désormais superflue, et que les agents que j'employais fussent vraiment les esprits ou les âmes des morts, comme ils le prétendaient eux-mêmes, ou des forces primordiales de la nature, comme j'inclinai à le penser, désirant surtout me le persuader, cette question devenait pour moi sans intérêt. L'ouvrage avancerait de soi, et en quelques années le christianisme et l'Église, minés par leur base, tomberaient d'eux-mêmes. Dès lors, la monarchie, l'aristocratie, le républicanisme, toutes les formes de gouvernement civil s'écrouleraient, la liberté universelle, laissant chacun croire et faire ce qui lui semblerait bon, se réaliserait, et tous, présents et à venir, seraient placés sur la voie de l'éternelle progression, — progression vers quoi ?

## XVI. — UN ÉCHEC.

Je ne me faisais point cette question, car de fait elle ne se présentait pas à mon esprit ; mais je m'en faisais une autre : que ferais-je de moi-même ? Grave question que celle-là ! J'avais beau retourner la chose dans tous les sens, maintenant que la nouveauté de l'idée s'était usée, je ne trouvais rien qui m'inspirât dans cette idée d'éternelle progression, cette idée de toujours apprendre, sans jamais arriver à la connaissance de la vérité, cette poursuite éternelle du bien, sans jamais y parvenir. Pourquoi s'obstiner à poursuivre ce que l'on sait d'avance ne pouvoir approcher de plus près, parce que l'objet fuit à mesure qu'on pense le saisir. N'est-ce point là plutôt le mal que le bien, l'enfer plutôt que le ciel ? N'est-ce point la punition d'Ixion ? La lutte des Titans contre les dieux, n'a-t-elle pas une profonde signification ? Les Titans, les Géants, les enfants de la terre, *terræ filii*, ayant voulu détrôner les dieux, les enfants du ciel, furent vaincus et condamnés à tourner éternellement une roue, à rouler une pierre énorme au haut d'une montagne escarpée, et sur le point d'avancer au

sommet, à la voir leur glisser des mains et rouler en bas du mont avec un épouvantable fracas ; d'autres font un travail toujours incomplet et toujours renouvelé, ou souffrent le supplice de la faim comme Tantale, ou une soif inextinguible. N'est-ce point là, en effet, le châtement que s'attirent ceux qui rejettent la sagesse d'en haut et suivent la sagesse d'en bas ?

Je comprends parfaitement le progrès vers une fin, vers un but fixe et permanent, mais un progrès vers rien, ou vers une chose mobile, une chose qui s'éloigne à mesure qu'on en approche, est pour moi complètement inintelligible, et, quand j'y songe, cela me paraît aussi absurde que la supposition d'une série infinie. La progression infinie est, en réalité, une infinie absurdité. L'origine et la fin de toutes choses doivent être parfaites, fixes, et immuables. Tout machiniste sait qu'il ne peut produire le mouvement sans quelque chose qui est en repos, qui cause ou produise le mouvement sans se mouvoir soi-même. Sans l'immuable, rien de mobile. De même point de mouvement vers ce qui n'est pas immuable, car si deux corps demeurent dans la même position vis-à-vis l'un de l'autre, il n'y en a aucun qui se soit mu par rapport à l'autre.

Le progrès est un mouvement moral vers une fin. Si l'on n'approche point de la fin, il n'y a pas de progrès. Comme le progrès ne se conçoit pas sans fin, ainsi il est également inconcevable sans une diminution de la distance entre l'agent progressant et la fin. Si la distance peut être abrégée d'un degré quelconque, d'une ligne dans un million de siècles, elle n'est pas infinie, et le progrès ne peut être éternel. Cette progression infinie ou éternelle n'est donc qu'un rêve mensonger.

Au fond de cette idée de progrès dont raffolent nos réformateurs modernes, se trouve la stupide notion que l'homme est un Dieu en germe et que sa destinée consiste à devenir le Dieu infini ; qu'il doit se développer dans le Tout-Puissant ; qu'être Dieu est sa destinée dernière, et comme Dieu est infini, il doit se développer éternellement, et se diviniser de plus en plus, sans toutefois atteindre jamais l'infinité de Dieu. La bulle ne crève point ni ne se perd dans l'océan, mais en vertu de sa nature, elle grandit et absorde peu à peu l'océan en elle-même, sans toutefois l'engloutir tout entier.

Je ne saurais comprendre cette éternelle marche absorbante qui laisse toujours égale la quantité physique ou morale à absorber ou à assimiler. Il est impossible de se contenter d'une pareille destinée. Toujours chercher et ne trouver jamais, toujours désirer

avec ardeur et ne jamais être satisfait, ce n'est point le ciel, mais l'enfer, et le plus terrible enfer, en comparaison duquel la peine du sens, ou le feu naturel et le soufre seraient un soulagement. L'homme n'est point porté, par le désir, à agir. Son désir d'arriver doit se convertir en espérance d'atteindre, avant qu'il se meuve, et en le privant de cette espérance, vous lui ôtez tout courage, toute énergie, et toute raison d'agir.

Le chrétien est excité à une constante activité non par la charité seule ou le seul amour de Dieu, mais par l'espérance ; et l'espoir de posséder Dieu, d'être rempli de son amour, de reposer dans les bras d'une charité suffisante à tout, le stimule, le fait avancer de grâce en grâce, et d'un degré de perfection à un autre. Quoiqu'il ne trouve pas encore un parfait repos, quoiqu'il ne soit pas encore rassasié, il est cependant soutenu, fortifié et poussé en avant par la promesse assurée, la ferme espérance d'atteindre, de trouver enfin le repos, la paix dans le sein de son Dieu. Il peut sentir les entraves de la chair, se sentir éloigné de son amour, et soupirer après le moment de regagner sa demeure et d'embrasser l'époux de son ame, mais il ne se fatigue point, ne faiblit pas, et ne connaît rien de l'ennui, cette inquiétude de l'esprit, ce dégoût de la vie, cette insouciance de toute entreprise qu'éprouve celui qui n'a point d'objet, point d'espérance, et qui ne voit pas même dans l'avenir le plus reculé aucune chance de rencontrer cette plénitude et ce repos après lesquels son ame ne cesse d'aspirer en cette vie. En perdant de vue Dieu comme cause finale, en perdant l'espérance de posséder Dieu comme le bien suprême, en substituant une interminable progression, à un interminable bonheur, j'avais perdu tout stimulant pour agir, tout motif de m'employer à quoi que ce fût.

Pourquoi agir ? Qu'avais-je à gagner ? Je n'avais pas besoin d'argent, j'en avais plus que je ne pouvais en dépenser. La renommée, je la méprisais. Ce n'était qu'un mot, naissant et mourant dans le son même qui le produisait. La puissance, je la possédais. En aurais-je eu davantage, cela n'aurait rien ajouté à ce que je possédais déjà. Des plaisirs ? Les mets les plus exquis et les vins les plus précieux ne m'offraient point le moindre attrait.

La simple vérité était que je ne pouvais m'accorder ni avec la philosophie du Portique ni avec celle du Jardin, et que j'étais également dégoûté des cyniques et des académiciens. J'étais homme, et ne pouvais vivre d'air ou me nourrir de curée ; j'avais une ame, et ne pouvais la satisfaire en vivant uniquement pour le corps ; sans Dieu, sans ciel, sans espoir de bonheur, sans

crainte de l'enfer, je ne voyais rien à chercher, rien à gagner, et je ne pouvais que m'écrier : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas*. Je ne pouvais dire, avec des pécheurs jeunes et irréfléchis, encore dans la fleur de l'âge : « Allons donc, jouissons des biens présents, usons des créatures comme il convient à la jeunesse. Remplissons-nous de vins et de parfums délicieux, et que la fleur du printemps ne disparaisse pas sans l'avoir pleinement respirée. Couronnons-nous de roses avant qu'elles se fanent, et qu'aucune prairie en fleurs n'échappe à nos ravages. Qu'aucun de nous ne s'en aille, sans laisser partout des vestiges de notre joie, car tel est notre partage, tel est notre lot. » De toutes les vanités, j'avais appris que celle-là était la plus vide. On dit que le démon lui-même se dégoûte du sensualiste, et trouve qu'il exhale une odeur insupportable.

---

#### XVII. — UN RAYON D'ESPÉRANCE.

Je n'avais pas vu Priscilla depuis plus d'un an, et j'avais lutté énergiquement contre le désir de la revoir. Sans occupation, après avoir achevé mon entreprise autant que cela dépendait de moi, je voulus reprendre mes droits sur ma complice. Je me présentai chez elle comme un vieil ami, et cette fois je la trouvai seule. Elle me reçut avec aisance, avec grâce et cordialité.

Il y en a qui pensent qu'une femme qui a rompu avec la modestie, ne peut pas la reconquérir, et redevenir une femme vraiment modeste et pure. Ils se trompent grandement. Madeleine était tombée plus bas que personne, et cependant elles étaient pures les larmes dont elle arrosa les pieds du Seigneur, et il n'y avait qu'un seul cœur plus pur que le sien dans la poitrine des saintes femmes qui, debout auprès de la croix, entendirent le cri aigu de l'Homme-Dieu, courbant la tête et consommant la rédemption du monde. La source que le barbare soldat ouvrit ce jour-là, avec sa lance, suffit pour effacer les plus profondes souillures, pour laver les plus grandes taches, et rendre pure et embaumée l'ame la plus corrompue. O vous, ames tombées, femmes ou hommes, baignez-vous dans cette fontaine ! Et vos péchés vous auraient-ils faits rouges comme l'écarlate, vous deviendrez blancs comme la neige ; et fussiez-vous rouges comme la pourpre, elle vous rendra purs comme la laine.

A la vue de Priscilla, je me sentis en présence de la vertu, non point orgueilleuse, austère et repoussante, mais aimable et affectueuse.

— Je suis heureuse de vous voir, docteur, dit-elle, avec un doux sourire. Asseyez-vous. J'ai longtemps espéré votre visite, mais je craignais que vous ne nous eussiez complètement délaissés.

— Vous êtes bien changée, madame, depuis notre dernière entrevue ; et il me semble que ma présence vous est maintenant plus désagréable qu'alors.

— Pas le moins du monde. Je n'ai été de ma vie plus heureuse de vous voir.

D'abord, je ne compris point ce langage.

— Oui, ajouta-t-elle, je désirais vous voir, et vous voir comme à présent, seul à seul. Inutile de toucher à ce que nous fûmes si longtemps l'un vis-à-vis de l'autre ; mais j'avais besoin de vous dire que je vous ai fait bien du mal. Vous ne fûtes pas innocent, mais j'ai été la plus coupable. Nous fûmes tous deux bien misérables ; et vous, vous, mon cher ami, vous êtes encore malheureux !

— Je ne me plains pas. Personne ne m'a entendu m'apitoyer tristement sur mon sort. Si j'ai souffert, je l'ai fait en silence.

— C'est possible. Mais vous n'avez pas oublié notre séjour à Rome, pendant l'hiver de 1848 à 1849 ?

— Oublié ! non, et je ne l'oublierai de ma vie.

— Vous souvenez-vous d'un vieux moine franciscain, que mon mari cacha quelques semaines dans notre maison ?

— Oui, je m'en souviens.

— C'était un vieillard d'environ quatre-vingts ans. Sa tête était presque chauve, à peine quelques cheveux gris s'échappant de dessous sa calotte, ombrageaient en partie ses tempes ; sa taille, autrefois élevée et imposante, était courbée maintenant par les années, les labeurs et les mortifications ; mais son cœur paraissait avoir encore toute la fraîcheur et la naïveté de l'enfance, et l'expression de sa figure était calme, douce et affectueuse. C'était une expression particulière, difficile à rencontrer, et semblable à celle, vous vous le rappelez, que nous remarquâmes un jour sur le visage de Pie IX. C'était une expression de paix surabondante et de céleste amour, une ame pure et sainte, brillant au travers d'un corps chaste et pur. L'expression est indescriptible, mais une fois vue, on ne l'oublie pas ; elle ressemble à ce que les peintres

italiens cherchent à donner à leurs saints, spécialement à la Madonna.

« Ce vénérable vieillard, vous vous en souvenez, avait été dénoncé par le *Cercle populaire*, comme un obscurantiste, un ennemi de la république, et un partisan de l'autorité pontificale. On voulait le mettre au nombre des prêtres et des religieux massacrés à Saint-Callixte. Mon mari avait lié connaissance avec lui, et, sachant le péril où il se trouvait, le tint caché dans notre maison où jamais personne, assurément, n'eût présumé la présence d'un prêtre proscrit.

— Je me le rappelle; je ne l'aimais pas, et si je m'en étais quelque peu soucié, je l'eusse trahi devant le club, car je souhaitais, dans mon cœur, comme Voltaire, « de voir le dernier des rois étranglé avec les entrailles du dernier des prêtres. » Mais comme il était vieux, sans pouvoir, rarement sur mon chemin, je l'épargnai.

— C'était un homme paisible et inoffensif, et j'avoue que je n'étais pas fâchée de le voir échappé à une mort cruelle que des philanthropes et des amis jurés de la liberté infligeaient à un si grand nombre de ses frères. Je n'étais point cruelle par nature, et mon ame répugnait à la part que j'étais souvent forcée de prendre à des violences. Je croyais peu logique pour nous, partisans de la liberté illimitée de pensée et d'action, de plonger le poignard dans le cœur, ou de trancher froidement l'artère carotide dans le cou de ceux qui préféreraient penser et agir autrement que nous; mais j'étais alors au pouvoir d'une force irrésistible.

— Vous voulez me faire des reproches, Priscilla?

— Non, mon ami, non; je n'en fais qu'à moi-même. Si dès le principe je n'y avais point consenti, aucune puissance n'eût pu me tenir dans ce terrible esclavage. Les agents dont vous usiez, n'exercent point contre nous un pareil pouvoir sans notre volonté; bien que liés une fois, par notre assentiment, à leur domination, nous ne puissions pas toujours, seuls, ressaisir notre liberté. Mon mari prit le vieillard en grande affection, et ils passaient ensemble des heures et des journées. Quel était le sujet de leur conversation, je ne le savais pas et me gardais bien de le demander. Vous retournâtes à Paris, pour empêcher, s'il était possible, la France d'intervenir pour supprimer la république romaine, en organisant une nouvelle levée d'insurgés. Pendant votre absence, vous me laissâtes tranquille, et je commençai, pour la première fois depuis mon mariage, à jouir des douceurs et du calme de la vie domestique. Parfois, le bon franciscain passait une soirée avec mon mari

et moi. Il avait une simplicité enfantine, les manières les plus attachantes, mais aussi un esprit cultivé, des connaissances étendues, une érudition variée et profonde. Il parla beaucoup de la vieille république et de l'empire, du vide des vertus romaines et du vieux peuple romain, de la nature cruelle et impure de sa religion, de la licence et du débordement de ses mœurs.

« Puis, il esquissa l'introduction du christianisme, montra les ennemis qui le combattirent, la raison de cette agression, le changement qu'il introduisit dans la vie morale et sociale du peuple, ses triomphes sur le paganisme, la conversion et la civilisation des barbares du nord, et la chasteté, la paix, le bonheur qu'il apporta dans la chaumière du paysan, le château du noble, et même le palais du monarque. Ses vues semblaient claires et précises, son esprit, vif et brillant, singulièrement libre des petites idées de sa profession, de la crédulité, de l'ignorance et de la superstition que vous et moi étions habitués à attacher au nom de moine. A chacune de mes demandes, il avait une réponse claire et intelligente ; il donnait une raison, et une raison apparemment bonne, pour tous ses jugements. C'était évidemment un homme d'un ordre d'intelligence, d'idées, d'instruction et d'éducation entièrement différent de tout ce que j'avais jamais pu observer ; et j'avoue qu'en l'écoutant, j'étais ravie. Je croyais être sous l'aimable mais supérieure influence d'un bon esprit. Je me sentais calme et tranquille, et je souhaitais, moi aussi, de pouvoir croire, d'être pure, sainte, chrétienne comme lui.

» Des semaines se passèrent. Nous eûmes enfin l'occasion de l'envoyer en sûreté à Portici, où le saint Père tenait alors sa cour. A la veille de son départ, il vint dans notre appartement, et s'assit à côté de moi. « Ma chère dame, dit-il, je vous quitte demain, et après ce soir je ne vous verrai plus. Laissez-moi vous remercier de votre bienveillance pour le pauvre vieux moine proscrit, et de votre désir évident de lui procurer du bien-être ; attentions d'autant plus louables que vous êtes étrangère, et d'une autre religion. Je vous offre mes remerciements et ma bénédiction ; c'est tout ce que je puis vous donner, et je ne cesserai de prier le bon Dieu, qui ne fait point acception de personnes, de vous récompenser de votre bonté, et de vous accorder sa grâce. Mais, ma chère dame, je suis prêtre ; je suis vieux aussi, et il me reste peu de jours à passer en ce monde. Permettez-moi de vous parler avec une entière franchise, une entière liberté. — Faites, mon père, lui dis-je ; et mes yeux se remplissaient de larmes. — Vous êtes encore jeune et belle, dit-il ; vous avez naturelle-

ment un cœur bienveillant, une nature enthousiaste, et un sincère amour de la vérité et de la justice. Mais, ma chère enfant, votre éducation a été malheureusement négligée, et on vous a fait marcher dans une voie qui conduit à un redoutable abîme. Vous vous êtes jetée au milieu de gens qui conseillent le mal en même temps qu'ils le commettent, et vous vous êtes enlacée dans les liens de l'ennemi des âmes. La cause à laquelle vous vous donnez, corps et âme, n'est point ce que vous pensez. Vous cherchiez la liberté, vous avez trouvé l'esclavage ; vous cherchiez l'amour, vous avez trouvé la haine ; vous cherchiez la vertu, le désintéressement, la fidélité, vous n'avez trouvé que le vice, l'égoïsme et la tromperie ; vous cherchiez la paix et la régénération sociale, vous avez trouvé les démêlés, la lutte, le meurtre, l'assassinat, la confusion, l'anarchie et l'oppression. Pour vous personnellement, les seuls jours paisibles que vous ayez connus pendant des années, ce sont ces quelques dernières semaines ; et votre paix actuelle est troublée par un effroi mystérieux qu'il est inutile de vous nommer ou de vous expliquer. Demandez-vous et répondez-vous à vous-même de bonne foi, mon enfant, si vous n'avez pas été déçue, et si vous n'avez pas agi sous une fatale illusion. Demandez-vous si ce ne fut pas une grande erreur pour vous, de prendre Satan pour le principe du bien, et le Dieu du chrétien pour le principe du mal. — Mais, *Padre mio*, que ferai-je ? je soupçonne que vos paroles sont vraies ; j'ai été une femme orgueilleuse, vaine, audacieuse, méchante. Mais que faire ? je suis enchaînée, je suis damnée. — Damnée, pas encore, mon enfant. Tant qu'il y a vie, il y a espoir. Ces chaînes doivent être brisées ! — Mais elles sont trop fortes pour moi. — C'est vrai, très-vrai, mon enfant, mais pas trop fortes pour le Lion de la tribu de Juda. Il vous faut de l'assistance. »

» Au même instant la porte éclate ; une troupe de bandits se précipitent dans la salle, et tombent sur le vieux moine. Le vieillard me jette un dernier regard, et fait précipitamment le signe de la croix sur ma tête, alors que je m'étais jetée à genoux pour les supplier de ne lui faire aucun mal. Autant aurait valu m'adresser à la pitié du marbre de ma cheminée. Ils le précipitent contre le sol. Il se lève sur les genoux, se croise les mains sur la poitrine, et, avec une expression ravissante et céleste, il s'écrie : « O Dieu, pardonnez-leur, et ne leur imputez point ce crime, car ils ne savent ce qu'ils font. » Le chef de la bande lui plonge un poignard dans le cœur. Son sang jaillit sur ma figure et sur mes vêtements. Un moment après, ils prirent le corps et s'éloignèrent

de ma maison. Quoique protégés jusqu'à un certain point par notre qualité d'Américains, nous ne crûmes pas prudent de prolonger notre séjour à Rome, sous la république ; et le lendemain, nous partîmes pour Paris, où nous vous rejoignîmes. »

— Mais jamais vous ne m'aviez parlé du sort de ce vieux moine ?

— C'est vrai ; pourquoi l'aurais-je fait ? Je ne pouvais pas, avant d'être séparée de vous, parler de cet homme sans éveiller votre indignation, et vous porter à me confier de nouveau une de ces terribles missions, que j'abhorrais si profondément. Mais à présent, je puis parler avec calme, et sans crainte ; laissez-moi vous faire la question que le vieux moine me pressait de me faire à moi-même. La vérité, c'est la vérité, quel qu'en soit l'interprète ; et il n'y a aucune raison de ne pas suivre un bon conseil, parce qu'il serait émis par un moine, alors que les moines auraient été, pendant toute notre vie, l'objet de notre courroux et de notre dérision.

— Priscilla, je me suis posé cette question ; mais en vain. Je me suis engagé corps et ame, et j'ai juré, quoi qu'il arrive, de ne jamais me repentir.

— Mais ce serment était illégitime ; il ne peut vous lier. Celui qui a reçu votre engagement est un trompeur ; il n'avait point le droit de vous le demander, il n'a pas le droit de le maintenir.

— Mais je ne puis me délivrer moi-même de ces liens de mort et d'enfer qui m'enchaînent.

— On m'a dit que tel que vous fûtes, et tel que je vous crains encore, on obtient rarement miséricorde ; mais la délivrance n'est pas impossible. Moi qui fus pire que vous, je l'ai trouvée.

— Cela n'est pas aussi certain. Vous êtes libre, uniquement parce que, dans un instant subit de désespoir, je vous ai libérée. Mais je n'ai qu'à vouloir, et vous retombez plus que jamais sous mon pouvoir.

— J'en doute. Hormis lorsque vous m'appelâtes pour m'émanciper, vous n'avez exercé sur moi aucun pouvoir depuis que le bon vieux prêtre fut reçu dans notre maison, à Rome.

— Vous ne le devez qu'à ma modération.

— Oseriez-vous le jurer ? oseriez-vous jurer que, durant les vingt-quatre heures qui suivirent ma délivrance, vous n'avez pas usé de tous les moyens possibles pour m'enlacer de nouveau ? N'aviez-vous pas, durant un mois, multiplié vos venues à ma demeure dans ce même dessein ?

— Mais vous m'avez évité, et je n'ai pas pu seulement toucher le bord de votre robe.

C'est très-vrai, car je vous redoutais, et je n'ose vous défier même maintenant ; mais je suis très-certaine que, sous la protection d'un Nom devant lequel les démons mêmes s'inclinent, je suis à l'abri de tous vos artifices.

A ces paroles, je me levai, je fis deux ou trois fois le tour de la chambre, je vins à elle, lui pris la main, et plaçai ma main sur sa tête. Je tremblais, j'étais muet, car je m'aperçus soudain que je n'avais là aucun pouvoir ; les esprits évoqués ne venaient pas à mon aide. Mais avant que j'eusse laissé aller sa main, son mari entra dans la chambre, nous vit, craignit un nouvel enchantement, tira son poignard, et, avant que Priscilla ne pût l'arrêter, ou lui donner un mot d'explication, il me porta un coup dans la région du cœur. Priscilla tenta de le détourner, mais ne fit qu'en changer la direction. Il pénétra néanmoins dans la poitrine, atteignit les poumons, et y fit une blessure qui, bien que je sois guéri en apparence, bien que je semble souffrir seulement de consommation pulmonaire, mine lentement ma santé.

Au moment où James, homme de paix, nullement porté à la lutte, eut frappé le coup, il fut terrifié de ce qu'il avait fait. Avec toute ma présence d'esprit que je ne perdais dans aucune occasion de ma vie, je l'assurai que, pour ce qui me concernait, il n'avait point de reproche à se faire, car j'avais mérité le coup ; mais que s'il l'eût différé un moment, il l'eût trouvé inutile, sa femme étant délivrée et à l'épreuve de tous mes artifices. Priscilla, revenue de son épouvante plutôt que d'une défaillance, lui dit la même chose ; et nous nous efforçâmes ensemble de le rassurer et de le consoler. Il fut entendu que, pour le présent, je resterais dans leur maison. James fit ce qu'il put pour étancher le sang de ma blessure, m'aida à me transporter dans une autre chambre, et fit immédiatement chercher un chirurgien connu de nous deux, et homme de confiance. Pendant plusieurs semaines, je restai chez eux, soigné avec une grande sollicitude, jusqu'à ce que je pusse regagner ma propre maison. On dit que j'avais été poignardé dans la rue, et cela étant assez fréquent dans nos cités, on y fit peu d'attention ; le soupçon porté sur les sociétés secrètes n'atteignit aucun individu en particulier ; et on ne songea pas à rechercher l'assassin supposé. Le fait consigné dans les journaux fut immédiatement oublié.

## XVIII. — MONOMANIE RELIGIEUSE.

A peine transporté dans ma maison, mes vieilles connaissances et mes anciens amis vinrent me voir. M. Cotton, le puritain sévère, mais bien intentionné, qui avait infiniment plus d'esprit et de cœur que la jeune Amérique instruite à rire de lui, était mort pendant mon séjour à l'étranger. M. Winslow et les autres déjà connus, me restaient. Le pauvre Jack avait recouvré, sinon sa gâté primitive, du moins la santé et la paix. Il était délivré complètement de la vision qui l'avait harcelé, et qui n'était, je crois, qu'une simple hallucination, produite par un violent ébranlement des nerfs, suivi d'un état maladif de l'imagination. Il était retourné à Boston, et laissant là le mesmérisme, il s'était attaché tout entier à l'étude du droit où il avait fait des progrès. Instruit de mon accident, il vint me voir aussitôt et me porter assistance avec la chaleureuse promptitude que lui inspirait son cœur. C'est mon meilleur garde-malade, et il déclare ne vouloir pas me quitter avant mon dernier soupir. Je m'en suis souvenu dans mes volontés dernières, et lui ai légué, à son insu, tous mes biens, — mince compensation de la ruine jetée sur les espérances de sa jeunesse.

M. Merton, retournant à la cité lors de ma blessure, ne perdit point de temps, et, après mon retour dans ma maison, il vint renouveler connaissance. M. Winslow, M. Sowerby, Leila et son admirateur, qui étaient devenus mari et femme, étaient fréquemment dans la chambre du malade. Personne ne m'abandonna, et je n'ai eu, de ma vie, lieu de me plaindre d'ingratitude, ou de la perte d'un ami. Le monde est passablement mauvais, moins pourtant qu'on le fait quelquefois. J'ai toujours été traité infiniment mieux que je ne le méritais ; et j'ai trouvé des cœurs sensibles, et de nobles vertus, là où j'en attendais le moins. Je n'ai à faire de reproches qu'à moi-même. J'ai commis un monde d'iniquités, et point fait de bien ; et je me suis trouvé néanmoins, dès mon enfance, entouré d'affections généreuses et désintéressées. En général, les hommes sont meilleurs, pris un à un, qu'en masse. Mes observations m'ont appris à me défier des censeurs impitoyables qui déclament en termes empesés contre l'humanité, quoique personne au monde ne soit plus éloigné que moi de croire à l'impeccabilité de notre race.

Comme j'étais en état d'entendre causer et de me mêler parfois à la conversation, nous nous entretenmes souvent du mesmérisme et de manifestations des esprits. James soutenait brusquement que ce n'était rien que de la tromperie. Il y avait, en effet, des choses étranges, des phénomènes qu'il ne pouvait expliquer, mais opposé au mouvement tout entier, il n'y croyait pas et ne voulait y avoir aucune part. Il y avait, croyait-il, au fond, de la fraude, de la duperie, bien qu'il ne pût la découvrir.

M. Winslow persévérait fermement à croire au rapport entre le mesmérisme et tous les merveilleux phénomènes, ou faits miraculeux rapportés dans l'histoire. Il les admettait en substance comme des faits, mais en rejetait l'explication ordinaire. Les miracles de l'histoire sainte, et les faits merveilleux de l'histoire profane, devaient s'expliquer, selon lui, par des principes naturels, par l'agent mesmérisme, ou par tout autre nom dont il nous plairait de l'appeler.

M. Merton disait que, si les phénomènes ordinairement appelés sataniques, obsession, possession, sorcellerie, magie, esprits ou apparitions, clairvoyance et double vue, pouvaient s'expliquer en dehors du surnaturel, l'autre ordre de faits, les miracles de l'histoire sainte, pourraient s'expliquer également sans recourir à une intervention spéciale de la puissance divine. Il pensait, que si nous pouvions nous rendre raison de ceux-là sans Satan, nous le pouvions de ceux-ci sans l'intervention surnaturelle de Dieu.

M. Sowerby reconnaissait avec M. Winslow la réalité des phénomènes et leur explication naturelle, mais il pensait qu'on devait les diviser en deux classes, selon qu'on les produisait pour une fin bonne ou mauvaise. Produits pour une bonne cause, un but avouable, on les pouvait nommer divins, et sataniques ou diaboliques si la cause était mauvaise, le dessein mauvais. L'agent est dans les deux cas le même, et la différence est dans l'esprit ou la volonté qui l'emploie.

Le docteur Corning, mon médecin, auteur remarquable qui avait écrit un livre très-estimé par ses confrères, sur la folie, était prêt à admettre les phénomènes attribués aux esprits ou plutôt aux démons, et croyait qu'il les fallait reconnaître à moins de rejeter tout témoignage humain. Il admettait aussi la relation attestée par les magnétiseurs entre le mesmérisme et les phénomènes dits sataniques, relation, selon lui, évidente et incontestable; mais il maintenait avec les auteurs les plus éminents de France, et en réalité avec la généralité de ses confrères, que les phénomènes prodigieux rapportés dans l'histoire étaient des manies, des monomanies, des

théosophanies, des nymphomanies, de la démonopathie, et devaient s'expliquer tous par la pathologie. Il les rangeait tous sous une dénomination générale, et en considérait la variété comme autant de sortes différentes de folies. Il avait été témoin de la plupart de ces phénomènes dans sa pratique, et les traitait comme des symptômes de manies.

— Cela, dit M. Merton, serait très-satisfaisant, si les limites de la démence ou de la folie étaient bien déterminées, et si les médecins ne se pouvaient jamais tromper, et traiter comme fou celui qui est obsédé ou possédé du diable. Donner aux faits merveilleux de l'histoire le titre général de folie, sans en avoir préalablement établi le caractère pathologique, ainsi que leur ressemblance générique et spécifique avec les symptômes pathologiques connus, ce n'est point les expliquer. Comment prouvez-vous qu'une personne, en parfaite santé du reste, sans désordre du poulx, de l'estomac, ou de tout autre organe, parlant sensément sur tous les sujets, mais qui vous dit qu'un esprit la possède, parle par ses organes, la renverse, et la maltraite durement, est folle? Je ne dis pas qu'une personne semblable ne l'est pas, mais comment prouvez-vous qu'elle l'est?

— Mais elle manifeste des symptômes de folie, car il n'y a que les fous qui émettent de semblables sottises.

— Oui, peut-être; et peut-être, non. Elle présente les symptômes de ce qu'il vous plait d'appeler folie; mais êtes-vous sûr de ne pas appeler folie ce qu'il vous faudrait appeler d'un autre nom? possession, par exemple.

— Je ne crois pas aux possessions.

— Précisément, et par suite, lorsque vous rencontrez ce qui s'appelle possession ou obsession, vous le nommez folie. C'est une manière commode de raisonner, et trop ordinaire aux savants médecins et physiciens; mais c'est une pétition de principes et non une solution. Vous raisonnez d'après une conclusion anticipée. Puisque vous et les autres médecins traitez la folie comme une maladie, comme symptôme d'une lésion ou dérangement du système physique ou des organes dont dépendent les manifestations de l'esprit, il me semblerait nécessaire d'établir le fait d'une semblable lésion ou dérangement, avant de conclure la présence d'une folie actuelle.

— La folie, dans ce cas, se rencontrerait fort rarement.

— C'est très-possible, et peut-être est-elle beaucoup plus rare qu'on ne le suppose communément. Il n'est pas impossible qu'un grand nombre de ceux que vous appelez fous et traitez comme

tels, ne soient aussi sains de corps et d'esprit que vous et moi. Là où l'observation physique nous montre tous les symptômes de la santé, nous ne pouvons, à cause de purs phénomènes de l'esprit, inférer la maladie. Que le vulgaire ait cru souvent sous l'influence de Satan de simples épileptiques, des cataleptiques ou des fous, c'est incontestable ; mais les savants ont pu fréquemment commettre une méprise contraire, et considérer comme fous, cataleptiques ou épileptiques, des personnes complètement exemptes de symptômes pathologiques. Comment, cher docteur, expliquer par la folie un cas pris entre mille, que je lisais, par hasard, ce matin, et qui est parfaitement attesté ? Ecoutez M. de Mirville :

« Veuillez, dit-il, prêter toute votre attention au récit qui va suivre, surtout à sa ratification par le docteur Calmeil, et à l'explication qu'il en propose. Si, contrairement à toutes nos habitudes, nous citons ce fait à peu près en entier, c'est que ce développement nous paraît absolument nécessaire, les détails seuls pouvant bien préciser la question. Nous n'en connaissons pas de mieux posée, car si la folie est là, sans complication et purement naturelle, nous nous tenons immédiatement pour battu, et nous vous prions de jeter au feu à l'instant même tout le fatras que nous allions vous présenter.

» Aujourd'hui, dit M. Calmeil (t. II, p. 417), les ecclésiastiques qui font la traversée des mers pour aller répandre les lumières de la foi jusque dans les déserts du Nouveau-Monde sont souvent tout surpris de rencontrer des énergumènes parmi les néophytes dont se compose leur nouveau troupeau, tandis qu'il est rare, de leur propre aveu, que le démon prenne à présent possession des fidèles au sein de la mère-patrie. La lettre que je vais rapporter, et qui fut adressée à Winslow (célèbre médecin) en 1738, par un *digne* missionnaire, prouve que le *délire de la démonopathie* peut devenir partout le partage des âmes faibles et timorées.

» Je ne puis enfin me refuser à votre empressement, écrit le missionnaire Lacour, d'avoir par écrit le détail de ce qui s'est passé au sujet du Cochinchinois possédé, dont j'ai eu l'honneur de vous parler... L'an 1733, environ au mois de mai ou de juin, étant dans la province de *Cham*, *royaume de Cochinchine*, dans l'église d'un bourg qu'on nomme *Chéta*, distant d'une demi-lieue environ de la capitale de la province, on m'amena un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, chrétien... Ses parents me dirent qu'il était possédé du démon... Un peu incrédule, je pourrais même dire, à ma confusion, *trop pour lors, à cause de mon peu d'expérience* dans ces sortes de choses, dont je n'avais

jamais eu d'exemples et dont néanmoins j'entendais souvent parler aux chrétiens, je les questionnai pour savoir s'il n'y aurait pas de la simplicité ou de la malice dans le fait. Voici ce qu'ils me dirent...

» Ici vient le récit des parents, dont voici la substance en deux mots. Le jeune homme, après avoir fait une communion indigne, avait disparu du village, s'était retiré dans les montagnes, et ne s'appelait plus lui-même que le traître Judas.

» Sur cet exposé et après quelques difficultés, reprend le missionnaire, je me transportai dans l'hôpital où était ce jeune homme, bien résolu de ne rien croire à moins que je ne visse des marques au-dessus de la nature, et, au premier abord, je l'interrogeai en latin dont je savais qu'il ne pouvait avoir aucune teinture. Etendu qu'il était à terre, bavant extraordinairement, et s'agitant avec force, il se leva aussitôt sur son séant et me répondit très-distinctement : *Ego nescio loqui latine*. Ma surprise fut si grande que, tout troublé, je me retirai épouvanté, sans avoir le courage de l'interroger davantage.

» ... Toutefois, quelques jours après, je recommençai par de nouveaux commandements probatoires, observant toujours de lui parler le latin, que le jeune homme ignorait; et entre autres ayant commandé au démon de le jeter par terre sur-le-champ, je fus obéi dans le moment; mais il le renversa avec une si grande violence, tous ses membres tendus et roides comme une barre, qu'on aurait cru, par ce bruit, que c'était plutôt une poutre qu'un homme qui tombait... Lassé, fatigué de sa longue résistance, je pris la résolution de faire un dernier effort; ce fut d'imiter l'exemple de Mgr l'évêque de Tilopolis en semblable occasion. Je m'avisai donc, dans un exorcisme, de commander au démon, en latin, de le transporter au plancher de l'église, les pieds les premiers et la tête en bas. Aussitôt son corps devint roide, et, comme s'il eût été impotent de tous ses membres, il fut traîné du milieu de l'église à une colonne, et là (écoutez bien Messieurs), *les pieds joints, le dos collé à la colonne, sans s'aider de ses mains*, il fut transporté en un clin d'œil au plafond, comme un poids qui serait attiré d'en haut avec vitesse sans qu'il parût qu'il agit. Suspendu au plancher, *les pieds collés et la tête en bas* (vous acceptez le fait, M. Corning?...), je fis avouer au démon, comme je me l'étais proposé pour le confondre, l'humilier et l'obliger à quitter prise, la fausseté de la religion païenne. Je lui fis confesser qu'il était un trompeur, et en même temps je l'obligeai d'avouer la sainteté de notre religion. Je le tins plus d'une demi-

heure en l'air (*la tête en bas et les pieds collés au plafond*), et n'ayant pas eu assez de constance pour l'y tenir plus longtemps, tant j'étais effrayé moi-même de ce que je voyais, je lui ordonnai de le rendre à mes pieds sans lui faire de mal... Il me le rejeta sur-le-champ comme un paquet de linge sale sans l'incommoder, et depuis ce jour-là mon énergumène, quoique pas entièrement délivré, fut beaucoup soulagé; chaque jour, ses vexations diminuaient, mais surtout lorsque j'étais à la maison, il paraissait si raisonnable qu'on l'aurait cru entièrement libre... Il resta l'espace environ de cinq mois dans mon église, et, au bout de ce temps, il se trouva enfin délivré, et c'est aujourd'hui le meilleur chrétien peut-être qu'il y ait à la Cochinchine.

» Passez, je vous prie, sur l'effet de l'exorcisme, reprit M. Merton, et dites-moi ce que vous pensez, Docteur, de ces faits, que le docteur Calmeil admet, et dont la négation de sa part n'aurait du reste, aucune valeur, çar c'est seulement là un cas entre mille. »

— Je dirai, répliqua le docteur, avec M. Calmeil, que je suis très-obligé au bon missionnaire d'avoir communiqué son récit, car il a décrit, à son insu, les phénomènes de la monomanie religieuse.

— Je sens, repartit M. Merton, que le docteur Corning n'a pas bien examiné la question. Je ne doute point que certains de ces phénomènes ne puissent être regardés comme des symptômes de folie; mais si je comprends la folie, c'est un dérangement, ou l'éveil de quelque chose qui appartient proprement à un individu dans son état normal, et non le concours de quelque chose de surnaturel. Cela peut, sous quelques rapports, aiguïser les sens, raviver la mémoire et rendre aux facultés, ou du moins à quelques facultés, une activité fiévreuse; mais je n'ai jamais compris que cela pût rendre un homme capable de comprendre et de parler une langue qu'il n'a jamais apprise, et dont il ignorait le premier mot, dans la pleine possession de toutes ses facultés. Je puis aisément comprendre qu'un homme en délire s'imagine être possédé, et agisse dans cette conviction, mais je ne comprends pas comment le délire seul donne à un homme, quelque agile qu'il soit, de grimper à la voûte d'une église, adossé contre une colonne, les pieds joints, et sans se servir de ses mains ou de ses bras, et de rester une demi-heure simplement attaché par les pieds à la voûte, la tête renversée, entretenant, tout ce temps durant, une sérieuse controverse, dans une position fort inconmode, et descendant à la fin sur le pavement sans la moindre égratignure. Un pareil

délire serait, pour le moins, très-extraordinaire, et je soupçonne que le docteur n'a jamais rencontré un délire semblable chez aucun de ses nombreux malades incontestablement atteints de folie. Je me hasarderai à dire que si frappant que soit le délire, la chose est absolument impossible sans un concours sur-humain.

— C'est en partie de l'hallucination, répliqua le docteur.

— De l'hallucination ? chez qui ? chez le jeune homme, ou chez le missionnaire ? demanda M. Merton. Rien n'en fait suspecter chez le missionnaire ; quant au jeune homme, il ne s'agit pas de ce qu'il vit, rêva, imagina, mais de ce que vit une autre personne, le missionnaire.

— Les faits sont probablement très-exagérés, répondit le docteur Corning ; le missionnaire confesse avoir été grandement effrayé, et il a pu ainsi, innocemment, manquer d'exactitude dans les détails.

— Alors vous doutez du récit. Cela change la question. Prenons donc le cas, également bien attesté, des religieuses d'Uvertet, qui, vers 1550, causa longtemps une si grande surprise en Brandebourg, en Hollande, en Italie, et particulièrement en Allemagne. Les religieuses furent d'abord réveillées, épouvantées par des gémissements plaintifs, et arrachées parfois de leur lit. Leurs bras et leurs jambes étaient tordus dans tous les sens. Parfois lancées dans l'air, elles retombaient violemment par terre. Aux moments où elles paraissaient jouir d'un calme parfait, elles étaient soudain renversées et privées de la parole. D'autres, au contraire, s'amusaient à grimper au haut des arbres, et en descendaient les pieds en haut et la tête en bas. Ces attaques, au bout de trois ans, perdirent de leur intensité. Singulière folie que celle qui, suivant le *Dictionnaire des sciences médicales*, « s'étendit dans tous les couvents de femmes en Allemagne, spécialement en Saxe et en Brandebourg, gagna même la Hollande, et, on eût pu ajouter également, l'Italie. Tous les miracles des convulsionnaires, continue-t-il, ou de magnétisme animal, étaient familiers à ces nonnes qu'on croyait possédées. Elles prédisaient toutes des événements futurs, sautaient, faisaient des cabrioles, montaient précipitamment les flancs des murailles, parlaient des langues étrangères, etc. » Lisez les quatorze cas bien authentiques rapportés par Cotton Mather dans son *Magnalia*, et vous trouverez que ces phénomènes et les autres qui y ressemblent, furent produits tous par les ensorcelés ou les possédés de Massachussetts, vers la fin du dix-septième siècle. On leur donna le nom de *Sorcellerie de Salem*,

bien qu'une partie seulement se passât dans cette fameuse cité. Qualifierez-vous tout cela de folie ?

— Cotton Mather était un pédant, un homme vain, arrogant, avide d'honneurs, et je ne m'attendais pas à vous l'entendre citer comme une autorité, répliqua le docteur évidemment vexé.

— Cotton Mather, répartit M. Merton, était un des hommes les plus savants et les plus distingués de son temps, dans la Nouvelle-Angleterre, et bien que je sois d'un autre bord, je respecte sa mémoire. Je ne cite pas ses opinions ; je le cite seulement comme rapportant des faits qu'il avait vus de ses propres yeux, ou qui avaient été avoués, prouvés devant les cours de la colonie, et jusque là du moins son autorité est suffisante. Mais je vous prierais d'expliquer, d'après votre hypothèse, les phénomènes manifestés par les religieuses de Loudun, en France, au dix-septième siècle et dont Bertrand, Calmeil, et bien d'autres admettent la parfaite authenticité.

— Je connais, dit le docteur Corning, le cas auquel vous faites allusion. C'est le fait de quelques nonnes qui se mirent en tête qu'elles étaient ensorcelées par un certain Urbain Grandier, qu'elles avaient refusé d'accepter pour directeur, — un homme d'une vie scandaleuse, un grand criminel, que l'on a eu raison d'exécuter, sinon pour ses sortilèges, au moins pour ses crimes. Je ne vois dans ces cas que les symptômes de la démonopathie, ou de la monomanie religieuse.

— Les médecins du temps ne pensèrent pas de la même manière, et il y avait alors çà et là des médecins éminents que l'on consulta et qui firent sur le sujet vingt-cinq ou trente rapports soignés. Mais rappelons quelques-uns des faits. Peu de temps après que ces dames eurent refusé Grandier pour leur directeur, un mauvais prêtre, il passa près du couvent et jeta par-dessus la muraille un bouquet de fleurs, qui fut pris et respiré par plusieurs religieuses. Dès lors commença le désordre. Jusque là les religieuses avaient joui d'une excellente santé et tenu une conduite irréprochable. Toutes appartenaient à des familles distinguées, d'une haute naissance, avaient été parfaitement élevées et ne le cédaient à personne pour l'éducation, l'intelligence, la piété, la vertu, et toutes les belles et bonnes qualités.

« Après quelques semaines de silence, pendant lesquelles elles avaient cherché en vain un adoucissement à toutes les vexations dans les exercices religieux, la prière, les jeûnes, et les macérations, on recourut à l'exorcisme. Les phénomènes prirent alors de gigantesques proportions. Une des religieuses étendue de son

long sur la poitrine, et les bras serrés sur le dos, défait le prêtre qui la poursuivait avec le saint Sacrement; une autre renversée et pliée sur elle-même, tâchait de marcher la nuque du cou appuyée sur les talons; une autre encore secouait la tête de la façon la plus bizarre et la plus violente. L'exorciste dit les avoir vues fréquemment courbées par derrière, la nuque du cou sur les talons, et courir avec une étonnante rapidité. Il en vit une quitter cette attitude, et se frapper rapidement les épaules et la poitrine avec la tête. Elles hurlaient comme des damnées, comme des loups furieux, comme de terribles bêtes sauvages, avec une force qui dépasse toute imagination. Leur langue pendait, noire, enflée, sèche et durcie, et redevenait molle et naturelle au moment où elles la ramenaient à la bouche.

» Durant les intervalles de repos, les dames désolées cherchaient à retourner à leurs exercices religieux, à reprendre leur activité et les habitudes propres à leur rang et à leur état. Mais à l'arrivée de l'exorciste, on n'entendait que des blasphèmes et des imprécations. Alors vinrent ce que le docteur Calmeil appelle des hallucinations, qui leur firent attribuer leur état à la présence et à l'obsession de mauvais esprits. L'abbesse, madame Belfiel, en répondant aux questions de l'exorciste, entendit un être animé parler dans son corps, comme si une voix étrangère sortait du pharynx.

» Elles entendaient toutes une voix distinctement articulée, venant de leur intérieur, et attestant que les mauvais anges s'étaient emparés de leur personne, indiquant les noms, le nombre, et les résidences des démons.

» Au mois d'août, 1635, Gaston duc d'Orléans, frère de Louis XIII, voulant juger par lui-même de l'état des Ursulines, alla à Loudun, et se trouva présent à plusieurs exorcismes. La supérieure adora d'abord le saint Sacrement, donnant tous les signes d'un violent désespoir. L'abbé Surin, l'exorciste, répéta l'ordre qu'il lui avait donné, et aussitôt son corps tomba en convulsions, sortant et agitant une langue horriblement déformée, noire, grenée comme du chagrin, sans être pressée par les dents. Entre autres attitudes, on remarqua une extension des jambes telle que d'un pied à l'autre on mesurait sept pieds. La supérieure demeura très-longtemps dans cette position, avec un étrange tremblement, ne touchant le sol que de l'estomac. Quand elle quitta cette position, on commanda de nouveau au démon de s'approcher du saint Sacrement. Alors elle devint plus furieuse que jamais, se mordant les bras, etc. Puis, après quelque temps, l'agitation

cessa, et elle revint à elle, le pouls aussi tranquille que s'il ne lui était rien arrivé d'extraordinaire.

» L'abbé Surin lui-même, parlant au duc, et sur le point de procéder à l'exorcisme, fut attaqué et renversé deux fois sur le dos, et lorsque s'étant levé, il avança de nouveau au combat, le Père Tranquille demanda au démon supposé pourquoi il avait osé attaquer le Père Surin. Il répondit par les organes de ce dernier, et comme s'adressant à lui : « Je l'ai fait pour me venger de vous ! » L'abbé Surin était-il fou ? Ou fit-il semblant de l'être ?

» La supérieure, à la fin de l'exorcisme, exécuta un ordre que le duc venait de communiquer secrètement à l'exorciste. On vit cert fois les énergumènes lire les pensées du prêtre chargé de l'exorcisme. Elles répondaient dans toutes les langues, parlât-on grec, latin, espagnol, italien, turc. Elles répondirent même à M. de Launay de Razelly dans les dialectes de plusieurs tribus sauvages de l'Amérique avec beaucoup d'à-propos, et lui révélèrent des choses qui s'étaient passées en Amérique. Urbain Grandier, invité par son évêque à prendre l'étole et à exorciser la mère supérieure qu'il disait savoir le latin, refusa ; on le somma de le faire en grec, et il demeura tout à fait confus. La mère supérieure resta longtemps aussi suspendue en l'air, élevée de deux pieds au-dessus du sol. Au bout de trois mois environ d'exorcisme, le désordre cessa, et les ursulines reprirent en paix leurs pieux exercices et leurs travaux habituels. »

— Je ne vois point de raison pour changer d'opinion, remarqua le docteur, à la conclusion de ce récit. Ce fut un cas de monomanie, si les faits furent tels qu'on les rapporte.

— Les faits, répliqua M. Merton, sont incontestables. Ils ont toute l'authenticité que des faits peuvent avoir, et il n'y a pas lieu du tout de soupçonner la bonne foi des parties. Ils étaient tous en parfaite santé, sans le moindre symptôme d'aucune maladie. Maintenant, comme la folie, quelle qu'en soit la variété, ne peut rendre un homme plus qu'humain, je demande si ces faits peuvent se ranger parmi ceux qui sont humainement possibles ? La folie permet-elle de prendre des poses comme celles que j'ai décrites ? Permet-elle de se renverser et de se promener la nuque du cou sur les talons ; d'étendre démesurément les jambes comme je l'ai dit ; de lire les pensées d'autrui non exprimées ; de communiquer ce qui se passe à cinquante lieues ; de parler des langues qu'on n'a ni apprises ni entendues, et de rester quelque temps suspendu en l'air sans appui ? Et, par-dessus tout, la démence ou la folie se guérit-elle par les exorcismes ? Non, non, Docteur. Les faits pris

dans leur ensemble, sont certainement inexplicables sans la présence d'une puissance surnaturelle.

Le docteur n'aimait pas cette conclusion qu'il refusa d'accepter. Il dit que cette longue conversation pourrait nuire à son malade, et après m'avoir donné quelques instructions, il prit son chapeau et sa canne, et partit, apparemment de très-mauvaise humeur, et marmottant entre les dents quelque chose touchant la superstition, la sorcellerie de Salem, et l'absurdité de gens qui, élevés au dix-neuvième siècle, croyaient à de pareilles sottises.

### XIX. — LE MESMÉRISME INSUFFISANT.

La folie explique un phénomène anormal, mais non un phénomène surhumain ; c'est une maladie du corps, et non de l'esprit. L'esprit étant une simple substance spirituelle ou immatérielle, n'est point susceptible d'un dérangement physique, et l'aliénation mentale provient d'une lésion ou d'une altération des organes corporels, ou des conditions dont l'esprit dépend dans ses manifestations. On la guérit, si elle est guérissable, par un traitement médical, et non par des remèdes purements spirituels ; par un bon régime physique, et non par des exorcismes.

Quelques jours après la conversation que j'ai rapportée *in extenso*, mes amis étant de nouveau présents, on reprit la conversation. Le docteur Corning soutint triomphalement son hypothèse, en choisissant dans les cas présentés les faits qu'elle pouvait expliquer, et en niant le reste, — expédient fort commode et très-ordinaire aux théoristes, — même en dehors de la profession médicale.

M. Sowerby, qui avait réalisé une fortune par le mesmérisme et les esprits frappeurs, pensait qu'un monomane seul pouvait tenter d'expliquer par la folie les phénomènes en question. Il n'y avait dans les cas donnés aucun symptôme de manie, et les personnes affectées, dans leurs moments de repos, et même l'affection durant, avaient l'exercice normal de leurs facultés, et ne donnaient aucun signe d'aliénation mentale ; et lorsqu'elles répondaient, elles le faisaient avec à-propos, et non au hasard ; avec suite, et jamais d'une manière incohérente, comme il en est des aliénés. Il les expliquait non par l'aliénation mentale, mais par l'accumulation ou l'activité exagérée d'un grand principe enva-

hissant tout, peut-être le principe vital lui-même, et appelé le principe mesmérique ou odique. Il avait produit lui-même des phénomènes analogues aux plus extraordinaires racontés dans l'histoire. M. Dodson, ex-ministre universaliste, cité ailleurs, et qui venait de publier un livre sur les manifestations des esprits, pour réfuter l'ouvrage du juge Edmands sur le même sujet, penseur sérieux et original, très-profond philosophe, — dans son propre jugement, — croyait qu'on devait les expliquer toutes par le phréno-mesmérisme, ou l'électro-psychologie. Il avait une théorie singulière, empruntée en partie à Gall et à Spurzheim, qui avaient pu, jusqu'à un certain point, l'emprunter au *Timée* de Platon, à savoir que la partie postérieure du cerveau est le siège du mouvement involontaire, de l'instinct, d'un aveuglement évident, et la partie antérieure le siège du mouvement volontaire et de la réflexion. Les phénomènes se produisent artificiellement en paralysant le lobe antérieur du cerveau, et laissant la partie postérieure active; et, naturellement, en faisant asseoir tranquillement une personne et en supprimant l'activité du cerveau frontal, pour donner libre carrière à l'occiput. Il n'y avait là ni diable, ni agent odique. Tout s'expliquait par le phréno-mesmérisme, ou par la passivité de quelques portions du cerveau et l'activité exagérée des autres. Mais on lui demanda comment cela pouvait mettre un individu à même de prédire l'avenir, de lire les pensées d'autrui non exprimées, de manifester une force physique extraordinaire, de comprendre et de parler des langues auxquelles il est étranger, de dire ce qui se passe dans des contrées lointaines, et de rester suspendu en l'air en dépit de la force de gravité. Il dit que c'étaient des phénomènes psychologiques, ou, comme les appelait le docteur Corning, des hallucinations, rien de semblable ne se produisant jamais.

M. Sowerby ne voulut point l'écouter, et il y eut presque une querelle entre les deux ex-ministres. Mais Jack, ayant, par un trait d'esprit, adouci leur rage, la conversation reprit son caractère pacifique.

— Vous dites, M. Sowerby, reprit le docteur Corning, avoir produit des phénomènes analogues à ceux de l'histoire ?

— Certainement, répondit M. Sowerby.

— Et par le principe mesmérique ou odique ?

— Sans doute.

— Comment vous êtes-vous assuré de l'existence d'un tel principe ? Comment prouvez-vous qu'il existe ?

— Par les phénomènes que d'autres ou moi lui faisons produire.

— Ainsi, vous vous servez des phénomènes pour prouver le principe, et du principe pour expliquer les phénomènes? dit le docteur Corning, qui raisonnait mieux que personne quand il s'agissait de réfuter une théorie autre que la sienne.

— Je n'ai point l'intention de mettre en doute l'existence d'un tel principe, dit M. Merton, si ce n'est sous la forme qu'y donne M. Dodson, ou comme action immédiate de l'esprit, de la volonté du magnétiseur sur le magnétisé. Malgré les négations de Deleuze et de quelques autres magnétiseurs, je n'ai point de bonne raison pour douter du fluide signalé par Mesmer, d'après les magnétiseurs du seizième et du dix-septième siècle, tels que Wirdig, Fludd, Maxwell, Kircher, Van Helmont, et renforcé par le baron Reichenbach d'un grand appareil de démonstration. J'accorde que ce fluide ou agent existe et est employé par M. Sowerby dans ses expériences. J'admets avec le baron Reichenbach un fluide ou agent, en dehors de l'électricité et du magnétisme, mais analogue à ces deux éléments, qui pénètre un grand nombre de corps, et peut être accumulé artificiellement, ou porté à une plus grande activité. Mais supposez que le magnétiseur, devin, sorcier, sorcière, magicien, en use actuellement, il me faut demander encore à M. Sowerby comment il prouve que ce soit le seul principe des phénomènes produits? Que dans la plupart des cas, sinon dans tous, il y ait des phénomènes mesmériques ou odiques, proprement dits, produits naturellement ou artificiellement, c'est, je pense, incontestable. Les fleurs employées par Grandier, dans le cas des religieuses de Loudun; les fumigations et les insufflations des vieux magiciens, prouvent le recours au magnétisme. La verge et le tube de Mesmer, et les nombreux appareils, sans être indispensables, sont très-utiles, comme le sait tout magnétiseur. Mais comme ce sont là seulement des moyens aidants, comment démontrer que le mesmérisme lui-même soit la seule cause efficiente, non-seulement de quelques phénomènes accessoires, mais de tous? Dans les phénomènes des tables tournantes, si universellement constatés, le magnétisme n'est pas absolument essentiel. Cela commença, ainsi que les récentes manifestations des esprits, par le mesmérisme, et la table fut d'abord magnétisée par un certain nombre d'individus rangés en cercle, et tenant au-dessus de la table leurs mains jointes les unes aux autres...

— Les tables tournent, dit le docteur Corning, par la contrac-

tion involontaire des muscles des mains qui la pressent. Cela a été prouvé.

— Ainsi opine un académicien français, ainsi que le professeur Farraday, et les tables, vraisemblablement, peuvent tourner de cette manière ; mais on a vu souvent des tables tourner et soulever leurs pieds sans l'aide d'aucun cercle, sans la présence d'aucun individu, sans l'attouchement d'aucune main.

— C'est vrai, dis-je, car j'ai vu moi-même s'opérer les phénomènes les plus extraordinaires de tables tournantes, alors qu'il n'y avait certainement aucune pression, volontaire ou involontaire exercée par une personne visible dans l'appartement. J'ai vu une table tourner malgré les efforts de six hommes solides pour la tenir en repos, se lever, sans le secours d'aucun agent visible, voler au-dessus de la tête des personnes présentes, s'élançant violemment d'une extrémité de la chambre à l'autre, osciller en tournant comme une toupie, se balancer sur un pied, puis sur un autre, glisser un instant sur le sol avec le poids de douze hommes, se soulever avec eux, et rester suspendue à un pied de terre, pendant quelques minutes.

— Il n'y a pas à en douter, dit M. Merton. Une excellente autorité rapporte qu'en Cochinchine, au temps des prédécesseurs de Gia-Long, c'était la coutume dans la province de Xù-Ngué, à certaines solennités, d'inviter les plus célèbres génies tutélaires des villes et des villages du royaume à des jeux et à un essai public de leur force. On mettait à sec un canot long et pesant, avec huit rangs de rames, au centre d'une vaste salle, et l'épreuve consistait à voir lequel des génies le pousserait le plus loin ou le plus facilement. Les juges et les témoins se tenaient à quelque distance, et voyaient, à mesure qu'ils appelaient les noms et les titres des génies placés sur le bac, l'énorme machine s'agiter d'un côté puis de l'autre, et finalement avancer et puis rétrograder. Des génies la poussaient à plusieurs pieds, d'autres seulement à quelques pouces. Mais celui qui le faisait aller et revenir avec le plus de facilité, c'est le génie tutélaire du village maritime du Ke-Chan, adoré sous le nom de Hon-Leo-Hanh, dont le temple, en conséquence, ne désemplissait pas de pèlerins et se trouvait enrichi d'offrandes votives. Accordons, continua M. Merton, que le mesmérisme joue son rôle, mais je voudrais savoir comment M. Sowerby prouve qu'il suffit seul à produire ces phénomènes ? Est-il impossible qu'il intervienne une autre puissance qui les produise seule ou concurremment avec d'autres agents ? Ne se peut-il pas que le magnétisme facilite uniquement ou prépare la

voie à l'action du démon, mette l'individu dans une condition favorable à l'invasion du diable, et doive conséquemment être regardé comme l'occasion plutôt que comme la cause efficiente des phénomènes ?

— Mais je ne reconnais point de diable ; je ne crois à l'existence d'aucun démon ! dit M. Sowerby.

— Je le sais, dit M. Merton, mais j'imagine que, nonobstant votre incrédulité, il peut y avoir un démon, le prince de ce monde, comme l'enseigne clairement l'Écriture. Il est possible qu'il y ait des légions entières de démons, que l'air en fourmille et qu'ils aient le pouvoir de tenter, de vexer et de tourmenter ceux qu'ils voudraient détourner de leur obéissance au Très-Haut. Il faut prouver leur non-existence, ou du moins leur non-intervention, avant de pouvoir conclure que votre agent mesmérique ou odique est la seule cause efficiente des phénomènes.

— Mais cela renverserait, dit M. Dodson, toute science d'induction.

— Quand cela serait, qu'y puis-je faire ? répliqua M. Merton. Les philosophes à induction ont fourni beaucoup de faits précieux, par leurs observations et leurs expériences, et je leur en suis reconnaissant ; mais je ne me fie guère aux théories infiniment mobiles qu'ils imaginent ou inventent pour expliquer ces faits. D'ailleurs, si la force mesmérique ou odique de M. Sowerby n'explique pas tous les phénomènes dont il est question, il admettra, je présume, qu'elle n'est point le seul principe qui les produise.

— Certainement, répliqua M. Sowerby.

— Cet agent odique, n'est-ce pas un simple principe naturel, une force naturelle, sans raison ou intelligence ?

— Elle est inintelligente en soi, je le reconnais.

— Mais dans les phénomènes, il y a des marques évidentes d'intelligence, qui ne procèdent ni du magnétiseur ni du magnétisé. Comment expliquez-vous cela ?

— Cette intelligence, c'est l'intelligence instinctive ou involontaire procédant de la partie postérieure du cerveau, répondit M. Dodson.

— La partie postérieure du cerveau de qui ? demanda M. Merton.

— Du magnétisé, répliqua le philosophe.

— Mais une chose absente, ce qui n'y est pas, ne saurait procéder volontairement ou involontairement, instinctivement ou rationnellement, du devant ou du derrière de la tête d'un individu

qui ne la possède pas, et dont il n'a même aucune idée. Je ne parle pas en ce moment de l'intelligence du magnétisé ou du magnétiseur, mais de l'intelligence d'un tiers. Dans les phénomènes rapportés et incontestables, il apparaît un tiers agissant avec intelligence, et apprenant des choses inconnues des deux autres. Prenez l'exemple du spectre qui apparut à Brutus avant la bataille de Pharsale, ou celui qui apparut à Julien l'Apostat la veille de la bataille où il tomba mortellement blessé, et cent cas semblables !

— Ce sont de pures hallucinations, interrompit le docteur Corning.

— Ce qui prouve le contraire, répliqua M. Merton, c'est qu'ils eurent une connaissance exacte des événements futurs, ce que ne donnent point les hallucinations. J'attache assez peu d'importance à une prédiction faite en réalité ou en apparence, car ce peut être une hallucination ; l'essentiel, c'en est l'accomplissement littéral, montrant la connaissance de l'avenir inconnu de la personne à qui la prédiction fut faite, et du magnétisé, dans le cas où le magnétisme aurait été employé. Je vous citerai un fait bien authentique d'une domestique du village allemand de Kleische. Revenant le soir d'un hameau voisin où elle avait été envoyée faire une commission, elle vit un petit homme grisâtre, petit comme un enfant qui, parce qu'elle ne voulait ni le suivre ni lui répondre, la menaça, et lui dit, au moment où elle atteignait au seuil de la maison de son maître, qu'elle serait aveugle et muette durant quatre jours. La prédiction s'accomplit exactement. Il ne manque point d'exemples de personnes tourmentées par de mauvais esprits, et prédisant le jour et l'heure de leur délivrance. Dans le cas du curé de Cideville qui, en 1849, fit tant de bruit en France, l'agent qui frappait était intelligent, car les coups donnaient des réponses distinctes et intelligentes aux questions qui lui étaient adressées, et communiquait des faits inconnus de l'interlocuteur, et de toutes les personnes présentes. On pourrait citer aussi les anciens oracles. Ils ne prédisaient pas, il est vrai, ce qui appartient exclusivement à la providence surnaturelle de Dieu, mais ils prédisaient, clairement et distinctement, des événements de l'ordre naturel, inaccessibles à la prévision ordinaire de l'homme. Que bien des réponses fussent fausses, ou ambiguës et appropriées à l'événement quelle qu'en fût l'issue, je ne le nie en aucune façon, mais on ne peut en dire autant de toutes. Le contraire ressort de leur grande réputation, et des longs siècles pendant lesquels on les consulta, et non-seulement le vulgaire, mais les rois, les princes, les nobles et les philosophes des nations

les plus savantes et les plus policées de l'antiquité païenne. Les hommes se laissent tromper, jouer, mais jamais par la pure imposture. C'est la vérité mêlée au mensonge qui les trompe, ou les fourvoie.

— Mais alors, dit Jack, c'était un système de jonglerie, de tromperie et de friponnerie organisé par des prêtres païens.

— Je ne défends point, répliqua M. Merton, les antiques superstitions païennes, ni la sévère honnêteté, non plus que la pureté sans taches des anciens sacerdoxes ; mais j'ai appris à ne pas expliquer de grands effets par des causes mesquines, comme les frivoles philosophes du dernier siècle, et les historiens de l'école de Voltaire, Hume ou Roberston, qui ne comprenaient pas mieux que des oies les causes réelles et l'enchaînement des faits. Le paganisme tout entier se basait sur l'erreur, mais non pas sur une erreur créée et entretenue par l'artifice et la jonglerie des prêtres, qui étaient souvent de plus grandes dupes que les autres. Aucun artifice, aucune ruse, aucune jonglerie, aucune fraude, n'eût pu se maintenir trois siècles au sein de nations éclairées sans être découverte. Il y avait dans l'ancien paganisme des gens aussi capables et aussi désireux de découvrir l'imposture, que nos philosophes modernes, qui nous racontent gravement dans leurs pénibles ouvrages comment les prêtres tâchaient d'opérer leurs miracles et de retenir le peuple sous leur domination. La seule vraie philosophie commence par supposer la bonne foi générale de l'humanité ; elle suppose, si ce n'est dans des cas particuliers, que les hommes trompent et sont trompés sans malice préméditée.

« Il y avait dans ces oracles une intelligence surhumaine, et une intelligence indépendante de ceux qui consultaient et de ceux qui répondaient, et elle vous dit elle-même pourquoi les oracles, après la naissance de notre Sauveur et la propagation du christianisme, devinrent muets.

*Me puer Hebræus, divos Deus ipse gubernans,  
Cedere sede jubet, tristemque redire sub Orcum,  
Aris ergo dehinc tacitus abscedito nostris.*

» L'enfant hébreu, Dieu lui-même et maître des dieux, les avait réduits au silence. D'où venait donc cette troisième intelligence ? Elle ne peut venir de l'agent odique, car il est sans intelligence. »

— Je ne suis pas du même avis que M. Sowerby, dit M. Winslow ; je crois toute existence intelligente, et intelligente

toute force. Dieu est l'intelligence infinie. Il est le principe et la similitude de toutes choses, et conséquemment tout doit être, comme lui, intelligent.

— C'était ma manière de voir, dis-je ; autrement j'aurais, sans hésiter, expliqué un grand nombre de mystérieux phénomènes par la vieille notion de l'invasion satanique.

— Cependant cette manière de voir, répliqua M. Merton, est évidemment insoutenable. Dieu, dans le sens de créateur, est le principe de toutes choses, et en tant que les idées ou les types suivant lesquels il les crée sont dans son éternelle raison, il en est la similitude ; mais il n'est pas nécessaire de supposer que toutes les créatures lui ressemblent dans tous ses attributs, ce qui donnerait aux choux une intelligence et une volonté, et de la charité au bloc de granit. L'intelligence infinie suppose que tout est créé, ordonné et gouverné par et suivant l'intelligence, mais non pas que chaque créature soit intelligente, ou une intelligence. Autant vaudrait dire que toutes les créatures sont infinies, car Dieu est infini, comme il est intelligence.

« Dans les phénomènes de démonopathie le patient a distinctement conscience d'une intelligence autre que la sienne. La mère supérieure du couvent de Loudun avait distinctement conscience que les paroles émises par ses organes ne procédaient ni de son intelligence, ni de sa volonté, mais s'articulaient en dépit d'elle-même. Il y a mille fois plus de raisons de croire à cette troisième intelligence, à une intelligence personnelle qu'à l'agent odique invoqué par le baron Reichenbach. Les religieuses de Loudun savaient ce qu'elles faisaient et luttèrent de toutes leurs forces contre la puissance qui les tourmentait. Elles savaient aussi bien que leurs paroles et leurs actions procédaient d'une personnalité étrangère, et non d'elles-mêmes, que vous savez que mes actions et mes paroles n'émanent point de vous. Elles avaient grandement en horreur les paroles blasphématoires qu'émettaient forcément leurs organes, et les poses indécentes qu'on leur faisait prendre ; elles cherchaient à se délivrer par la prière et les exercices de piété. Ce qu'une personne tient en horreur, ce qu'elle combat ne peut émaner de sa propre volonté.

— La volonté et l'intelligence étaient celles de Grandier, qui les magnétisa. Par l'agent mesmérique, il s'était mis en rapport avec elles, et il les faisait mouvoir comme un magnétiseur fait d'un somnambule, dit M. Sowerby.

— Je veux bien croire que Grandier les persécuta, et leur fut dans un sens toujours présent, elles l'ont toutes attesté, mais on

ne peut supposer que ce fut lui qui les posséda, et se servit de leurs organes, parce qu'un être humain ne peut ainsi en posséder un autre, et parce que l'intelligence et la volonté manifestées surpassaient ses propres facultés. Grandier, s'il les tourmenta, le fit par une puissance étrangère à sa personnalité et à la leur, ainsi que l'affirme M. Sowerby lui-même ; mais il appert évidemment des phénomènes mentionnés que cette puissance étrangère avait une intelligence et une volonté propres :

Après une longue discussion sur ce point que j'avais mis à peine un instant en doute, car je l'avais constaté bien des fois par mes expériences avec Priscilla et avec les tables et les objets inanimés, sans néanmoins m'en rendre compte, tous, excepté le docteur et Jack, s'accordèrent à dire qu'il en devait être ainsi. Le docteur ne voulait rien admettre qui le forçât à modifier ce qu'il avait écrit et publié sur la folie, et Jack ne voulait rien entendre sur ce sujet. L'épreuve qu'il avait faite pouvait s'expliquer par l'hallucination, et il ne voulait pas croire que personne eût fait une expérience plus merveilleuse que la sienne.

— Mais, dit M. Merton, ce pouvoir qui opère des prodiges, ce pouvoir doué d'intelligence et de volonté doit être un esprit bon ou mauvais, et un esprit surhumain, puisque les phénomènes sont surhumains.

— Ainsi, dit le docteur Corning, nous voici au milieu du dix-neuvième siècle, dans ce siècle de science, après tant de grandes choses dites et écrites contre la folie, l'ignorance, la barbarie et la superstition des siècles passés, nous voici revenus à la vieille croyance superstitieuse aux démons, aux bons et mauvais anges, esprits et lutins, fées et gnomes, sorcières et sorcellerie, au sortilège et à la magie. Eh bien, messieurs, il ne me reste à dire qu'un mot. Je suis porté à croire qu'il y a en effet des diables, car s'il n'y en avait pas, comment expliquer le mal que nous avons à ramener le monde à la raison, et à le guérir de la superstition.

— Il peut y avoir dans ce que vous dites plus de vérité que vous n'en soupçonnez, dit M. Merton. Le diable est le père de l'ignorance, de la crédulité et de la superstition, aussi bien que de la fausse science, de l'incrédulité et de l'irréligion.

## XX. — VRAIE DIABLERIE.

Quelques jours après cette dernière conversation, je reçus la visite du juge Preston, que j'avais un peu connu autrefois. C'était un homme doué de grandes qualités, de grands talents, et très-consideré dans le pays. Il avait été politique, avocat, législateur, et il était, maintenant, juge à la cour suprême de son pays natal. Il était moral, droit, candide et sincère, mais comme un trop grand nombre des personnes de sa classe, et de la mienne, il avait grandi et vécu sans principes de religion fixes et déterminés. Je ne pourrais dire en toute justice qu'il eût renié le christianisme, mais il en avait seulement de vagues notions, et s'il ne rejetait pas absolument une vie future, il n'avait point de foi solide à l'immortalité de l'ame. Il désirait plutôt qu'il n'espérait revivre au delà du tombeau. Il venait de perdre sa femme qu'il aimait tendrement, et sa mort l'avait plongé dans une intense douleur. Il pleurait et ne voulait pas être consolé. Un ami l'attira un soir dans un cercle de spiritualistes ou spiritistes, et, après bien des instances, l'amena à rechercher par un médium une entrevue avec son épouse décédée. Ce qu'il vit et entendit l'ayant convaincu, il se vit bientôt lui-même médium, — un médium écrivant, je crois.

Le juge Preston, de concert avec un médecin de quelque renom, le physicien Van Schaick, autrefois membre du sénat des Etats-Unis, et depuis politique éminent, en religion Swedenborgien, venait de publier un livre, grand par son volume et ses prétentions, sur le spiritualisme et les manifestations des esprits. Cet ouvrage était bien écrit et fort intéressant.

Il me dit qu'il était venu me voir à l'instigation de Benjamin Franklin, qui lui avait assuré que, si je le voulais, je pourrais lui donner des renseignements sur les manifestations des esprits, ayant eu avec eux plus de rapports qu'aucun homme vivant.

Je lui répondis que j'étais fort aise de le voir ; mais, quant aux manifestations des esprits, que je devais renoncer à en parler. Que j'étais très-faible et ne croyais pas pouvoir lui donner aucune instruction importante. Qu'il apprendrait probablement beaucoup plus par les ombres de Franklin, de William Penn, ou de George Washington, que par moi. Que George Fox et Olivier Cromwell pourraient lui dire bien des choses ; Swedenborg et Joe Smith en-

core davantage. Je lui conseillai d'invoquer le prophète Mormon, qui lui fournirait probablement plus de lumières sur ce sujet qu'aucun de ceux qui sont allés dans le monde des esprits depuis Mahomet; enfin, que je serais, toutefois, très-heureux de l'entendre lui et mon estimable ami M. Merton, qui était présent, converser sur la matière.

— M. Merton, dit le juge, n'est pas un croyant, ce me semble, et je n'aime pas à converser avec des sceptiques ?

— Le juge Preston, dit M. Merton, ne pent m'appeler sceptique, et je pense qu'après mûr examen de nos dispositions réciproques, il trouverait ma croyance exagérée.

— C'est possible, dit le juge, mais je crois me sentir en présence d'un incrédule, et d'un ennemi des esprits.

— Il ne nous faut point trop nous appuyer sur nos sentiments; et l'habitude de les annoter avec soin et de les prendre pour guides, ne doit point s'encourager, répondit M. Merton. Nos sentiments se confondent, obscurcissent nos perceptions, et égarent notre jugement. Je suis loin de nier les faits, ou les phénomènes que vous appelez manifestations des esprits, quoique je puisse ne pas accepter et n'accepte probablement ni l'explication que vous en donnez, ni les doctrines sur Dieu, l'univers, l'homme et sa destinée contenues dans votre livre.

— Mais croyez-vous que les esprits communiquent réellement de l'autre monde avec les vivants ?

— Je crois qu'il y a dans un grand nombre de phénomènes, que vous appelez manifestations des esprits, non dans tous, une invasion réelle d'esprits ; mais, d'après votre livre, vous ne semblez pas avoir suffisamment examiné si les esprits sont les âmes des trépassés, ou réellement des démons ou diables qui les représentent. Vous êtes des nécromanciens, des devins avec vos esprits des morts. Les nécromanciens sont aussi vieux que l'histoire. Il en est fait mention dans la Genèse. Moïse défend la nécromancie, ou l'évocation des morts, et ordonne de mettre à mort les nécromanciens. Chez toutes les nations païennes, anciennes et modernes, la nécromancie est une espèce de divination très-commune. Les magiciens d'Afrique trouvés au Caire la pratiquent même à présent, ainsi que l'attestent un noble anglais et un académicien français, mais au moyen d'un médium voyant, et non, comme vous, avec des médiums frappant, parlant, et écrivant. Ce fameux comte de Cagliostro, ou plutôt Giuseppe Balsamo, à la fin du dernier siècle, mettait à même des personnes de distinction de converser avec les esprits de personnes éminentes, depuis longtemps

décédées ; et à Paris, les étudiants de l'université se sont longtemps occupés de l'évocation des morts. Vous êtes de vrais devins, cherchant, par l'évocation des morts, à deviner des secrets, soit du passé soit de l'avenir, et ignorés des vivants. Vous pratiquez ce que le monde a toujours appelé divination, et cette sorte de divination se nomme nécromancie. Jusque là, tout est clair, certain, incontestable, et vous faites conséquemment ce que le monde chrétien a toujours regardé comme coupable, comme un commerce avec les diables. Mais c'est peu pour vous, car vous placez l'autorité des esprits au-dessus de celle de Jésus-Christ, et vous n'hésitez pas à élever le spiritisme au-dessus du Christianisme. Mais ce que je désire, c'est de savoir ce qui vous prouve que les esprits envahissant ou communiquant soient réellement les esprits des trépassés ?

— Ils l'affirment expressément eux-mêmes, et le prouvent par la connaissance qu'ils ont de la vie terrestre des personnes qu'ils prétendent être, connaissance telle que nous devons croire qu'ils sont réellement ces personnes.

— Vous verrez, mon cher juge, que c'est ici une question d'identité, sorte de question qui doit être familière à un homme de loi et à un juge. Votre évidence est-elle suffisante ?

— Sur l'honneur et la réputation de mon état, je dis qu'elle l'est.

— Trouvez-vous que les esprits disent toujours la vérité ?

— Non. J'ai dit dans mon livre qu'ils mentent souvent.

— Dans ce cas, le simple fait qu'un esprit se dit Franklin, Adams, Jofferson, Washington, George Fox, William Penn, ou Martin Luther, ne prouve pas suffisamment qu'il le soit.

— Je l'accorde. Mais je ne me fie pas uniquement à sa parole. J'examine l'esprit, et je conclus seulement qu'il est identiquement Franklin, lorsque je le trouve intimement initié à la vie terrestre de Franklin, comme le serait naturellement Franklin, si c'était lui.

— Mais cette connaissance intime n'établit point l'identité, à moins de savoir d'avance que l'esprit ne saurait l'avoir sans être Franklin. Je vois dans votre livre que les esprits vous ont raconté les choses les plus secrètes de votre vie passée, et des secrets impénétrables, excepté pour vous, par des moyens humains. Eh bien ! si l'esprit a pu se montrer initié si intimement à votre vie terrestre sans être vous, pourquoi ne pourrait-il pas l'être à la vie de Franklin, sans être Franklin lui-même ?

— C'est là un point de vue sous lequel je n'ai pas considéré la question. Mais, quoi qu'il en soit, j'ai soumis les esprits à de sévé-

res épreuves, et je les ai contraints à confirmer ce qu'ils disent par des manifestations extraordinaires et visibles.

— Mais la difficulté, ce me semble, consiste en ce qu'il n'y a rien dans ces manifestations qui établisse nécessairement l'identité prétendue ; car elles n'établissent pas nécessairement la véracité du pouvoir qui les produit, comme vous l'avouez vous-même, en reconnaissant que les esprits ne sont guère dignes de foi, et vous mentent fréquemment. Les miracles accréditent celui qui les opère, établissent sa véracité, mais seulement lorsque le doigt de Dieu seul peut les effectuer. S'ils sont tels qu'une puissance créée les puisse faire sans l'intervention spéciale de Dieu, ou tels qu'ils puissent procéder d'un esprit menteur, ils ne prouvent rien en faveur de la véracité de leur auteur. Un messenger, ou un individu prétendant être un messenger de Dieu, fait un miracle que la main seule de Dieu peut opérer, et il établit ainsi sa véracité, parce qu'il prouve par le miracle que Dieu est avec lui, et garantit ce qu'il dit. Dieu, nous le savons, ne peut ni tromper ni être trompé, ni conséquemment appuyer un imposteur. Mais les prodiges, quoique surhumains, qui ne dépassent point les forces d'une intelligence créée, n'accréditent point l'agent qui les accomplit, surtout lorsqu'il est reconnu que, dans bien des cas, l'agent ment et trompe. Je dois vous croire, mon cher Juge, un peu trop prompt à conclure l'identité prétendue. Tout ce que vous pouvez conclure des phénomènes en question, c'est la présence d'un esprit surhumain, représentant ou prétendant être Bacon, Franklin, Penn, Swedenborg ou une autre personne bien connue, autrefois vivante en chair et en os, et capable de parler et d'agir comme cette même personne.

— J'ai prêté, je l'avoue, moins d'attention à l'identité de l'esprit avec l'individu représenté, qu'à la réalité de la présence d'un esprit, dit le Juge.

— Et vous vous êtes attaché principalement, je présume, et vous avez adhéré aux révélations que vous avez reçues, ou aux doctrines sur les plus importants sujets qui vous ont été enseignées par les esprits.

— C'est vrai. J'en ai été plus impressionné et plus raffermi, que par les manifestations visibles ou physiques dont j'ai été témoin. Les sublimes doctrines et la pure morale enseignées par les esprits ont principalement gagné ma conviction.

— Mais ces doctrines et cette morale, quelque grandes qu'elles puissent vous paraître, sont peu de chose aux yeux du chrétien. Dans leur plus favorable lumière, j'en prends pour juge la raison

humaine seule, elles n'approchent point en sublimité et en pureté de l'Évangile de Notre-Seigneur. Il n'y a rien de nouveau dans votre philosophie des esprits, et votre morale travestit quelques principes de la morale chrétienne. Vous prêchez l'immortalité de l'âme que jamais ne nia le monde païen dans les temps anciens ou modernes ; mais la doctrine particulière au christianisme, de la résurrection des morts et des récompenses et des punitions à venir, vous ne la reconnaissez pas. A peine êtes-vous de niveau avec Cicéron ou Sénèque. Vous parodiez la doctrine chrétienne de la charité, et vous y substituez une pâle philanthropie, ou un sentimentalisme maladif. Il y a dans votre système de la subtilité, de la finesse, de la chicane, et de l'adresse, mais point de profonde philosophie, point de sagesse élevée, point de vertu civile. Le point auquel vous attachez le plus d'importance, c'est celui de la progression infinie, qui est une infinie absurdité ; et en tant qu'elle nie la doctrine des causes finales, elle nie Dieu lui-même, et se réduit, en dernière analyse, à un pur athéisme.

« Je ne conteste point que les esprits ne disent parfois des choses vraies et bonnes. Le diable peut se travestir et nous paraître un ange de lumière. C'est un grand fou, mais sa folie ne va point jusqu'à vouloir séduire les hommes par le mal comme mal. Il doit, s'il veut faire du mal, offrir le mensonge sous l'aspect de la vérité, et le mal sous l'aspect du bien. Il y aurait à s'étonner de le voir choquer tout d'abord le sens moral des hommes, et nous devons nous attendre à le voir accéder et en appeler aux sentiments moraux et aux croyances dominantes du siècle ; et voilà tout ce que vous pouvez dire des enseignements des esprits. Mais à part la confirmation du fait enseigné par la religion dans tous les siècles, qu'il existe des êtres spirituels, supérieurs à l'homme, qui nous entourent et nous peuvent pénétrer, on ne peut se fier en rien aux esprits, parce que leur véracité n'est pas établie, et qu'on reconnaît leurs faussetés et leurs mensonges. »

— Il y a des esprits menteurs, je le veux bien, mais pas tous, interrompit le Juge.

— Peu importe ; dans ce qui surpasse votre science, et ne se peut vérifier par vos facultés naturelles, vous n'avez aucun moyen de les distinguer, ou de déterminer si la communication est vraie ou fausse. Quand un esprit vous expose un système de l'univers, un système en dehors des investigations scientifiques, vous ne pouvez dire qu'il ne vous trompe pas, et ne vous donne de l'or enchanté, qui se changera en copeaux ou en paille.

— Vous nous croyez donc déçus ?

— En ce que vous voyez et entendez, non ; en ce qui se trouve au delà, oui. Je vous crois honnête ; je crois que vous recevez réellement des communications d'esprits invisibles ; je crois que vous ne fabriquez et ne simulez rien. Je crois aux phénomènes mystérieux que vous racontez ; j'admets avec vous que ces phénomènes émanent d'esprits ; mais il reste selon moi à prouver l'identité de ces esprits, avec les esprits autrefois unis comme âmes humaines à des corps ; et ce qu'ils apprennent de Dieu, de l'univers, de la destinée humaine, je le regarde comme une duperie, une duperie satanique, faite pour vous séduire, et vous empêcher de vous soumettre à Dieu et à son Christ.

— Cela, dis-je, me semble aussi indubitable. Et s'il en manquait quelque preuve, on la trouverait dans le fait que ces manifestations d'esprits sont assimilées, par le juge Preston lui-même, à celles qui ont toujours été contraires au christianisme, et réputées diaboliques ; et par cet autre fait, qu'ils enseignent comme vraies les principales doctrines que l'infidélité contemporaine oppose à l'Évangile. Prenez les doctrines mises en avant par le prophète Davis, celles que vous trouvez dans le *Shekinah*, et même dans le livre du juge Preston, et vous y découvrirez en substance l'infidélité dominante du siècle, revêtue de spiritisme. J'ai d'excellentes raisons de penser que ces manifestations d'esprits ont été produites pour renverser le christianisme, au moyen d'une infidélité superstitieuse. Le premier agitateur eut précisément en vue cet objet, et point d'autre.

— Nous n'en avons pour preuve que votre parole, dit le Juge. Je crois, moi, que ces phénomènes viennent de Dieu.

— Et c'est là ce que le diable souhaite, dis-je ; car il veut vous les faire employer pour lutter contre le Dieu des chrétiens, et se faire adorer lui-même comme Dieu.

— Le diable, dit M. Merton, ne peut dépasser la longueur de sa chaîne, et cette chaîne est beaucoup plus courte qu'aux vieux temps du paganisme. Il fait seulement ce qu'on lui permet, et il est très-possible que ses manœuvres présentes tournent à son détriment. Cela donnera un coup sérieux au matérialisme et au sadducéisme du siècle, portera les hommes à croire à la réalité du monde des esprits, et ainsi ils auront fait un pas vers la foi au Christ. Le siècle est assez malade pour nier l'existence du démon ; et même en devenant capable de croire de nouveau à la réalité de sa majesté satanique, il donnera un symptôme, quelque léger qu'il soit, de convalescence.

— Nous ne sommes point des sadducéens, remarqua le Juge.

Nous croyons aux anges et aux esprits, aux bons et aux mauvais anges.

— C'est quelque chose, dit M. Merton ; et si vous ouvrez vos cœurs, et les gardez ouverts à la lumière, vous pourrez bientôt croire davantage, et échapper aux pièges dont vous a enlacé satan. Votre grande méprise consiste à prendre ces bons ou mauvais anges pour des ames trépassées. Je ne dis point que les ames défuntes ne puissent revoir la terre ; elles l'ont fait, et le font encore ; mais l'ame humaine ne devient jamais ni ange ni démon. C'est très-bien de dire d'un mort qui nous est cher, que c'est un ange dans le ciel, mais littéralement cela n'est jamais vrai. Notre-Seigneur dit qu'à la résurrection les justes seront comme les anges de Dieu, en ce sens qu'ils ne seront ni de l'un ni de l'autre sexe, ne se marieront pas, mais il ne dit point que ce seront des anges ; et les Ecritures distinguent entre la société des anges et les esprits des justes perfectionnés. L'homme fut créé inférieur à l'ange, il est d'un ordre différent. Les démons ou diables ne sont point les mauvaises ames séparées de leurs corps, et errant d'un côté ou d'un autre du sombre Achéron, mais les anges déchus de leur état primitif et chassés du ciel.

« Ces anges tombés, sous leur chef Lucifer ou Satan, poursuivent leur rébellion contre Dieu en cherchant à détourner les hommes de leur obéissance à leur légitime souverain. Ils peuvent s'emparer de l'homme et ils le font, car ils sont supérieurs à l'homme, et assez méchants pour le faire. Mais les bons anges ne le font jamais, car ils travaillent non par la violence, mais par des influences morales, persuasives, paisibles, douces ; et les ames humaines ne le peuvent, car le *fort* garde la demeure jusqu'à ce qu'un *plus fort* vienne et l'enchaîne. Il ne reste donc, mon cher Juge, en tant que ces manifestations d'esprits sont réelles, qu'à les envisager comme des invasions de satan, et produites, non par de bons anges ou des ames trépassées, mais par les anges déchus, appelés démons par les Gentils, et conséquemment tous ces mystérieux phénomènes, en tant qu'ils ne sont point opérés par des agents naturels, ne sont qu'une palpable diablerie. C'est la seule conclusion que puisse en tirer un philosophe chrétien. »

## XXI. — MANIFESTATIONS DES ESPRITS.

La conclusion de M. Merton n'était point précisément de mon goût, quoique je l'eusse soupçonnée dès le principe. Cependant elle me troublait, et j'y aurais volontiers échappé. Le lendemain, lorsque M. Merton me rendit visite ainsi qu'il faisait tous les jours, je lui dis la répugnance que m'inspirait sa conclusion, et je le priai de me communiquer sa pensée réelle sur le sujet.

— Sans recourir aux enseignements du catholicisme, auquel j'ai le bonheur de croire, je ne pourrais pas, dit-il, expliquer ces mystérieuses manifestations d'esprits, et je ne saurais qu'en penser. Je pourrais être tenté de les nier, à l'exemple de notre ami Jack, les croire produits par quelque inexplicable jonglerie, même en contrariant mon meilleur jugement; ou je pourrais essayer de me joindre à la croyance de notre ami le juge, que ce sont les âmes des trépassés. Très-probablement peut-être, les traiterais-je comme inexplicables, sans bâtir aucune théorie pour les résoudre.

« Je ne suis guère disposé à voir du surnaturel, dans les choses où le naturel semble raisonnablement suffire. Toute l'histoire de notre race est pleine de prodiges, de faits merveilleux, clairement divisibles en deux ordres distincts et même opposés. L'un semble avoir pour objet d'entraîner les hommes à Dieu, de les aider à monter à lui comme à leur fin dernière et leur suprême bien; l'autre paraît fait pour éloigner les hommes de Dieu, et les aider à descendre dans les profondeurs de la nuit et des ténèbres. L'homme a une double nature, il est composé d'un corps et d'une âme; d'une part, il aspire naturellement à Dieu, et de l'autre, s'en éloigne, se rapproche de la créature; et ainsi, de la nuit et du chaos. Une puissance surnaturelle l'aide à monter, une puissance surnaturelle l'aide pour ainsi dire à descendre. Mais soit dans l'échelle ascendante, soit dans l'échelle descendante, il est difficile de dire où finit le naturel, et où le surnaturel commence, car dans les deux cas la puissance étrangère présuppose le naturel, se combine avec lui, et transforme simplement l'action.

» Le vulgaire, sans doute, attribue dans les deux ordres, à une intervention étrangère, bien des choses explicables par des principes naturels. Le peuple bon, pieux, s'écrie : Miracle ! souvent

où il n'y en a point ; et je serais fâché de devoir faire un acte de foi sur tous les miracles rapportés dans les légendes des saints. Je serais également fâché de devoir croire tout ce qui se dit de l'invasion diabolique. J'ai une horreur profonde et réfléchie du scepticisme, mais une égale horreur de la superstition. Je ne voudrais être ni crédule ni incrédule. Je n'aime pas à réfuter ceux qui expliquent les faits nébuleux de la nature par des principes naturels, car il est difficile de le faire sans faire naître plus ou moins la superstition dans une foule d'esprits.

» C'est uniquement dans les cas pareils à ceux qui nous occupent, et qui constituent une maladie, une épidémie, plus destructive que le choléra ou la peste, que je me résous à faire mon possible pour en manifester le vrai caractère.

» Pour ce qui regarde les ténébreux prodiges, si je puis les appeler de ce nom, je pense qu'un grand nombre, jugés tels par le vulgaire, doivent se rejeter comme de la pure jonglerie ; d'autres peuvent s'expliquer par le magnétisme animal, et n'impliquent ni fraude ni commerce avec les démons, mais ils ne sont pas innocents, parce qu'ils ne sont point produits par un motif justifiable, et on les doit discréditer à cause de leur dangereuse tendance : d'autres encore, se peuvent peut-être expliquer par des causes naturelles, que la science n'a pas encore pénétrées, et que nous ignorons.

» Mais il en est qu'il est impossible d'expliquer sans supposer l'intervention de Satan. Tels sont quelques-uns des cas que je vous ai entendu raconter. Tels sont en grand nombre les phénomènes dont vous avez été témoin, ou peut-être un instrument pour les produire. Telle est aussi l'inspiration de Mahomet, s'il nous est permis de nous fier aux récits de ses amis, tel est pour moi le démon de Socrate, et tels sont évidemment les cas bien connus des Camisards ou trembleurs des Cévennes en 1688, de George Fox et des premiers Quakers, de Swedenborg, le ravissement de l'extase des méthodistes, et finalement de Joe Smith et des prophètes mormons. Dans tous ces cas, il y a des marques évidentes d'intervention surhumaine, et aucun homme, en possession de ses sens, et instruit de la religion chrétienne, ne les attribuera au Saint-Esprit ou aux bons anges. La perturbation, le désordre, le tremblement, les chutes en arrière, la bouche écumante, la violence qui, dans ces occasions, accompagne toujours la présence et l'esprit sont autant d'indications infaillibles qu'il y a là un esprit mauvais, et non un esprit bon. Le Seigneur n'était point dans le vent impétueux qui déchira la montagne ; il n'était point dans le

feu qui la mit en flammes ; mais dans la douce et faible voix qui fit sortir le prophète de sa caverne pour écouter. Lorsque le Seigneur nous rend ses aimables visites, tout est douceur et paix. L'ébranlement du système physique, les tourbillons, les hurlements, l'orage, la tempête, les contractions de bras et de jambes, les postures forcées ou indécentes, le développement ou l'exercice anormal des facultés, n'indiquent jamais l'entrée du Saint-Esprit. Tout est calme et serein : l'intelligence est illuminée, le cœur échauffé, la volonté est affermie, et l'âme tout entière est élevée par l'infusion d'une grâce surnaturelle. Il n'y a point de crise, point d'oubli au sortir d'un ravissement. Mais chaque fois qu'on voit le contraire, partout où l'on rencontre de la violence, des contorsions, des tremblements et du désordre, nous savons que, s'il y a un esprit présent, c'est un esprit mauvais, qui se platt dans la violence et le désordre, manifestant de la puissance sans amour, de la force sans bonté, et de la science sans douceur.

» Tout le monde, je suppose, a entendu parler des prodiges opérés en touchant la tombe du diacre Paris, le fameux saint Janséniste, et la violente controverse qu'ils amenèrent entre les Jansénistes et les Jésuites, ceux-là cherchant à les transformer en miracles à l'honneur de leur secte, et ceux-ci, sans nécessité, imprudemment, selon moi, essayant de les réfuter et de les discréditer comme faits. Les prodiges sont authentiques, et je ne vois point moyen de les nier sans douter de tout témoignage humain. J'en choisis un parmi ceux qui indiquent, du côté des patients, une force étonnante de résistance physique, celui de Jeanne Moulu, jeune femme de vingt-deux ou vingt-trois ans ; il est cité par le *Dictionnaire des sciences médicales*. Dans ses convulsions, on plaçait cette jeune femme le dos contre un mur, et un homme vigoureux prenait un chenet pesant environ vingt-cinq livres, et frappait de toutes ses forces, à plusieurs reprises, sur son estomac. Il lui donnait parfois plus de cent coups. Un frère lui donna soixante coups, puis essaya l'instrument contre la muraille qui céda au vingt-cinquième. « Ce fut en vain, dit Carré de Montgeron, grave magistrat, ce fut en vain que je frappai de toutes mes forces ; la convulsionnaire se plaignait de n'éprouver par mes coups aucun soulagement, et m'obligea de mettre le chenet dans les mains d'un spectateur plus grand et plus robuste. Il n'épargna rien, usa de toute sa force, et lui donna des coups si terribles sur le creux de l'estomac que la muraille contre laquelle elle était adossée s'ébranla. Elle se fit administrer les cent coups qu'elle avait demandés d'abord, sans tenir compte des soixante

que je lui avais déjà donné moi-même. Lorsque le chenet descendait si avant dans le creux de l'estomac qu'il semblait toucher à son dos, la jeune femme s'écriait : « Voilà qui me fait du bien. Courage, mon frère, frappez plus fort, si vous le pouvez. » Les coups atteignaient la peau découverte, sans la meurtrir, ou la rompre en aucune façon. La patiente fut ensuite étendue par terre, et on plaça sur elle une lourde planche où se tenaient plus de vingt personnes, pesant ensemble au moins quatre mille livres. Puis, on roula cent fois sur sa poitrine une énorme pierre, avec une grande violence. A chaque coup, toute la salle s'ébranlait, le sol tremblait, les spectateurs frémissaient au son des terribles coups. »

» Il y eut d'autres phénomènes non moins extraordinaires, mais je les passe sous silence ; tous furent notoires, et vus par la moitié de Paris, un écrivain dit même par la ville entière. Hume dit qu'ils ont tous l'authenticité que peut fournir le témoignage humain, et qu'on ne peut les nier que sous prétexte que des choses semblables sont absolument impossibles. Humainement impossible, je l'admets ; mais comme elles ne sont point de nature à dériver de Dieu, je dois les croire diaboliques, et les personnes réellement possédées et soutenues par de mauvais esprits.

» Il est un autre fait rapporté par M. Huc dans ses voyages en Mongolie, au Thibet et en Chine, qui se présente fréquemment chez les Lamas secondaires, et ne se peut expliquer sans l'intervention du diable. C'est celui d'un Lama, espèce de moine bouddhiste, qui s'ouvre le ventre, prend ses entrailles, les met devant lui, et revient immédiatement à son état primitif.

» L'heure dite arrivée, dit M. Huc, la multitude des pèlerins se rend à la grande cour du couvent des Lamas, où est dressé un autel. A la fin le Bokte parait, il s'avance gravement au milieu des acclamations de la foule, s'assied sur l'autel, et prenant un couteau de sa ceinture, le plaça entre ses genoux, tandis que les Lamas, rangés en cercle à ses pieds, commencent les terribles invocations qui préludent à l'effrayante cérémonie. Peu à peu, à mesure qu'ils avancent dans leur récitation, le Bokte semble trembler de tous ses membres, et tombe graduellement dans de fortes convulsions. Alors le chant des Lamas devient plus sauvage et plus animé, et la récitation se change en cris et en hurlements. Soudain le Bokte jette son écharpe, arrache sa ceinture, et s'ouvre le ventre tout entier avec son coutelas sacré. Tandis que le sang jaillit, la multitude se prosterne devant l'horrible spectacle, et interroge à l'instant le patient sur les événements futurs et les

choses cachées à la connaissance humaine. Ses réponses à ces questions sont considérées comme des oracles.

» La dévote curiosité des pèlerins satisfaite, les Lamas reprennent leurs récitation et leurs prières ; et le Bokte élevant dans la main droite une partie de son sang, le porte à la bouche, y souffle trois fois, et le jette en l'air avec un grand cri. Alors, il passe rapidement la main sur son estomac qui redevient comme auparavant sans qu'il reste la moindre trace de la diabolique opération, si ce n'est une extrême lassitude.

» Ces exemples ne sont point rares, et je pourrais remplir des volumes de phénomènes également extraordinaires, incontestables et inexplicables sans un agent surhumain, et je puis ajouter, sans un agent diabolique. Dupotet, au moyen de sa bague magique, montre, presque tous les jours dans Paris, les plus étonnantes merveilles de Magie, et il avoue qu'il le fait par une évocation mentale, et en vertu d'un pacte.

» Maintenant ces faits et d'autres semblables me prouvent à moi qui suis instruit de la foi chrétienne, et l'embrasse sans le moindre doute, que l'invasion diabolique, la possession du démon, et l'obsession, ne sont pas des fables, mais des faits incontestables, quoique chaque cas particulier doive s'appuyer sur lui-même, et être admis ou rejeté suivant son évidence. En général, je suis lent à croire que tel ou tel fait particulier est diabolique, et j'exige des preuves claires et irréfragables, des témoignages solides et parfaitement sûrs.

» Les criteria de l'invasion du démon ou de l'obsession, posés par l'Eglise chrétienne, pour guider les exorcistes, sont au nombre de sept : « 1. Le pouvoir de connaître les pensées d'autrui, non exprimées. 2. L'intelligence de langues inconnues. 3. Le pouvoir de parler des langues inconnues ou étrangères. 4. La connaissance d'événements futurs. 5. La connaissance des choses qui se passent dans des lieux éloignés. 6. La manifestation d'une force physique extraordinaire: 7. La suspension du corps en l'air pendant un temps considérable. »

» Eh bien ! je trouve toutes ces choses dans les récentes manifestations des esprits, clairement et distinctement attestées par des témoins oculaires, tels que le docteur Dexter, le juge Edmands, et l'honorable N. P. Talmadge, pour ne pas en citer d'autres. Les spiritualistes ou spiritistes ne nient pas, mais affirment que les manifestations qu'ils voient sont analogues aux faits regardés de tout temps comme sataniques. D'abord, les esprits communiquèrent en frappant et en déplaçant les meubles. Mais maintenant,

outre les médiums frappant, il y a des médiums écrivant, des médiums voyant, des médiums parlant. Dans ces trois derniers cas, on admet l'invasion des esprits, et même on l'appelle possession. Dans le cas du médium parlant en particulier, on assure que l'esprit s'empare du médium qui est généralement une femme, la maltraite par intervalles, la renverse, lui donne des convulsions, et la force à faire des choses contre son gré, contraignant ses organes à prononcer des paroles qui lui répugnent souverainement.

» Ecoutez le juge Edmands. « J'ai vu souvent résolues des questions mentales, c'est-à-dire simplement formées dans l'esprit de l'interlocuteur, et complètement ignorées des autres. Avant de me rendre à une séance, je me suis parfois assis dans ma chambre pour préparer des questions à proposer, et j'ai trouvé à ma grande surprise une réponse à mes questions, et exactement dans le même ordre où je les avais écrites, sans même sortir de ma poche mon memorandum, et alors que toutes les personnes présentes en ignoraient la préparation, et bien plus encore la substance. On a répondu librement, comme si je les avais émises, à mes pensées les plus secrètes que jamais je n'avais divulguées à un mortel. On a révélé publiquement des projets formés en mon particulier, et on m'a averti plus d'une fois que chacune de ces pensées était connue et pouvait être dévoilée, par l'intelligence qui se manifestait. J'ai entendu les médiums parler grec, latin, espagnol et français, alors qu'ils ne connaissaient que leur propre langue ; et c'est un fait, qu'on a vu parler et écrire des langues étrangères et inconnues par des gens qui les ignoraient totalement. « Le docteur Dexter s'exprime clairement sur le même sujet. Inutile de multiplier les citations. Les livres des spiritualistes en abondent. Et comme il ressort évidemment des phénomènes présentés, que l'intelligence surhumaine et la puissance manifestée ne sont pas divines, je dois, en homme raisonnable, nécessairement conclure qu'ils sont sataniques. Je crois toutefois que les personnes engagées dans ces relations impies, sont assez souvent de bonne foi, et ne se soupçonnent point de commerce avec les diables.

— Je vous crois dans le vrai, lui dis-je. Il y a une chose certaine, c'est que même dans le mesmérisme, il y a toujours une évocation mentale implicite, et sans cela, j'oserais dire que personne ne saurait réaliser de phénomènes magnétiques. L'effort de volonté du magnétiseur, avec ou sans passes, est au fond une évocation, un appel à l'esprit mesmérique ; et celui qui fait frapper les esprits, soyez sûr qu'il a fait un pacte avec le diable,

virtuel sinon explicite, tacite sinon exprimée. Mais je voudrais vous entendre expliquer un autre point, les rapports entre les manifestations des esprits et le prétendu magnétisme animal.

» C'est là un grand sujet qui dépasserait mon temps et vos forces. Il y a différents esprits qui nous assiègent ou nous envahissent, mais ceux qui, selon toute probabilité, le font habituellement, d'après le langage de saint Paul, fourmillent dans l'air et habitent ce que les anciens appelaient l'Ether. Un grand nombre des Pères, et quelques docteurs plus récents de l'Eglise, ont cru qu'ils sont formés et vivent là enveloppés de légers corps éthérés. Quoi qu'il en soit, dans leurs opérations, ils se revêtent de semblables corps, et se trouvent aidés par un médium matériel, tel que le fluide mesmérique. Ainsi, je ne regarde pas le mesmérisme comme diabolique, mais comme facilitant l'invasion du démon.

» Il y a aussi dans l'homme ce que les anciens appelaient l'*umbra*, l'ombre, qui n'est ni l'ame ni le corps dans sa pure enveloppe extérieure. C'est pour ainsi dire la doublure extérieure du corps, capable, jusqu'à un certain point, de s'en détacher, sans perdre néanmoins ses relations avec lui. De là, les phénomènes de bilocation, qui se voient si souvent dans les annales de la sorcellerie ou du sortilège, se peuvent concevoir comme possibles. Le corps demeure solidaire, et l'ame, avec son *umbra*, peut poursuivre, avec l'assistance du démon, ses manœuvres sataniques, même à distance ; et les blessures données à l'ombre apparaissent sur le corps, ainsi qu'on l'a vu fréquemment.

» Mais excusez-moi de n'entrer pas plus avant dans cette mystérieuse et épineuse matière. On a inventé des théories ingénieuses, que je désire partager le moins possible. S'il y a une curiosité louable, il y a aussi une curiosité coupable, et il est une science qui n'est pas à souhaiter. J'ai été contraint, par ma vocation, de l'étudier ; mais je l'aborde toujours à regret. Epargnez-moi. On ne devrait jamais rechercher une science qui ne saurait ni éclairer, ni aider à la vertu, et qui ne fait qu'égarer les imprudents.»

## XXII. — SUPERSTITION.

J'avais, presque dès le principe, soupçonné la conclusion de M. Merton, et je n'en aurais jamais douté, si je n'avais pas été habitué à ne pas croire aux mauvais esprits. La science, ou ce qui

passé pour science, avait longtemps nié toute intervention surnaturelle et surhumaine dans les affaires de l'humanité ; et moi, comme la plupart de mes contemporains, j'étais devenu un parfait épicurien. Il y avait peut-être un Dieu, créateur du monde, mais après l'avoir créé et pourvu de certaines lois fixes et invariables, il l'avait abandonné à lui-même. Je niais sa providence, ou, ce qui revient au même, je la réduisais aux lois uniformes et inflexibles de la nature, ne voyant comme mes amis de l'école éclectique française, l'intervention divine que dans les éléments immuables de l'histoire humaine. Dieu était pour moi le destin, l'invincible nécessité ; et par suite, point de personne libre en lui, point d'objet de respect, d'amour, ou d'adoration.

Rejetant la Providence, je rejetais nécessairement le ministère des Anges. Je résumais toute la nature dans un ensemble de forces opérant par des lois intrinsèques et nécessaires. L'homme est l'une de ces forces, ni la plus forte ni la plus faible. Dans sa propre force intrinsèque, il est peu de chose ; mais en se mettant en rapports convenables avec les autres forces de la nature, il peut les faire opérer en lui et pour lui, et accroître ainsi sa force par leurs forces réunies ; de même que le meunier se sert des forces du courant pour tourner son moulin, l'inventeur du télégraphe magnétique de la lumière pour expédier ses messages, ou le matelot du vent pour précipiter son navire. La science reçue m'avait appris à prendre pour superstition la croyance à l'intervention libre ou volontaire de la divinité dans les affaires humaines. La religion chrétienne ou mahométane, juive ou païenne, en tant qu'elle présuppose le surnaturel, ou l'intervention de Dieu *extra naturam*, ou autrement que dans les lois et par les lois de la nature, c'était de la superstition. Le ministère des Anges était une superstition. La prétendue intervention satanique était, sans aucun doute, de la superstition. Les faits qui avaient conduit à supposer la Providence divine, et le ministère des bons et des mauvais Anges, étaient réels ; mais par suite de leur ignorance des lois de la nature, les hommes les avaient mal interprétés, et les avaient attribués à des causes chimériques. Toute religion, disais-je, vient de l'ignorance, et recule nécessairement à mesure que la science avance. Aussi sentais-je que ce serait une preuve d'ignorance et de superstition, d'attribuer les mystérieux phénomènes à un agent spirituel ou surnaturel.

Même après les explications de M. Merton, qui avaient réduit ma raison au silence, je ne voulais pas encore laisser là mes préjugés, et accepter sa conclusion. Comment, dans ce dix-

neuvième siècle, dans cet âge de vraie science, qui a tant fait pour chasser les nuages et dissiper les ténèbres des siècles passés, consentir à adopter la foi vulgaire du seizième siècle, alors que les hommes se délivrèrent des étreintes du Romanisme, — du treizième siècle, alors qu'ils commençaient à peine à se dépouiller de la barbarie, — du premier siècle encore enseveli dans la nuit du paganisme ? Mon orgueil scientifique, mon orgueil intellectuel, se révoltait à cette pensée. Quel ridicule ne jetteraient point sur moi les beaux esprits et les libres penseurs du temps, s'ils le savaient, ou même le soupçonnaient !

J'hésitai longtemps, car je savais qu'en admettant l'existence et l'influence de Satan, je devais aller plus loin, et accepter les mystères chrétiens. Je devais abandonner le christianisme libéral, nier les progrès des derniers temps en religion, et retourner à la vieille orthodoxie. Peut-être même devrais-je dépasser l'orthodoxie de ma propre contrée ? Ce n'était pas une idée agréable. Désapprendre tout ce que j'avais appris, regarder mes plus chères convictions comme autant d'illusions, devenir en réalité comme un petit enfant, et commencer une nouvelle vie, suivant les enseignements de Jésus-Christ, pour obtenir entrée dans le royaume du ciel, c'était trop humiliant pour l'envisager avec plaisir, même à mon lit de mort, quand le monde disparaîtrait à ma vue. Je n'entreprendrai point de dire ce qui serait résulté de ce combat intérieur, si j'avais été laissé complètement à moi-même. Mais il n'en était pas ainsi. M. Merton était avec moi presque tous les jours ; il paraissait lire mes pensées d'avance, et comprendre les difficultés.

— Vous vous trompez, surtout, me dit-il un jour que fut entamé le sujet, en supposant que la religion est née de l'ignorance, et est opposée à la science. Vous supposez au moins gratuitement que l'homme commença dans l'ignorance et arriva seulement à la science par de longues et patientes recherches et par des essais laborieux. Certaines choses, indubitablement, se sont acquises par le cours du temps. L'homme a progressé dans la connaissance de tout ce qu'il a fait ou souffert lui-même ; mais rien ne vous fait présumer que ses progrès dans la science soient autre chose que le progrès dans la connaissance de ce que lui-même fait et souffre. Il n'est pas vraisemblable qu'Adam sût l'histoire de la bataille de Pharsale, d'Hasting, de Bouvines ou de Waterloo ; il n'est pas probable qu'il fut instruit de la machine à vapeur, les métiers à préparer, à filer et à tisser le coton, ou du télégraphe électrique. Mais il a pu recevoir de son Créateur,

comme l'enseigne la religion, une connaissance de la nature, des causes des choses, de ses relations morales et de ses devoirs moraux, égale à celle du plus éclairé de ses descendants.

« Historiquement parlant, continua M. Merton, l'humanité crut tout d'abord à l'existence, à l'unité, et à la libre providence de Dieu ; et cette croyance est en parfaite harmonie avec les déductions de la vraie science dans tous les temps. Toutes les langues du monde portent l'empreinte de cette foi, et seraient, si on la niait, inintelligibles et insignifiantes. Bien plus, toutes les langues sont radicalement une seule et même langue, donnée surnaturellement, sous une forme quelconque, à l'homme, qui parle seulement comme on lui a appris à parler ; et pour inventer le langage, il eût fallu le langage lui-même. »

— Mais si toutes les langues sont radicalement les mêmes, comment en expliquez-vous les différences manifestes ? lui demandai-je.

— C'est une question que je laisse aux philologues ; mais ceux-ci, je crois, prouvent facilement que ces différences ne sont pas radicales, et qu'elles proviennent principalement des différences de mœurs, de circonstances, de tempéraments, et de prononciation de tribus diverses, presque totalement dénuées de rapports les unes avec les autres. Quelque grandes ou petites qu'elles puissent être ou quelles qu'en soient les causes, on a prouvé que ce ne sont que les modifications d'une seule et même langue primitive.

— Mais vous savez, lui dis-je, que la religion est soumise au progrès, et que la religion primitive de l'humanité était un grossier fétichisme, l'adoration d'animaux et de choses inanimées. De cette grossière superstition, nous pouvons marquer sa purification et son progrès graduels vers le sublime monothéisme de Moïse, de Socrate, de Platon et de Jésus, fondu depuis par les Pères de l'Eglise dans la théologie chrétienne.

— Je ne sache rien de semblable, répliqua M. Merton, et saint Paul, qui était un excellent philosophe en même temps qu'un apôtre inspiré, nous dit que les hommes désertèrent le vrai Dieu pour adorer des reptiles et des bêtes fauves. Le monothéisme dont vous parlez est historiquement antérieur au fétichisme dont vous le faites dériver. Ce qu'il vous plaît de nommer monothéisme de Moïse, était plus ancien que ce législateur. Moïse, sous l'inspiration et la direction de Dieu, fonda la république juive, et établit le culte judaïque, sans introduire une nouvelle foi, ou une théologie nouvelle. La foi ou la doctrine, qu'il enseigna touchant Dieu

et le devoir moral, était celle des anciens patriarches, et la même qui avait été professée depuis Adam. La foi et la théologie chrétiennes nous ont été transmises par les patriarches et les Juifs, et non par les Gentils, et si c'est un développement, ce n'est point un développement du paganisme, mais de l'antique religion patriarcale conservée dans la synagogue. C'est pourquoi saint Augustin dit, que la foi n'a pas changé ; telle fut la croyance des Pères, telle est la nôtre, — seulement ils croyaient à un Christ à venir, et nous, nous croyons à un Christ venu. Aussi, encore une fois, le monothéisme de Socrate et de Platon, si c'était un monothéisme, n'était pas un développement ou une épuration graduelle du fétichisme ou des formes grossières du culte de la nature. Eux-mêmes vous le disent, et se proclament partout restaurateurs, et non pas innovateurs. En prêchant l'unité de Dieu, ils ne prétendent toujours que rappeler la foi et la sagesse des anciens. Personne n'a pu étudier les différentes formes du paganisme, sans se convaincre qu'elles ne sont point des créations originales. Elles manifestent toutes un type qu'elles ne renferment pas ; — un type dont elles se sont départies, et non un type dont elles se rapprochent ou qu'elles réalisent. Elles portent des traces profondes de corruption, et sont évidemment des parodies de l'ancienne religion patriarcale ou primitive, sans laquelle elles deviennent absolument inexplicables. Tout le paganisme retient au cœur le souvenir de la perte d'une religion primitive et parfaite. Tout le paganisme est empreint d'une profonde tristesse, à cause de la perte de cet inestimable bien, et jamais il ne donne des signes de vraie joie. Il y a de la mélancolie dans tous ses rites, quoi qu'on fasse pour les égayer. Sa joie est une joie d'ivresse, et dans sa plus vive expression, elle ressemble au rire sauvage d'un maniaque. Mais au-dessus du paganisme, même dans ses formes les plus grossières, plane toujours le monothéisme primitif. Toujours il conserve quelque réminiscence de la foi en un Dieu suprême, père des dieux et des hommes. Anaxagoras, Socrate, Platon et d'autres, initiés à la religion judaïque, et méditant sur ce souvenir, s'élevèrent indubitablement à des vues plus sublimes et plus rationnelles de Dieu que celles du vulgaire ; mais cela ne dit rien en faveur de ce développement graduel et de l'épuration successive du paganisme, que vous professez avec une école moderne bien connue, sans avoir à l'appui le moindre fait.

« Il faut vous appuyer sur l'histoire, continua M. Merton, car on donne votre théorie comme historique, et basée sur les faits. Mais l'histoire, pendant quelque mille ans, fut passablement au-

thentique. Comment se peut-il, si votre théorie est exacte, que nous ne trouvions aucun exemple de ce développement graduel et de cette successive épuration du paganisme? Partout où nous guide l'histoire, il est incontestable que le paganisme fut plus pur ou moins difforme dans son origine; et plus grossier, plus corrompu et plus révoltant vers son déclin. Rien dans ce monde ne se réforme jamais soi-même, et la tendance inévitable de toute erreur, comme de tout vice, c'est de passer du mal au pire.

» Vous en trouvez la preuve en comparant la religion populaire de Rome sous les rois, avec la religion populaire sous les empereurs. En vérité, mon ami, toute votre théorie est fautive. Jamais la religion n'a reculé devant les progrès de la vraie science, et la religion, comme vous le dites très-bien, a toujours soutenu le surnaturel, l'intervention de Dieu dans les affaires humaines, *extra naturam*. Toujours aussi, elle a affirmé l'existence des bons et des mauvais anges, et l'intervention des uns par l'ordre de Dieu, des autres par sa permission dans les affaires de l'humanité.

» Cette croyance de tous les âges est elle-même un phénomène à expliquer; et il vous est impossible de le comprendre, de vous en rendre raison, sans en admettre la substantielle vérité. Les hommes peuvent se tromper en supposant une intervention surnaturelle ou surhumaine là où il n'y en a point, et, sans aucun doute, ils ont erré ainsi bien des fois; mais ils n'eussent pas erré sur ce point, s'ils n'avaient eu déjà l'idée d'une intervention semblable. D'où vient cette idée ou cette croyance? Si elle est fautive, expliquez comment l'erreur générale précède l'erreur particulière? Une erreur générale *a priori* est impossible. Toute erreur vient d'une mauvaise application de la vérité. Une erreur générale n'est que la généralisation, par voie d'induction, d'erreurs particulières. S'il n'y avait pas en réalité de religion vraie, il ne pourrait y en avoir de fautive, de même que, sans bonne monnaie, il ne peut y en avoir de défectueuse. Le vrai précède toujours le faux; et comment alors l'humanité maintiendrait-elle une fautive intervention surnaturelle, si antérieurement elle n'avait pas cru à une intervention surnaturelle vraie? Comment aurait-elle cru à une intervention de ce genre, s'il n'y en avait jamais eu? »

— Mais comment absoudrez-vous du reproche de superstition cette foi à l'intervention de Satan? demandai-je.

— Le mot superstition, mon ami, répondit M. Merton, est souvent employé, rarement compris. Toutes les religions païennes

étaient des superstitions, je l'accorde, parce qu'elles attribuaient des effets à des causes chimériques ou inadéquates. Ce n'est pas une superstition de croire à l'existence de bons et de mauvais anges, s'il en existe réellement, pas plus que de croire à l'existence des hommes et des femmes, des chevaux et des bœufs. Là où il n'y a point d'erreur, il n'y a point de superstition. Supposez qu'une fée existe réellement, il n'y aura point de superstition à croire à ce fait. Supposez réel le ministère des anges, il n'y a point de superstition, de déraison, rien de contraire à la science si l'on y croit, si l'on attribue à ce ministère des effets réels. Supposez que les anges déchus ou les mauvais anges existent réellement, et par la permission de Dieu nous assiègent et nous possèdent réellement, il n'y a point de superstition à y croire, à prendre contre eux les précautions nécessaires, ou les mesures propres à les disperser et à les chasser. Si la source réelle des phénomènes que nous avons considérés est diabolique, rien n'est plus raisonnable que de le croire ; et les attribuer à des causes naturelles, serait contraire à la science ; ce serait une sorte de superstition. Les esprits frappeurs ou les spiritualistes, comme ils se nomment eux-mêmes, sont évidemment superstitieux. Ce qu'ils appellent spiritualisme, c'est de la superstition, parce qu'ils croient les phénomènes produits par les ombres des morts ; et le mot *superstition* fut employé, je pense, primitivement, pour indiquer la foi à l'influence des trépassés sur les vivants, et la crainte qu'on en témoignait. Mais les attribuer à de vrais anges déchus, ce n'est point de la superstition ; car alors on les attribue à une cause adéquate, à leur cause réelle.

« Il y a deux erreurs opposées, conclut M. Merton, également hostiles à la religion et au bon sens, — la superstition et l'irrégion. Toutes deux sont un abus ou, comme disent les écoles, un excès dans un sens contraire ; et malheureusement, la plupart des hommes tendent d'un côté ou de l'autre. Il est certain que, dans tous les temps, il s'est mêlé beaucoup de superstition à la doctrine dont j'ai parlé. »

— C'est ce qui me fait craindre, lui dis-je, et hésiter à l'accepter.

— Je sais, répliqua M. Merton, tout ce que vous pourriez dire là-dessus, j'ai lu comme vous l'histoire, et je n'ai pas été moins choqué par ses abus. Mais il n'est point de vérité dont on ne puisse abuser ou dont on n'ait abusé. Je suis aussi opposé que vous à ces abus. On n'est pas autorisé à supposer que tout événement qui sort quelque peu de l'ordre des choses ordinaires à notre expérience soit un miracle, ou qu'il soit effectué s'il est

bon par un agent angélique, s'il est mauvais par un agent satanique. Chaque fois qu'une mortalité frappe les bestiaux, on ne sera pas admis à l'attribuer au sortilège, ou lorsque le beurre ne vient pas à en jeter le blâme sur Robin Goodfellow. Cette tendance est indubitablement superstitieuse. Mais la tendance contraire ou sadducéenne, consistant à ne croire ni aux anges ni aux esprits, est plus dangereuse. Je ne crois pas à tous les contes de sorcelleries qui se débitent, et je suis lent à croire à une invasion satanique actuelle dans un cas particulier, déterminé. L'Eglise a toujours soutenu la possibilité d'une telle invasion, mais elle ne permet point de recourir à l'exorcisme au moindre signe, à la moindre apparence d'invasion. Elle consulte d'abord, examine longtemps, et soumet le fait au jugement de la plus sévère science. Mais s'il importe de procéder avec prudence dans un cas d'invasion actuelle supposée du diable, il nous faut également nous garder de nier que jamais il ne s'en présente. Un scepticisme déraisonnable est aussi éloigné de la vraie sagesse et de la vraie vertu, qu'une déraisonnable croyance. La science moderne est sceptique ; et il est plus important de nos jours de nous prémunir contre le scepticisme et son irréligion, que contre la superstition.

« Nous nous tromperions, toutefois, en supposant que le scepticisme de la science a pénétré fort avant dans l'esprit du peuple, même dans notre pays. La science ne saurait déraciner les superstitions populaires. Tandis que quelques-uns rient de la superstition du vulgaire, cette superstition, quoique modifiée peut-être dans ses formes, se maintient, et souvent même prend du développement. Les vieilles superstitions, apportées ici par nos pères, vivent encore dans le cœur du peuple, et sous des formes aussi grossières et aussi révoltantes qu'au dix-septième siècle. La superstition ne se guérit point par une science sceptique, niant tout le monde des esprits, mais par la religion, qui, en reconnaissant ce monde, nous apprend à tracer avec soin la ligne de démarcation entre des manifestations d'esprits vraies, et des manifestations contrefaites. Le peuple ne saurait vivre dans l'irréligion absolue ; et là où il n'y aura point d'irréligion, il y aura de la superstition. La science moderne tend à détruire toute foi religieuse, et conséquemment à propager le mal même qu'elle se propose de guérir, — effet ordinaire de toute science antichrétienne, et de toute philosophie rationaliste. »

— J'avoue, remarquais-je, qu'il y a là quelque vérité. Je ne sais comment il se fait, mais tout effort, en dehors du christia-

nisme, même accompagné des plus pures et des meilleures intentions, semble toujours faillir, ou finir par aggraver les maux qu'on se proposait de guérir.

Que voulaient les révolutionnaires de toutes les époques ? Le renversement de l'autel et du trône. Eh bien ! Dieu s'est joué de leurs desseins. Les révolutions qui, pendant les soixante ou soixante-dix dernières années, ont si terriblement ébranlé le sol européen, quoique faites parfois en vue de la liberté ou de la représentation populaire, n'ont abouti qu'à priver les nations où elles se produisirent de la faible part qu'elles avaient précédemment au pouvoir, et à rendre les monarchies plus absolues. On peut dire en principe la même chose de tous nos efforts de réformes philanthropiques.

— Sans nul doute, répliqua M. Merton ; et la raison en est que la gloire de tout ce qui est bon est due à Dieu ; il ne souffrira le succès d'aucun plan qui le priverait de son droit. Il nous a donné lui-même sa loi, et nous a pourvu de moyens de salut, temporel et éternel ; et quiconque cherche le salut par quelque autre moyen, ou au mépris de sa loi, doit succomber, et succomber honteusement.

### XXIII. — DIFFICULTÉS.

— Ce que vous dites, M. Merton, dit Jack, peut être très-plausible. Mais vous ne me convaincrez jamais que le Dieu tout-puissant, notre tendre père à tous, permettrait jamais que ses enfants fussent exposés à l'invasion diabolique. Ce serait compromettre sa sagesse, son amour ou sa puissance.

— Pourquoi plutôt alors qu'en permettant les mêmes vexations et les mêmes afflictions par tout autre agent ? demanda fort tranquillement M. Merton. Les faits, les phénomènes eux-mêmes sont incontestables, et doivent être produits par un agent quelconque, et par la permission de Dieu. En demeurant les mêmes, qu'ils soient produits par Satan ou par toute autre cause secondaire et créée, ils n'en sont pas plus incompatibles avec la perfection divine.

— Je ne prétends point dire comment cela se fait, répliqua Jack, mais je ne croirai jamais que Dieu permette à un diable, ou à tout autre être soumis à son empire, d'exercer une telle

influence sur les enfants qu'il aime. C'est contraire au sens commun. C'est du non-sens, de l'absurdité, du blasphème.

— Je partagerais volontiers l'opinion de Jack, interrompit le docteur Corning, qui avait cessé longtemps de prendre part à nos conversations. S'il y a un Dieu, Seigneur tout-puissant, le démon, s'il en existe, doit lui être soumis et incapable de rien faire sans sa permission. Un homme raisonnable peut-il croire que Dieu laisse le diable harasser et affliger, assiéger et posséder ses enfants? Un père humain permettrait-il, s'il le pouvait empêcher, à un ennemi d'exercer un pareil pouvoir sur sa progéniture? Dieu est amour, et l'amour ne fait point de mal; autant qu'il lui est possible de l'empêcher, l'amour ne laisse faire de mal à personne.

— Tout cela serait très-concluante, répliqua M. Merton, si les faits ou les phénomènes n'étaient là pour y donner un formel démenti. Voici les faits, et quelque origine que vous leur assigniez, considérés en eux-mêmes, ils restent les mêmes. Vous les faites dériver de la folie. Soit. Mais un Dieu qui est tout amour, toute sagesse et toute puissance, souffrirait-il que ses enfants fussent affligés d'une aussi cruelle maladie que la folie, si terrible et si humiliante dans ses effets? La folie doit être soumise à son empire, et pourquoi donc alors laisse-t-il quelqu'un devenir fou?

— Un grand nombre de ces faits, comme vous les appelez, ne sont que le résultat d'une pure jonglerie, d'une évidente imposture, répondit le docteur, et ils ne méritent pas un moment d'attention.

— Soit, répliqua M. Merton. Mais comment Dieu peut-il permettre une telle jonglerie, une telle imposture?

— Ce sont les œuvres des hommes, les effets des mauvaises passions, répliqua promptement le docteur Corning.

— Très-bien, dit M. Merton; mais d'où viennent ces mauvaises passions? Et comment Dieu peut-il, sans nuire à ses perfections, leur permettre de produire de si pernicieux effets? Vous voyez, mon cher docteur, tournez-vous du côté que vous voulez, prenez le terrain qu'il vous plait, votre argument se pourra toujours rétorquer. Pour ce qui est de la perfection divine, il est indifférent, puisque les faits existent réellement, qu'on les attribue à l'invasion satanique, ou à la folie, ou aux mauvaises passions de l'homme, ou aux forces constitutives, ou aux lois essentielles de la nature; car dans toutes ces suppositions, vous les attribuez à une cause créée, dépendante de Dieu comme cause première, quant à son existence, et, conséquemment, cause qui ne peut agir sans sa per-

mission. Toute la question donc se réduit à la vieille question de l'origine du mal. Le mal certainement ne pouvait exister sans la permission de Dieu, et pourtant vous avouez que le mal existe. Comment Dieu peut-il le permettre sans détriment pour sa perfection ? Telle est la question ; et s'il le peut permettre absolument, il le peut de même le laisser produire par tel ou tel agent.

— Mais c'est une question, dit le docteur Corning, à laquelle nous avons l'un et l'autre à répondre.

— Non point dans le cas qui nous occupe, répondit M. Merton, parce que votre objection accorde l'existence du mal, et nie seulement qu'il soit l'œuvre d'un agent particulier. Mais passons là-dessus. Je ne puis répondre à cette question qu'à la lumière de la théologie chrétienne. Suivant cette théologie, il n'y a de mal réel que le péché ; et le péché est toujours volontaire de la part du pécheur. Dieu préféra faire de l'homme et de l'ange des êtres moraux libres, afin de les rendre capables de vertu, capables de mériter le prix de l'obéissance. Il ne pouvait nous créer ainsi sans nous rendre capables d'abuser de notre liberté, car l'obéissance ne saurait être méritoire, lorsque la désobéissance est impossible ; de même la désobéissance n'est point coupable lorsqu'il est impossible d'obéir. Ainsi les saints dans le ciel, n'ayant plus la faculté de désobéir, ne méritent plus par leur obéissance ; ils jouissent simplement du prix de leur fidélité dans l'état d'épreuve sur la terre. Si quelqu'un perd le prix de l'obéissance, c'est sa faute, et il ne doit en blâmer que lui-même. Son manquement est volontaire ; il tombe, parce qu'il a voulu tomber.

« Quant aux vexations sataniques, continua M. Merton, souvenons-nous que Satan n'a pas le pouvoir de nous nuire, pas même de toucher à un cheveu de notre tête, malgré nous, sans notre consentement réfléchi. Il est toujours en notre pouvoir de lui résister, de tourner contre lui ses perfides machinations et ses vexations, et même d'en faire des occasions de mérite. « Réjouissez-vous, mes frères, dit le bienheureux apôtre saint Jacques, lorsqu'il vous survient des tentations ; » c'est-à-dire, des épreuves et des afflictions. Le mal n'est pas dans la tentation, même celle qui va au péché, mais dans le libre et volontaire consentement ; il n'est point dans les vexations et les afflictions, dans les obsessions et les possessions, mais dans l'abus volontaire qu'on en fait, ou dans la négligence à les tourner à bien. Dieu ne laisse tenter, éprouver, ou harasser personne au-delà de ses forces. Sa

grâce est toujours à la hauteur des épreuves. Toujours demeure inébranlable sa promesse : « Ma grâce vous suffit ; » et cela nous soutient et nous console au milieu de notre plus grande détresse, de nos plus rudes épreuves, et du plus complet abandon. Toujours nous pouvons, si nous le voulons, sortir de la fournaise de l'affliction purifiés comme l'or éprouvé au feu. Les vexations de Satan nous font bien ou mal, selon notre libre volonté. Nous pouvons, à notre gré, empêcher ses fourberies de nous nuire, et tirer profit de sa malice. Voilà une réponse satisfaisante à l'objection tirée de la perfection de Dieu. Il n'est point contraire à l'amour de Dieu de nous laisser poursuivre par un ennemi pour notre bien ou de nous donner une occasion de mérite, pas plus qu'à sa justice de nous laisser harceler par un ennemi en punition de nos péchés. Les tentations ou invasions du diable sont permises tantôt pour l'une de ces raisons, tantôt pour l'autre, et dans les deux cas, elles sont parfaitement compatibles avec les attributs de Dieu. »

— Je crois, remarquai-je, comprendre cette conduite de Dieu, et y voir une manifestation de son amour. Dieu, en permettant ces vexations contre les méchants, manifeste sa justice ; mais en les permettant contre les bons, il manifeste son amour et tourne la malice de Satan contre lui-même. Ce qui dans la pensée de Satan doit faire notre ruine, nous sert par la grâce de Dieu à nous créer une plus sublime perfection ; et ainsi Dieu triomphe du démon en tirant le bien du mal.

— Sans doute, ajouta M. Merton, Dieu permet souvent à Satan d'affliger les fidèles, de les éprouver, parfois de les humilier, de châtier leur orgueil spirituel, et de les élever ainsi à une plus pure et plus haute vertu ; et certainement alors, il tire le bien du mal, et fait contribuer la malice du démon à sa gloire. Lorsqu'il laisse Satan harceler l'homme par punition, il fait encore tourner la malice satanique à sa gloire, car la gloire de Dieu n'est pas moins intéressée, pour ainsi dire, dans la justice que dans l'amour. Il n'y a point de différence dans les attributs divins, et la manifestation de sa justice n'est pas moins essentielle à sa gloire, ou au bien de ses créatures, que la manifestation de son amour ou de sa miséricorde. Le commencement de l'amour est l'amour de la justice, de l'équité, du droit.

— Peu importe cela, dit Jack ; j'ai entendu soutenir par des théologiens que le démon, enchaîné depuis la venue du Christ, n'a plus le pouvoir, puisque le Christ a triomphé de lui sur la croix, d'assiéger ou de posséder l'homme, comme il l'avait fait, auparavant.

— Je ne réponds pas, répliqua M. Merton, de tout ce que vous avez pu entendre maintenir par des théologiens. J'admets que notre Seigneur vainquit Satan sur la croix ; j'admets également que, depuis la venue de notre Seigneur, et la diffusion du christianisme, la puissance du démon est considérablement restreinte, mais je ne sache pas d'autorité pour dire qu'il ne continue pas à rôder autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer ; qu'il n'a plus le pouvoir d'assiéger l'homme, et d'en prendre littéralement possession. L'Église catholique, comme l'Église protestante, a une forme d'exorcisme, et continue à le pratiquer. Les fidèles, chaque jour, remportent sur lui des victoires, et si Dieu leur donne la grâce de persévérance, ils le vainquent finalement, et obtiennent un triomphe définitif : mais la lutte dure aussi longtemps que l'on est revêtu de la chair. Satan, il est vrai, n'a pas le pouvoir de nous nuire sans un consentement réfléchi de notre part, et il est beaucoup plus facile de lui résister maintenant, qu'avant la mort de notre Seigneur sur la croix, parce que la grâce est plus abondante ; mais encore peut-il actuellement assiéger et posséder le plus saint des hommes, le plus dévot des serviteurs de Dieu, du moins autant qu'il est donné à l'homme d'en juger. Il ne saurait nous nuire si ce n'est par notre faute ; mais il peut nous vexer, nous affliger, et même nous posséder, malgré notre innocence, comme un homme peut devenir, sans crime antérieur, malade ou même fou.

« En dehors de la société chrétienne, poursuivit M. Merton, où l'on manque des moyens qu'ont les chrétiens pour se défendre contre ses atteintes et l'éloigner, sa puissance est évidemment beaucoup plus grande. Parmi les mahométans, et parmi les tribus païennes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique habitant une terre qui n'a, pour ainsi dire, jamais été baptisée ou arrosée d'eau sainte, elle est encore très-grande ; et, s'il faut en croire les rapports bien attestés de nos missionnaires, presque aussi grande qu'autrefois. Chez les nations chrétiennes, aussi, il recouvre son pouvoir, à mesure qu'elles s'éloignent de la foi et de la piété de l'Évangile, et retombent dans le paganisme. »

— Mais il y a, au point de vue de la jurisprudence, des difficultés à votre doctrine de l'invasion diabolique ; interrompit Jack. Supposé qu'un homme possédé d'un démon en tue un autre, ou qu'il commette un acte regardé par la loi comme un crime, l'homme est-il coupable, et passible de punition ?

— Vous êtes avocat, répliqua M. Merton, et rien n'est plus naturel pour vous que de faire cette question. Les difficultés que

vous suggérez, cependant, ne sont pas plus grandes en supposant l'invasion satanique que dans toute autre théorie. Elles sont les mêmes, soit que nous prétendions la personne investie par Satan ou par le mesmérisme, par une force primitive ou constitutive de la nature, ou par ce que certains auteurs appellent démence sans délire, ou folie instinctive. La question se borne à savoir si l'homme est involontairement et complètement subjugué, ou s'il retient l'exercice de sa libre volonté ; ou, en d'autres termes, si les actes sont les siens, ou ceux du pouvoir qui l'opprime et le subjugue. Je crois pour ma part que nos cours commencent à adopter une très-dangereuse doctrine par rapport à la démence, et admettent souvent à tort le prétexte de folie. Dans une cité de l'Est, il y a peu de temps, des juges ont gravement soutenu qu'un homme doit être considéré comme fou et irresponsable, à cause de l'énormité de ses crimes. Il y a là-dessous un dangereux principe qui, en se développant, mènera à la conclusion que tous les grands criminels sont fous ou irresponsables. Dans d'autres cas, où il n'y eût apparemment ni ivresse, ni maladie, ni délire, où cependant la personne a paru irrésistiblement pressée par une puissance étrangère à accomplir, contre son gré, d'horribles forfaits, je pense que la loi, ou la pratique des cours est beaucoup trop sévère. Je prends comme preuve un fait cité par un respectable écrivain français, celui d'un père qui tua son jeune enfant. Le père était un homme honnête, tempérant et laborieux, doux et affectueux, et il est clair qu'il aimait beaucoup son enfant. « La nuit que je commis l'acte, dit le malheureux père, j'étais si agité, que je tremblais de tous mes membres.... Je ne puis concevoir comment je pus commettre un crime aussi atroce. J'étais si agité, si troublé dans mon esprit, et je sentais quelque chose en moi de si irrésistible, que je fus *obligé* de l'accomplir. Je jeûnais. Je n'étais point malade, et je suis totalement incapable d'expliquer comment il me fut possible de le faire. Deux fois auparavant, j'avais eu l'horrible tentation de tuer mon enfant. La première fois, c'était l'hiver dernier, environ six semaines avant Pâques. J'étais à l'ouvrage, faisant un traîneau, et mon garçon, comme d'habitude, jouait auprès de moi. Dans son humeur folâtre, il grimpa sur mon dos, et m'étreignit par le cou. Ma femme, pensant qu'il m'empêcherait de travailler, le rappela ; mais je l'aimais tant, que j'endurai patiemment tous ses jeux folâtres. Je le pris sur mes genoux pour jouer avec lui, et, à ce moment même, je crus entendre une voix intérieure, disant : « Vous n'y pouvez rien. Votre enfant doit mourir, et vous devez le tuer. » Je fus stupéfait,

saisi d'effroi, mon cœur palpitait, je déposai aussitôt l'enfant, m'élançai de la chambre et courus au moulin, où je restai jusqu'à la tombée de la nuit, jusqu'à ce que la mauvaise pensée eut disparu. La seconde fois, c'était un matin, quelques jours avant Pâques. Ma femme était occupée des affaires de la maison, et j'étais au lit, avec mon enfant près de moi. Il me demanda du pain, et je lui donnai un gâteau, qu'il mangea avec grand plaisir. A ce moment, où je le veillais avec une tendre affection, je crus entendre de nouveau intérieurement une voix, disant tout bas : « Il vous faut le tuer. » Je frissonnai de moi-même, j'éprouvai de violentes palpitations, et je sentis dans ma poitrine une lourde oppression. Je sautai immédiatement hors du lit, et sortis à la hâte de la maison. Je commençai à dire mes prières, puis allant à l'étable, je m'occupai de différents travaux, et fis mon possible pour chasser les mauvaises pensées qui m'obsédaient. A la fin, je réussis ; vers le milieu du jour, je redevins maître de moi-même et repris ma tranquillité. Dans aucune de ces circonstances, je n'étais ivre, ni ne l'avais été depuis bien des semaines. Je n'étais dominé par aucun désordre, lorsque j'ôtai la vie à mon enfant (1).

« Eh bien ! voilà un homme qui n'était ni malade, ni ivre, ni en délire, un père évidemment doux et aimant, et qui néanmoins, dominé par une impression, tua son enfant qu'il aimait évidemment avec tout l'amour d'un père. Cet homme, les cours le condamnent comme un horrible meurtrier. »

— Et pourquoi pas ? dit Jack. Il conservait évidemment sa libre volonté. Deux fois il résista à la tentation, et regagna l'empire sur lui-même ; et rien ne prouve que s'il avait fait son mieux, il n'eût pu vaincre la troisième fois !

— C'est possible, répliqua M. Merton, aussi ne dis-je pas que l'homme fut absolument innocent. Mais nous voyons qu'il lutta contre la mauvaise pensée, deux fois avec succès ; il céda la troisième fois à une impression, alors irrésistible, et il n'a donc pu avoir la pleine possession de sa liberté. Sa responsabilité diminuait dans la mesure que son pouvoir de résister extérieurement se trouvait restreint par l'impression, ou la mystérieuse influence qui le travaillait. Celui qui cède à une tentation puissante, est moins coupable que celui qui commet le même acte dans une légère ou faible tentation. Les cours devraient s'enquérir de la force de l'impression sous laquelle un homme agit, et tenir compte du plus ou moins de résistance possible. Si l'individu succombe

(1) *Pneumatologie*. — *Des esprits*, p. 486.

seulement après un long et pénible combat, on doit mitiger sa peine.

« Le docteur Cazeauvielh rapporte le cas d'une femme qui essaya de tuer son enfant dormant dans le berceau. « Je suis, dit-elle au docteur, le plus malheureux des êtres. Jamais personne ne fut comme moi. L'autre jour, j'approchai du berceau, et je considérai mon petit. Craignant de lui faire mal, j'allai à la maison de mon voisin. Alors, malgré moi, je retournai, car *quelque chose* me poussait. Je m'approchai de l'enfant, et tentai de l'étrangler de mes mains, mais mes jambes faiblirent et je tombai sans connaissance. « Cette femme, dit le docteur Cazeauvielh, aimait ses parents et son enfant, et ses facultés intellectuelles étaient saines. Il est vrai qu'il la regarde comme folle, mais comment la folie peut-elle exister avec la possession complète de ses facultés intellectuelles? Elle luttait contre ce *quelque chose* qui la poussait, et avait horreur du crime; la loi aurait donc dû la traiter avec indulgence, cependant elle ne le fit point, parce qu'il n'y avait pas réellement ici de délire. Au moyen âge, que vous croyez si barbare et si cruel, elle n'eût pas été jugée responsable, car on eût attribué son acte à une puissance étrangère, qui avait un instant vaincu sa résistance, et l'avait poussée à un crime que naturellement elle abhorrait.

» On devrait toutefois établir une différence entre des cas analogues où la malheureuse personne accomplit une action qu'elle abhorre et combat, et ceux où le criminel savoure, pour ainsi dire, son crime, s'en réjouit et y persiste. Prenez le fait de Gilles Garnier qui, sous le règne de Louis XIII, occupa l'attention de toute la France. « Ce loup-garou, dit Bodin, emporta une jeune fille de dix ou douze ans, la tua avec les mains et les dents, et mangea la chair de ses cuisses et de ses bras. Plus tard, il tua un petit garçon de dix ans et en mangea la chair. Plus tard encore, il en tua un autre de douze ou treize ans, avec l'intention de le manger, mais on l'en empêcha. » Il fut arrêté, convaincu et brûlé vif. Il n'y avait point là de folie; le criminel confessait ses horribles actions avec leurs moindres circonstances, l'intention était expresse, le crime avait été répété, et il y persistait. Je ne puis croire ce monstre innocent, car je ne découvre point de résistance ou de combat contre l'impulsion diabolique.

» Prenez le fait récent de Léger, raconté par le docteur Cazeauvielh, d'après les aveux du monstre lui-même. Il vivait dans une caverne, et avait une envie dénaturée, insatiable, de se nourrir de chair humaine. Un jour, apercevant une petite fille, il courut à

elle, l'entoura d'un mouchoir, la jeta sur son dos, et, s'élançant dans les forêts, pénétra à la hâte dans sa caverne, où il la tua et l'ensevelit. Arrêté trois jours après, il dit aussitôt son nom, sa demeure, ajoutant avoir quitté son pays et sa famille après avoir reçu un coup à la tête. Dans sa prison, il racontait comment il avait vécu dans des cavernes pratiquées dans le roc. « Misérable ! lui dit le médecin, vous avez mangé le cœur de cette petite fille. Dites la vérité ! » Alors il répondit en tremblant : « Oui, je l'ai fait, mais pas en une fois. » Dès lors, il ne chercha plus à cacher ses crimes, et, avec une grande froideur et une grande indifférence, il raconta la longue série de ses horribles forfaits. Il les révéla avec leurs moindres circonstances ; produisit les preuves, et indiqua à la cour le lieu du crime, et la manière dont il l'avait consommé. Le juge n'eut pas besoin de l'interroger, car il découvrit tout lui-même de son propre mouvement. A l'audience, ses traits étaient doux et placides. Il semblait étranger et insensible à tout ; seulement, sa figure prit un air de gaieté et de satisfaction à la lecture de l'accusation. Après une heure et demie de délibération, la cour rejeta l'excuse de folie, et le déclara coupable d'homicide, avec préméditation et guet-apens. Il écouta la sentence avec la même indifférence placide, et fut exécuté quelques jours après. Cela me semble prouver qu'au moyen âge on n'était pas plus sévère qu'aujourd'hui.

— Mais Léger, dit le docteur Corning, était évidemment fou. Georget a raison de le dire, car un fou seul dirait qu'il a été conduit à commettre un meurtre par une volonté aveugle et *irrésistible*.

— Ce pourrait être vrai, si nous étions certains de la vérité des doctrines matérialistes enseignées à Paris, il y a quarante ou cinquante ans, mais aujourd'hui généralement rejetées. Le docteur Cazeauvielh, cependant, admet que des gens de cette espèce, sans être privés par leur démence de leur libre volonté, sont pourtant emportés, poussés par une idée, par quelque chose d'in-définissable, précisément par ce que les théologiens appellent obsession. La cour fut juste, je pense, en rejetant l'excuse de folie pour le monstre Léger, et en le condamnant à mort, quoiqu'il fût évidemment sous l'influence du diable lorsqu'il commit ses crimes horribles et dégoûtants, qui rappellent les Goules des nuits arabes, parce qu'il n'y eut point de lutte de la part de l'homme contre l'esprit envahissant.

« Satan peut, Dieu le voulant, entrer dans nos corps, écartier, pour ainsi parler, forcément la personne humaine, se servir

lui-même de nos organes, et en faire ce qu'il lui plait ; mais il ne peut annihiler la personne humaine, ou enlever à l'âme sa libre volonté. Il est toujours au pouvoir du possédé de résister, moralement et efficacement, aux mauvaises intentions du démon. Le possédé conserve sa conscience propre, ses facultés intellectuelles et morales intactes, et ne se confond jamais avec l'esprit qui le possède. Toujours, donc, il conserve le pouvoir de protester intérieurement et de combattre. Chaque fois que ce pouvoir s'exerce et qu'il y a clairement lutte, il ne s'attache à la personne aucune responsabilité, quels que soient les crimes que le corps, par suite de la possession du diable, est porté à commettre. Mais il peut arriver souvent que le pouvoir de protester reste inactif, et que le possédé accorde son consentement moral aux crimes commis par le démon qui le possède. Il partage alors sa culpabilité. Quand il est évident qu'il n'a pas résisté intérieurement, qu'il n'a point lutté contre le démon, et protesté contre son iniquité, la loi devrait le punir de ses crimes aussi sévèrement que s'il n'y avait pas eu de possession. L'erreur de la jurisprudence moderne consiste à punir ou à absoudre indifféremment dans les deux cas, par le motif de la folie. D'un côté la justice est trop large, car plus grand est le criminel, plus est énorme son crime, moindre est la punition ; de l'autre, elle est trop sévère, et des personnes réellement innocentes, et même méritantes, sont condamnées comme les derniers des criminels. La loi au moyen âge, avant le merveilleux progrès de l'intelligence et de l'humanité dans les temps modernes, distinguait entre les deux ordres de faits, et savait acquitter l'innocent et punir le coupable. Maintenant on tend ou à punir ou à acquitter dans les deux cas, indistinctement. »

Le docteur Corning et M. Merton reprirent ensuite leur discussion sur la folie ; mais comme ils ne dirent absolument rien de nouveau, je ne crois point devoir rapporter leur conversation. Pour moi, je croyais d'une immense importance pratique l'examen de la théorie qui explique les phénomènes par la folie et de celle qui les explique par l'invasion de Satan. Lorsqu'on rejeta la vieille doctrine, la loi devint excessivement sévère, au point de choquer l'humanité. Les philosophes et les philanthropes cherchèrent à la mitiger par la doctrine de la nécessité, du matérialisme, de la bonté inhérente à l'âme, et assignèrent tous les méfaits à des influences extérieures, à l'action de la nature, de la société, du gouvernement, etc. En d'autres termes, ils cherchèrent à adoucir la loi, en niant toute turpitude morale.

Mais on a vu dans les derniers temps revivre la vieille doctrine

du spiritualisme, en tant qu'opposée au matérialisme, et de la liberté en tant qu'opposée à la nécessité, et on doit retourner à l'ancienne sévérité de la loi, à moins de trouver un autre faux-fuyant. Ce nouveau moyen, c'est le prétexte de la folie. On tend maintenant à excuser par la folie tous les crimes de quelque gravité. Nos hôpitaux de lunatiques sont comblés ; on en construit d'autres, vraisemblablement pour une partie considérable de notre population. Les médecins, fourvoyés par une fausse science et une humanité malentendue, rejettent tous les vieux criteria de la folie, et les cours, à leur instigation, trouveront bientôt que toutes les personnes amenées devant elles pour être jugées sont folles et irresponsables. Le coupable échappera à la justice, parce qu'on ne lui trouvera point de crime. Si les phénomènes en question doivent s'expliquer par la folie, je ne sais quel crime on ne couvrira pas de ce prétexte.

Le sujet mérite une sérieuse considération. Pour ma part, je ne saurais reconnaître de folie lorsque la personne conserve évidemment, bien réglées et intactes, ses facultés intellectuelles, la faculté de raisonner et de juger correctement, bien qu'elle puisse être portée à tel ou tel crime par des influences étrangères. Lorsqu'elle me dit avoir été forcée par *quelque chose* de faire ceci ou cela, et, l'acte accompli, de l'avoir cru fait par un autre que par elle-même, par quelque puissance qui la contraignait, je laisse de côté la question de folie, j'examine uniquement, comme le veut M. Merton, la question de résistance intérieure, et je la juge selon son plus ou moins d'énergie et de persistance dans cette opposition.

---

#### XXIV. — LAISSÉ DANS LE PANNEAU.

Bien que je restasse invalide, je revivais par intervalles, et me flattais presque de me remettre, malgré les pronostics de mon médecin. J'étais encore relativement jeune, et je n'aimais pas précisément la pensée de mourir. La simple douleur de mourir ne m'épouvantait guère ; et je n'éprouvais point de répugnances à quitter le monde, où peu d'objets m'offraient des charmes. Mais je ne pouvais m'empêcher de jeter parfois au-delà de la tombe des regards inquiets. Il pouvait y avoir là-bas un monde d'esprits, et la mort pouvait, après tout, ne pas éteindre la vie de l'âme. Je vivrais peut-être dans ce monde inconnu, avec mon identité per-

sonnelle, une conscience distincte de moi-même, et la mémoire. J'y serais, aussi peut-être, — je ne pouvais pas du moins le dire impossible, — puni de mes fautes terrestres, et condamné à la compagnie de ces mêmes démons dont j'avais, sur la terre, cultivé si assidûment la connaissance. Cela pouvait ne pas être agréable. En vérité, je commençais à faire de pénibles réflexions, et à me demander si, pendant toute ma vie, je ne m'étais pas joué de moi-même. On m'avait promis de grandes choses, mais qu'avais-je obtenu ?

— Votre expérience, mon cher ami, me dit M. Merton, prouve, j'en suis sûr, la vérité du vieux proverbe : le démon toujours, tôt ou tard, laisse ses partisans sous le panneau. La matinée qui suivit mon introduction auprès de vous, vous vous en souvenez probablement, je vins vous avertir, Priscilla et vous, de ce qui vous attendait. Mais vous étiez alors trop exaltés, trop pleins d'espérances pour écouter quoi que je pusse dire ; du moins je le croyais ainsi à ce moment.

— Vous vous êtes cependant trompé. Vos quelques paroles m'intéressèrent beaucoup, et je désirai aussitôt d'en entendre davantage.

— Hélas ! c'est une des misères du monde, que les méchants soient beaucoup plus actifs pour le mal, que les bons pour le bien. Plût à Dieu que les partisans du Christ eussent la dixième partie de l'habileté et de l'énergie des amis de Satan. Si j'avais été plus zélé, plus disposé à sacrifier mes aises et mon orgueil, peut-être.... mais vaine réflexion. Maintenant, vous avouerez aisément, j'ose présumer, que vous cédez à une illusion, et entreteniez des espérances qui ne se sont point réalisées ?

— Sans nul doute.

— Ainsi en est-il toujours. Jamais Satan ne garde ses promesses.

— Je serais bien aise d'apprendre, dit Jack entrant en ce moment dans la chambre, comment il se fait que, le démon étant si puissant et opérant les nombreuses merveilles que vous dites, il laisse finalement succomber ceux qui se donnent à lui corps et âme. Vos puissants sorciers et vos magiciens voient toujours leur maître leur faire défaut au moment décisif, au moment du besoin. Quatre-vingt-dix-neuf fois le diable donne au sorcier d'ouvrir les portes des prisons, de se rendre invisible aux yeux ou inaccessible au glaive de ses ennemis, de les vaincre ou de leur échapper en fuyant par le trou de la serrure ; mais la centième fois il lui manque, le fait prendre, confesser ses crimes, et

mourir dans les flammes. D'après tous les récits, vos sorcières sont les plus misérables et les plus dégoûtantes vieilleries qui se virent jamais, soumises à la plus abjecte pauvreté et à peine capables de se procurer les aliments nécessaires pour conserver unis le corps et l'âme. Le diable ne vient jamais quand on en a besoin, il n'apparaît jamais devant des témoins compétents et dignes de foi. Il accomplit ses prodiges dans les ténèbres, et lorsqu'on veut réellement prouver sa présence, il a fui, sans que personne en puisse voir la trace.

— Et que pourrait-on attendre de plus du diable ? répliqua M. Merton. Je ne voudrais pas toutefois traiter votre objection à la légère, car elle a élevé autrefois des doutes dans mon esprit, et elle me rend un peu sceptique vis-à-vis de la plupart des contes de sortilèges, d'esprits et de lutins, que j'entends ou que je lis. Mais souvenez-vous que les démons sont aussi capricieux que méchants, ou plutôt leur méchanceté elle-même est remplie de caprices. Le diable, dans toutes ses invasions, cherche uniquement à se faire adorer et à perdre les âmes. Quand il a rendu une âme son esclave, qu'il s'est assuré de la réduire en enfer, son but est atteint. Il est menteur dès le commencement, et le père du mensonge. C'est l'ennemi invétéré de la vérité, et si quelquefois il la dit, c'est sous la pression d'un pouvoir plus élevé ; ou s'il le fait de lui-même, c'est qu'elle sert mieux que le mensonge à son dessein de tromper. S'il tient parfois ses promesses et semble s'ingénier à satisfaire ses esclaves, c'est pour la même raison. Encore une fois, il n'est pas tout-puissant, il n'est point le suprême seigneur ; et quelque puissant qu'il soit, il en est un plus puissant que lui, qui entrave, à son gré, ses desseins. Il ne peut, comme je l'ai déjà dit, dépasser la longueur de sa chaîne. Il peut entrer dans les vues de Dieu de le laisser opérer bien des merveilles, mais jamais d'une manière uniforme, ou de manière à ne point donner à ses victimes la facilité de découvrir l'imposture, et de constater, s'ils le veulent, qu'ils obéissent à un esprit insensé et menteur. Satan se délecte à tromper aussi bien ses esclaves actuels, que ses esclaves en espérance ; et Dieu veut que, hormis les aveugles volontaires, on puisse découvrir ses tromperies.

« Le diable est appelé le prince de ce monde, mais il n'en est pas le seigneur absolu. Il peut seulement faire, même ici-bas, ce qui lui est permis, dans des vues d'amour ou de justice. Il peut donc arriver qu'il lui soit défendu de venir à propos au secours de ses serviteurs, alors même qu'il le voudrait. Il peut exciter la tempête, mais il en est un endormi dans la barque qui peut à tout

moment se réveiller, et dire aux vents et aux flots : « Paix ! soyez calmes. » Il est bon que, dans la plupart des cas, Satan ne puisse, jusqu'à la fin, garder ses promesses, car autrement on aurait trop peu de chances de découvrir ses tromperies, et son culte en serait affermi. Ses échecs prouvent qu'il est pervers, que son pouvoir ne lui appartient pas en propre, que, par conséquent, il n'est point Dieu. Ils servent également à châtier ses dupes ; il est juste en effet que ceux qui, par une mauvaise inclination et un amour illégitime du monde ou du plaisir, se fient à lui, soient finalement déçus dans les biens promis.

» Les principes de la Providence de Dieu sont toujours et partout les mêmes, et il y a une étroite analogie entre le naturel et le surnaturel. Il a mis devant l'homme un bien réel, substantiel et désirable ; mais on n'y arrive que par l'obéissance à sa loi, non pas une loi arbitraire, mais une loi fondée sur son éternelle raison, sur sa justice infinie, éternelle, et immuable. Celui qui tente d'atteindre à son bien, à sa béatitude, par d'autres moyens, faillit invariablement et inévitablement. C'est ce qu'a dit Notre-Seigneur : « Je suis la porte, et celui qui n'entre point par la porte, mais prend un autre chemin, c'est un voleur et un larron. » Quiconque veut entrer dans l'assemblée des bienheureux par une autre voie que celle de Dieu lui-même, est condamné d'avance au désappointement. Toute l'expérience le prouve. Les anciens gentils, en s'écartant de la religion patriarcale et primitive, en vinrent, par la confusion de leur intelligence, à pratiquer les plus grossières et les plus abominables superstitions, à descendre au dernier degré de la misère morale. L'homme qui cherche le bonheur, même en ce monde, dans les richesses et les honneurs, faillit toujours, même quand il réussit en apparence. Les hommes les plus misérables sont ceux qui ne songent qu'à poursuivre le plaisir. La raison en est que la béatitude n'est pas promise à ces efforts, ne se trouve point dans l'essence de ces faux biens, et ne s'atteint pas en les poursuivant. Quiconque essaie d'y atteindre par un de ces moyens, n'est pas plus sage que ces philosophes de Laputa qui cherchaient à extraire des concombres, un rayon de soleil. Conformément au même principe, ceux qui cherchent la félicité terrestre en s'associant aux diables, doivent être frustrés comme eux. »

— Tout cela est très-sage, et ferait merveille dans un sermon, dit Jack. Ce pourrait même, à mon insu, être très-vrai. J'ignore le sujet, et n'ai aucun rapport avec le diable ou ses suppôts. Mais dites-moi comment il se fait que ces merveilleux phénomènes

s'offrent rarement, ou peut-être jamais, aux yeux de vrais savants bien connus, ayant un renom scientifique dans le monde ?

— Je croyais, répliqua M. Merton, d'un ton légèrement sarcastique, que vous n'admettiez point d'autorité en matière de foi ; et cependant, vous exigez une autorité en matière de science ? Vous voudriez, par exemple, que l'Académie française fût pour la science, ce que Rome prétend être pour la religion, et n'accepter un fait historique ou une conclusion scientifique que sur l'autorité académique ?

— Mais vous savez, répliqua Jack, que des commissions scientifiques établies en France pour faire des investigations et des rapports dans des cas particuliers, ne réussissent jamais à voir ces faits merveilleux si promptement constatés par d'autres. N'est-ce point une circonstance qui donne lieu au soupçon ?

— Non point dans mon esprit, répondit M. Merton. Vos savants académiciens commencent généralement leurs investigations avec la persuasion que les faits allégués sont impossibles, et ils font rarement attention aux phénomènes qui passent devant eux. Tout entiers à leur scepticisme, ils ne voient pas ce qui se fait réellement. Ils s'étudient exclusivement à dénaturer les phénomènes qu'ils voient, sans en admettre le caractère surnaturel ou surhumain. Les avocats passent pour les plus mauvais témoins du monde. Les académiciens sont les moindres des gens pour observer des faits. Dans les choses qui dépendent des sens, je me ferais beaucoup plus à un paysan ouvert, honnête et illettré, qu'à un Arago ou un Babinet, car il n'a point de théorie qui le trouble, point de conclusion à établir ou à réfuter. La science de toutes vos savantes académies est infidèle par rapport à la religion. Babinet, de l'Institut, vient d'écrire dans la *Revue des deux mondes* un article où il déclare impossibles les phénomènes allégués par nos récents spiritistes, parce qu'ils contredisent les lois de gravité. Pauvre homme ! Il raisonne comme si les phénomènes opposés aux lois de gravité étaient supposés produits par la force de gravité elle-même, ou du moins sans une puissance qui la domine. Mais c'est précisément cette contradiction des lois de gravité qui fait le merveilleux du phénomène, et c'est parce qu'il est contraire aux lois de gravité, que nous le disons surnaturel. Le savant membre de l'Institut prétend que le fait est impossible, parce qu'il serait surnaturel ; donc le surnaturel est impossible, parce que le surnaturel serait surnaturel ! Quand je vois un homme élevé à une voûte, sans auxiliaires visibles, et tenu là une heure et demie ou plus par les pieds, la tête en bas, sans appui visible, je ne

prétends point que ce fait soit d'accord avec la loi de gravité, mais l'essence du fait réside dans cette opposition. Maintenant, nier le fait pour cette raison, c'est dire que la loi de gravité ne peut être ni surmontée, ni suspendue, et c'est précisément une pétition de principe. Lorsque je jette une pierre en l'air, ma force, dans un sens, surmonte la force de gravité. Comment M. Babinet sait-il qu'il n'y a point de puissances invisibles capables de prendre un homme et de le tenir par les pieds à une voûte, ou de faire la même chose d'une table, aussi aisément que je le ferais d'un petit enfant ? Le fait d'une table ou d'un homme élevé au plafond se vérifie facilement par les sens, et on doit l'admettre, quand des témoins d'une capacité et d'une bonne foi ordinaires l'attestent. De ce que cela soit contraire à la loi de gravité, il ne résulte point que ce soit impossible, mais que c'est seulement possible surnaturellement. Ce serait une immense consolation que de trouver un illustre académicien initié pratiquement aux éléments de la logique.

« Et puis, les diables, continua M. Merton, peuvent ne pas aimer à manifester devant vos commissions scientifiques leurs pouvoirs surhumains. Ce pourrait être contraire à leur intérêt. Ils sont sûrs des membres de ces commissions aussi longtemps qu'ils les entretiennent dans leur scepticisme ; mais s'ils les en retireraient, ils s'exposeraient peut-être à les perdre. Forcés de reconnaître l'existence de Satan, ils pourraient aller plus loin et reconnaître celle du Christ, devenir chrétiens et travailler à harmoniser la science avec la foi. Dieu même pourrait les laisser dans leur scepticisme, en juste punition de leur orgueil intellectuel, de leur indocilité, de leur amour des ténèbres et de leur haine de la lumière. Ils se plaisent à pécher, et Dieu les abandonne à leurs erreurs, les laisse croire au mensonge, afin qu'ils soient damnés, comme ils le méritent, pour leurs offenses. La méchanceté, l'habileté, l'astuce, le caprice des démons, et les desseins de Dieu, nous montrent amplement pourquoi ces commissions ne réussissent jamais à constater les phénomènes surnaturels ou surhumains qu'on dit constatés par d'autres. »

— Mais comment croire, demanda Jack, qu'une pauvre vieille femme, à moitié mourante de faim, soit en rapport avec le diable ? Que n'use-t-elle de sa puissance pour se procurer des vêtements et une subsistance convenables ?

— Le diable n'est point du tout un ami digne de confiance, bienveillant ou généreux. C'est un philanthrope, sans souci des individus et des souffrances à sa portée.

— J'ai lu, poursuivit Jack, beaucoup d'histoires de sorcières,

des descriptions de leurs fêtes, et je n'y puis rien découvrir qui attache ces chattes de l'enfer à leurs prétendues orgies. J'ai rencontré hier un récit du sabbat des sorcières. Je ne conçois rien de plus absurde, de plus ridicule, ou de plus dégoûtant. Les amis du diable le représentent généralement comme respectable, du moins quant à son intelligence, et la plupart veulent en faire un gentilhomme. Mais si tous les récits sont vrais, il est très-bas, très-vulgaire dans ses goûts, n'a guère le sentiment de la dignité, et n'est, en somme, qu'un très-sale compère. Dans ces orgies, il parait, dit-on, parfois sous la forme d'un gros nègre, plus souvent sous la forme d'un bélier noir avec d'immenses cornes, et dans cette attitude, se fait adorer par mesdames les sorcières. Tam O'Shanter nous apprend que, dans ces occasions, il y a musique et danse, mais je ne vois pas où se trouve la le plaisir. Toute la scène est faite pour faire tourner le cœur.

— C'est évident, répliqua M. Merton. Le diable et ses adorateurs font assurément triste figure dans ces orgies telles qu'on les représente ; mais je doute que ces notions doivent porter au scepticisme. Je n'ai jamais cru le diable un esprit pur, et je dois naturellement attendre un certain degré de corruption chez ses adorateurs. Vous devez savoir quelque chose des péchés ou des maladies morales du genre humain. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois de rencontrer des gens, apparemment très-respectables, — bien habillés, couverts de beaux linges, — asservis à leurs passions, bourreaux de leur nature, faisant à un œil impartial aussi triste figure que maître Léonard et ses sorcières ? Je suis porté à croire qu'aux yeux de la sainteté infinie, il se passe, dans la société brillante et polie, des choses aussi impures et aussi méprisables, que ces orgies.

« Je ne réponds point de l'exactitude des descriptions populaires de ces orgies, mais elles s'accordent avec les principes bien connus de la nature dépravée. En cédant à une de nos passions coupables, nous nous dégradons ; et en suivant nos convoitises, il n'est point de péché si dégradant qui pour le moment ne nous charme. Et combien plus encore quand, à nos passions naturelles, rendues morbides en y satisfaisant, se joint l'influence surhumaine des esprits impurs ! L'homme sensuel vit constamment dans un état aussi répugnant que celui des sorcières, dans leurs orgies. La loi du vice, c'est de descendre ; et conséquemment, plus nous sommes intimement liés avec le démon, plus rapide et plus profonde est notre chute. L'idée morale des orgies de sorcières est vraie, que les descriptions particulières le soient ou non. Celui qui

prend le diable pour Dieu, doit s'attendre à avoir l'enfer pour ciel. »

— Les académiciens eurent raison, remarquai-je, de déclarer que toute la prétendue diablerie est une tromperie et une imposture.

— Pas précisément dans leur sens, toutefois, interrompit M. Merton. C'est incontestablement une tromperie, une palpable imposture, mais de la part du diable ; pas toujours de la part de l'homme. Le diable conforme ses promesses aux inclinations respectives de ses serviteurs. Aux uns il promet des richesses et des honneurs, aux autres des plaisirs sensuels, à d'autres encore le pouvoir, le règne sur les autres hommes, et les secrets de la nature. Il sait assurément plus que les hommes, mais on ne peut jamais se fier à lui ; il mêle le mensonge à la vérité, et de telle façon qu'il nous est impossible de les discerner.

— C'est vrai, remarquai-je ; et les secrets promis, nous ne les gagnons jamais. Nous nous enflons d'orgueil, nous prenons des airs, nous sentons que nous faisons des découvertes merveilleuses ; nous parlons avec autorité, usant de paroles ampoulées, et nous paraissions pénétrer le secret de l'univers ; mais nous n'avons fait qu'étreindre l'air, et, en ouvrant la main, nous la trouvons vide. Point de progrès, point de veine de connaissance ; et même, lorsque le charme est rompu, nous nous trouvons, en fin de compte, plus faibles et plus ignorants que jamais. Le palais de la sagesse offert à nos yeux, où nous nous propositions de vivre dans les délices, disparaît, emportant le trésor, et nous laisse l'espace vide. Je me rappelle quelques-unes de mes premières aspirations. Je me croyais illuminé d'une lumière plus que naturelle. Les nuages fuyaient devant mon regard inquisiteur ; l'obscurité disparaissait ; il n'y avait point d'inconnu qui m'effrayât ; je m'élevais à l'empyrée ; j'étais tout intelligence ; je scrutais, comme disait une dame de ma connaissance, « l'abîme même de l'Être. » Et tout cela pourtant était illusion, une illusion diabolique, et, tout le temps durant, mon esprit était obscurci, et mes yeux fermés aux vérités les plus simples et les plus sensibles. Quel triste désenchantement !

— C'est une déception, ajouta M. Merton, qui est le partage de tous ceux qui veulent atteindre à des connaissances défendues, ou à la science par des moyens réprouvés par l'Intelligence suprême, comme les Néoplatoniciens, les Gnostiques, les Transcendentalistes, et les faux mystiques de tous les âges. La lumière que nous invoquons dans ces moments de curiosité coupable, ressemble

à celle que nous voyons les yeux fermés. C'est une hallucination surnaturelle, et celui qui la suit est sûr de se fourvoyer, de tomber dans les plus grandes absurdités, et d'émettre les plus ridicules non-sens.

— Le même principe, ajoutai-je, se vérifie par rapport à la domination sur les hommes. Ces révolutions sataniques et les terribles gestes de nos Berserkirs révolutionnaires ont finalement échoué. Toujours le diable nous laisse dans le panneau.

— On devrait ne point l'oublier, ajouta M. Merton ; on délivrerait, en se le rappelant, le monde de beaucoup de superstitions. La superstition ne consiste pas à croire à la réalité des invasions diaboliques, ou à la puissance surhumaine que manifeste le démon en nous révélant, dans des rêves, des visions, par la nécromancie ou d'autres formes de divination, des faits que nous ignorons ; mais à pratiquer ces formes, à croire à ces communications, et à se servir de la puissance manifestée. On ne peut y compter, car supposez réelle la présence du démon, ce n'est jamais qu'un esprit menteur indigne de confiance. Le songe d'hier s'est vérifié, celui de ce soir sera faux. Le médium consulté l'autre jour nous a dit exactement ce qui allait arriver ; aujourd'hui, son esprit familier ment, et sa révélation est fautive en tous points. Les prédictions du diseur de bonne aventure de l'année dernière se sont accomplies ; ses prédictions d'aujourd'hui sont un tissu de mensonges. Si Achab part pour la guerre, il ne mourra pas ; cependant il est tué d'une flèche lancée au hasard. Se fier à ces choses est une grossière superstition, et tend uniquement à dégrader, à rendre immoral, faible, timide et misérable. La sagesse commande de les éviter, de les mépriser, et de ne jamais en occuper son esprit ou son imagination. Il est digne de remarque, que ceux qui déclament le plus contre la superstition, ne croient pas au christianisme, et, sous prétexte de combattre la superstition, attaquent la religion elle-même. Et pourtant, l'Eglise a toujours défendu les pratiques superstitieuses ; elle ordonne à ses enfants de n'avoir point de rapports avec le diable, d'éviter tout recours aux diseurs de bonne aventure ou à la divination, et de mépriser les rêves, les augures, etc. Certainement toutes ces choses sont mauvaises, criminelles ; c'est une trahison contre Dieu ; mais, en même temps et à cause de cette trahison contre Dieu et du commerce avec l'ennemi, elles sont imprudentes, dégradantes. On ne saurait exprimer à quels abîmes peut descendre celui qui s'y adonne, et la misère et le malheur qu'il peut attirer sur lui et sur les êtres qui lui sont chers. Je pourrais, si je m'y sentais disposé,

tirer assez de preuves de mon expérience, alors que j'étais la proie des superstitions encore si répandues dans notre pays ; je ne veux point vous en importuner. Mais soyons sûrs que jamais on ne déracinera la superstition, en niant l'existence et l'influence des démons. Le remède est dans la foi religieuse, dans une ferme et constante confiance en Dieu, dans l'obéissance à ses ordres, et dans la solide persuasion, que toute relation avec le diable est coupable, et que toute attention donnée aux présages, aux songes, aux augures est une superstition, une faute, et, ce qui impressionnera peut-être encore plus notre siècle, une pratique sans profit. Point de bien, mais des maux assurés résultent de la recherche de la science par des voies défendues.

— Je suis heureux, dit Jack, de voir M. Merton capable d'en croire autant. C'aurait été pour moi une bien grande grâce d'appréhender de bonne heure à considérer le mesmérisme comme coupable, et plus encore à ne point le regarder comme une science légitime. Je ne crois pas aux invasions de satan ; mais je crois qu'il n'y a rien de bon à espérer en nous écartant des voies anciennes, et en nous croyant plus sages que nos pères.

## XXV. — CONCLUSIONS.

Nos conversations continuèrent, sans jeter toutefois aucune nouvelle lumière sur le sujet principal de nos investigations, et je pourrais sans inconvénient me dispenser de les rapporter. Je trouvais confirmés mes soupçons antérieurs, et j'adoptai la conclusion de M. Merton, à savoir : que les phénomènes qui avaient, pendant plusieurs années, occupé mon attention, sont, de l'aveu des spiritistes eux-mêmes, surhumains dans leur origine et leur caractère. Comme ces phénomènes ne se peuvent attribuer ni à Dieu ni aux bons anges, il les faut attribuer à satan, aux mauvais esprits, ennemis de Dieu et de l'homme.

Je sais que les savants mes confrères accepteront cette conclusion avec une extrême dérision, et me croiront la cervelle dérangée. Même beaucoup d'autres, sans être des savants, avec une foi sincère et ferme au christianisme, et qui admettent, d'une manière générale, le fait de l'invasion diabolique, riront à la supposition que les phénomènes des esprits frappeurs, des tables tournantes, etc., soient autre chose que de grossiers essais de filouterie et

des tours de passe-passe. Soit ; leur bonne ou leur mauvaise opinion, leur estime ou leur mépris, m'importe peu, à moi qui n'ai plus longtemps à vivre et qui paraîtrai bientôt devant un juge bien différent. Celui qui craint Dieu, ne saurait craindre l'homme. Je n'ai pas adopté ma conclusion à la hâte, et c'est la seule à laquelle puisse arriver un philosophe chrétien.

M. Cotton avait conservé, ce que tant d'autres ont perdu, la tradition chrétienne des mauvais esprits, et en somme, il avait raison. Il se trompait seulement, faisant remonter *tous* les phénomènes du mesmérisme au démon et à ses suppôts. Le mesmérisme, quoique anormal, peut, à un certain degré, s'expliquer d'une manière satisfaisante, au moyen de principes naturels. L'homme, comme le maintenait M. Merton, d'après Görres, l'homme a un double développement, l'un normal où il s'élève à la liberté spirituelle par l'union avec Dieu, l'autre anormal où il descend à l'esclavage spirituel par l'union avec la nature créée. Dans l'un, il tend constamment à s'affranchir de la fatalité de la nature, et à monter à l'atmosphère pure et sereine de la liberté spirituelle, où l'esprit domine parfaitement le corps. Dans l'autre, il suit les lois de la nature fatale ou servile, perd sa souveraineté spirituelle, devient ou tend à devenir dans son ame sujet à son corps, tandis que le corps tombe sous l'action des forces générales de la nature nécessaire, et cède fatalement ou sans liberté aux impulsions du monde extérieur.

Dans le développement ascendant, avec l'aide de la grâce et des bons anges, l'homme, le chrétien mystique, comme sainte Catherine, sainte Thérèse ou saint Bernardin de Sienne, et tant d'autres saints de l'Eglise, s'élèvent à la liberté spirituelle, et même, jusqu'à un certain point, délivrent le corps du fatalisme de la nature. Le corps lui-même semble participer à la liberté de l'esprit, et, grâce à l'ame qui l'anime, peut résister à l'action de la nature nécessaire ou servile, de même que le principe vital permet à un corps vivant de surmonter l'action de l'affinité chimique. Le corps est pour ainsi dire spiritualisé, non pas entièrement, mais en partie, comme par anticipation de la résurrection, ou plutôt, comme préludant à une résurrection et à sa transformation glorieuse après cette vie. Il est baptisé et participe, s'il m'est permis de parler ainsi, à la grâce sanctifiante infusée dans l'ame ; il devient pur, et même lorsque l'ame l'abandonne, il émet des parfums odoriférants (1).

(1) Je ne veux soutenir ici rien de contraire à la doctrine du saint Concile

Dans le développement descendant, c'est-à-dire, dans le développement anormal, où nous détournant de notre auteur, notre origine et notre fin, notre Créateur et notre bien suprême, nous nous éloignons de lui, notre ame abandonne son empire, et notre corps tombe sous celui de la nature servile, entre dans la série de ses lois, et se trouve exposé à toutes ses forces nécessaires et invincibles. Nous ne devenons pas seulement sensuels, mais, dans un certain sens, des êtres matériels, agissant sous et avec les grands agents physiques de l'univers. Nous devenons faibles et forts, comme l'éclair qui déchire le chêne et se détourne pour un léger fil de soie. A ce développement anormal appartient, selon moi, le mesmérisme qui, par conséquent, sans être normal, n'est pas nécessairement surnaturel. Il n'appartient pas à la nature saine, mais à la nature viciée, et ses phénomènes ne se manifestent jamais que dans les sujets naturellement ou artificiellement malades. Je n'ai jamais vu magnétiser une personne d'une constitution vigoureuse, et d'une robuste santé. Les expériences du baron Reichenbach se firent toutes sur des personnes d'une mauvaise santé, la plupart sur des patients soumis à un traitement médical. La voyante de Provost était souffrante, et atteinte d'une maladie incurable; et on peut affirmer, comme une règle générale, que l'on n'est point un *sujet* propre au mesmérisme, lorsqu'on a la constitution, surtout la constitution nerveuse, dans son état normal.

Je suis persuadé qu'un grand nombre des phénomènes attribués par le vulgaire à l'invasion satanique, doivent s'expliquer par le développement anormal, sans supposer une action directe du mauvais esprit. Nous ignorons les limites de la puissance de ce développement anormal, et nous devons conséquemment ne pas être trop prompts à supposer l'invasion directe du diable pour expliquer tel ou tel phénomène, ainsi que l'a déjà démontré M. Merton. L'erreur de M. Cotton consistait à ne pas distinguer entre un phénomène anormal produit artificiellement, et un phénomène où intervient réellement le démon. Il nous demanda trop, et nous ne lui donnâmes rien. Il ne sut point nous commander le

de Trente. Je sais que la concupiscence demeure après le baptême, pour nous forcer à la lutte, ou que le *fomes* du péché demeure; aussi longtemps que l'on vit, on est sujet à faillir. Le corps, dans cette vie, n'est jamais entièrement libéré et rendu à son état primitif parfait, mais il l'est parfois dans une certaine mesure, et il me semble incontestable que chez les saints (chez quelques saints du moins), le corps, même en deçà du tombeau, participe, dans un certain degré, à la liberté de l'ame.

respect qu'il méritait, et je le regrette. Quelle que fût sa manière de voir, c'était un homme digne, et beaucoup moins superstitieux, beaucoup plus philosophe que ceux qui pensaient se montrer supérieurs à lui en le ridiculisant. Mais il n'est plus, et il a laissé derrière lui peu de gens de sa classe, dignes de marcher sur ses traces.

Quoi qu'il en soit, on aurait tort de croire, parce que les phénomènes proprement mesmériques se peuvent expliquer par des principes naturels, que la pratique du mesmérisme soit légitime et sans danger. C'est une maladie artificielle, funeste à la constitution du corps. Il favorise, en outre, l'invasion satanique. Satan n'a pas de puissance créatrice et ne peut opérer que sur une nature créée, à son usage, et suivant des conditions dont il n'a pas le contrôle souverain. Il ne peut ordinairement envahir nos corps que dans un état anormal, et à l'aide d'une force naturelle, qui peut être un fluide, un agent invisible et impondérable comme l'électricité, ce que le baron Reichenbach appelle *od*, Mesmer *magnétisme animal*, et les magnétiseurs anciens *l'esprit du monde*. L'usage du mesmérisme met en jeu cette force, fraie ainsi la voie au démon, et nous expose à sa méchanceté et à ses invasions.

Mais bien qu'il soit contraire à la sagesse et à la science, d'attribuer à satan ce qu'on peut expliquer par des principes naturels, il est beaucoup plus nécessaire, à notre époque, de nous prémunir contre l'erreur opposée. Rien de plus antiphilosophique que de déclarer faux certains faits obscurs de l'histoire, ou d'essayer de les expliquer tous en dehors de l'influence diabolique. Evidemment, un grand nombre de faits rapportés sont de pure invention; d'autres, en grand nombre, furent le résultat de la fraude, de l'imposture, de la jonglerie, et beaucoup d'autres encore s'expliquent par le développement anormal de la nature humaine; mais à part ces déraisonnables séductions, il en reste, comme dit M. Merton, qu'il est aussi absurde de vouloir expliquer sans l'action de mauvais esprits, que d'expliquer la lumière du jour sans le soleil, ou l'existence et la conservation du monde sans Dieu. On ne parviendra pas non plus à expliquer naturellement l'introduction, l'établissement, la durée et la puissance des superstitions nombreuses, cruelles, impures et révoltantes de l'ancien monde païen, non plus que celles des nations païennes dans les temps modernes. Aucun vrai philosophe n'y verra autre chose que Satan.

Elles révèlent un pouvoir surhumain, et nous sommes nécessairement dans l'alternative de les attribuer à Dieu ou au démon.

Nous ne pouvons les attribuer à Dieu, car elles étaient trop impures, trop délétères dans leurs effets, trop dégradantes et trop asservissantes dans leur influence, pour être attribuées à une bonne source. Elles venaient donc de satan, opérant sur la nature morbide de l'homme; et la justice divine les permettait pour punir les gentils de leur haine pour la vérité, et de leur apostasie de la religion primitive. Les hommes, quelque bas qu'ils fussent portés à descendre, ne seraient jamais, laissés à eux-mêmes, descendus assez bas pour adorer le bois et la pierre, les quadrupèdes et les insectes. Le démon seul put les amener là, par ses perfidies.

On doit en dire autant du mahométisme. Une vieille théorie fit de Mahomet un imposteur consommé disant, avec préméditation, avec une méchanceté réfléchie : « Allons, faisons une religion nouvelle, et imposons-la au monde, » aucun homme, habitué à raisonner, ne saurait la soutenir un instant. Personne n'essaya jamais d'imposer mensongèrement, avec réflexion, une fausse religion, et si jamais quelqu'un le fit, il ne réussit point. Celui qui fonde une nouvelle religion ne se croit jamais un imposteur. Il agit « avec une lamentable sincérité, » et s'en impose à lui-même, avant d'en imposer aux autres. Mahomet avait évidemment foi en lui-même, dans la sainteté de sa mission ; il agit avec une ardente conviction et non par simple ruse ou calcul. Je suis heureux de voir l'auteur de cet admirable poème, *Mahomet, tragédie en cinq actes*, œuvre d'une rare sagacité et d'un vrai génie poétique, rejeter la vieille théorie, de l'imposture pure et simple. L'auteur maintient qu'il était en partie sincère et en partie imposteur. Il était sincère dans sa foi à l'unité de Dieu, et dans sa haine contre l'idolâtrie ; mais il ne l'était pas dans sa prétendue mission prophétique. Je ne suis pas tout à fait du même avis. J'admets que l'on peut être moitié sincère, moitié menteur ; sincère et sérieux quant à la fin, et sans scrupule quant aux moyens d'y parvenir. Mais Mahomet ne fut en rien plus sincère que dans sa foi à sa mission et à l'origine surnaturelle du Koran. Jamais, sans cette conviction, il n'eût pu l'inspirer à ses adeptes, et lui-même n'y eût point persévéré si longtemps, au milieu des mauvais succès et des découragements qu'il eut à subir. Sa gratitude sincère envers Cadijah, son premier compagnon, et envers Médine qui le reçut dans sa fuite de la Mecque, objets de son affection jusqu'au dernier moment de sa vie, prouve encore qu'il croyait à sa mission. J'en trouve une autre preuve dans ses vices et ses débordements éhontés, après le succès. Un homme convaincu de jouer

un rôle, d'avoir un personnage à soutenir, de simuler le prophète, aurait été plus circonspect, moins prompt à se livrer à ses convoitises, et aurait affecté une vie d'un plus sévère ascétisme. Il se serait gardé de scandaliser ses fidèles, et n'aurait point inséré dans le Koran ces clauses scandaleuses qui l'exemptent spécialement d'obéir aux lois qu'il prétendait, de par Dieu, imposer à ses sectateurs. L'imposture ne se peut jamais abandonner ouvertement à l'empire des passions. Les hérétiques gardent ordinairement les apparences, avec plus de soin que les orthodoxes. Ils affectent habituellement une grande pureté de vie, un extérieur convenable, un visage et un ton de voix graves et hypocrites. L'hypocrisie est austère, conserve dans le regard et la voix une extrême gravité, et jamais ne se livre en public. L'innocence seule ose se montrer légère et folâtre, et céder à ses impulsions diverses. Personne n'est plus choqué des vices imaginaires des couvents et des monastères que ces vieux pécheurs débauchés, enterrés dans la corruption, esclaves misérables de leurs passions morbides et de leur impure imagination.

L'auteur excellent et inspiré de la tragédie se trompe, en croyant Mahomet attaché à la vérité et à la religion, et contraire au démon en tant qu'il professa l'unité de Dieu contre le polythéisme des Arabes infidèles, et qu'il s'opposa à l'idolâtrie. Il pense que jusque-là il n'a pu être sous l'influence d'un mauvais esprit. A-t-il oublié le démon de Socrate? A-t-il oublié que le diable peut se transformer en ange de lumière? Le paganisme, dans sa forme antique, était condamné. Le christianisme avait fait taire les oracles et chassé les démons en enfer. Comment le diable allait-il rétablir son culte sur la terre et poursuivre la guerre contre le Fils de Dieu? Evidemment, en changeant de tactique, et en transformant la vérité en mensonge. Rien ne nous défend de croire que Satan lui-même apprit à Mahomet l'unité de Dieu, et le remplit d'horreur pour les formes prédominantes de l'idolâtrie. « Le fort garde la demeure, comme dit le Seigneur, jusqu'à ce qu'un plus fort l'enchaîne et en prenne possession. » Le diable voulait détruire le polythéisme et les formes les plus grossières de l'idolâtrie, en désaccord dès lors avec l'esprit du temps, afin de rendre le second état pire que le premier; et quiconque étudie l'histoire sait que le mahométisme fut un ennemi bien plus terrible pour le christianisme que le paganisme combattu par les Apôtres. Les vérités du Koran y sont introduites uniquement pour en sanctionner les erreurs, et les bons préceptes moraux y brillent en grand nombre pour en voiler l'immoralité et les abominations sataniques.

Mahomet pendant sa vie fut sujet, comme Socrate, à ce que nous nommons aujourd'hui trances mesmériques. Souvent il était subitement arrêté, tombait de son long sur la terre, et dans cette attitude et dans ces trances, il prétendait recevoir ses révélations. Ici paraissent, sans nul doute, les phénomènes mesmériques qui, sous une forme quelconque, accompagnent toujours la présence et l'invasion des démons. M. Miles les a introduites et décrites avec beaucoup d'esprit, de vérité et d'à-propos dans la scène qui ouvre sa tragédie. Le temps c'est la nuit de Al Kadir, le lieu c'est la caverne de Hara, à trois milles de la Mecque, où Mahomet avait l'habitude de se retirer et de passer, seul, un temps considérable. On voit Mahomet penché sur la pente d'un rocher semblable à un abrupte piédestal, la face cachée dans son turban. Il est visité par Cadijah, sa femme bien-aimée. Elle le croit endormi, l'appelle, s'en approche, l'embrasse et cherche à l'éveiller. C'est en vain. Voyant ses efforts inutiles, elle s'écrie : « Hélas ! ceci n'est point le sommeil. Quelque mauvais esprit le couvre de son ombre ! » Lorsque finalement la vision disparaît, et que Mahomet s'éveille, il s'écrie : « Parti ! parti ! céleste messenger, ange de lumière ! Oui.... c'était là.... c'était là que se tenait l'ange, dans une splendeur plus que mortelle, devant mes regards éblouis !... Je t'ai entendu, ô toi envoyé par Allah à mon ame. Je t'ai entendu et je t'obéirai ! » A la demande de Cadijah : « Quel est ce mystère ? » Il répond : « Ah ! l'effrayant souvenir me saisit si vivement, que ma langue devient froide et muette. J'étais ici seul, et t'attendais, lorsque soudain j'entendis mon nom prononcé par une voix plus harmonieuse que ne l'est à mon oreille le gazouillement d'une Péri. Ravi, je me retournai, et je vis sur ce roc, planer resplendissante, une forme angélique ; je savais que c'était Gabriel, le messenger d'Allah. Les gloires célestes l'entouraient ; placées en arche autour de sa tête splendide, ses ailes étincelantes répandaient la lumière, les parfums et la mélodie. Je ne vis rien de plus, mon œil ébloui se ferma malgré moi. *Je tombai le visage contre terre*, et, du fond de la poussière, je le suppliai de tempérer son éclat surhumain. « Levez les yeux ! » dit-il ; je hasardai en tremblant un regard, et alors je vis un beau jeune homme me sourire. Puis ses lèvres vermeilles s'entr'ouvrant, j'entendis : « Allez enseigner ce que jusqu'ici les mortels ignorent ; il n'y a de Dieu que Dieu seul. Mahomet est son prophète ! » Même pendant qu'il parlait, sa splendeur cachée déborda avec un éclat si ravissant, que je tombai, complètement ébloui, dans une profonde extase qui enchaînerait peut-être

encore le plus intime de mon ame, si un souffle infernal ne l'avait fait disparaître (1) ».

Voilà clairement exposés les phénomènes qui précèdent et accompagnent l'approche ou l'invasion du démon. Lorsque le faux dieu s'empara de Balaam, il le jeta par terre ; et ce fut dans cette sorte de somnambulisme qu'il prophétisa, ou plutôt que le démon qui le possédait fut forcé, malgré lui, de bénir au lieu de maudire Israël ; et d'en prophétiser la gloire. « Il n'y a de Dieu que Dieu seul » dans le sens de Mahomet et de ses adeptes, ce n'est pas une vérité, mais un moyen surtout de nier la doctrine chrétienne de la Trinité. Le Koran l'explique plusieurs fois de cette façon, de sorte que l'unité de Dieu, telle que l'enseigne le faux prophète, n'est pas une vérité mais un mensonge, et les mahométans n'adorent pas le vrai Dieu, mais un faux dieu, de même que tous ceux qui nient que Dieu renferme trois personnes distinctes dans une seule essence divine ou un seul Etre divin.

Rien n'est moins philosophique que la tendance, dans les temps modernes, surtout depuis Voltaire, à expliquer de grands effets par des causes mesquines, comme la paix d'Utrecht par le peu d'eau répandue par Madame Masham sur la toilette de la duchesse de Malborough. Le ruisseau ne saurait s'élever plus haut que la fontaine, ou l'effet dépasser la cause. Une étincelle peut amener un vaste incendie, mais l'étincelle est l'occasion et non la cause de ce grand embrasement. Rien ne prouve plus sûrement une intelligence étroite, superficielle et antiphilosophique que d'essayer, comme la plupart des écrivains, d'expliquer l'origine, le progrès, et la puissance du mahométisme, par le fanatisme, l'habileté, la ruse ou le génie supérieur et l'adresse de Mahomet, alors même qu'on le supposerait aidé par un moine juif ou nestorien. Il y eut fraude, ruse, duperie ; tous les moyens d'en imposer furent mis en usage ; cependant, ils ne suffisent point pour se rendre compte des terribles phénomènes de l'Islamisme, qui durant douze siècles a lutté contre la croix, et s'est emparé des plus belles régions du globe. Quiconque l'étudie profondément et avec calme, doit arriver à la conclusion qu'il a été mis en œuvre une puissance surhumaine qui, si elle ne vient point de Dieu comme le croient les Mahométans, doit venir du diable.

Gardons-nous de trop attribuer au pouvoir de l'homme, à sa sagesse, à la ruse, l'adresse ou l'habileté. Tous ces éléments sont

(1) *Mahomet, tragédie en 5 actes* ; par Georges H. Miles. Boston, 1850, p. 4-6.

plus faibles qu'on ne les croit ordinairement à notre époque. En général, les hommes sont dupes avant de duper les autres. Jamais il n'y eut d'hérésiarque reconnu qui ne crût à son hérésie, aussi n'y a-t-il point d'exemple d'hérésiarque, premier fondateur d'une hérésie nouvelle, qui soit retourné à la foi orthodoxe, à moins d'excepter le cas douteux de Bérenger. Je n'ai jamais pu sympathiser avec ces écrivains catholiques, impatients de nous persuader que la réforme protestante naquit d'insignifiantes jalousies et de rivalités mesquines entre les moines augustins et les dominicains. Cette vue est trop étroite et trop superficielle; nous ne pouvons non plus l'attribuer à l'orgueil, à la vanité, à l'ambition, à l'intelligence, à la vertu, à la sagesse et à la sainteté du moine Luther. Luther était un homme terriblement sérieux, un véritable homme, pas du tout comédien, comme dirait Carlyle; ainsi furent tous les principaux chefs de ce terrible mouvement du seizième siècle. Le froid, subtil, ténébreux et pénétrant Calvin, l'ardent, énergique et féroce John Knox et leurs compères, n'étaient point des fourbes vulgaires, des dilettanti, des hypocrites, de misérables calculateurs. Pleins d'une animation sérieuse et terrible, ils croyaient en eux-mêmes : ils croyaient à l'esprit qui les animait, qui parlait dans leurs paroles, et frappait avec leur massue contre le vieil édifice de la papauté. Il est absurde de répéter d'âge en âge, que le refus par le saint-siège du divorce sollicité par Henri VIII sépara l'Angleterre de l'unité catholique. Ce monarque insidieux et débauché, qui doit vivre dans l'histoire comme « le meurtrier de la femme, » trouva seulement dans ce refus une occasion d'arracher son royaume à la juridiction spirituelle de Rome, et de réunir dans sa couronne l'autorité royale et l'autorité pontificale. Celui qui regarde au delà de la surface des choses, celui qui étudie, dans un esprit vraiment philosophique, cet épouvantable mouvement du protestantisme, doit y reconnaître une puissance surhumaine, dire que le doigt de Dieu ou le doigt du diable est là, et que les chefs ont dû être inspirés par le Saint-Esprit, ou poussés en avant par de furieux démons.

De même, selon moi, devons-nous raisonner par rapport à Cromwell et aux anciens Puritains, sombres, violents, terribles comme les vieux Berserkirs du Nord. Il y eut quelque chose de surhumain dans la rébellion des Anglais et la révolution du dix-septième siècle, et si Cromwell et ses partisans n'étaient pas, comme ils le croyaient, spécialement conduits par le Saint-Esprit, ils ont dû être animés et emportés par l'ancien démon des Nor-

mands. Ainsi en fut-il de la révolution française et de toutes ces terribles convulsions qui ont ruiné les nations et ébranlé le monde. Les hommes s'y trouvent sans doute, avec leur sagesse et leur folie, leurs croyances et leurs doutes, leurs vertus et leurs vices, mais il y a autre chose. On y découvre le conflit violent de puissances invisibles, renouvelant sans cesse cette terrible guerre que Lucifer, avec son armée rebelle, osa entreprendre contre le Très-Haut et qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des temps. Toute l'histoire, si nous la comprenons bien, n'est guère que l'histoire du conflit entre ces puissances invisibles ; et avant d'admettre ce fait, nous nous glorifierions en vain de nos philosophies de l'histoire. Carlyle a très-bien exposé la triste philosophie et les théories absurdes de nos historiens populaires. Plût à Dieu qu'il l'eût plus approfondie lui-même, et reconnu dans l'histoire l'élément satanique et providentiel, au lieu de chercher à expliquer sa philosophie par la nature humaine isolée. Vos Odin, vos Thor, vos Socrate, vos Mahomet, vos Cromwell, ne sont pas seulement des hommes d'un caractère vrai, vivant, énergique, et ne doivent pas leur succès ou leur place dans l'histoire à leur perception claire, et à leur reconnaissance instinctive des lois de la vraie nature primitive, comme Carlyle voudrait nous le faire croire. La nature qu'il nous veut faire adorer, c'est le diable, le démon sombre, ténébreux, qui nous saisit, nous aveugle, et nous emporte çà et là, à notre insu, et par une puissance indépendante de nous. C'est le démon de l'orage, du tourbillon, de la tempête, du volcan et du tremblement de terre ; et les héros de Carlyle sont des énergumènes, des Berserkirs, qui répandent autour d'eux la dévastation, boivent à longs traits le sang de leurs ennemis, et laissent pour monuments les ruines des nations. Carlyle lui-même fut touché par un démon allemand, et en reçut une légère manipulation. Mais il a bien fait de dire : « La comédie n'a point de durée. » Il aurait pu ajouter : toute comédie est stérile. Ce n'est point par de mesquines passions et des tours vulgaires que les nations s'ébranlent jusque dans leurs profondeurs, et que s'opèrent d'épouvantables révolutions qui changent la face du monde. Il n'y a que le réel qui soit, et ce qui est peut seul faire quelque chose. Dans tous les soulèvements et les agitations de la nature, il y a une réalité quelconque ; et par cette réalité seule vous expliquerez les phénomènes historiques qui arrêtent votre attention.

Je viens, pour soulager mon ennui, de lire *Woodstock* de sir Walter Scott. Ce n'est pas un de ses meilleurs romans, mais

c'est un des plus sérieux. Il a voulu s'y montrer philosophe en même temps qu'incomparable romancier. Pauvre homme ! sorcier du Nord, ainsi qu'on l'a appelé, ici sa baguette magique lui fait défaut. Comment pouvait-il, avec la misérable philosophie du dix-huitième siècle, expliquer un phénomène comme Cromwell et ses majors, ces Berserkirs furieux, vrais descendants des vieux Vikings du Nord ? Dire qu'Olivier et les Indépendants n'étaient que des hypocrites à la face allongée, chantant des psaumes, mus par les mobiles ordinaires et les passions communes des hommes, c'est tourner l'histoire en libelle. Ils allongeaient en effet le visage, affectaient une grande dévotion, des périodes à perdre haleine, étalaient leurs manteaux sombres et leurs chapeaux en pointe, chantaient des psaumes, usaient d'une phraséologie biblique, parlaient du nez, montraient le blanc de l'œil ; mais qui les suppose ainsi par une hypocrisie subtile et calculée, ne les connaît pas. Quoi qu'aient pu être Cromwell et les Puritains, ce n'étaient point des hypocrites ; leurs manières, leur costume et leur langage peuvent nous laisser à redire, mais ils ne s'en servaient pas à dessein pour dissimuler le vice ou l'iniquité réfléchie, ou pour tromper leurs amis ou leurs ennemis. Jamais hommes ne furent plus sérieux, n'eurent une plus profonde conviction ; et c'était pour obéir à ce qu'ils croyaient la voix de Dieu, qu'ils prêchaient, jeûnaient, chantaient des psaumes, priaient, et... tenaient leur poudre bien sèche. Ce ne fut pas en reniflant, en parlant du nez, en usant d'une phraséologie biblique, ni en affectant la piété ou leur soumission au Seigneur, ni par aucune forme d'hypocrisie ou d'argot, qu'ils taillèrent en pièces, à Marston-Moor, Edgehill et Worcester, cette tourbe d'ivrognes et de blasphémateurs qui n'en étaient pas moins de braves et loyaux cavaliers. Une troupe d'esprits, noirs ou blancs, se joignaient à leurs chants des psaumes ; des puissances invisibles précipitaient leurs balles vers le cœur de leurs ennemis, et donnaient de la force aux coups habiles de leurs glaives.

Il est certain, et on ne peut le nier, la Providence intervient dans les affaires des nations, et Dieu visite les peuples dans sa miséricorde et dans sa justice. Une saine théologie, une piété éclairée voit la Providence de Dieu dans la croissance de l'enfant, dans la prospérité des états, et dans la chute des empires. Mais il emploie des ministres ; et les plus terribles explosions de sa colère, les plus épouvantables de ses jugements sont ceux où il lâche les démons, et laisse un peuple tomber sous leur pouvoir. Ces démons exécutent leur volonté, mais en même temps sa vengeance, — sa

justice. Les bons, jusque dans les plus grandes calamités nationales, n'éprouvent point de sérieux dommage, car il n'en est point d'autre que le péché; mais les méchants sont punis. Ils avaient choisi le diable pour leur maître, et il convient que celui qu'ils ont faussement adoré comme Dieu, celui qui n'est point Dieu, devienne l'instrument de leur punition. Grandes étaient les fautes nationales de l'Angleterre; les rois avaient trahi leur mission, conduit le peuple à l'erreur, et oublié ce qu'ils devaient au Roi des rois, au Seigneur des seigneurs. Le Seigneur leur devint contraire, permit aux vieux Puritains de les vaincre; et qu'ils le fissent par la force humaine, ou par l'assistance volontaire de mauvais esprits qui les enflammaient d'un courage surnaturel, le principe est le même. Ainsi en fut-il de la France, dans la terrible révolution de 1789, et de l'Europe, en 1848.

J'ai lu avec peine les efforts puérils de l'auteur de *Woodstock* pour détruire, en les faisant envisager comme de la jonglerie et de la fourberie, les étranges phénomènes qui tourmentèrent les commissaires envoyés à la loge royale. Il voulut, sur le témoignage d'un pamphlet anonyme, les expliquer comme un tour joué aux membres de la commission du Parlement, par le docteur Rochecliff. C'est possible; mais la machination qu'il suppose ne suffit pas à expliquer tous les mystérieux phénomènes qu'il reconnaît. Le tour, si tour il y avait, n'aurait guère échappé au colonel Everard ou aux membres de la commission. Mais alors qu'il faudrait accepter son explication de ce fait particulier, et qu'il s'offrirait mille exemples imputables à la tromperie, cela ne prouve rien contre le fait général des vexations et des invasions diaboliques. Comme chrétiens, nous savons que nous sommes constamment assiégés par de mauvais esprits, et que les faits mystérieux de la loge royale de Woodstock, supposés réels, dépassent seulement les tentations ordinaires de Satan, du même que la possession n'est que l'extension de l'obsession.

S'il se fait beaucoup de mal par la superstition, il s'en fait peut-être plus encore par la négation de toute influence, de toute invasion diabolique, et par la tentative d'expliquer tous les phénomènes dits sataniques par des principes naturels. Cela donne à l'esprit une tournure sceptique, et le rationalisme trop invoqué se tourne finalement contre les faits surnaturels de la religion. Le même procédé adopté pour détruire, en les expliquant, les prodiges sataniques, s'emploie pour détruire, en les expliquant, les miracles de l'Ancien et du Nouveau Testament. De fait, c'est ce qui est arrivé, et nous avons vu de graves commentateurs vou-

lant travailler à expliquer ces mêmes phénomènes par des principes naturels, réduire ainsi le christianisme, de son caractère élevé de religion surnaturelle, à un système de pur naturalisme, ou plutôt, à une simple philosophie humaine, peut-être inférieure à beaucoup d'autres systèmes. Jefferson, écrivant à Priestly, parle, du moins il le suppose, très-convenablement de notre Seigneur, mais il conteste son mérite comme philosophe, et dit en substance : « Jésus était spiritualiste, je suis matérialiste. » Combien d'hommes de nos jours se regardent comme des chrétiens très-estimables, parce qu'ils reconnaissent la beauté et la valeur de certains préceptes moraux de l'Évangile, préceptes qui ne sont que le dictamen général de la raison, et reconnus par le sens commun de toutes les nations, païennes et chrétiennes ! Thomas Paine était de meilleure foi, car en disant que Jésus avait enseigné la plus pure morale qui se vit jamais, il refusait de s'appeler chrétien. J'ai rencontré bien des partisans déclarés de l'Évangile qui trouveraient le *Credo* de Tom Paine, quelque maigre qu'il fût, trop complet pour eux : « Je crois en un Dieu et rien de plus, et j'espère le bonheur après cette vie. Je crois que les devoirs religieux consistent dans la justice et la miséricorde, et dans les efforts à rendre nos semblables heureux. » L'Évangile, tel qu'il est prêché par quelques « pieux » ministres de la nouvelle Angleterre, est trop pauvre, pour avoir satisfait un Rousseau, ou même un Voltaire.

Pour ce qui est des spiritistes contemporains, on leur fait beaucoup de mal en leur disant que les manifestations des esprits sont dues à l'imposture, à la fraude, à l'imagination, ou à la duperie. Ces gens savent qu'il en est autrement. Ils savent qu'ils ne sont pas fripons, qu'ils n'emploient point de ruse et ne veulent ni tromper ni être trompés. Ils ne se connaissent aucune intention blâmable et n'ont point de raison de se croire moins intelligents et moins pénétrants que ceux qui leur donnent l'épithète injurieuse d'imposteurs ou les tournent en ridicule comme des dupes. Le plus mauvais moyen de convertir un homme de ses erreurs, c'est de commencer à le malmenier, et à nier ce qu'il sait être vrai. Si ce n'est dans les enseignements de Dieu, ou, ce qui est la même chose, dans les enseignements d'hommes spéciaux, instruits, et assistés surnaturellement par Dieu pour enseigner, nous ne trouvons jamais de vérité sans mélange, car c'est le propre de l'homme, d'errer ; et, d'autre part, nous ne trouvons jamais le mensonge pur et sans mélange. Le faux sans mélange, c'est la négation universelle, et une négation est impossible sans une affir-

mation. L'erreur est la fausse application du vrai. Ces spiritistes, j'en conviens, sont déçus, trompés, car ils sont le jouet d'un esprit mensonger et trompeur ; mais ils ne sont ni déçus ni séduits quant aux phénomènes qu'ils attestent, et, en règle générale, ils ne tendent pas à tromper les autres. Il peut y avoir parmi eux des fous et des insensés, des charlatans et des imposteurs, mais je n'ai point lieu de croire que la masse ne soit moins intelligente et moins honnête que le commun des hommes, tels que nous les présente le monde actuel. Leur erreur consiste à mal expliquer les phénomènes, et non pas à en affirmer la réalité ; et, commencer par leur dire que jamais n'eurent lieu des phénomènes semblables, que les manifestations des esprits sont une imposture, c'est, pour le moins, un procédé dénué de sagesse. Si vous êtes ministre de la religion, en agissant de la sorte, vous servez le diable, car vous outragez le sentiment naturel de la justice et de la vérité que ces personnes conservent, et vous les disposez à considérer, à leur tour, la religion telle qu'elle est enseignée, comme une imposture.

J'ai connu bien des personnes apparemment sincères et pieuses, portées à l'apostasie par la négation de phénomènes dont elles avaient été témoins. Le plus mauvais moyen de nous délivrer nous ou les autres de l'empire de satan, c'est de nier son existence. Résistez au diable, et il vous fuira ; riez de lui, si vous voulez, et il se réfugiera, plein de honte, en enfer, car le mépris lui est insupportable ; mais niez son existence, persuadez-vous qu'il n'existe point de diable, et à son tour, il rira de vous, et prendra tranquillement possession de votre personne. Certainement, il faut nous opposer aux spiritistes, mais point là où ils sont forts et nous faibles. Le vrai moyen, c'est de concéder les faits, de concéder tout ce qu'ils constatent réellement et loyalement, d'en concéder, en même temps, le caractère mystérieux et surhumain, et puis d'en expliquer le principe et l'origine, et de montrer qu'ils ne procèdent pas de bons anges, même lorsqu'en apparence ils sont inoffensifs et inattaquables, mais bien des ennemis du Christ, de Satan et de ses anges, poursuivant avec une méchanceté diabolique leur guerre éternelle contre le ciel.

Telles sont du moins les conclusions que mon esprit a été forcé d'adopter, et elles doivent être admises, je crois, de tous ceux qui étudient la question à la lumière de la théologie chrétienne. Je suis du moins de bonne foi dans ces conclusions, et bien que je puisse errer maintenant comme j'errai jadis, je n'y suis cependant pas plus exposé que d'autres. Je puis errer, c'est vrai ; mais si je

dois errer, j'aimerais mieux errer en quelque sorte par superstition, que par scepticisme et par irréligion.

---

## XXVI. — CONVERSION.

Mon histoire comme ma vie touche à sa fin. On a senti bien des fois déjà le changement opéré dans mes vues religieuses. Sur la religion, ainsi que sur beaucoup d'autres sujets, je ne pense ni ne sens plus comme au jour où je m'imaginai posséder une science plus qu'humaine, et user d'une surhumaine puissance.

J'avançai dans la vie sans doctrines religieuses déterminées, inclinant toutefois vers ce qu'on appelait christianisme libéral, c'est-à-dire, un christianisme en rapport avec les temps et approprié à l'esprit constamment mobile du siècle. Je n'étais pas un incrédule déclaré, ni un persifleur ouvert; je croyais même bon d'accorder à la religion un respect extérieur convenable, d'aller à l'église à l'occasion, et de favoriser l'Évangile; pourvu qu'on ne l'enseignât ni d'une manière trop sérieuse, ni avec trop de dévouement; qu'on ne le promulgât point comme une loi qui dût gouverner toutes mes pensées, mes paroles et mes actions, mais simplement comme une spéculation, une théorie, une opinion, que j'étais libre d'accepter, de modifier, ou de rejeter à mon gré.

Avant mes expériences mesmériques et mes relations avec Priscilla, j'étais une sorte de rationaliste, acceptant le christianisme de nom, et expliquant ses miracles et ses mystères par des principes purement naturels. Plus tard, quand mes plans philanthropiques eurent échoué, que mon culte de l'humanité comme Dieu eût failli, et que ma foi au progrès eût expiré dans le creuset de l'expérience, je tombai dans une espèce de désespoir, et je me serais persuadé très-volontiers que je ne croyais plus à rien. Sans nier absolument Dieu, ma foi en son existence s'obscurcit tellement par les nuages de mes rêveries et la corruption de mon cœur, que je ne valais guère mieux qu'un athée. Le diable était un épouvantail inventé par les prêtres, et les hommes n'étaient que des atomes dans un rayon de soleil. J'ai déjà décrit l'état où je tombai, un état que j'épargnerais volontiers, aux dépens de ma vie, au plus acharné de mes ennemis.

Avant de voir anéantir toutes mes espérances par l'inutilité du

travail que je m'étais prescrit, je me considérais comme un libre penseur, parce que je m'étais permis de penser, ou que je m'étais assimilé les pensées des autres sur la religion. La liberté et l'indépendance de mon esprit consistaient à nier, au lieu de croire. Je n'étais ni libre de penser en faveur de la religion, ni assez indépendant pour croire au christianisme. Travailler sérieusement à servir Dieu et à sauver mon âme, ç'aurait été pure superstition, ç'eût été m'abaisser au niveau du vulgaire, et m'exposer aux railleries et aux ricanements des savants, mes confrères.

Cependant mon incrédulité, mon scepticisme et mon radicalisme étaient une sorte de violence faite à de meilleurs sentiments et à un jugement plus grave. Jamais cela ne me devint naturel, et je suis sûr de n'avoir jamais été fait pour être un philanthrope ou un réformateur du monde. Il y eut toujours quelque chose dans les vues et les pratiques de mes confrères qui me dégoûta, et souvent, dans leurs discussions, j'étais obligé de comprimer mon dégoût, comme Satan lorsqu'il rencontre un vrai sensualiste. Je n'aimais point naturellement « la nouveauté, » et je retenais, au moins, une secrète vénération pour le passé. J'étais stupéfait devant l'ombre de la vénérable antiquité, et je désirais toujours de me trouver enchaîné par des liens indissolubles à ce qui avait été avant moi, comme à ce qui pourrait me suivre. Moitié par dépit, moitié à l'instigation de Priscilla, j'embrassai le philanthropisme, mais non point intérieurement, car ses sophismes ne me déçurent jamais un instant. Jamais il n'y eut un moment où, dans les philanthropes, je ne visse des radicaux et des révolutionnaires auxquels je m'associais, et où je ne pusse, d'un souffle, anéantir toutes leurs théories, fragiles toiles d'araignées ; jamais je ne me trompai un moment sur le caractère des machinations diaboliques que je mettais en mouvement.

Il peut sembler étrange, cela étant, que j'aie pu ou voulu jouer le rôle que j'ai raconté. Il pourrait suffire de dire que Satan me dominait ; mais je m'associai aux prophètes de la « nouveauté, » et conduisis le mouvement, parce que je n'avais pas autre chose à faire, et que je ne pouvais endurer une oisiveté absolue. Je voyais en effet le caractère destructif de mes machinations, mais je caressais l'espoir, en empirant les choses, de préparer la voie pour les rendre meilleures. Il vous faut démolir, disais-je, le vieil édifice, et en déblayer les décombres, avant de pouvoir construire un édifice nouveau, un plus splendide, plus convenable. J'acceptai, toutes faites, les opinions et les théories des néologistes, non qu'elles me satisfissent, mais parce que je ne connaissais pas

autre chose à admettre, et, quoique fausses, elles pouvaient me conduire à la vérité. Telles étaient les maximes que j'adoptai, non parce que j'y croyais, mais parce qu'elles étaient commodes, et que je ne voyais que ce moyen de me justifier, ou de résoudre le problème de la vie. J'adhérais à ma philanthropie, à mon infidélité, à mon radicalisme, non par amour ou par conviction, mais parce que je ne voyais rien de vrai dans les principes et les raisonnements que j'étais habitué à y entendre opposer. Les gens religieux et conservateurs de ma connaissance, et à mes yeux les plus éclairés et les moins irrationnels de leur classe, paraissaient croire et retenir trop ou trop peu. D'une part, ils semblaient accepter et agir suivant des principes que mon parti professait, et d'une autre, insister sur des conclusions qui ne pouvaient logiquement découler que de principes contraires, qu'ils étaient unanimes à condamner comme faux, funestes, conduisant à la superstition, à l'idolâtrie et à l'esclavage spirituel. Leurs négations détruisaient trop, à considérer leurs affirmations ; et leurs affirmations étaient trop étendues, eu égard à leurs négations. Je me trouvai dans la désagréable alternative ou de diviniser l'humanité, ou d'embrasser une religion qu'ils croyaient pire que la plus grossière infidélité.

Pendant un certain temps, tandis que j'étais en bonne santé, et en possession d'une puissance surhumaine, avant d'avoir épuisé le monde en qui j'avais foi, ou désespéré de le refondre à mon image, je m'avançai dans la vie sans grande difficulté ; mais dès que je ne vis plus d'objet, plus d'œuvre à accomplir à mon point de vue, rejeté sur les débris de ma divinité, et réduit à dévorer mon propre cœur, je devins misérable, plus misérable que je ne puis le dire. Le coup de poignard vint m'arrêter, et le mal qui, en progressant, me mit aux prises avec la mort, changea le cours de mes pensées, mais malheureusement pour les rendre quelque temps plus douloureuses. Vous savez, ô Socrate, dit Céphalus dans la république de Platon, que lorsqu'un homme se sent approcher de la mort, certaines choses auxquelles il avait été jusque là insensible éveillent dans son sein l'anxiété et l'alarme. Ce qu'on lui dit de l'enfer et de la punition des méchants, les récits dont il avait ri autrefois, dont il s'était toujours moqué, remplissent son ame de trouble. Il craint qu'ils ne soient vrais. Affaibli par l'âge, ou rapproché des sombres et épouvantables demeures, il croit les apercevoir avec plus de clarté et de force, et se trouve conséquemment agité de doutes et d'appréhensions. Il revoit sa vie passée, et cherche quel mal il peut avoir fait. Si son examen lui montre une vie coupable, il s'éveille souvent la

nuit agité et frissonnant comme un enfant ; pris de terreurs subites, il tremble et vit dans l'attente. Etendu sur mon lit de mort, je voyais les choses d'un autre œil que dans la fleur de la jeunesse et la plénitude de mes esprits animaux, avec l'espoir vain et trompeur de soumettre toute la nature à ma volonté. Les leçons de mon enfance, que j'avais tournées en ridicule ou oubliées, me revinrent avec une force étonnante ; et dans mes réflexions solitaires, j'étais forcé de me demander ce qu'il m'advierait si les idées de mort et de jugement, de ciel et d'enfer, de récompense des bons et de punition des méchants, étaient vraies ?

Mon trouble, mon anxiété et mes alarmes s'accrurent à mesure que M. Merton, en conversant, m'inculquait la pleine conviction que j'avais réellement eu commerce avec le diable, que Satan était réellement une existence personnelle, et que j'avais fait avec lui un pacte et agi sous son influence. Mon rationalisme m'avait induit à mettre en question son existence personnelle, et à chercher à expliquer les phénomènes sataniques en dehors de son intervention. Niant Satan, j'avais nié le Christ ; et maintenant, forcé de reconnaître Satan, j'étais forcé de confesser le Christ, et tous les mystères chrétiens. En vertu du même procédé, j'avais anéanti, en les expliquant, les phénomènes sataniques, ainsi que les miracles et le caractère surnaturel du christianisme. Et par cette même façon de raisonner, au moyen de laquelle M. Merton me fit admettre les faux miracles, les signes menteurs et les prodiges de Satan, je fus forcé d'admettre les miracles vrais, et, par conséquent, la mission divine et la divinité du Christ, se disant le Fils de Dieu.

Voici, je crains, la principale source de la difficulté qu'éprouvent tant de personnes à admettre la réalité des phénomènes diaboliques. Elles ne peuvent admettre Satan et ses œuvres sans admettre le Christ et la rédemption, opérée par l'effusion de son sang sur la croix ; en un mot, sans admettre tous les mystères et les dogmes chrétiens, le christianisme lui-même, et non comme une opinion, une spéculation, mais comme la loi de Dieu obligatoire pour la conscience. La plupart des hommes ont au moins une idée confuse de ce fait ; et comme ils n'aiment pas d'admettre le christianisme dans un sens chrétien, ils se garderont de croire qu'il y ait quelque chose de satanique dans les sombres phénomènes de l'histoire humaine. Car, quelles que puissent être les professions de foi, quelque zèle apparent qu'on déploie en faveur d'un protestantisme bâtard, notre siècle est un siècle incrédule, et hait, je puis le dire, d'une haine parfaite, le Christ et son Eglise.

Le siècle est aveugle pour percevoir la vérité chrétienne, mais pénétrant dans tout ce qui peut empêcher la vérité d'aller au cœur. Il voit très-clairement ce qu'il doit concéder, en admettant la doctrine de M. Merton ; c'est pourquoi, avec toute son énergie et toute son astuce, il insiste à expliquer les phénomènes sataniques par des principes naturels, ou à les nier entièrement.

Mais détaché du monde dont j'avais découvert le vide, grâce à ma maladie mortelle, je devins moins disposé à résister à la grâce de Dieu, et jusqu'à un certain point préparé à écouter avec candeur les raisonnements de M. Merton. Il était devenu catholique fervent. Je fus bientôt convaincu d'avoir erré, d'avoir appelé le bien mal, et le mal bien. J'avais réellement substitué Satan à Dieu, et commis ainsi précisément l'erreur que le clergé catholique avait toujours mis à ma charge. Je vis qu'il avait eu raison d'invoquer ce que j'appelais avec Priscilla le système de répression, et moi tort en invoquant le système contraire. Je vis qu'en homme raisonnable, je devais abandonner tout l'ordre d'idées que j'avais choyées dans mon orgueil satanique, et embrasser l'ordre d'idées que j'avais rejeté jusque-là comme faux et pernicieux. Il n'y avait pas à transiger.

Bien des personnes, connaissant ma façon de penser quand j'étais dans le monde et en parfaite santé, pourront blâmer un changement si complet et si universel ; c'est que leurs idées sont confuses, incomplètes et décousues, leurs vues toujours nuageuses, obscures et incohérentes ; et elles ne peuvent comprendre les opérations d'un esprit qui ramène toutes ses vues à leur principe fondamental, à un tout clair, bien défini et cohérent, de sorte qu'un changement quelconque doit être un changement de principes, et renfermer un changement complet de système. Des esprits philosophiques et logiques peuvent errer, mais dans leurs prémisses, et non dans les conclusions qu'ils en tirent. Aucune question n'est pour eux une question de détail, et aucune n'aboutit à des conclusions parallèles. S'ils partent de prémisses infidèles, ils arriveront à la conclusion que Satan est Dieu, et y ajusteront en conséquence leur théorie de l'univers. S'ils prennent pour point de départ que la liberté consiste dans l'absence de toute contrainte, et que la liberté dans ce sens est bonne, ils doivent arriver à la conclusion si vivement soutenue par Priscilla, et rejeter tout l'ordre d'idées qui affirme le besoin de la loi, l'utilité du gouvernement ou la nécessité de la contrainte. Qu'en agissant de la sorte, ils vont contre le sens commun, ils le savent aussi bien que leurs contradicteurs ; mais cela ne peut les toucher, car

la conclusion légitime qu'ils en tirent, si leurs prémisses sont exactes, c'est que le prétendu sens commun est faux et doit être redressé. Si les opinions ordinaires, les doctrines, ou les jugements du genre humain les condamnent, ils se consolent par un sentiment commun, un sentiment secret mais réel de tous les hommes en leur faveur ; car la nécessité même de la contrainte prouve que la nature pervertie demande, laissée à elle-même, une liberté universelle ou une licence sans bornes. Ils n'ont qu'à adopter la doctrine de la pureté et de la sainteté innée de la nature, à nommer ce sentiment naturel un instinct pur et saint, et nous engager à suivre la nature, pour réaliser leur entière justification logique. Ils sont simplement conséquents, pour me servir d'un terme de logique ; et leurs adversaires, qui admettent leurs prémisses et nient leurs conclusions, sont inconséquents.

L'insensé soumet sa raison à ses sentiments, à ses émotions, à ses affections ou à ses passions, et dans toute son humanité, il vit en esclave ; le sage les soumet à sa raison, c'est-à-dire à son intelligence et à sa volonté, et il vit, se meut et agit en homme libre. J'avais un de ces esprits qui réduisent toutes leurs vues à un système, ou à leur principe fondamental. Mon point de départ, mon principe fondamental était faux, et conséquemment mon système entier ou ma théorie entière de l'univers était fausse. Cette erreur constatée, j'embrassai nécessairement le principe contraire, avec toutes ses légitimes conséquences. Jamais je ne pus supporter de transaction entre la vérité et le mensonge, ni accepter un principe et en nier les conséquences. En pratique, je le sais, le principe demeurant sauf, il est des compromis possibles, et la vraie prudence nous défend de pousser les choses à l'extrême. En agissant, il faut, autant que nous le permet le principe, considérer ce qui est praticable, ou expédient, mais dans l'affirmation des principes, dans la question entre la vérité et le mensonge, le juste ou l'injuste, j'ai toujours senti la nécessité d'être d'une part ou de l'autre.

Il ne doit donc pas sembler étrange que, forcé par M. Merton et par mes propres réflexions sérieuses à nier que Satan soit Dieu, je me jette à l'extrême opposé, et proclame que Dieu est Dieu ; ou que, partant de cette proposition bien accentuée comme d'un premier principe, je conforme ou je tâche d'y conformer tout l'ordre de mes idées. Je sais qu'un grand nombre de mes compatriotes m'en feront un reproche et que d'autres plus bienveillants allégueront pour excuse l'inconséquence, un manque d'enchaîne-

ment dans mes pensées ; mais heureusement, les louanges ou les censures des hommes ne sauraient plus m'affecter, et je serai bientôt dans des régions où il leur est impossible de m'atteindre.

Amené à une conviction intellectuelle de la vérité du christianisme, je sentis augmenter mon trouble ; car si le christianisme est vrai, ce n'est pas seulement la révélation d'une vérité à croire, mais aussi d'une vérité à pratiquer, d'une vérité qui commande l'obéissance. Je n'avais pas obéi à cette loi ; j'en avais délibérément, systématiquement violé les préceptes pendant des années, et appris à d'autres à m'imiter. J'en avais encouru la condamnation, les peines les plus sévères. J'avais devant moi une désagréable perspective, une sombre vision de désespoir. Le jugement dont j'avais ri, le ciel dont je m'étais moqué, l'enfer que j'avais bravé et traité de chimère, devenaient autant de réalités. Je dois paraître bientôt devant mon juge, chargé de crimes et de péchés innombrables, et de la pire espèce. Impossible d'imaginer un homme plus méchant ou plus coupable que moi. Je n'avais rien pour excuser ou atténuer mes crimes. J'avais agi en ennemi de mes semblables, en rebelle à la parole envenimée et au cœur noir de crimes contre Dieu, qui n'avait fait que m'accabler de bienfaits. C'étaient là des pensées amères. Je m'étais associé avec les diables. Je les avais choisis pour compagnons : quoi de plus juste que d'être laissé à mon choix, de recueillir les fruits de mes actes, et d'être condamné à être éternellement avec eux en enfer ? C'est ce que je méritais, ce que pouvait m'infliger la plus pure justice. Cette pensée était insupportable.

J'avais fait un pacte avec la mort. Je m'étais lié à l'enfer, je m'étais donné au démon par une convention solennelle ; et qui jamais dans cet état reçut la grâce du repentir ? N'avais-je pas blasphémé contre le Saint-Esprit, et commis le péché impardonnable ? Ma complice, il est vrai, avait été délivrée, mais elle avait été moins coupable que moi. Elle avait été trompée, séduite par les fourberies du serpent, et elle s'était efforcée de briser les liens qui la cernaient, dès qu'elle en comprit le vrai caractère. Assurément elle avait été coupable, mais dans certaines limites. Je ne puis guère dire que je fus trompé. Dès le principe, je soupçonnai la vérité, et fermai volontairement les yeux. J'avais agi avec réflexion ; — non par la force du sentiment, l'ardeur de la passion, mais froidement, par calcul, avec une pleine volonté. Quel espoir restait-il donc pour moi ?

Le monde rira de moi, à ces amères et tardives réflexions ; il

branlera la tête avec dérision, en voyant le puissant magicien reculer avec la crainte de la mort et de l'enfer. Le monde n'a pas de foi. Il s'assure de cette vie, et croit, comme le proposait Macbeth, qu'on peut s'ôter la vie à venir. Mais le monde n'est rien pour moi maintenant, et je ne suis point touché de ses moqueries. Je ne rougis point de mon épouvante. Je ne crains pas la mort. Je crains ce qui peut la suivre. Je crains le jugement, je crains l'enfer, je crains d'être condamné à demeurer à tout jamais avec les damnés. Le salut de mon âme est à présent pour moi la grande question, la question qui absorbe tout, la question des questions.

M. Merton continua à me visiter et à me développer le plan de la rédemption chrétienne, m'assurant que, si je le voulais, il y avait salut même pour moi, parce que le Christ étant mort pour tous, avait amplement satisfait sur la croix pour les péchés de tout le monde ; et que mes péchés, si grands qu'ils pussent être, rencontreraient de la part de Dieu une miséricorde plus grande encore. Il m'apprit ce que je devais croire et pratiquer. L'eau du baptême coula sur ma tête, mon front fut oint du saint Chrême dans la Confirmation. Je reçus le Pain de vie dans la sainte Communion. J'essaie, autant qu'il est en mon pouvoir, de réparer le mal que j'ai fait, et c'est dans cette intention que j'ai écrit ces confessions destinées à voir le jour dès que je ne serai plus.

Tout le monde m'entoure de bienveillance. Chose étrange ! mes amis, ceux qui m'ont connu dans mon orgueil et ma méchanceté, ne me désertent point ; et ceux que j'aime le plus sont constamment auprès de moi, et s'efforcent de tout leur pouvoir d'adoucir mon mal, et de fortifier mes bonnes résolutions. Priscilla vient me voir souvent, et James est pour moi plein d'égards et d'affection. Si le secours, si la sympathie humaine pouvait m'être utile, je n'aurais rien à redouter. Mais j'attends, étendu sur ma couche, le suprême départ. Ce qui m'attend dans l'autre monde, Dieu seul le sait. Que sa volonté soit faite ! J'ai fini mon histoire, fini mes confessions autant que je les puis donner au public. Que personne ne voie en moi un exemple à suivre, mais seulement un misérable qui, dans la vigueur de la jeunesse et de la santé, abusa des dons de Dieu, et n'a pour mitiger la profonde aversion qu'il mérite, qu'un tardif repentir à son lit de mort. Ma vie est de nature à éclairer, qu'elle éclaire ! Je prie, toutefois, ceux à qui j'ai pu nuire, de me pardonner, car je voudrais autant que possible mourir en paix avec tout le monde. Je n'ai rien à pardonner, car personne ne m'a fait de tort. J'ai fait du mal au monde, mais le

monde ne m'en a point fait. Je ne puis demander que l'on chérisse ma mémoire, car elle mérite l'exécration. Cependant, il est agréable de sentir que, malgré mes fautes, il en est qui m'aiment et qui répandront une larme de regret sincère sur mes restes mortels. Il en est aussi à qui l'abondance de la charité fera dire, en passant près de ma dernière demeure, la prière si consolante : « Que son ame repose en paix ! »

Après tout, le bien est plus grand que le mal, et l'amour plus fort que l'enfer.

FIN.

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

PRÉFACE DE L'AUTEUR. . . . .	v
I. — La première leçon . . . . .	7
II. — Suppositions. . . . .	12
III. — Autres expériences . . . . .	18
IV. — Explosion. . . . .	24
V. — Progrès . . . . .	34
VI. — Tables tournantes . . . . .	40
VII. — Leçon de philanthropie. . . . .	46
VIII. — Leçon de réforme universelle . . . . .	57
IX. — La conspiration . . . . .	70
X. — M. Cotton est embarrassé . . . . .	82
XI. — Digne d'attention . . . . .	96
XII. — Tournée de missionnaire . . . . .	108
XIII. — La tournée se continue. . . . .	112

XIV. — Rome et la révolution . . . . .	419
XV. — Le projet ultérieur . . . . .	429
XVI. — Un échec. . . . .	439
XVII. — Un rayon d'espérance . . . . .	442
XVIII. — Monomanie religieuse . . . . .	449
XIX. — Le mesmérisme insuffisant. . . . .	459
XX. — Vraie diablerie . . . . .	468
XXI. — Manifestations des esprits . . . . .	475
XXII. — Superstition . . . . .	484
XXIII. — Difficultés . . . . .	489
XXIV. — Laisseé dans le panneau. . . . .	499
XXV. — Conclusions . . . . .	208
XXVI. — Conversion . . . . .	222

FIN DE LA TABLE.

**Vol. parus au 15 Janvier 1862 :**

LE TRÉSOR DE L'ILE DES FLIBUSTIERS,  
PAR HOFFMAN.

---

LA FEMME DU SOUS-PRÉFET,  
PAR LA B<sup>ne</sup> DE CHABANNES.

---

SCÈNES VILLAGEOISES,  
PAR J. CREMER.

---

RAYNALDO ET SELIMA,  
PAR MÉLANIE VAN BIERVLIET.

---

ROBERT,  
ÉPISODE DE 1848.

---

ALAF LE CHEVRIER,  
PAR G. NIERITZ.

---

MARGHERITA,  
PAR CÉSAR CANTU.

---

LE CHATEAU DE WILDENBORG,  
PAR LE BARON J. DE SAINT-GENOIS.

---

UN VOYAGE DE NOCES,  
PAR CONRAD DE BOLANDEN.

VOLUMES PARUS AU 15 JANVIER 1862 (SUITE).

L'ESPRIT FRAPPEUR,  
PAR LE DOCTEUR A. BROWNSON.

---

**Sous Presse :**

LE CHAPELAIN DE LA ROVELLA,  
PAR G. CARCANO.

---

PHILIPPE RAIMBAULT,  
PAR M. ROUX-FERRAND.

---

JEAN L'IVOIRIER,  
PAR RAOUL DE NAVERY.

---

MA TANTE MARGUERITE,  
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

---

CÉSONIA,  
PAR LEHMANN.

---

ULRIC O'DONNELL,  
TRADUIT DE L'ANGLAIS.

---

WOLFRAT DE VERINGEN,  
PAR LEHMANN.



# ROMANS

DE LA

## Bibliothèque Internationale-catholique.

Les ouvrages ci-après, trop volumineux pour faire partie de la Collection des **Romans honnêtes**, ne leur sont nullement inférieurs sous le rapport de l'intérêt et du style. Ils se recommandent donc également à tous les lecteurs. La plupart d'entre eux sont pleins d'actualité, ce qui leur assure une vogue peu ordinaire.

**Maria-Régina**, histoire contemporaine; par **M<sup>me</sup> la comt. HAHN-HAHN**, traduit de l'allemand par **M<sup>me</sup> Louise LEBROCQY**. 2 vol. gr. in-12 d'env. 400 p. 5,00

**Fabiola** ou l'Eglise des catacombes; par son Emin. le cardinal **WISEMAN**, arch. de Westminster. Trad. de l'anglais par le P. **PASCAL-MARIE**, (VILLIERS DE LAGRENÉE). Seule traduction française autorisée, accompagnée du *fac-simile* de la *Lettre approbative*. Gr. in-8, XII-516 p. 4,50

— **Le même**. In-12, XII-500 p. 3,50

**Callista** ou une histoire du III<sup>e</sup> siècle; par le P. **NEWMAN.**, Traduction nouvelle. 2<sup>e</sup> édit. In-12. 2,50

**Perte et Gain**, histoire d'un converti; par le P. **NEWMAN**. Trad. par **SEGONDI**. 2<sup>e</sup> édit. In-12. 2,50

**Deux drames chrétiens**. I. Les jeunes martyrs de Rome, scènes dram. tirées de *Fabiola*; par **ORMELEY**. II. Conversion et martyre, drame en cinq actes, tiré de *Callista*; par **HUSENBETH**. In-12, 214 p. 1,20

**Alley Moore**, scènes irlandaises contemporaines; par le P. **BAPTISTE**. Traduit de l'anglais, par J. **CHAN-TREL**. Gr. in-12, 380 p. 2,50

**Rafaella**; par **SILVIO PELLICO**. In-12, iv-220 p. 1,50

**Alice Sherwin**, récit du temps de sir Thomas More. Traduit de l'anglais par Aug. **VILLIERS DE LAGRENÉE**. Gr. in-8, 518 p. 4,50

**Antoine de Bonneval**, ou Paris au temps de saint Vincent de Paul. Traduit de l'anglais par J.-B. **DILLIEN**. In-12, 396 p. 2,50

**Sorcière de Melton Hill** (1a). Ouvrage faisant partie de la « POPULAR LIBRARY. » Traduit par L. DE MONTANLOS. In-12, 312 p. 2,50

**Agnès, ou la petite épouse du Saint-Sacrement**; par Maria CADDELL. Traduit de l'anglais. In-12. 1,00

**Snowdrop, ou les trois baptêmes**; par LA MÈME. In-12. ,80

**Geneviève, ou l'enfant de la Providence**; par LA MÈME. In-12. 1,00

**Juif de Vérone** (1e) ou les **Sociétés secrètes** en Italie; par A. BRESCIANI. Traduction intégrale exclusivement autorisée et approuvée par l'auteur, précédée d'une lettre et *fac-simile*. 6<sup>e</sup> édit., 2 v. in-12, 396-360 p. 5,00

**République romaine** (1a), se rattachant à LIONELLO et faisant suite au **JUIF DE VÉRONE**; par A. BRESCIANI. 3<sup>e</sup> édit. In-12. 2,00

**Lionello**, faisant suite au « Juif de Vérone » et se rattachant à la « République romaine; » par A. BRESCIANI. Trad. de l'ital. 3<sup>e</sup> édit. In-12, 338 p. 2,00

**Edmond**, scènes de la vie populaire à Rome; par A. BRESCIANI, auteur du « Juif de Vérone. » In-12, 404 p. 2,50

**Ubaldo et Irène**; par A. BRESCIANI, auteur du « Juif de Vérone. » 2 v. in-12, 412-320 p. 5,00

**Lorenzo ou le conscrit**, histoire ligurienne de 1812 à 1814, suivi de **Don Giovanni**; par A. BRESCIANI. Traduit de l'italien. 2<sup>e</sup> édit. In-12, 450 p. 2,50

**Don Giovanni**; par A. BRESCIANI. In-12, 346 p. 2,00

**Maison de glace** (1a). Trad. de l'italien de BRESCIANI. In-12, d'env. 400 p. 2,00

**Le Zouave pontifical**; par A. BRESCIANI. In-12, d'env. 400 pages. *Sous presse.*

**Mathilde de Canosse et Yolande de Groningue**; par A. BRESCIANI, auteur du « Juif de Vérone. » Trad. de l'italien. In-12. *Sous presse.*

**Orpheline des Calabres** (1<sup>r</sup>); par le P. PICCIRELLO. Trad. de l'italien, par HENRI DE BELLAING. In-12, d'env. 400 p. *Sous presse.*

Un grand no XXXXXXXXXX resse.

